Cha

CORBEIL. — IMPRIMERIE CRÉTÉ.

CLASSIQUES FRANÇAIS

LECTURES CHOISIES

DE

CHATEAUBRIAND

AVEC NOTICE ET COMMENTAIRE

PAR

GEORGES PELLISSIER
DOCTEUR ÈS LETTRES
PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE JANSON DE SAILLY



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1892

J. E. Spingarn
Cambridge, 1896.

LECTURES CHOISIES

DE

CHATEAUBRIAND

qui ne sont pas encore dans le domaine public, le commentaire en signale du moins les passages qui se rapportent aux morceaux du présent recueil, et cite même tout au long ceux qui ont, à ce titre, le plus d'intérêt.

Les divers extraits ne sont pas rangés méthodiquement : un groupement méthodique avait peut-être ses avantages, mais il eût fallut dès lors réunir sous chaque titre adopté des morceaux de toutes dates, souvent hétérogènes et parfois contradictoires. L'ordre chronologique de publication m'a semblé de beaucoup préférable; il permet de suivre l'auteur dans l'évolution de ses idées et dans le développement de son génie littéraire. Je ne m'y suis pourtant pas rigoureusement astreint, et, par exemple, j'ai renvoyé tout à la fin du volume quelques poésies dont la plupart remontent à la jeunesse de Chateaubriand, une d'entre elles, l'*Amour de la campagne*, étant même, comme il nous en avertit, la première œuvre qu'il ait publiée.

Quant aux notes, j'en ai été sobre, et, dans la mesure nécessaire à la pleine intelligence du texte, je les ai faites aussi courtes que possible, mais sans m'interdire pourtant d'y donner parfois plus d'étendue, lorsqu'il y avait lieu à un rapprochement significatif ou que j'ai pu croire utile d'indiquer en passant telle question de goût ou d'histoire littéraire dont le texte fournissait l'occasion.

NOTICE

SUR

CHATEAUBRIAND

François-René (et non Auguste) de Chateaubriand naquit à Saint-Malo, le 4 septembre 1768, d'une ancienne famille qui remontait aux premiers comtes de Bretagne. Il était le dernier de dix enfants. Lui-même, en ses *Mémoires d'outre-tombe*, a raconté son enfance tristement écoulée dans un intérieur assombri par la sévérité morne d'un père imposant et magnanime, mais dur, entier, absolu, aussi redoutable par ses brusques saillies d'humeur que par l'âpreté farouche des longs et impénétrables silences où il lui arrivait de se retrancher. C'est à peine si la tendresse mélancolique de sa mère portait quelque tempérament à la rigueur paternelle. Dès la première jeunesse, il s'attacha de l'amitié la plus délicate à l'une de ses sœurs, Lucile, songeuse et contristée comme lui, et qui devint l'intime confidente de ses chagrins et de ses rêves. Mis de bonne heure au collège de Dol, où son talent pour les vers latins le fit surnommer l'Élégiaque, il continua ses études à Rennes et les termina à Dinan. Il avait dix-huit ans lorsqu'il entra dans le régiment de Navarre en qualité de sous-lieutenant. A Paris, son goût pour les lettres le mit en rapport avec les poètes du temps, notamment Parny, et avec les critiques qui donnaient alors le ton, en particulier la Harpe,

Ginguené et Chamfort. Il s'essayait même dès ce moment à la poésie, et une pièce de lui, intitulée *l'Amour de la campagne*, parut dans l'*Almanach des Muses* de 1790[1]. A cette époque, Chateaubriand partageait sans doute les idées du milieu dans lequel il vivait; mais le scepticisme contemporain devait prendre un accent tout particulier chez ce jeune homme naturellement porté à la tristesse, que défendait contre les moqueries froides et superficielles ce mal originel de l'ennui, ce « mal du siècle » dont la contagion remonte jusqu'à René. Plutôt pessimiste que sceptique, son culte pour Jean-Jacques Rousseau, dont il devait sur bien des points continuer l'œuvre, entretenait toujours chez lui, sinon un fond de véritables croyances, du moins une capacité d'émotions morales et religieuses que la première crise devait tourner au christianisme sentimental du *Génie* et des *Martyrs*.

Licencié par la Révolution, qui dispersa son régiment, Chateaubriand s'embarqua en 1791 pour l'Amérique. Son projet était de découvrir un passage aux Indes par la mer polaire; mais il était poussé aussi soit par son amour des voyages et ses goûts d'existence aventureuse, soit par le désir de visiter les pays qui devaient servir de cadre au poème des *Natchez*, déjà conçu et esquissé dans son esprit, soit enfin par l'enthousiasme d'un disciple de Rousseau pour l'état de nature et les fraîches et innocentes félicités de la vie sauvage. Il avait visité les États-Unis et quelques parties de l'Amérique centrale, lorsqu'il fut brusquement rappelé en France par la nouvelle du 10 août. Il s'y maria, mais dut presque immédiatement en émigrer. Il prit part au siège de Thionville, et ce sont même les souvenirs de cette expédition qui lui fournirent des couleurs pour peindre dans les *Martyrs* le camp des Romains et les veilles rêveuses d'Eudore[2]. Une blessure mit ses jours en danger; à peine guéri, il se réfugia en Angleterre, d'abord à Jersey,

1. Cf. page 272.
2. Cf. page 188.

puis à Londres, où quelques leçons de français qu'il trouva à donner et des travaux obscurs de librairie ne l'empêchèrent pas de connaître le froid et la faim[1]. C'est là qu'il publia, en 1797, après quatre années de labeur opiniâtre, son *Essai historique, politique et moral sur les Révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la Révolution française*, ouvrage dont l'érudition hâtive et indigeste est traversée çà et là comme par des éclairs.

L'idée dominante de l'*Essai* se rattache à ce pessimisme qui est le fond intime de Chateaubriand et dont sa conversion elle-même ne l'affranchira pas. La philosophie dissolvante du XVIIIe siècle avait ruiné toutes les croyances, mais elle avait fait de la perfectibilité humaine une sorte de dogme inviolable devant lequel s'étaient arrêtés les plus hardis négateurs. C'est ce dernier vestige de religion, d'une religion purement humaine, que Chateaubriand veut abolir dans son ouvrage. Le but qu'il se propose est de prouver non pas seulement qu' « il n'y a rien de nouveau sous le soleil et qu'on retrouve dans les révolutions anciennes et modernes les personnages et les principaux traits de la Révolution française » (Préface de 1826), mais encore que l'humanité tourne éternellement dans les mêmes misères et dans les mêmes erreurs. D'après lui, la « carrière du progrès » est la circonférence d'un cercle, et nous la parcourons indéfiniment sans nous apercevoir que l'espace où se meut notre activité stérile est déjà jonché des débris accumulés devant nous par les générations qui nous ont précédés sur la même route.

Après le *Génie du Christianisme* et les *Martyrs*, les ennemis du poète eurent beau jeu à le mettre en contradiction avec lui-même en lui rappelant le scepticisme amer et désolé de l'*Essai sur les Révolutions*. Un chapitre de l'ouvrage, l'avant-dernier, a même pour titre : *Quelle sera la religion qui rempla-*

1. Cf. page 15 et la note 1.

cera le christianisme? Chateaubriand est à cette époque purement fataliste. Si nous voulons chercher en lui quelque symptôme d'une conversion prochaine, nous le trouverons, non dans les précautions qu'il recommande en faveur du christianisme, considéré comme une sorte de frein social, mais plutôt dans un certain tour de piété sentimentale qui perce encore, dans une douleur de ne pas croire qui contraste avec les railleries habituelles du XVIIIe siècle, dans l'attendrissement avec lequel il s'incline devant les Évangiles, tout en restant incrédule.

C'est d'ailleurs par le cœur que Chateaubriand se convertit. Lui-même a expliqué dans quelles circonstances. « Ma mère, écrit-il, après avoir été jetée à soixante-douze ans dans des cachots, où elle vit périr une partie de ses enfants, expira dans un lieu obscur, sur un grabat où ses malheurs l'avaient reléguée. Le souvenir de mes égarements répandit sur ses derniers jours une grande amertume; elle chargea en mourant une de mes sœurs (madame de Farcy) de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avais été élevé. Ma sœur me manda le dernier vœu de ma mère : quand la lettre me parvint au delà des mers, ma sœur elle-même n'existait plus; elle était morte aussi des suites de son emprisonnement. Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort, m'ont frappé : je suis devenu chrétien. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles, ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré et j'ai cru. » Rentré en France au commencement du consulat, Chateaubriand y écrivit le *Génie du Christianisme*, qu'il avait conçu et ébauché sous la vive impression de ces récents deuils et qu'il considérait comme une « expiation » de l'*Essai*.

Tout en composant son ouvrage sous l'œil et avec les conseils de ses amis, en particulier de Fontanes, il prit position par une lettre insérée dans le *Mercure* du 1er nivôse an IX (22 décembre 1800), et se présenta dès lors comme le champion du christianisme contre madame de Staël qui, dans sa *Litté-*

rature, arborait toujours le drapeau de la philosophie. « Vous n'ignorez pas, écrit-il, que ma folie à moi est de voir Jésus-Christ partout comme madame de Staël la perfectibilité. » L'année suivante, il détacha du *Génie*, encore inachevé, l'épisode d'*Atala*, qui lui valut sur-le-champ une renommée européenne. *Atala* est un roman, et un roman d'amour; mais, en même temps que l'auteur s'y révélait un peintre admirable de la nature vierge, un écrivain neuf, brillant, hardi, d'une imagination magique et souveraine, il retrouvait dans la religion chrétienne une source de sentiments et d'émotions que le scepticisme du XVIII[e] siècle n'avait pu tarir. Les héritiers de Voltaire, Marie-Joseph Chénier et Morellet en tête, poursuivirent en vain de leurs critiques mesquines et de leurs frivoles railleries ce premier monument de la révolution morale et littéraire qui coïncidait avec l'avènement du jeune siècle : *Atala* eut un succès d'enthousiasme et fut en moins d'un an traduite dans presque toutes les langues de l'Europe.

Un an après, le *Génie du Christianisme* vint achever d'un seul coup cette révolution.

Tandis que les hommes dont les opinions s'étaient formées avant les grandes crises qui venaient de bouleverser la société, appartenaient presque tous à l'école voltairienne, les générations plus jeunes étaient animées d'un autre esprit. Surmenées par des événements terribles, associant dans leur âme profondément troublée et les sombres tristesses d'un passé que tant de convulsions avaient jonché de décombres et les pressentiments obscurs d'un avenir encore gros de tourmentes, elles avaient trouvé au fond d'elles-mêmes, avec le sentiment d'une incurable lassitude, un vague désir de se rattacher à quelque croyance qui pût faire luire devant leurs yeux un rayon d'espoir. L'atmosphère était pleine d'une sentimentalité vague et flottante qui troublait le cœur sans en remplir le vide et opprimait la conscience sans satisfaire à ses besoins. Une période d'attente anxieuse avait suivi les ivresses

du combat, et, dans l'anarchie morale à laquelle les âmes étaient en proie, je ne sais quel invincible élan les poussait, avides à la fois et incapables de croire, vers cette religion chrétienne qui, dix-huit siècles auparavant, avait déjà régénéré une société non moins vieille et non moins caduque pour en faire notre monde moderne.

Le rétablissement du culte avait été, dans la pensée du premier consul, tout prêt à ceindre la couronne impériale, une œuvre purement politique ; il n'avait jamais considéré le Concordat que comme un moyen de domination morale, et la religion que comme une police des consciences. Cette restauration n'en fut pas moins accueillie avec des acclamations presque universelles. Ce n'est pas que la France redevînt catholique; mais, quoiqu'elle eût perdu sans retour toute foi positive, elle était si lasse de l'incrédulité aride où s'était complu le XVIIIe siècle, qu'elle se tournait avec joie vers la religion, sinon pour en accepter tous les dogmes, du moins pour y chercher un aliment à ses besoins d'émotions tendres et d'espérances idéales. C'est ce retour aux traditions du spiritualisme chrétien qui marque pour notre littérature une nouvelle ère. Lorsque Chateaubriand publia le *Génie du Christianisme*, toute la génération contemporaine fit écho à sa voix. Si Napoléon avait rendu au catholicisme ses presbytères et ses autels, Chateaubriand le remit en possession des cœurs, moins en établissant la vérité de révélations auxquelles lui-même n'a jamais cru que par accès, qu'en montrant dans le christianisme ses affinités profondes avec la nature humaine, et en invitant ceux-là mêmes qui n'y pouvaient plus croire à en admirer la beauté morale et à éprouver par leur propre expérience la vertu pacifiante de ses consolations.

Désormais la froide et sèche ironie a fait son temps, et une nouvelle ère commence, qui a le *Génie* pour Evangile. Le scepticisme agressif et railleur qui avait condamné l'âme

humaine à chercher jusque dans les hallucinations et la magie de quoi satisfaire un invincible goût du mystérieux, est remplacé, sinon par la foi, au moins par l'émotion religieuse et par ce sentiment de respect qui est encore une sorte de piété. Que les représentants de l'école théocratique accusent Chateaubriand de trahir la cause qu'il prétend défendre, de dissoudre son christianisme voluptueux en vagues rêveries, de le réduire à des imaginations poétiques et à des légendes, de compromettre par un usage profane l'auguste et sévère sainteté de la religion : ce qui est certain, c'est que, dans le domaine de l'art et de la poésie, il inaugure un mouvement de la plus haute portée en opposant à la renaissance païenne du xvi[e] siècle, dont les traditions, presque trois fois séculaires, avaient perdu toute fécondité, une renaissance du spiritualisme chrétien au sein de laquelle une littérature nouvelle allait éclore d'elle-même.

Le *Génie du Christianisme* a pour sous-titre : *les Beautés de la Religion*. Chateaubriand n'est pas un théologien et ne compose pas un traité de dogmatique; il fait une œuvre d'art chrétien, mais avant tout une œuvre d'art. Son but est de prouver que « de toutes les religions qui ont jamais existé, la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres, que le monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, depuis les hospices pour les malheureux jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange et décorés par Raphaël, qu'il n'y a rien de plus divin que sa morale, rien de plus aimable, de plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine, son culte, qu'elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain et des moules parfaits à l'artiste..., qu'il n'y a point de honte à croire avec Newton, Bossuet, Pascal, Racine. »

A la fin du xviii[e] siècle, le christianisme passait pour une

religion grossière, ridicule, puérile. Chateaubriand n'en démontra pas la vérité, comme l'avait entrepris Pascal; il se contenta de mettre en pleine lumière ce qu'il y avait en lui de beautés sentimentales et esthétiques. Tout ce qui dans l'ouvrage se rapporte à l'établissement des dogmes ne supporte pas l'examen : on ne saurait prouver la divinité du christianisme par les migrations des oiseaux ou la sensibilité de certains serpents à la musique. Des élans du cœur, des tableaux poétiques, des descriptions de tournois, ne seront jamais pris pour des arguments solides. Ce n'est plus avec un appareil de brillantes métaphores et de riches imaginations que la critique de notre temps, plus grave et dans le fond plus respectueuse, aborde les redoutables problèmes qui touchent à la religion. Mais, si Chateaubriand ne convainc pas l'entendement, il trouble la sensibilité, il ravit le cœur, il enchante l'imagination. Dans *Atala*, pendant que les saints mystères sont célébrés, « le soleil sort d'un abîme de lumière, et son premier rayon rencontre l'hostie consacrée que le prêtre en ce moment même élevait dans les airs ». On peut dire de Chateaubriand que son *Génie du Christianisme* a doré l'hostie.

Atala avait paru avant le *Génie* lui-même; *René*, autre épisode du même ouvrage, ne parut que cinq ans après. Le lien qui l'y rattache est bien frêle; pour faire de ce nouveau roman une œuvre d'inspiration chrétienne, suffit-il de nous y montrer les funestes effets des passions en un cœur que la grâce n'a pas touché? René aurait beau se réfugier dans un monastère, ce n'est qu'à ce moment-là, c'est-à-dire au dénouement, qu'il pourrait nous être donné comme un héros chrétien. Et pourtant, cette lassitude d'esprit qui l'accable, ce dégoût précoce de la vie, cette imagination qui se dévore elle-même, sont après tout plus près de la conversion qu'un optimisme indifférent et béat ou que les froides ironies du scepticisme. On peut supposer que le christianisme seul est

capable de remplir le vide d'un cœur qui n'a pas encore su où se prendre. Quoi qu'il en soit, *René* eut sur les générations contemporaines un effet puissant de contagion; il ouvrit le cortège de ces figures mélancoliques et fatales dont le romantisme devait peupler nos romans et notre théâtre : après l'honnête homme du XVIIe siècle, après l'homme sensible du XVIIIe, un nouveau type apparaît, que Chateaubriand fixe tout d'abord dans une attitude immortelle, le héros du désenchantement et de l'inaction rongeante, qui vit d'impressions, se nourrit de chimères, transforme en réelles souffrances ses infortunes imaginaires, aspire à tout sans avoir ni le courage de rien poursuivre ni la force de rien étreindre, et conçoit l'existence tout entière comme je ne sais quel songe troublant et vain. *René* est d'ailleurs une des œuvres les plus parfaites de son auteur. L'imagination de Chateaubriand y est plus rassise; point d'inégalités et de brusqueries, rien de bizarre et d'exorbitant; une grandeur simple, une sobriété calme et puissante, un enchaînement que ne rompt aucune saccade, une beauté de lignes dont aucune brisure n'altère la pleine et large harmonie.

Dès sa rentrée en France, Chateaubriand s'était rallié au consulat : la préface du *Génie* se terminait par une citation où il comparait Bonaparte à Cyrus. Le premier consul n'avait pu d'ailleurs qu'applaudir à un livre dont les tendances s'accordaient si bien avec son œuvre de restauration morale. L'auteur profita de sa faveur pour entrer dans la diplomatie. et c'est alors qu'il fit à Rome un court séjour comme attaché d'ambassade sous les ordres du cardinal Fesch. Mais il ne tarda pas à se dégoûter des lenteurs de la carrière. Après l'exécution du duc d'Enghien, non content de donner sa démission, il se ressouvint qu'il était royaliste et rompit ouvertement avec Bonaparte pour associer désormais le culte de la royauté à celui du christianisme, la défense du trône légitime à celle de l'autel. En 1807, dans un article du *Mercure*

resté fameux [1], il se comparait à un Tacite sous un Néron; en 1811, élu membre de l'Académie française en remplacement de Marie-Joseph Chénier, son ancien adversaire, il profita de cette occasion pour écrire un discours que l'empereur lui interdit de prononcer. Trois ans plus tard, le retour des Bourbons devait lui permettre de chercher dans les affaires une pâture à son talent et de quoi combler le vide de son cœur.

En 1809 parurent les *Martyrs*, sorte de poème en prose dans lequel Chateaubriand veut démontrer par un exemple la vérité de la thèse qu'il a soutenue dans le *Génie*. « J'ai avancé, dit-il lui-même dans sa préface, que la religion chrétienne me paraissait plus favorable que le paganisme au développement des caractères et au jeu des passions dans l'épopée. J'ai dit encore que le merveilleux de cette religion pouvait peut-être lutter contre le merveilleux emprunté de la mythologie. Ce sont ces opinions, plus ou moins combattues, que je cherche à appuyer. » Pour opposer les deux religions, Chateaubriand a cherché un sujet qui en renfermât le tableau dans un même cadre, qui y fît entrer la morale, les sacrifices, les pompes de l'un et l'autre culte. Cette idée conçue, l'époque historique où devait se passer l'action du poème était toute trouvée. La scène des *Martyrs* s'ouvre au moment de la persécution excitée par Dioclétien vers la fin du IIIe siècle. Le christianisme n'était point encore la religion dominante de l'empire romain; mais ses autels s'élevaient auprès de ceux des idoles, et l'action choisie par le poète put mettre ainsi à sa disposition l'antiquité profane et l'antiquité sacrée. C'est ce que lui-même observe dans sa préface, et il se flatte d'avoir mis la main sur un sujet aussi intéressant que fécond.

Les *Martyrs* avaient été commencés à Rome dès l'année 1802, quelques mois après la publication du *Génie*, et, depuis cette

1. Cf. page 258.

époque, Chateaubriand ne cessa d'y travailler. « Les dépouillements que j'ai faits de divers auteurs, dit-il, sont si considérables que, pour les seuls livres des Francs et des Gaules, j'ai rassemblé les matériaux de deux gros volumes. » Sa préface de 1826 est hérissée de noms auxquels il renvoie le lecteur ; deux cents pages de notes suivent d'ailleurs le texte en le confirmant à chaque pas par des autorités et des citations. Le poète ne se contenta pas de remonter aux sources, de chercher dans les auteurs de tout âge et de toute langue les traits de mœurs curieux, les faits caractéristiques, tout ce qui pouvait prêter vie et couleur à son ouvrage. Il fit plus, il alla voir les cités qu'il voulait peindre ; il « commença ses courses aux ruines de Sparte et ne les finit qu'aux débris de Carthage, en passant par Argos, Corinthe, Athènes, Constantinople, Jérusalem et Memphis ». Les descriptions qui se trouvent dans les *Martyrs* sont des « portraits ressemblants » et non de vagues et ambitieuses peintures. Elles forment sans aucun doute une des meilleures parties de l'œuvre, et nous y retrouvons, avec la fidélité expressive, cette richesse et cette vigueur de pinceau qui font de Chateaubriand le plus étonnant peintre du siècle comme le premier en date.

On peut adresser aux *Martyrs* de graves reproches. Le sujet même, si heureux que l'auteur le trouve, n'est pas à l'abri des critiques ; il nous paraît justement trop heureux, c'est-à-dire que dans l'opposition symétrique des tableaux, dans l'abondance des « beautés » païennes et chrétiennes qui ont été ramassées, dans la succession des scènes qui font passer les personnages d'une province à l'autre, nous sentons un plan arbitraire, composé à souhait par un habile machiniste pour mettre en œuvre une idée préconçue à laquelle il se prête avec une complaisance que les anachronismes eux-mêmes n'ont pas toujours fait reculer. Le merveilleux chrétien, dont l'auteur veut déployer toutes les ressources, est d'ailleurs

bien artificiel et bien froid. Son paradis, son purgatoire, son enfer, nous paraissent aussi puérils que laborieux. Dans ces personnages célestes et tout cet appareil de mythologie plus ou moins orthodoxe que l'imagination du poète étale à nos yeux, il n'y a rien qui puisse nous toucher : on sent trop que, pour l'auteur lui-même, ce sont là des ressorts et des machines épiques, qu'il joue du merveilleux chrétien comme un virtuose. Avec tout son génie, il n'a réussi qu'à faire une imitation factice des épopées antiques.

Le succès des *Martyrs*, inférieur à celui du *Génie*, qui avait épuisé d'un coup l'admiration, n'en consacra pas moins la gloire de Chateaubriand. Ce fut le succès du poète, sinon de la thèse qu'il soutenait. En plaidant la cause du merveilleux chrétien, il gagna, comme on l'a dit, celle du merveilleux olympique. Tout ce qui s'inspire du premier manque de vie et de vérité, tout ce qui se rapporte au second est ravissant de fraîcheur, de coloris, de grâce animée et vive. Ce que nous admirons dans les *Martyrs*, ce qui en fait, malgré leurs défauts, un des monuments littéraires les plus considérables de notre siècle, ce sont des émotions et des peintures purement humaines, les chastes amours de Cymodocée et d'Eudore, la passion brûlante de Velléda, les descriptions du monde antique à travers lequel le poète promène ses héros. Cette portion de l'ouvrage le fera vivre : après avoir reproché à Chateaubriand ses pastiches d'Homère ou de Milton, ses tirades pompeuses, la fausse poésie dont il s'est fait une manière, ce que le fond de son poème a de banal et de superficiel, ce que la forme a d'emphathique et de vide, il faut reconnaître dans les *Martyrs* aussi bien que dans le *Génie du Christianisme*, et même avec plus de sobriété, l'imagination opulente et magnifique, l'instinct de la grandeur, la sonorité d'harmonie, l'heureuse audace de style, tous les dons et tous les secrets d'un génie qui triomphe jusque dans ses plus insolents défauts.

Deux ans après, en 1811, Chateaubriand fit paraître l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem :* les notes qu'il avait prises dans son grand voyage à la recherche de couleurs pour les *Martyrs* lui en avaient fourni la matière. C'est, en ce genre, le premier ouvrage de notre littérature, et il passe pour le chef-d'œuvre le plus irréprochable de son auteur. Chateaubriand s'y réserve davantage, il proportionne son style à la nature du sujet, il fait plus court et plus simple, comme cela convient pour une relation de voyageur. Mais, si son déploiement poétique a moins de richesse et d'ampleur, le peintre n'a rien perdu de sa vivacité et de sa puissance pour nous donner l'impression des lieux qu'il décrit. Classique au sens le plus large du terme par la sobriété relative de ses tableaux, il l'est aussi, dans une autre acception, par son enthousiasme pour la beauté païenne, que ce rénovateur du christianisme poétique avait retrouvée sur le sol même de la Grèce.

Le retour des Bourbons inaugura pour Chateaubriand une période d'activité politique dans laquelle nous n'avons pas à le suivre. Sa fameuse brochure de *Buonaparte et les Bourbons* (1814) en marque l'éclatant début. Dans la première partie de cette nouvelle carrière (1813-1820), il fit preuve « d'un grand talent d'écrivain, d'une passion incandescente, d'une assez grande habileté de tactique, et il travailla plus que personne à pousser la Restauration hors de la ligne modérée ». Pendant le passage de dix-sept mois qu'il fit au ministère, son œuvre principale fut la guerre d'Espagne. Congédié sans égards en 1824, il inaugura dès lors une période d'opposition libérale, et, malgré sa prétention de concilier les plus vives attaques contre le gouvernement royal avec sa fidélité envers le roi, il contribua puissamment à la chute de la Restauration. Depuis 1830, commence une troisième et dernière période, la période où le royalisme s'allie chez lui à des velléités de républicanisme, « quand il dit à la duchesse de Berry : « Votre fils est mon roi », et qu'il donne en même temps une main à

Carrel, une autre à Béranger, et prend à l'avance ses précautions avec la république future ».

Sans insister sur le rôle politique de Chateaubriand, observons tout au moins que ses volte-face et ses contradictions ne sauraient être attribuées à des mobiles d'intérêt mesquin. S'il est une qualité, une vertu que ses ennemis eux-mêmes s'accordent à lui reconnaître, c'est le sentiment de l'honneur, qui, à travers tant de caprices, l'a toujours préservé contre toute compromission vulgaire. Il y avait en lui quelque chose que révoltaient non seulement la bassesse et la lâcheté, mais tout ce qui portait la plus légère atteinte à l'idéal chevaleresque dont ses passions, ses rancunes ou ses imprudences ne firent jamais dévier ce preux de notre temps. Chateaubriand joua un personnage. Il introduisit le romantisme jusque dans les hautes affaires. Il fit des sacrifices regrettables à l'éclat de son rôle, il ne vit souvent dans la politique qu'une occasion de parade grandiose et de poses théâtrales. Mais ses inconséquences de conduite, son goût des postures, les raffinements de sa vanité, les impatiences et les saccades de son ambition, tous ses défauts et toutes ses faiblesses, sont après tous ceux d'un poète et d'un artiste ; et, si l'homme d'État en lui manquait de consistance, de vues suivies, peut-être même de conviction, l'artiste et le poète ne lui prêtent pas moins, jusque dans les affaires publiques, une noblesse d'attitude et un prestige de générosité qui se sont toujours alliés chez lui à l'éclat du talent.

En pleine activité politique, Chateaubriand fit paraître un grand nombre d'ouvrages historiques ou littéraires, dont les plus intéressants pour nous sont les *Natchez*, les *Aventures du dernier des Abencerages* et les *Mémoires d'outre-tombe.*

Les *Natchez*, parus quelque trente ans après avoir été composés, rappellent leur date non seulement par la liberté de certaines vues, mais encore par l'exubérance du style. Chateaubriand a eu plusieurs manières : les *Natchez* et le *Dernier des Abencerages* peuvent s'opposer l'un à l'autre comme

caractérisant la prodigalité fastueuse de la jeunesse et la concision pressante d'une maturité qui va se resserrant toujours davantage. On trouve dans le premier de ces deux ouvrages un luxe d'images, une débauche de comparaisons homériques, une ivresse de poésie éclatante et sonore qui décèlent l'âge de l'auteur. Il se donne toute carrière, redouble les effets et entasse les figures de toute sorte sans souci de tomber dans l'incohérence et dans la bigarrure. Il s'éblouit de ses propres imaginations; il ne sait encore ni se borner ni se contraindre; son style est un perpétuel chatoiement de couleurs sous la profusion desquelles s'effacent les lignes et les contours. Les *Martyrs* marquent peut-être le moment de la période intermédiaire où le génie du poète, assagi et calmé, atteint, du moins par endroits, sa perfection classique, c'est-à-dire cette convenance parfaite, cette suprême harmonie et cette mesure exquise au delà de laquelle son intempérance native l'avait jusqu'alors entraîné. Dans le *Dernier des Abencerages*, au contraire, il resterait plutôt en deçà. Sa manière y devient de plus en plus sobre, elle accuse une précision arrêtée et stricte, une fermeté de touche, une netteté de dessin qui va parfois jusqu'à la dureté. On l'a remarqué, tandis que les talents d'improvisation, comme Lamartine, se répandent toujours davantage, les artistes s'observent, se contiennent de plus en plus. Or, Chateaubriand fut avant tout un artiste, un virtuose du nombre, un architecte de la phrase.

Les *Mémoires d'outre-tombe* parurent, comme leur titre l'indique, après la mort de l'auteur (1848). Lui-même les avait écrits pour être publiés beaucoup plus tard. Des nécessités pécuniaires l'obligèrent, comme il le dit, « d'hypothéquer sa tombe », et il céda à ses créanciers non seulement la propriété de l'ouvrage, mais aussi le droit de le publier aussitôt après sa mort. Les *Mémoires* parurent dans les conditions les moins propices et au moment le plus défavorable. C'est le lendemain

des journées de Juin que la publication commença, non point en volumes, mais en feuilletons quotidiens dans le journal *la Presse*. Le succès de l'ouvrage ne répondit d'ailleurs ni à l'attente du public ni aux prédilections de l'auteur lui-même pour cette dernière production de sa plume. Les travers de l'homme nuisirent à l'écrivain. Chateaubriand y révélait une personnalité opiniâtre, un amour-propre vindicatif, une vanité agressive et ulcérée qui déterminèrent contre lui un retour de l'opinion. Ces *Mémoires*, si mal accueillis tout d'abord, n'en sont pas moins l'ouvrage du poète le plus lu par les générations présentes. Il s'y est dépeint non pas sans apprêt, mais sans masque. Nous aimons à l'y trouver aussi sincère que cet artiste et cet acteur pouvait l'être, avec son orgueil mitigé d'ironie, ses mièvreries de gloriole, ses disparates de conduite, ses incartades, ses coups de boutoir, ses hautaines brusqueries, mais aussi sa fierté d'allure, sa religion de l'honneur, cette chevalerie de paladin qui prête un air de grandeur à ses égarements et à ses défauts eux-mêmes.

Quelque jugement que l'on porte sur Chateaubriand, une chose est certaine, c'est qu'il a été le promoteur de la renaissance littéraire et poétique qui inaugure notre siècle.

« Je me suis rencontré, dit-il lui-même, entre deux siècles comme au confluent de deux fleuves ; j'ai plongé dans leurs eaux troubles, m'éloignant à regret du vieux rivage où j'étais né et nageant avec espérance vers la rive inconnue où vont aborder les générations nouvelles. » C'était trop peu dire ; il aborda lui-même à cette rive, il l'explora, il y guida ces nouvelles générations, qui n'avaient pas tardé à le suivre. L'histoire littéraire du XIXe siècle dérive de Chateaubriand : langue, poésie, roman, histoire, critique, l'art tout entier dans sa forme extérieure et dans la matière même de ses inspirations, il a tout renouvelé, tout marqué de son empreinte. Sa gloire remplit la première moitié du siècle. Depuis le *Génie du Christianisme*, qui l'avait sacré du premier coup, son nom resta

pendant cinquante ans le plus grand et le plus imposant parmi ceux de tant d'illustres poètes qui le reconnaissent eux-mêmes pour leur maître.

A partir des *Mémoires d'outre-tombe* commença pour cette renommée extraordinaire un déclin aussi rapide qu'immérité. Les défauts que révélait cet ouvrage et que de brillantes qualités avaient jusqu'alors recouverts aux yeux des contemporains, déterminèrent dans le public un retour violent. Mécontent d'avoir été dupe, il fit payer au poète les faiblesses de l'homme. L'époque où parurent les *Mémoires* est d'ailleurs signalée par le début d'une réaction morale et littéraire qui divise notre siècle en deux parties égales. Chateaubriand avait été le grand initiateur de la première période, et sa mort coïncida avec l'avènement d'une école nouvelle, éprise de réalité positive comme l'école précédente l'avait été d'idéal et de lyrisme, et que la haine de la déclamation, de l'emphase, des grands mots et des fausses couleurs entraîna parfois jusqu'à ne voir dans l'auteur des *Mémoires* qu'un prodigieux charlatan.

Depuis quelque temps, la faveur semble revenir au patriarche du romantisme : son nom, qui naguère encore faisait sourire les habiles comme celui d'un Marchangy ou d'un Arlincourt, semble retrouver de jour en jour le respect qui lui est dû. Ce nom, ne craignons pas de le dire, c'est pour tous les écrivains contemporains celui d'un ancêtre. Suivant la parole d'Augustin Thierry, tous ceux qui, en divers sens, ont marché dans les voies de ce siècle l'ont rencontré à la source de leurs études, à leur première inspiration, et il n'en est pas un qui ne doive dire à Chateaubriand comme Dante à Virgile :

Tu duca, tu signore e tu maestro.

Mais Chateaubriand n'est pas seulement un initiateur, il est encore un merveilleux écrivain. Il n'a pas seulement, comme

madame de Staël, répandu dans le monde une foule d'idées fécondes et originales : son œuvre est celle d'un incomparable artiste, et tant que la langue française vivra, l'auteur de *René* et des *Martyrs* sera salué comme un des meilleurs ouvriers qui y aient jamais mis la main.

LA VIE ET L'ŒUVRE

DE CHATEAUBRIAND

ESSAI SUR LES RÉVOLUTIONS

CARACTÈRE DES ATHÉNIENS ET DES FRANÇAIS[1]

Quels peuples furent jamais plus aimables dans le monde ancien et moderne, que les nations brillantes de l'Attique et de la France? L'étranger, charmé à Paris et à Athènes, ne rencontre que des cœurs compatissants et des bouches toujours prêtes à lui sourire. Les légers habitants de ces deux capitales du goût et des beaux-arts semblent formés pour couler leurs jours au sein des plaisirs. C'est là qu'assis à des

1. « Celui qui lit l'histoire, dit Chateaubriand dans son *Essai*, ressemble à un homme voyageant dans le désert, à travers ces bois fabuleux de l'antiquité qui prédisaient l'avenir. » On pourrait mettre cette pensée en épigraphe à tout l ouvrage. Ce que l'auteur veut prouver, c'est que l'homme se répète sans cesse, qu'il « circule dans un cercle dont il tâche en vain de sortir », et que « les faits mêmes qui ne dépendent pas de lui et qui semblent tenir au jeu de la fortune, se reproduisent incessamment dans ce qu'ils ont d'essentiel ». Etudiant les révolutions anciennes, Chateaubriand prétend y retrouver la nôtre tout entière. De là, tant de rapprochements bien singuliers parfois, entre les événements, les hommes, les peuples de l'antiquité et ceux de son époque, non seulement entre les Athéniens et les Français, comme ici, mais entre la Scythie et la Suisse, la Macédoine et la Prusse, l'Allemagne et la Perse, entre Pisistrate et Robespierre, Lycurgue et Saint-Just, Harmodius et Marat, ou bien encore, ainsi qu'on le verra ci-dessous, Anacréon et Voltaire, « le chantre octogénaire de Téos et le vieillard de Ferney ».

banquets, vous les entendrez se lancer de fines railleries, rire avec grâce de leurs maîtres, parler à la fois de politique et d'amour, de l'existence de Dieu et du succès de la comédie nouvelle, et répandre profusément les bons mots et le sel attique, au bruit des chansons d'Anacréon et de Voltaire [1], au milieu des vins, des femmes et des fleurs.

Mais où court tout ce peuple furieux? d'où viennent ces cris de rage dans les uns, et de désespoir dans les autres? Quelles sont ces victimes égorgées sur l'autel des Euménides? Quel cœur ces monstres à la bouche teinte de sang ont-ils dévoré?... Ce n'est rien : ce sont ces Épicuriens que vous avez vus danser à la fête et qui, ce soir, assisteront tranquillement aux farces de Thespis [2] ou aux ballets de l'Opéra.

A la fois orateurs, peintres, architectes, sculpteurs, amateurs de l'existence, pleins de douceur et d'humanité, du commerce le plus enchanteur dans la vie, la nature a créé ces peuples pour sommeiller dans les délices de la société et de la paix. Tout à coup la trompette guerrière se fait entendre; soudain toute cette nation de femmes lève la tête. Se précipitant du milieu de leurs jeux, échappés aux voluptés et aux bras des courtisanes, voyez ces jeunes gens, sans tentes, sans lits, sans nourriture, s'avancer en riant contre ces innom-

1. Un peu plus loin, au chapitre XXII, Chateaubriand, après avoir cité la pièce d'Anacréon: « Que m'importent les vains discours de la rhétorique?... Apprenez-moi plutôt à boire le jus vermeil de Bacchus », etc., en rapproche celle de Voltaire qui commence par la strophe suivante :

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours;
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

2. Si grossiers qu'aient pu être les premiers essais du drame, on ne saurait justement les qualifier de *farces*. Le mot ne convient point au caractère de la tragédie, même à ses débuts. Il faut voir là sans doute un souvenir des vers de Boileau :

Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie,
Et, d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passants d'un spectacle nouveau.
(*Art poét.*, III, 67.)

Mais Boileau confond les origines de la tragédie avec celles de la comédie.

brables armées de vieux soldats, et les chasser devant eux comme des troupeaux de brebis obéissantes[1].

Les cours qui gouvernent sont pleines de gaieté et de pompe. Qu'importent leurs vices ? Qu'ils dissipent leurs jours au milieu des orages, ceux-là qui aspirent à de plus hautes destinées ; pour nous, chantons, rions aujourd'hui. Passagers inconnus, embarqués sur le fleuve du temps, glissons sans bruit dans la vie. La meilleure constitution n'est pas la plus libre, mais celle qui nous laisse de plus doux loisirs... O Ciel ! pourquoi tous ces citoyens condamnés à la ciguë ou à la guillotine? ces trônes déserts et ensanglantés? ces troupes de bannis, fuyant sur tous les chemins de la patrie? — Comment ! ne savez-vous pas que ce sont des tyrans qui voulaient retenir un peuple fier et indépendant dans la servitude?

Inquiets et volages dans le bonheur, constants et invincibles dans l'adversité, nés pour tous les arts, civilisés jusqu'à l'excès durant le calme de l'État, grossiers et sauvages dans leurs troubles politiques, flottants comme un vaisseau sans lest au gré de leurs passions impétueuses, à présent dans les cieux, le moment d'après dans l'abîme, enthousiastes et du bien et du mal, faisant le premier sans en exiger de reconnaissance, le second sans en sentir de remords, ne se rappelant ni leurs crimes ni leurs vertus, amants pusillanimes de la vie durant la paix, prodigues de leurs jours dans les batailles, vains, railleurs, ambitieux, novateurs, méprisant tout ce qui n'est pas eux, individuellement les plus aimables des hommes, en corps les plus détestables de tous; charmants dans leur propre pays, insupportables chez l'étranger, tour à tour plus

1. Cf. Voltaire :

Je vois et j'entends l'atmosphère
Qui s'embrase et qui retentit
De cent décharges de tonnerre :
Et dans ces horreurs de la guerre
Le Français chante, boit et rit...
Je les vois, prodiguant leur vie,
Chercher ces combats meurtriers,
Couverts de fange et de lauriers,
Et pleins d'honneur et de folie.

doux, plus innocents que la brebis qu'on égorge, et plus féroces que le tigre qui déchire les entrailles de sa victime[1] : tels furent les Athéniens d'autrefois, et tels sont les Français d'aujourd'hui[2].

SCIENCE ET POÉSIE

J'aurais en vain multiplié les mots pour faire sentir la disparité des siècles, aussi bien qu'on l'aperçoit par le rapprochement de ces deux voyages[3]. Rien ne montre mieux l'esprit, les lumières de l'âge, le caractère des anciens, et surtout celui des Carthaginois, que le journal du suffète Hannon. L'ignorance de la nature et de la géographie, la superstition, la crédulité, s'y décèlent à chaque ligne. On ne saurait encore s'empêcher de remarquer la barbarie des marins puniques. Bien que les femmes velues dont ils parlent ne fussent vraisemblablement qu'une espèce de singes, il suffisait que l'amiral africain les crût de nature humaine pour rendre son action atroce. Quelle différence entre ce mélange grossier de cruautés et de fables et le bon Cook cherchant des terres inconnues, non pour tromper les hommes, mais pour les éclairer, portant à de pauvres sauvages les besoins de la vie, jurant tranquillité et bonheur sur leurs rives charmantes à ces enfants de la nature, semant parmi les glaces australes les fruits d'un plus doux climat, soigneux du misérable que la tempête peut jeter sur ces bords désolés, et imitant ainsi, par

1. Chateaubriand cite en note des scènes de l'époque révolutionnaire. Mais peut-on juger du caractère d'un peuple par les violences auxquelles le porte un accès de fureur ?

2. « Il y a dans l'*Essai* un portrait parallèle des Français et des Athéniens, qui est une des pages remarquables, et que l'auteur a replacé depuis ailleurs en l'arrangeant : car c'est là un de ses procédés très habituels, et plus faciles à celui qui écrit seulement des pages, et *par pages*, qu'à l'écrivain qui compose avec ensemble et méditation des ouvrages véritables. » (Sainte-Beuve.)

« Dans le *Génie du Christianisme* l'auteur n'a reproduit ce morceau que tronqué, et n'en a pris que le dernier paragraphe, le *bouquet*, qui fait dès lors d'autant plus d'effet qu'il est moins prévu. » (Id.) On trouvera plus loin ce paragraphe retouché.

3. Le voyage du Carthaginois Hannon et celui de l'Anglais Cook. La relation d'Hannon nous est parvenue dans une traduction grecque sous le titre de *Périple*.

ordre de son souverain, la Providence, qui prévoit et soulage les maux des hommes; enfin, cet illustre navigateur resserré de toutes parts par les rivages de ce globe, qui n'offre plus de mers à ses vaisseaux, et connaissant désormais la mesure de notre planète, comme le Dieu qui l'a arrondie entre ses mains.

Cependant, il faut l'avouer, ce que nous gagnons du côté des sciences, nous le perdons en sentiments. L'âme des anciens aimait à se plonger dans le vague infini ; la nôtre est circonscrite par nos connaissances. Quel est l'homme sensible qui ne s'est trouvé souvent à l'étroit dans une petite circonférence de quelques millions de lieues ? Lorsque, dans l'intérieur du Canada, je gravissais une montagne, mes regards se portaient toujours à l'ouest, sur les déserts infréquentés qui s'étendent dans cette longitude. A l'orient, mon imagination rencontrait aussitôt l'Atlantique, des pays parcourus, et je perdais mes plaisirs. Mais, à l'aspect opposé, il m'en prenait presque aussi mal. J'arrivais incessamment à la mer du Sud, de là en Asie, de là en Europe, de là... J'eusse voulu pouvoir dire comme les Grecs : « Et là-bas ! là-bas ! la terre inconnue, la terre immense ! » Tout se balance dans la nature : s'il fallait choisir entre les lumières de Cook et l'ignorance d'Hannon, j'aurais, je crois, la faiblesse de me décider pour la dernière[1].

1. On reconnait là cette aspiration vers l'infini que Chateaubriand a si souvent exprimée et qui est un des traits les plus caractéristiques de son âme.

Cf. Léopardi : « Ta vie était alors avec les astres et avec la mer, audacieux enfant de Ligurie (Christophe Colomb), quand au delà des Colonnes d'Hercule et par delà les rivages où l'on croyait sur le soir entendre frémir l'onde au plonger du soleil, te confiant aux flots infinis, tu retrouvas le rayon de ce soleil qu'on croyait tombé et le jour qui naît quand pour nous il a disparu. Tout le contraste de la nature fut rompu par toi, et une terre inconnue, immense, servit de trophée de gloire à ton voyage et aux périls de ton retour. Hélas ! hélas ! Ce monde mieux connu ne s'accroît point, mais plutôt il diminue, et l'éther résonnant, la féconde terre et la mer paraissent bien plus vastes au tout petit enfant qu'au sage. Où sont-ils allés nos songes fortunés qui nous montraient de ce côté l'inconnue retraite d'habitants inconnus, ou bien le lieu d'abri des astres durant le jour, et le lit mystérieux de la jeune Aurore, et le sommeil caché du grand astre durant les nuits ! Voilà qu'ils se sont évanouis en un instant, et le monde est figuré sur une carte étroite ; voilà que tout devient semblable, et la découverte ne fait qu'accroître le néant. »

LA LIBERTÉ ET LA NATURE

Est-il une liberté civile? J'en doute. Les Grecs furent-ils plus heureux, furent-ils meilleurs après leur révolution? Non. Leurs maux changèrent de valeur nominale, la valeur intrinsèque resta la même.

Malgré mille efforts pour pénétrer dans les causes des troubles des États, on sent quelque chose qui échappe, un je ne sais quoi, caché je ne sais où, et ce je ne sais quoi paraît être la raison efficiente de toutes les révolutions. Cette raison secrète est d'autant plus inquiétante qu'on ne peut l'apercevoir dans l'homme de la société. Mais l'homme de la société n'a-t-il pas commencé par être l'homme de la nature? C'est donc celui-ci qu'il faut interroger. Ce principe inconnu ne naît-il point de cette vague inquiétude, particulière à notre cœur, qui nous fait dégoûter également du bonheur et du malheur[1], et nous précipitera de révolution en révolution, jusqu'au dernier siècle? Et cette inquiétude, d'où vient-elle à son tour? Je n'en sais rien : peut-être de la conscience d'une autre vie ; peut-être d'une aspiration secrète vers la Divinité. Quelle que soit son origine, elle existe chez tous les peuples. On la rencontre chez le sauvage et dans nos sociétés. Elle s'augmente surtout par les mauvaises mœurs, et bouleverse les empires.

J'en trouve une preuve bien frappante dans les causes de notre Révolution. Ces causes ont différé totalement de celles des troubles politiques de la Grèce, au siècle de Solon. On ne voit pas que les Athéniens fussent très malheureux ou très corrompus alors. Mais nous, qu'étions-nous au moral dans l'année 1789? Pouvions-nous espérer échapper à une destruction épouvantable?....

Si ces mœurs[2] affectaient la société en général, elles influaient encore davantage sur chacun de ses membres en particulier. L'homme, qui ne trouvait plus son bonheur dans l'union

1. C'est ici lui-même que peint Chateaubriand.

2. Les mœurs dont Chateaubriand vient de faire le tableau, dans une page que nous avons omise.

d'une famille, qui souvent se défiait même du doux nom de père, s'accoutumait à se former une félicité indépendante des autres. Rejeté du sein de la nature par les mœurs de son siècle, il se renfermait dans un dur égoïsme, qui flétrit jusqu'à la racine de la vertu. Pour comble de maux, en perdant le bonheur sur la terre, des bourreaux philosophes lui avaient enlevé l'espérance d'une meilleure vie. Dans cette situation, se trouvant seul au milieu de l'univers, n'ayant à dévorer qu'un cœur vide et solitaire, qui n'avait jamais senti un autre cœur battre contre lui, faut-il s'étonner que le Français fût prêt à embrasser le premier fantôme qui lui montrait un univers nouveau?

On s'écriera qu'il est absurde de représenter le peuple de la France comme isolé et malheureux, qu'il était nombreux, florissant, etc. La population qui semble détruire mon assertion, est une preuve pour elle, car elle n'était réelle que dans les campagnes, parce qu'il y existait encore des mœurs; or, on sait assez que ce ne sont pas les paysans qui ont fait la Révolution. Quant à la seconde objection, il n'est pas question de ce que la nation semblait être, mais de ce qu'elle était réellement. Ceux qui ne voient dans un État que des voitures, des grandes villes, des troupes, de l'éclat et du bruit, ont raison de penser que la France était heureuse. Mais ceux qui croient que la grande question du bonheur est le plus près possible de la nature[1], que plus on s'en écarte, plus on tombe dans l'infortune, qu'alors on a beau avoir le sourire sur les lèvres devant les hommes, le cœur, en dépit des plaisirs factices, est agité, triste, consumé dans le secret de la vie : dans ce cas, on ne peut disconvenir que ce mécontentement général de soi-même, qui augmente l'inquiétude secrète dont j'ai parlé, que ce sentiment de malaise que chaque individu porte avec soi, ne soient, dans un peuple, l'état le plus propre à une révolution.

1. On sent ici l'influence de Rousseau. Nous verrons un peu plus loin Chateaubriand indiquer ce qu'il entend par ce bonheur « qui est le plus près possible de la nature ». Quoique ayant vécu parmi les sauvages, son idéal social est encore une sorte de retour à l'existence primitive. Cf. le morceau intitulé : *Nuit chez les Sauvages de l'Amérique*, p. 25 sqq.

Eh bien! c'était au moment que le corps politique, tout maculé des taches de la corruption, tombait en une dissolution générale, qu'une race d'hommes, se levant tout à coup, se met, dans son vertige, à sonner l'heure de Sparte et d'Athènes. Au même moment, un cri de liberté se fait entendre; le vieux Jupiter, réveillé d'un sommeil de quinze cents ans, dans la poussière d'Olympie, s'étonne de se trouver à Sainte-Geneviève; on coiffe la tête du badaud de Paris du bonnet du citoyen de la Laconie; et tout corrompu, tout vicieux qu'il est, poussant de force le petit Français dans les grandes vertus lacédémoniennes, on le contraint à jouer le Pantalon aux yeux de l'Europe, dans cette mascarade d'Arlequin.

O grands politiques, qui, prenant la raison inverse des Lycurgue, prétendez établir la démocratie chez un peuple, à l'époque même où toutes les nations retournent par la nature des choses à la monarchie, je veux dire à l'époque de la corruption[1]! O fameux philosophes, qui croyez que la liberté existe au civil[2], qui préférez le nombre cinq à l'unité[3], et qui pensez qu'on est plus heureux sous la canaille du faubourg Saint-Antoine que sous celle des bureaux de Versailles! Mais que fallait-il donc faire? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que, puisque vous aviez la fureur de détruire, il fallait au moins rebâtir un édifice propre à loger des Français, et surtout vous garder de l'enthousiasme des institutions étrangères. Le danger de l'imitation est terrible. Ce qui est bon pour un peuple est rarement bon pour un autre. Et moi aussi, je voudrais passer mes jours sous une démocratie telle que je l'ai souvent rêvée, comme le plus sublime des gouvernements en théorie; et moi aussi, j'ai vécu citoyen de l'Italie et de la Grèce; peut-être mes opinions actuelles ne sont-elles que le

1. Il y a là un hommage rendu à la démocratie, hommage d'ailleurs tout platonique et qui ne s'adresse qu'à ce qui est le principe même de ce gouvernement. Rappelons la maxime bien connue de Montesquieu, qui fait de la vertu le ressort des gouvernements démocratiques. Mais la *vertu*, telle que la définissait sa fameuse théorie, consistait plutôt dans le « civisme ».

2. Chateaubriand veut parler de la liberté *politique*.

3. Allusion aux cinq *Directeurs*.

triomphe de ma raison sur mon penchant[1]. Mais prétendre former des républiques partout, et en dépit de tous les obstacles, c'est une absurdité dans la bouche de plusieurs, et une méchanceté dans celle de quelques-uns.

J'ai réfléchi longtemps sur ce sujet : je ne hais point une constitution plus qu'une autre, considérée abstraitement. Prises en ce qui me regarde comme individu, elles me sont toutes parfaitement indifférentes : mes mœurs sont de la solitude et non des hommes. Eh! malheureux, nous nous tourmentons pour un gouvernement parfait, et nous sommes vicieux! bon, et nous sommes méchants! Nous nous agitons aujourd'hui pour un vain système, et nous ne serons plus demain! Des soixante années que le ciel peut-être nous destine à traîner sur ce globe, nous en dépenserons vingt à naître, et vingt à mourir, et la moitié des vingt autres] s'évanouira dans le sommeil. Craignons-nous que les misères inhérentes à notre nature d'homme ne remplissent pas assez ce court espace, sans y ajouter des maux d'opinion? Est-ce un instinct indéterminé, un vide intérieur que nous ne saurions remplir, qui nous tourmente? Je l'ai aussi sentie, cette soif vague de quelque chose. Elle m'a traîné dans les solitudes muettes de l'Amérique, et dans les villes bruyantes de l'Europe; je me suis enfoncé pour la satisfaire dans l'épaisseur des forêts du Canada, et dans la foule qui inonde nos jardins et nos temples. Que de fois elle m'a contraint de sortir des spectacles de nos cités, pour aller voir le soleil se coucher au loin sur quelque site sauvage! que de fois, échappé à la société des hommes, je me suis tenu immobile sur une grève solitaire, à contempler durant des heures, avec cette même inquiétude, le tableau philosophique[2] de la mer! Elle m'a fait suivre autour de leurs palais, dans leurs chasses pompeuses, ces rois qui laissent après eux une longue renommée; et j'ai aimé,

1. Chateaubriand a dit ailleurs : « Je suis bourbonien par honneur, royaliste par raison et par conviction, républicain par goût et par caractère. » (*De la Restauration et de la monarchie élective*, 1831.)

2. Une pièce de vers de Chateaubriand, intitulée *la Mer*, commence ainsi :

Des vastes mers tableau philosophique...

avec elle encore, à m'asseoir en silence à la porte de la hutte hospitalière, près du sauvage qui passe inconnu dans la vie, comme les fleuves sans nom de ses déserts. Homme, si c'est ta destinée de porter partout un cœur miné d'un désir inconnu; si c'est là ta maladie, une ressource te reste. Que les sciences, ces filles du Ciel, viennent remplir le vide fatal qui te conduira tôt ou tard à ta perte. Le calme des nuits t'appelle. Vois ces millions d'astres étincelants, suspendus de toutes parts sur ta tête; cherche, sur les pas de Newton, les lois cachées qui promènent magnifiquement ces globes de feu à travers l'azur céleste; ou, si la Divinité touche ton âme, médite en l'adorant sur cet Être incompréhensible qui remplit de son immensité ces espaces sans bornes. Ces études sont-elles trop sublimes pour ton génie, ou serais-tu assez misérable pour ne point espérer dans ce Père des affligés qui consolera ceux qui pleurent? Il est d'autres occupations aussi aimables et moins profondes. Au lieu de t'entretenir des haines sociales, observe les paisibles générations, les douces sympathies, et les amours du règne le plus charmant de la nature[1]. Alors tu ne connaîtras que des plaisirs. Tu auras du moins cet avantage, que chaque matin tu retrouveras tes plantes chéries; dans le monde, que d'amis ont pressé le soir un ami sur leur cœur, et ne l'ont plus trouvé à leur réveil! Nous sommes ici-bas comme au spectacle : si nous détournons un moment la tête, le coup de sifflet part, les palais enchantés s'évanouissent; et lorsque nous ramenons les yeux sur la scène, nous n'apercevons plus que des déserts et des acteurs inconnus.

Mais quelles que puissent être nos occupations, soit que nous vieillissions dans l'atelier du manœuvre, ou dans le cabinet du philosophe, rappelons-nous que c'est en vain que nous prétendons être politiquement libres. Indépendance, indépendance individuelle, voilà le cri intérieur qui nous poursuit. Écoutons la voix de la conscience. Que nous dit-elle, selon la nature? « Sois libre! » Selon la société? « Règne! » Que si on le nie, on ment. Ne rougissons point, parce que

1. Cf. le morceau intitulé *Aux infortunés*, pages 12 sqq.

j'arrache d'une main hardie le voile dont nous cherchions à nous couvrir à nos propres yeux. La liberté civile n'est qu'un songe, un sentiment factice que nous n'avons point, qui n'habite point dans notre sein : apprenons à nous élever à la hauteur de la vérité, et à mépriser les sentences de l'étroite sagesse des hommes. On nous insultera peut-être, parce qu'on ne nous entendra pas; les gens de bien nous accuseront de principes dangereux, parce que nous aurons été les chercher jusqu'au fond de leur âme, où ils se croyaient en sûreté, et que nous saurons exposer à la vue toute la petite machine de leur cœur. Rions des clameurs de la foule, contents de savoir que, tandis que nous ne retournerons pas à la vie du sauvage[1], nous dépendrons toujours d'un homme. Eh! qu'importe alors que nous soyons dévorés par une cour, par un directoire, par une assemblée du peuple?

Nous nous apercevons continuellement que nous nous trompons, que l'heure qui succède accuse presque toujours l'heure passée d'erreur; et nous irions déchirer et nous-mêmes et nos semblables, pour l'opinion fugitive du matin, avec laquelle le soir ne nous retrouvera plus! Tout gouvernement est un mal, tout gouvernement est un joug; mais n'allons pas en conclure qu'il faille le briser. Puisque c'est notre sort que d'être esclaves, supportons notre chaîne sans nous plaindre, sachons en composer les anneaux de roi ou de tribuns selon les temps, et surtout selon nos mœurs. Et soyons sûrs, quoi qu'on en publie, qu'il vaut mieux obéir à un de nos compatriotes riche et éclairé, qu'à une multitude ignorante, qui nous accablera de tous les maux.

Et vous, ô mes concitoyens! vous qui gouvernez cette patrie toujours si chère à mon cœur, réfléchissez; voyez s'il est dans toute l'Europe une nation digne de la démocratie! Rendez le bonheur à la France, en la rendant à la monarchie, où la force des choses vous entraîne. Mais si vous persistez dans vos chimères, ne vous abusez pas. Vous ne réussirez jamais par le modérantisme. Allons, exécrables bourreaux, en hor-

1. Voilà le mot lâché.

reur à vos compatriotes, en horreur à toute la terre, reprenez le système des Jacobins; tirez de leurs loges vos guillotines sanglantes; et, faisant rouler les têtes autour de vous, essayez d'établir, dans la France déserte, votre affreuse république, comme la Patience de Shakspeare, « assise sur un monument, et souriant à la Douleur[1] »!

AUX INFORTUNÉS

Ce chapitre n'est pas écrit pour tous les lecteurs; plusieurs peuvent le passer sans interrompre le fil de cet ouvrage[2] : il est adressé à la classe des malheureux; j'ai tâché de l'écrire dans leur langue, qu'il y a longtemps que j'étudie.....

Examinons si on ne peut tirer quelques règles de conduite dans le malheur. J'en sais trois :

1. Voilà, certes, un des plus étranges chapitres de tout l'ouvrage, et peut-être un des morceaux les plus extraordinaires qui soient jamais échappés à la plume d'un écrivain : c'est une sorte d'orgie noire d'un cœur blessé, d'un esprit malade, d'une imagination qui reproduit les fantômes dont elle est obsédée; c'est du Rousseau, c'est du René, c'est du dégoût de tout, de l'ennui de tout. L'auteur s'y montre royaliste par désespoir de ne pouvoir être républicain, jugeant la république impossible; il déduit hardiment les causes d'une Révolution devenue, selon lui, *inévitable;* et il attaque en même temps avec la même hardiesse cette Révolution. Ne trouvant rien ni dans le passé ni dans le présent qui puisse le satisfaire, il en conclut qu'un gouvernement quelconque est un mal; que la liberté *civile* (il veut dire *politique*) n'existe point; que tout se réduit à l'indépendance individuelle, d'où il part pour vous proposer de vous faire sauvage. Il ne sait comment exprimer ce qu'il sent; il crée une langue nouvelle, il invente les mots les plus barbares, et détourne d'autres mots de leur acception naturelle. Assis sur le trépied, il est tourmenté par un mauvais génie : une seule chose lui reste au milieu de ce délire, le sentiment religieux.

J'avais entrepris de réfuter phrase à phrase ce chapitre, mais la plume m'est bientôt tombée des mains. Il m'a été impossible de me suivre moi-même à travers ce chaos : la folie des idées, la contradiction des sentiments, la fausseté des raisonnements, le néologisme, réduisaient tout mon commentaire à des exclamations de douleur ou de pitié. J'ai donc pensé qu'il valait mieux me condamner tout à la fois à la fin de ce chapitre, et faire, la corde au cou, amende honorable au bon sens. Mais, cette exécution achevée, je dois dire aussi, avec la même impartialité, qu'il y a dans ce chapitre insensé une inspiration, de quelque nature qu'elle soit, qu'on ne retrouve dans aucune autre partie de mes ouvrages.

(Note postérieure de Chateaubriand.)

2. On n'interrompt point le fil d'un ouvrage, on le rompt. Langue à part, cette phrase condamne tout le chapitre. (Note postérieure de Chateaubriand.)

Un des plus grands défauts de l'*Essai*, c'en est la diffusion et l'incohérence, le manque total de plan, de teneur, d'unité.

Un misérable est un objet de curiosité pour les hommes. On l'examine, on aime à toucher la corde des angoisses, pour jouir du plaisir d'étudier son cœur au moment de la convulsion de la douleur, comme ces chirurgiens qui suspendent des animaux dans des tourments, afin d'épier la circulation du sang et le jeu des organes. La première règle est donc de cacher ses pleurs. Qui peut s'intéresser au récit de nos maux? Les uns les écoutent sans les entendre, les autres avec ennui, tous avec malignité. La prospérité est une statue d'or dont les oreilles ressemblent à ces cavernes sonores décrites par quelques voyageurs : le plus léger soupir s'y grossit en un son épouvantable.

La seconde règle, qui découle de la première, consiste à s'isoler entièrement. Il faut éviter la société lorsqu'on souffre, parce qu'elle est l'ennemie naturelle du malheureux; sa maxime est : infortuné — coupable. Je suis si convaincu de cette vérité sociale, que je ne passe guère dans les rues sans baisser la tête.

Troisième règle : Fierté intraitable. L'orgueil est la vertu du malheur. Plus la fortune nous abaisse, plus il faut nous élever, si nous voulons sauver notre caractère. Il faut se ressouvenir que partout on honore l'habit et non l'homme. Peu importe que vous soyez un fripon, si vous êtes riche; un honnête homme, si vous êtes pauvre. Les positions relatives font dans la société l'estime, la considération, la vertu. Comme il n'y a rien d'intrinsèque dans la naissance, vous fûtes roi à Syracuse, et vous devenez particulier malheureux à Corinthe [1]. Dans la première position, vous devez mépriser ce que vous êtes; dans la seconde, vous enorgueillir de ce que vous avez été; non qu'au fond vous ne sachiez à quoi vous en tenir sur ce frivole avantage, mais pour vous en servir comme d'un bouclier contre le mépris attaché à l'infortune. On se familiarise aisément avec le malheureux; et il se trouve sans cesse dans la dure nécessité de se rappeler sa dignité d'homme, s'il ne veut que les autres l'oublient.

1. Allusion à Denys le Tyran.

Enfin vient une grande question sur le sujet de ce chapitre : que faut-il faire pour soulager ses chagrins? Voici la pierre philosophale.

D'abord la nature du malheur n'étant pas parfaitement connue, cette question reste pour ainsi dire insoluble. Lorsqu'on ne sait où gît le siège du mal, où peut-on appliquer le remède?

Plusieurs philosophes anciens et modernes ont écrit sur ce sujet. Les uns nous proposent la lecture, les autres la vertu, le courage. C'est le médecin qui dit au patient : Portez-vous bien.

Un livre vraiment utile au misérable, parce qu'on y trouve la pitié, la tolérance, la douce indulgence, l'espérance plus douce encore, qui composent le seul baume des blessures de l'âme, ce sont les Évangiles. Leur divin Auteur ne s'arrête point à prêcher vainement les infortunés, il fait plus : il bénit leurs larmes, et boit avec eux le calice jusqu'à la lie[1].

Il n'y a point de panacée universelle pour le chagrin, il en faudrait autant que d'individus. D'ailleurs la raison trop dure ne fait qu'aigrir celui qui souffre, comme la garde maladroite qui, en tournant l'agonisant dans son lit pour le mettre plus à son aise, ne fait que le torturer. Il ne faut rien moins que la main d'un ami pour panser les plaies du cœur, et pour vous aider à soulever doucement la pierre de la tombe.

Mais, si nous ignorons comment le malheur agit, nous savons du moins en quoi il consiste : en une privation. Que celle-ci varie à l'infini, que l'un regrette un trône, l'autre une fortune, un troisième une place, un quatrième un abus ; n'im-

1. Dans sa préface de 1826, Chateaubriand cite cette phrase pour se défendre d'avoir jamais été incrédule. « En lisant attentivement l'*Essai*, ajoute-t-il, on sent partout que la nature religieuse est au fond et que l'incrédulité n'est qu'à la surface. »

A l'époque où il écrivit l'*Essai*, Chateaubriand était aussi peu croyant que possible, et l'ouvrage tout entier en fait foi. L'exemplaire sur lequel il a écrit des notes confidentielles nous le montre non seulement antichrétien, mais fataliste et athée. Sainte-Beuve, citant quelques passages où Chateaubriand déclare ne pas vouloir qu'on ruine l'édifice du *Christianisme social*, ajoute que c'est par là que l'auteur de l'*Essai* se prépare et se dispose à ce qu'il sera bientôt dans le *Génie du Christianisme*. « Voilà, dit-il, le lien réel et comme le pont entre les deux ouvrages qui semblent d'abord contradictoires. » Le vrai lien me paraît être plutôt dans le pessimisme même de Chateaubriand : il semble qu'un jeune homme si douloureusement sceptique ne doive pas regimber, quand le moment sera venu, contre les aiguillons de la grâce.

porte, l'effet reste le même pour tous. M*** me disait : Je ne vois qu'une infortune réelle : celle de manquer de pain[1]. Quand un homme a la vie, l'habit, une chambre et du feu, les autres maux s'évanouissent. Le manque du nécessaire absolu est une chose affreuse, parce que l'inquiétude du lendemain empoisonne le présent. M*** avait raison, mais cela ne tranche pas la question.

Car que faudrait-il faire pour se procurer ce premier besoin? Travailler, répondent ceux qui n'entendent rien au cœur de l'homme. Nous supportons l'adversité non d'après tel ou tel principe, mais selon notre éducation, nos goûts, notre caractère, et surtout notre génie. Celui-ci, s'il peut gagner passablement sa vie par une occupation quelconque, s'apercevra à peine qu'il a changé de condition[2]; tandis que celui-là, d'un ordre supérieur, regardera comme le plus grand des maux de se voir obligé de renoncer aux facultés de son âme, de faire sa compagnie de manœuvres, dont les idées sont confinées autour du bloc qu'ils scient, ou de passer ses jours, dans l'âge de la raison et de la pensée, à faire répéter des mots aux stupides enfants de son voisin. Un pareil homme aimera mieux mourir de faim que de se procurer à un tel prix les besoins de la vie. Ce n'est donc pas chose si aisée que d'associer le nécessaire et le bonheur : tout le monde n'entendra pas ceci.

Ainsi nous ne sommes pas juges compétents du bon et du mauvais pour les autres : il ne s'agit pas de l'apparence, mais de la réalité.

Je m'imagine que les malheureux qui lisent ce chapitre le parcourent avec cette avidité inquiète que j'ai souvent portée moi-même dans la lecture des moralistes, à l'article des misères humaines, croyant y trouver quelque soulagement. Je

1. Dans son séjour à Londres et tandis qu'il composait son *Essai*, Chateaubriand connut plus d'une fois les premières angoisses de la faim. « Je mâchais de l'herbe et du papier. Quand je passais devant des boutiques de boulangers, mon tourment était horrible. Par une rude soirée d'hiver, je restai deux heures planté devant un magasin de fruits secs et de viandes fumées, avalant des yeux tout ce que je voyais. » (*Mém. d'outre-tombe.*)

2. « Mes compagnons avaient tous des occupations : les uns s'étaient mis dans le commerce du charbon, les autres faisaient avec leurs femmes des chapeaux de paille, les autres enseignaient le français, qu'ils ne savaient pas. » (*Ibid.*)

m'imagine encore que, trompés comme moi, ils me disent : Vous ne nous apprenez rien; vous ne nous donnez aucun moyen d'adoucir nos peines; au contraire, vous prouvez trop qu'il n'en existe point. O mes compagnons d'infortune! votre reproche est juste : je voudrais pouvoir sécher vos larmes, mais il vous faut implorer le secours d'une main plus puissante que celle des hommes. Cependant ne vous laissez point abattre; on trouve encore quelques douceurs parmi beaucoup de calamités. Essayerai-je de montrer le parti qu'on peut tirer de la condition la plus misérable? Peut-être en recueillerez-vous plus de profit que de toute l'enflure d'un discours stoïque.

Un infortuné[1] parmi les enfants de la prospérité ressemble à un gueux qui se promène en guenilles au milieu d'une société brillante : chacun le regarde et le fuit. Il doit donc éviter les jardins publics, le fracas, le grand jour; le plus souvent même il ne sortira que la nuit. Lorsque la brune commence à confondre les objets, notre infortuné s'aventure hors de sa retraite, et, traversant en hâte les lieux fréquentés, il gagne quelque chemin solitaire, où il puisse errer en liberté. Un jour il va s'asseoir au sommet d'une colline qui domine la ville et commande une vaste contrée; il contemple les feux qui brillent dans l'étendue du paysage obscur, sous tous ces toits habités. Ici, il voit éclater le réverbère à la porte de cet hôtel, dont les habitants, plongés dans les plaisirs, ignorent qu'il est un misérable, occupé seul à regarder de loin la lumière de leurs fêtes : lui qui eut aussi des fêtes et des amis! Il ramène ensuite ses regards sur quelque petit rayon tremblant dans une pauvre maison écartée du faubourg, et il se dit : Là, j'ai des frères[2].

Une autre fois, par un clair de lune, il se place en embus-

1. « L'*Essai*, cet immense amas de matières premières, nous révèle chez l'auteur une faculté de sensibilité et une puissance de souffrir qui subira bien des modifications par la suite et bien des altérations. Qu'on lise le chapitre intitulé *Aux Infortunés ;* au milieu de quelques formes déclamatoires et qui n'offensent que le goût, on y sent une profonde commisération, une sympathie vive et active pour ceux qui souffrent. » (Sainte-Beuve.)

2. Sous forme indirecte, c'est sa propre vie en Angleterre que Chateaubriand nous raconte, avec les plus humbles consolations de cette vie misérable. Il y a, disait Sainte-Beuve, du *Joseph Delorme* dans ce Chateaubriand primitif.

cade sur un grand chemin, pour jouir encore à la dérobée de la vue des hommes, sans être distingué d'eux, de peur qu'en apercevant un malheureux ils ne s'écrient, comme les gardes du docteur anglais, dans la *Chaumière indienne :* Un Paria! un Paria !

Mais le but favori de ses courses sera peut-être un bois de sapins, planté à quelque deux milles de la ville. Là il a trouvé une société paisible, qui comme lui cherche le silence et l'obscurité. Ces Sylvains solitaires[1] veulent bien le souffrir dans leur république, à laquelle il paye un léger tribut; tâchant ainsi de reconnaître, autant qu'il est en lui, l'hospitalité qu'on lui a donnée.

Lorsque les chances de la destinée nous jettent hors de la société, la surabondance de notre âme, faute d'objet réel, se répand jusque sur l'ordre muet de la création, et nous y trouvons une sorte de plaisir que nous n'aurions jamais soupçonnée. La vie est douce avec la nature[2]. Pour moi je me suis sauvé dans la solitude, et j'ai résolu d'y mourir, sans me rembarquer sur la mer du monde. J'en contemple encore quelquefois les tempêtes, comme un homme jeté seul sur une île déserte, qui se plaît, par une secrète mélancolie, à voir les flots se briser au loin sur les côtes où il fit naufrage[3]. Après la perte de nos amis, si nous ne succombons à la douleur, le cœur se replie sur lui-même; il forme le projet de se détacher de tout autre sentiment, et de vivre uniquement avec ses souvenirs. S'il devient moins propre à la société, sa sensibilité se développe aussi davantage. Le malheur nous est utile; sans lui les facultés aimantes de notre âme resteraient inactives : il la rend un instrument tout harmonie, dont, au moindre souffle, il sort des murmures inexprimables. Que celui que le

1. Qu'est-ce que ces Sylvains?... Des oiseaux? En vérité, je l'ignore. Jeannot Lapin pourrait bien être là-dedans. Qui sait? (Note postérieure de Chateaubriand.)

2. La nature fut la grande consolatrice de tous les romantiques. Si René lui demandait l'oubli de son mal, Lamartine trouve en elle une glorieuse démonstration de sa foi, Victor Hugo, devant « les divins spectacles » qu'elle étale à ses yeux, sent l'apaisement et la résignation lui entrer au cœur.

3. Ce n'est point du tout le *Suave mari magno* de Lucrèce. Il s'agit d'un « Solitaire » qui regarde de loin les flots se briser sur les côtes, mais non pas les navires y faire naufrage.

chagrin mine s'enfonce dans les forêts; qu'il erre sous leur voûte mobile; qu'il gravisse la colline, d'où l'on découvre, d'un côté de riches campagnes, de l'autre le soleil levant sur des mers éticelantes, dont le vert changeant se glace de cramoisi et de feu; sa douleur ne tiendra point contre un pareil spectacle : non qu'il oublie ceux qu'il aima, car alors ses maux seraient préférables, mais leur souvenir se fondra avec le calme des bois et des cieux[1] : il gardera sa douceur et ne perdra que son amertume. Heureux ceux qui aiment la nature : ils la trouveront, et trouveront seulement elle, au jour de l'adversité[2].

Telle est la première sorte de plaisir qu'on peut tirer du malheur; mais on en compte plusieurs autres. Je recommanderais particulièrement l'étude de la botanique[3], comme propre à calmer l'âme en détournant les yeux des passions des hommes, pour les porter sur le peuple innocent des fleurs. Armé de ses ciseaux, de son style, de sa lunette, on s'en va tout courbé, longeant les fossés d'un vieux chemin, s'arrêtant au massif d'une tour en ruine, aux mousses d'une antique fontaine, à l'orée septentrionale d'un bois; ou peut-être on parcourt des grèves que les algues festonnent de leurs grands falbalas frisés et couleur d'écaille fondue. Notre botanophile se plaît à rencontrer la *tulipa silvestris* qui se retire comme lui sous les ombrages les plus solitaires; il s'attache à ces *lis* mélancoliques, dont le front penché semble rêver sur le courant des eaux. A l'aspect attendrissant du *convolvulus*, qui entoure de ses fleurs pâles quelque aulne décrépit, il croit

1. Cf. Victor Hugo, *A Villequier*, *Contemplations* :

> Maintenant que du deuil qui m'a fait l'âme obscure
> Je sors, pâle et vainqueur,
> Et que je sens la paix de la grande nature
> Qui m'entre dans le cœur...

2. Cf. Lamartine :

> Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime,
> Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours ;
> Quand tout change pour toi, la nature est la même,
> Et le même soleil se lève sur tes jours.

3. Cf. page 10.

voir une jeune fille presser de ses bras d'albâtre son vieux père mourant; l'*ulex* épineux, couvert de papillons d'or, qui présente un asile assuré aux petits des oiseaux, lui montre une puissance protectrice du faible; dans les *thyms* et les *calamens*, qui embellissent généreusement un sol ingrat de leur verdure parfumée, il reconnaît le symbole de l'amour de la patrie. Parmi les végétaux supérieurs, il s'égare volontiers sous ces arbres dont les sourds mugissements imitent la triste voix des mers lointaines; il affectionne cette famille américaine, qui laisse pendre ses branches négligées comme dans la douleur; il aime ce saule au port languissant, qui ressemble, avec sa tête blonde et sa chevelure en désordre, à une bergère pleurant au bord d'une onde. Enfin il recherche de préférence, dans ce règne aimable, les plantes qui, par leurs accidents, leurs goûts, leurs mœurs, entretiennent des intelligences secrètes avec son âme [1].

Oh! qu'avec délices, après cette course laborieuse, on rentre dans sa misérable demeure chargé de la dépouille des champs! Comme si l'on craignait que quelqu'un ne vînt ravir ce trésor, fermant mystérieusement la porte sur soi, on se met à faire l'analyse de sa récolte, blâmant ou approuvant Tournefort, Linné, Vaillant, Jussieu, Solander, du Bourg. Cependant la nuit approche. Le bruit commence à cesser au dehors, et le cœur palpite d'avance du plaisir qu'on s'est préparé. Un livre [2] qu'on a eu bien de la peine à se procurer, un livre qu'on tire précieusement du lieu obscur où on le tenait caché, va remplir ces heures de silence. Auprès d'un humble feu et d'une lumière vacillante, certain de n'être point entendu,

1. On le voit, ce que Chateaubriand cherche dans la nature, ce sont des images de ses propres sentiments, c'est une sorte de communion mystérieuse entre elle et sa propre âme, une sympathie intime que lui refuse la société des hommes.

2. « C'est ce qui m'est arrivé vingt fois, lit-on à la marge de cette page dans l'exemplaire confidentiel; mais malheureusement j'avais l'inquiétude du lendemain. Je pourrais encore être heureux, et à peu de frais; il ne s'agirait que de trouver quelqu'un qui voulût me prendre à la campagne; je payerais ma pension après la guerre. Là, je pourrais écrire, herboriser, me promener tout à mon aise, pourvu que je ne fusse obligé de faire compagnie à personne, qu'on me laissât tranquille et livré à mon humeur sauvage. » — Pour tout ce passage, Cf. la *Cinquième promenade* de Rousseau.

on s'attendrit sur les maux imaginaires des Clarisse, des Clémentine, des Héloïse, des Cécilia. Les romans sont les livres des malheureux : ils nous nourrissent d'illusions, il est vrai; mais en sont-ils plus remplis que la vie [1] ?

Eh bien, si vous le voulez, ce sera un grand crime, une grande vérité, dont notre solitaire s'occupera : Agrippine, assassinée par son fils. Il veillera au bord du lit de l'ambitieuse Romaine, maintenant retirée dans une chambre obscure à peine éclairée d'une petite lampe. Il voit l'impératrice tombée faire un reproche touchant à la seule suivante qui lui reste, et qui elle-même l'abandonne; il observe l'anxiété augmentant à chaque minute sur le visage de cette malheureuse princesse qui, dans une vaste solitude, écoute attentivement le silence. Bientôt on entend le bruit sourd des assassins qui brisent les portes extérieures; Agrippine tressaille, s'assied sur son lit, prête l'oreille. Le bruit approche, la troupe entre, entoure la couche; le centurion tire son épée et en frappe la reine aux tempes; alors : *Ventrem feri* [2] ! s'écrie la mère de Néron : mot dont la sublimité fait hocher la tête [3].

Peut-être aussi, lorsque tout repose, entre deux ou trois heures du matin, au murmure des vents et de la pluie qui battent contre vos fenêtres, écrivez-vous ce que vous savez des hommes. L'infortuné occupe une place avantageuse pour les bien étudier, parce que, étant hors de leur route, il les voit passer devant lui.

Mais, après tout, il faut toujours en revenir à ceci : sans les premières nécessités de la vie, point de remède à nos maux. Otway [4], en mendiant le morceau de pain qui l'étouffa; Gilbert [5],

1. Tout ce petit tableau est d'un charme familier et intime que nous ne retrouverons plus guère dans Chateaubriand, dès qu'il aura pris son rôle.

2. Frappe au ventre.

3. « Quelle est l'intention, le sens de ce mot ? Ces familiarités-là viennent plutôt d'affectation, peut-être aussi de distraction. » (Sainte-Beuve.) Cf. Lettre à Fontanes du 10 janvier 1804 : « Il me semble que je vois encore la tour de Bola, où était placée la maison d'Agrippine, et où elle dit ce mot sublime aux assassins envoyés par son fils : *Ventrem feri*. »

4. Poète dramatique anglais (1651-1685). Sa pièce la plus connue est *Venise sauvée*.

5. Gilbert était, sur la fin de sa vie, dans une situation fort aisée. C'est à la suite d'une chute de cheval qu'il fut porté dans un hospice, où d'ailleurs il ne mourut point.

la tête troublée par le chagrin, avalant une clef à l'hôpital, sentirent bien amèrement, à cet égard, quoique hommes de lettres, toute la vanité de la philosophie.

LA LIBERTÉ DANS L'ÉTAT DE NATURE

Liberté ! le grand mot ! et qu'est-ce que la liberté politique ? je vais vous l'expliquer. Un homme libre, à Sparte, veut dire un homme dont les heures sont réglées comme celles de l'écolier sous la férule ; qui se lève, dîne, se promène, lutte sous les yeux d'un maître en cheveux blancs qui lui raconte qu'*il a été jadis jeune, vaillant et hardi :* si les besoins de la nature, si les droits d'un chaste hymen parlent à son cœur, il faut qu'il les couvre du voile dont on se sert pour le crime ; il doit sourire lorsqu'il apprend la mort de son ami ; et si la douce pitié se fait entendre à son âme, on l'oblige d'aller égorger un Ilote innocent, un Ilote son esclave, dans le champ que cet infortuné labourait péniblement pour son maître.

Vous vous trompez, ce n'est pas là la liberté politique ; les Athéniens ne l'entendaient pas ainsi. — Et comment ? — Chez eux il fallait avoir un certain revenu pour être admis aux charges de l'État ; et lorsqu'un citoyen avait fait des dettes, on le vendait comme un esclave. Un orateur à la tribune, pourvu qu'il sût enfiler des phrases, faisait aujourd'hui emprisonner Socrate, demain bannir Phocion, et le peuple libre avait toujours à sa tête, et seulement pour la forme, Pisistrate, Hippias, Thémistocle, Périclès, Alcibiade, Philippe, Antigonus ou quelque autre.

Je voudrais bien savoir enfin combien il y a de libertés politiques ; car toutes les autres petites villes grecques possédaient aussi leurs libertés, et n'expliquaient pas le mot dans le même sens que les Athéniens et les Spartiates. C'est un singulier gouvernement qu'une république où il faut que tous les membres de la communauté soient des Catons et des Catilinas : si parmi les premiers il se trouve un seul coquin, ou parmi les derniers un seul honnête homme, la république n'existe plus [1].

1. Ce qu'il y a de faux dans mes raisonnements, c'est que je confonds les formes de la liberté avec la liberté elle-même. (Note postérieure de Chateaubriand.

On s'écrie : Les citoyens sont esclaves, mais esclaves de la loi. Pure duperie de mots. Que m'importe que ce soit la loi ou le roi qui me traîne à la guillotine? On a beau se torturer, faire des phrases et du bel esprit, le plus grand malheur des hommes c'est d'avoir des lois et un gouvernement[1].

L'état de société est si opposé à celui de nature, que dans le premier les êtres faibles tendent toujours au gouvernement : l'enfant bat les domestiques; l'écolier veut montrer à son maître ; le sot aspire aux emplois et les obtient presque toujours ; l'hypocondriaque sacrifie son cercle à sa goutte; le vieillard réclame la première place, et la femme domine le tout.

Dans l'état de nature, l'enfant se tait et attend, la femme est soumise, le fort et le guerrier commandent, le vieillard s'assied au pied de l'arbre et meurt.

Soyons hommes, c'est-à-dire libres ; apprenons à mépriser les préjugés de la naissance et des richesses, à nous élever au-dessus des grands et des rois, à honorer l'indigence et la vertu; donnons de l'énergie à notre âme, de l'élévation à notre pensée; portons partout la dignité de notre caractère, dans le bonheur et dans l'infortune ; sachons braver la pauvreté et sourire à la mort : mais, pour faire tout cela, il faut commencer par cesser de nous passionner pour les institutions humaines, de quelque genre qu'elle soient. Nous n'apercevons presque jamais la réalité des choses, mais leurs images réfléchies faussement par nos désirs ; et nous passons nos jours à peu près comme celui qui, sous notre zone nuageuse,

1. Ce que préconise ici Chateaubriand, c'est le retour à l'état sauvage. Dans une note, il raconte avoir vu en Amérique un nommé Philippe Le Coq, qui, après avoir servi au Canada, s'était retiré chez les Cinq-Nations, avait épousé une Indienne et adopté les mœurs des sauvages. — Philippe, lui demanda-t-il, êtes-vous heureux ? — Heureux ? dit Philippe, qui, ayant perdu l'usage de sa langue maternelle, s'exprimait avec difficulté ; heureux, oui ; oui, heureux, depuis que je suis sauvage. — Et comment passez-vous votre vie? repris-je. Il se mit à rire. J'entends, dis-je ; vous pensez que cela ne vaut pas une réponse. Mais est-ce que vous ne voudriez pas retourner dans votre pays? — Mon pays, la France? Si je n'étais pas si vieux, j'aimerais à la revoir... — Et vous ne voudriez pas y rester ? ajoutai-je. Le mouvement de tête de Philippe m'en dit assez. — Et qu'est-ce qui vous a déterminé à vous faire, comme vous le dites, sauvage ? — Je n'en sais rien, l'instinct. — Ce mot du vieillard mit fin à mes doutes et à mes questions.

ne verrait le ciel qu'à travers ces vitrages coloriés qui trompent l'œil en lui présentant la sérénité d'une plus douce latitude. Tandis que nous nous berçons ainsi de chimères, le temps vole et la tombe se ferme tout à coup sur nous. Les hommes sortent du néant et y retournent : la mort est un grand lac creusé au milieu de la nature; les vies humaines, comme autant de fleuves, vont s'y engloutir; et c'est de ce même lac que s'élèvent ensuite d'autres générations qui, répandues sur la terre, viennent également, après un cours plus ou moins long, se perdre à leur source. Profitons donc du peu d'instants que nous avons à passer sur ce globe, pour connaître au moins la vérité. Si c'est la vérité politique que nous cherchons, elle est facile à trouver. Ici un ministre despote me bâillonne, me plonge au fond des cachots, où je reste vingt ans sans savoir pourquoi; échappé de la Bastille, plein d'indignation, je me précipite dans la démocratie; un anthropophage m'y attend à la guillotine. Le républicain, sans cesse exposé à être pillé, volé, déchiré par une populace furieuse, s'applaudit de son bonheur : le sujet, tranquille esclave, vante les bons repas et les caresses de son maître. O homme de la nature, c'est toi seul qui me fais me glorifier d'être homme! Ton cœur ne connaît point la dépendance ; tu ne sais ce que c'est que de ramper dans une cour ou de caresser un tigre populaire. Que t'importent nos arts, notre luxe, nos villes? As-tu besoin de spectacle, tu te rends au temple de la Nature, à la religieuse forêt; les colonnes moussues des chênes en supportent le dôme antique; un jour sombre pénètre la sainte obscurité du sanctuaire, et de faibles bruits, de légers soupirs, de doux murmures, des chants plaintifs ou mélodieux circulent sous les voûtes sonores. On dit que le sauvage ignore la douceur de la vie. Est-ce l'ignorer que de n'obéir à personne, que d'être à l'abri des révolutions, que de n'avoir ni à avilir ses mains par un travail mercenaire, ni son âme par un métier encore plus vil, celui de flatteur? N'est-ce rien que de pouvoir se montrer impunément toujours grand, toujours fier, toujours libre? de ne point connaître les odieuses distinctions de l'état civil? enfin, de n'être point obligé, lorsqu'on se sent

né avec l'orgueil et la noble franchise d'un homme, de passer une partie de sa vie à cacher ses sentiments, et l'autre à être témoin des vices et des absurdités sociales[1]?

Je sens qu'on va dire : Vous êtes donc de ces sophistes qui vantent sans cesse le bonheur du sauvage aux dépens de celui de l'homme policé ? Sans doute, si c'est là ce que vous appelez être un sophiste, j'en suis un; j'ai du moins de mon côté quelques beaux génies. Quoi ! il faudra que je tolère la perversité de la société, parce qu'on prétend ici se gouverner en république plutôt qu'en monarchie, là en monarchie plutôt qu'en république ? Il faudra que j'approuve l'orgueil et la stupidité des grands et des riches, la bassesse et l'envie du pauvre et des petits? Les corps politiques, quels qu'ils soient, ne sont que des amas de passions putréfiées et décomposées ensemble; les moins mauvais sont ceux dont les dehors gardent encore de la décence, et blessent moins ouvertement la vue; comme ces masses impures destinées à fertiliser les champs, sur lesquelles on découvre quelquefois un peu de verdure.

Mais il n'y a donc point de gouvernement, point de liberté ? De liberté? si : une délicieuse, une céleste, celle de la nature. Et quelle est-elle, cette liberté que vous vantez comme le suprême bonheur? Il me serait impossible de la peindre ; tout ce que je puis faire est de montrer comment elle agit sur nous.

1. « A ne prendre cet appel et cet élancement, dit Sainte-Beuve, après avoir cité la plus grande partie du paragraphe, que comme un recours individuel et poétique, et qui ne saurait être que l'exception, que le remède de quelques âmes d'élite, hors de pair et déclassées, on ne saurait nier qu'il ne s'y trouve noblesse et grandeur. J'avoue même que j'aime mieux ce Chateaubriand-là primitif et tout d'accord avec sa poésie que celui qui se réconciliera plus tard avec la société, mais qui ne se réconciliera jamais qu'à demi. Car il va rentrer en France l'âme encore remplie de ses déserts, avec son imagination plus grandiose encore qu'aimable, et je ne sais quoi de gigantesque dans l'expression qui sortira à première vue du ton et du cadre français proprement dit. Puis peu à peu il s'y fera; il sera pris par la société et ses mille liens, par ses vanités, ses coquetteries, ses rivalités, ses irritations de toutes sortes; il s'y rapetissera, mais sans jamais s'y apprivoiser complètement. Il résultera de l'assemblage du civilisé et du raffiné avec ce sauvage à demi converti, et toujours prêt pourtant à reparaitre, le plus singulier et le plus bizarre mélange, surtout quand le personnage politique, soi-disant monarchique, viendra recouvrir le tout, et que le mélancolique et l'éblouissant rêveur, qui, au fond, méprisait et méprise tant encore les acteurs et les choses politiques, sera lui-même un des chefs de l'action, un des coryphées de la scène. »

Qu'on vienne passer une nuit avec moi chez les sauvages du Canada, peut-être alors parviendrai-je à donner quelque idée de cette espèce de liberté. Cette nuit aussi pourra délasser le lecteur de la scène de misères à travers laquelle je l'ai conduit dans ce volume : elle en sera la conclusion. On fermera alors le livre dans une disposition d'âme plus calme et plus propre à distinguer les vérités des erreurs contenues dans cet ouvrage, mélange inévitable à la nature humaine, et dont la faiblesse de mes lumières me rend plus susceptible qu'un autre.

NUIT CHEZ LES SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE[1]

C'est un sentiment naturel aux malheureux de chercher à rappeler les illusions du bonheur, par le souvenir de leurs plaisirs passés. Lorsque j'éprouve l'ennui d'être, que je me sens le cœur flétri par le commerce des hommes, je détourne involontairement la tête, et je jette en arrière un œil de regret. Méditations enchantées! charmes secrets et ineffables d'une âme jouissant d'elle-même, c'est au sein des immenses déserts de l'Amérique que je vous ai goûtés à longs traits! On se vante d'aimer la liberté, et presque personne n'en a une juste idée. Lorsque, dans mes voyages parmi les nations indiennes du Canada, je quittai les habitations européennes et me trouvai, pour la première fois, seul au milieu d'un océan de forêts, ayant pour ainsi dire la nature entière prosternée à mes pieds, une étrange révolution s'opéra dans mon intérieur. Dans l'espèce de délire qui me saisit, je ne suivais aucune route; j'allais d'arbre en arbre, à droite et à gauche indifféremment, me disant en moi-même : « Ici, plus de chemins à suivre, plus de villes, plus d'étroites maisons, plus de présidents, de républiques, de rois, surtout plus de lois, et plus d'hommes. Des hommes ? si : quelques bons sauvages[2] qui ne s'embarrassent pas de moi, ni moi d'eux; qui, comme moi encore, errent

1. C'est ce morceau que Chateaubriand, dans la préface de ses *Mélanges politiques*, appelle « un petit commencement d'*Atala* ».

2. De bons sauvages qui mangent leurs voisins. (Note de Chateaubriand, dans l'édition de 1826.)

libres où la pensée les mène, mangent quand ils veulent, dorment où et quand il leur plaît. » Et pour essayer si j'étais enfin rétabli dans mes droits originels, je me livrais à mille actes de volonté, qui faisaient enrager le grand Hollandais qui me servait de guide, et qui, dans son âme, me croyait fou.

Délivré du joug tyrannique de la société, je compris alors les charmes de cette indépendance de la nature, qui surpassent de bien loin tous les plaisirs dont l'homme civil peut avoir l'idée. Je compris pourquoi pas un sauvage ne s'est fait Européen et pourquoi plusieurs Européens se sont fait sauvages[1], pourquoi le sublime *Discours sur l'Inégalité des Conditions* est si peu entendu de la plupart de nos philosophes. Il est incroyable combien les nations et leurs institutions les plus vantées paraissaient petites et diminuées à mes regards; il me semblait que je voyais les royaumes de la terre avec une lunette invertie; ou plutôt, moi-même agrandi et exalté, je contemplais d'un œil de géant le reste de ma race dégénérée.

Vous, qui voulez écrire des hommes, transportez-vous dans les déserts; redevenez un instant enfant de la nature : alors, et seulement alors, prenez la plume.

Parmi les innombrables jouissances que j'éprouvai dans ces voyages, une surtout a fait une vive impression sur mon cœur[2].

J'allais voir la fameuse cataracte de Niagara, et j'avais pris ma route à travers les nations indiennes qui habitent les déserts à l'ouest des plantations américaines. Mes guides étaient le soleil, une boussole de poche et le Hollandais dont j'ai déjà parlé; celui-ci entendait parfaitement cinq dialectes de la langue huronne. Notre équipage consistait en deux chevaux auxquels nous attachions le soir une sonnette au cou, et que nous lâchions ensuite dans la forêt : je craignais d'abord un peu de les perdre, mais mon guide me rassura en me faisant remarquer que, par un instinct admirable, ces bons animaux ne s'écartaient jamais hors de la vue de notre feu.

Un soir que, par approximation, ne nous estimant plus qu'à

1. Cf. la note de la page 22.
2. Tout ce qui suit, Chateaubriand le tire de son manuscrit des *Natchez*.

environ huit ou neuf lieues de la cataracte, nous nous préparions à descendre de cheval avant le coucher du soleil, pour bâtir notre hutte et allumer notre bûcher de nuit à la manière indienne, nous aperçûmes dans le bois les feux de quelques sauvages qui étaient campés un peu plus bas, au bord du même ruisseau où nous nous trouvions. Nous allâmes à eux. Le Hollandais leur ayant demandé par mon ordre la permission de passer la nuit avec eux, ce qui fut accordé sur-le-champ, nous nous mîmes alors à l'ouvrage avec nos hôtes. Après avoir coupé les branches, planté des jalons, arraché des écorces pour couvrir notre palais, et rempli quelques autres travaux publics, chacun de nous vaqua à ses affaires particulières. J'apportai ma selle, qui me servit de fidèle oreiller durant tout le voyage ; le guide pansa mes chevaux ; et, quant à son appareil de nuit, comme il n'était pas si délicat que moi, il se servait ordinairement de quelque tronçon d'arbre sec. L'ouvrage étant fini, nous nous assîmes tous en rond, les jambes croisées à la manière des tailleurs, autour d'un feu immense afin de rôtir nos quenouilles de maïs et de préparer le souper. J'avais encore un flacon d'eau-de-vie, qui ne servit pas peu à égayer nos sauvages[1] ; eux se trouvaient avoir des jambons d'oursins, et nous commençâmes un festin royal.

La famille était composée de deux femmes avec deux petits enfants à la mamelle, et de trois guerriers : deux d'entre eux pouvaient avoir de quarante à quarante-cinq ans, quoiqu'ils parussent beaucoup plus vieux ; le troisième était un jeune homme.

La conversation devint bientôt générale ; c'est-à-dire par quelques mots entrecoupés de ma part, et par beaucoup de gestes : langage expressif que ces nations entendent à merveille, et que j'avais appris parmi elles. Le jeune homme seul gardait un silence obstiné ; il tenait constamment les yeux attachés sur moi. Malgré les raies noires, rouges, bleues, les oreilles découpées, la perle pendante au nez dont il était défiguré, on distinguait aisément la noblesse et la sensibilité

1. Singulier détail dans ce tableau de mœurs primitives.

qui animaient son visage. Combien je lui savais gré de ne pas m'aimer! Il me semblait lire dans son cœur l'histoire de tous les maux dont les Européens ont accablé sa patrie.

Les deux petits enfants, tout nus, s'étaient endormis à nos pieds devant le feu; les femmes les prirent doucement dans leurs bras, et les couchèrent sur des peaux, avec ces soins de mère, si délicieux à voir chez ces prétendus sauvages; la conversation mourut ensuite par degrés, et chacun s'endormit dans la place où il se trouvait.

Moi seul je ne pus fermer l'œil; entendant de toutes parts les aspirations profondes de mes hôtes, je levai la tête, et, m'appuyant sur le coude, contemplai à la lueur rougeâtre du feu mourant les Indiens étendus autour de moi et plongés dans le sommeil. J'avoue que j'eus peine à retenir des larmes. Bon jeune homme, que ton repos me parut touchant! toi qui semblais si sensible aux maux de ta patrie, tu étais trop grand, trop supérieur, pour te défier de l'étranger. Européens, quelle leçon pour nous! Ces mêmes sauvages que nous avons poursuivis avec le fer et la flamme, à qui notre avarice ne laisserait pas même une pelletée de terre pour couvrir leurs cadavres, dans tout cet univers, jadis leur vaste patrimoine, ces mêmes sauvages, recevant leur ennemi sous leurs huttes hospitalières, partageant avec lui leur misérable repas, leur couche infréquentée du remords, et dormant auprès de lui du sommeil profond du juste! ces vertus-là sont autant au-dessus de nos vertus conventionnelles que l'âme de ces hommes de la nature est au-dessus de celle de l'homme de la société.

Il faisait clair de lune. Échauffé de mes idées, je me levai et fus m'asseoir, à quelque distance, sur une racine qui traçait au bord du ruisseau : c'était une de ces nuits américaines que le pinceau des hommes ne rendra jamais, et dont je me suis rappelé cent fois le souvenir avec délices.

La lune était au plus haut point du ciel[1] : on voyait çà et là,

1. Ici commence la description d'une nuit que l'on retrouve dans *le Génie du Christianisme*, liv. V, chap. XII. On peut, en comparant les deux descriptions, voir ce que le goût m'a fait changer ou retrancher dans mon second travail. (Note de Chateaubriand dans l'édition de 1826.) — Cf. pages 109 sqq. En retouchant cette

dans de grands intervalles épurés, scintiller mille étoiles. Tantôt la lune reposait sur un groupe de nuages, qui ressemblait à la cime de hautes montagnes couronnées de neiges; peu à peu ces nues s'allongeaient, se déroulaient en zones diaphanes et onduleuses de satin blanc, ou se transformaient en légers flocons d'écume, en innombrables troupeaux errants dans les plaines bleues du firmament. Une autre fois, la voûte aérienne paraissait changée en une grève où l'on distinguait les couches horizontales, les rides parallèles tracées comme par le flux et le reflux régulier de la mer; une bouffée de vent venait encore déchirer le voile, et partout se formaient dans les cieux de grands bancs d'une ouate éblouissante de blancheur, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité. La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour céruséen et velouté de la lune flottait silencieusement sur la cime des forêts, et, descendant dans les intervalles des arbres, poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. L'étroit ruisseau qui coulait à mes pieds, s'enfonçant tour à tour sous des bois de chênes-saules et d'arbres à sucre, et reparaissant un peu plus loin dans des clairières tout brillant de constellations de la nuit, ressemblait à un ruban de moire et d'azur, semé de crachats de diamants, et coupé transversalement de bandes noires. De l'autre côté de la rivière, dans une vaste prairie naturelle, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons où elle était étendue comme des toiles. Des bouleaux dispersés çà et là dans la savane, tantôt, selon le caprice des brises, se confondaient avec le sol en s'enveloppant de gazes pâles, tantôt se détachaient du fond de craie en se couvrant d'obscurité et formant comme des îles d'ombres flottantes sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte; mais au loin, par intervalles, on entendait les roule-

page de l'*Essai* pour la faire entrer dans son *Génie du Christianisme*, Chateaubriand a surtout visé à plus de sobriété. Ce premier morceau est d'une magnificence un peu luxuriante.

ments solennels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires[1].

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. Au milieu de nos champs cultivés, en vain l'imagination cherche à s'étendre, elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes : mais, dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer, à se perdre dans un océan d'éternelles forêts; elle aime à errer, à la clarté des étoiles, aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre mugissant des terribles cataractes, à tomber avec la masse des ondes, et pour ainsi dire à se mêler, à se fondre avec toute une nature sauvage et sublime.

Ces jouissances sont trop poignantes : telle est notre faiblesse, que les plaisirs exquis deviennent des douleurs, comme si la nature avait peur que nous n'oubliassions que nous sommes hommes. Absorbé dans mon existence, ou plutôt répandu tout entier hors de moi, n'ayant ni sentiment, ni pensée distincte, mais un ineffable je ne sais quoi qui ressemblait à ce bonheur mental dont on prétend que nous jouirons dans l'autre vie, je fus tout à coup rappelé à celle-ci. Je me sentis mal, et je vis qu'il fallait finir. Je retournai à notre ajoupa[2], où, me couchant auprès des sauvages, je tombai bientôt dans un profond sommeil.

Le lendemain, à mon réveil, j'aperçus la troupe déjà prête pour le départ. Mon guide avait sellé les chevaux; les guerriers étaient armés, et les femmes s'occupaient à rassembler les bagages, consistant en peaux, en maïs, en ours fumé. Je me levai, et tirant de mon portemanteau un peu de poudre et de balles, du tabac et une boîte de gros rouge, je distribuai ces présents parmi nos hôtes, qui parurent bien contents de

1. Ce morceau est reproduit, avec de légères modifications, dans les *Mémoires d'outre-tombe*. « C'est dans ces nuits, ajoute Chateaubriand, que m'apparut une muse inconnue : je recueillis quelques-uns de ses accents ; je les marquai sur mon livre, à la clarté des étoiles, comme un musicien vulgaire écrirait les notes que lui dicterait quelque grand maître des harmonies. »

2. *Ajoupa*, sorte de hutte.

ma générosité. Nous nous séparâmes ensuite, non sans des marques d'attendrissement et de regret, touchant nos fronts et notre poitrine, à la manière de ces hommes de la nature, ce qui me paraissait bien valoir nos cérémonies. Jusqu'au jeune Indien, qui prit cordialement la main que je lui tendais, nous nous quittâmes tous le cœur plein les uns des autres. Nos amis prirent leur route au nord, en se dirigeant par les mousses, et nous à l'ouest, par ma boussole. Les guerriers partirent devant poussant le cri de marche; les femmes cheminaient derrière, chargées des bagages et des petits enfants, qui, suspendus dans des fourrures aux épaules de leurs mères, se détournaient en souriant pour nous regarder. Je suivis longtemps des yeux cette marche touchante et maternelle, jusqu'à ce que la troupe entière eût disparu lentement entre les arbres de la forêt.

Bienfaisants sauvages ! vous qui m'avez donné l'hospitalité, vous que je ne reverrai sans doute jamais, qu'il me soit permis de vous payer ici un tribut de reconnaissance. Puissiez-vous jouir longtemps de votre précieuse indépendance, dans vos belles solitudes où mes vœux pour votre bonheur ne cessent de vous suivre ! inséparables amis, dans quel coin de vos immenses déserts habitez-vous à présent ? Êtes-vous toujours ensemble, toujours heureux ? Parlez-vous quelquefois de l'étranger de la forêt ? Vous dépeignez-vous les lieux qu'il habite ? Faites-vous des souhaits pour son bonheur au bord de vos fleuves solitaires ? Généreuse famille, son sort est bien changé depuis la nuit qu'il passa avec vous; mais du moins est-ce une consolation pour lui, si, tandis qu'il existe au delà des mers, persécuté des hommes de son pays, son nom, à l'autre bout de l'univers, au fond de quelque solitude ignorée, est encore prononcé avec attendrissement par de pauvres Indiens[1].

1. Cf. l'apostrophe aux sauvages qui termine *Atala*, page 91.

VOYAGE EN AMÉRIQUE

JOURNAL SANS DATE[1]

Le ciel est pur sur ma tête, l'onde limpide sous mon canot, qui fuit devant une légère brise. A ma gauche sont des collines taillées à pic et flanquées de rochers d'où pendent des convolvulus à fleurs blanches et bleues, des festons de bignonias, de longues graminées, des plantes saxatiles de toutes les couleurs; à ma droite règnent de vastes prairies. A mesure que le canot s'avance, s'ouvrent de nouvelles scènes et de nouveaux points de vue : tantôt ce sont des vallées solitaires et riantes, tantôt des collines nues; ici c'est une forêt de cyprès dont on aperçoit les portiques sombres, là c'est un bois léger d'érables, où le soleil se joue comme à travers une dentelle.

Liberté primitive, je te retrouve enfin! Je passe comme cet oiseau qui vole devant moi, qui se dirige au hasard, et n'est embarrassé que du choix des ombrages. Me voilà tel que le Tout-Puissant m'a créé, souverain de la nature, porté triomphant sur les eaux, tandis que les habitants des fleuves accompagnent ma course, que les peuples de l'air me chantent leurs hymnes, que les bêtes de la terre me saluent, que les forêts courbent leur cime sur mon passage. Est-ce sur le front de l'homme de la société ou sur le mien qu'est gravé le sceau immortel de notre origine? Courez vous enfermer dans vos cités, allez vous soumettre à vos petites lois; gagnez votre pain à la sueur de votre front, ou dévorez le pain du pauvre; égorgez-vous pour un mot, pour un maître; doutez de

1. La date est de 1791.

l'existence de Dieu, ou adorez-le sous des formes superstitieuses : moi j'irai errant dans mes[1] solitudes; pas un seul battement de mon cœur ne sera comprimé, pas une seule de mes pensées ne sera enchaînée; je serai libre comme la nature; je ne reconnaîtrai de Souverain que celui qui alluma la flamme des soleils, et qui d'un seul coup de sa main fit rouler tous les mondes[2].

Sept heures du soir.

Nous avons traversé la fourche de la rivière et suivi la branche du sud-est. Nous cherchions le long du canal une anse où nous pussions débarquer. Nous sommes entrés dans une crique qui s'enfonce sous un promontoire chargé d'un bocage de tulipiers. Ayant tiré notre canot à terre, les uns ont amassé des branches sèches pour notre feu, les autres ont préparé l'ajoupa[3]. J'ai pris mon fusil, et je me suis enfoncé dans le bois voisin.

Je n'y avais pas fait cent pas que j'ai aperçu un troupeau de dindes occupées à manger des baies de fougères et des fruits d'aliziers. Ces oiseaux diffèrent assez de ceux de leur race naturalisés en Europe : ils sont plus gros; leur plumage est couleur d'ardoise, glacé sur le cou, sur le dos et à l'extrémité des ailes d'un rouge de cuivre; selon les reflets de la lumière, ce plumage brille comme de l'or bruni. Ces dindes sauvages s'assemblent souvent en grandes troupes. Le soir elles se perchent sur les cimes des arbres les plus élevés. Le matin elles font entendre du haut de ces arbres leur cri répété; un peu après le lever du soleil leurs clameurs cessent, et elles descendent dans les forêts.

Nous nous sommes levés de grand matin pour partir à la

1. *Mes solitudes*, ces solitudes que j'aime, qui sont mon domaine propre, à moi, homme vraiment libre, « souverain de la nature », que les eaux portent docilement, que saluent les bêtes de la terre, etc.

2. « *Je laisse toutes ces choses à la jeunesse*, dit une note postérieure de Chateaubriand : on voudra bien me les pardonner. » Cette page respire en effet un enthousiasme tout juvénile. On croit entendre « l'hymne triomphal de l'indépendance naturelle et le chant d'ivresse de la solitude ».

3. Cf. la note de la page 30.

Minuit.

Le feu commence à s'éteindre, le cercle de sa lumière se rétrécit. J'écoute : un calme formidable pèse sur ces forêts; on dirait que des silences succèdent à des silences. Je cherche vainement à entendre dans un tombeau universel quelque bruit qui décèle la vie. D'où vient ce soupir ? D'un de mes compagnons : il se plaint, bien qu'il sommeille. Tu vis, donc tu souffres : voilà l'homme [1].

Minuit et demi.

Le repos continue; mais l'arbre décrépit se rompt : il tombe. Les forêts mugissent; mille voix s'élèvent. Bientôt les bruits s'affaiblissent; ils meurent dans des lointains presque imaginaires : le silence envahit de nouveau le désert.

Une heure du matin.

Voici le vent; il court sur la cime des arbres; il les secoue en passant sur ma tête. Maintenant c'est comme le flot de la mer qui se brise tristement sur le rivage.

Les bruits ont réveillé les bruits. La forêt est toute harmonie. Est-ce les sons graves de l'orgue que j'entends, tandis que des sons plus légers errent dans les voûtes de verdure? Un court silence succède ; la musique aérienne recommence; partout de douces plaintes, des murmures qui renferment en eux-mêmes d'autres murmures ; chaque feuille parle un différent langage, chaque brin d'herbe rend une note particulière [2].

Une voix extraordinaire retentit : c'est celle de cette grenouille qui imite les mugissements du taureau. De toutes les parties de la forêt les chauves-souris accrochées aux feuilles élèvent leurs chants monotones : on croit ouïr des glas con-

1. Si sincère que puisse être l'auteur dans son pessimisme, ces déclamations gâtent l'effet du morceau.

2. « C'est là du Buffon, mais plus animé, moins ordonné avec majesté, du Buffon plus humain et moins impassible. C'est du Rousseau, mais du Rousseau plus vaste, plus étendu, et qui a pénétré plus avant dans les profondeurs naturelles et dans les mystères du Génie de la solitude. On sent l'homme qui a écouté, qui a veillé la Nature à tous ses instants — de sommeil, de réveil — qui a entendu ses soupirs et comme surpris ses silencieuses pulsations. » (Sainte-Beuve.)

tinus, ou le tintement funèbre d'une cloche. Tout nous ramène à quelque idée de la mort, parce que cette idée est au fond de la vie [1].

Dix heures du matin.

Nous avons repris notre course : descendus dans un vallon inondé, des branches de chêne-saule étendues d'une racine de jonc à une autre racine nous ont servi de pont pour traverser le marais. Nous préparons notre dîner au pied d'une colline couverte de bois, que nous escaladerons bientôt pour découvrir la rivière que nous cherchons.

Une heure.

Nous nous sommes remis en marche; les gélinottes nous promettent pour ce soir un bon souper.

Le chemin s'escarpe, les arbres deviennent rares; une bruyère glissante couvre le flanc de la montagne [2].

Six heures.

Nous voilà au sommet : au-dessous de nous on n'aperçoit que la cime des arbres. Quelques rochers isolés sortent de cette mer de verdure, comme des écueils élevés au-dessus de la surface de l'eau. La carcasse d'un chien, suspendue à une branche de sapin, annonce le sacrifice indien offert au génie de ce désert. Un torrent se précipite à nos pieds, et va se perdre dans une petite rivière.

Quatre heures du matin.

La nuit a été paisible. Nous nous sommes décidés à retourner à notre bateau, parce que nous étions sans espérance de trouver un chemin dans ces bois.

1. Remarquons que Chateaubriand n'est pas un pur descriptif. Ces petits fragments se terminent presque toujours par une réflexion morale, par un retour de l'écrivain sur lui-même et sur la vie humaine. Serait-ce le procédé qui apparaît déjà ?

2. Simples notes, mais contribuant, par là même, à l'impression de sincérité que nous font ces quelques pages.

Neuf heures.

Nous avons déjeuné sous un vieux saule tout couvert de convolvulus, et rongé par de larges potirons. Sans les maringouins[1], ce lieu serait fort agréable; il a fallu faire une grande fumée de bois vert pour chasser nos ennemis. Les guides ont annoncé la visite de quelques voyageurs qui pouvaient être encore à deux heures de marche de l'endroit où nous étions. Cette finesse de l'ouïe tient du prodige : il y a tel Indien qui entend les pas d'un autre Indien à quatre et cinq heures de distance, en mettant l'oreille à terre. Nous avons vu arriver en effet au bout de deux heures une famille sauvage ; elle a poussé le cri de bienvenue : nous y avons répondu joyeusement.

Midi.

Nos hôtes nous ont appris qu'ils nous entendaient depuis deux jours ; qu'ils savaient que nous étions des *chairs blanches*, le bruit que nous faisions en marchant étant plus considérable que le bruit fait par les chairs rouges. J'ai demandé la cause de cette différence; on m'a répondu que cela tenait à la manière de rompre les branches et de se frayer un chemin. Le blanc révèle aussi sa race à la pesanteur de son pas ; le bruit qu'il produit n'augmente pas progressivement : l'Européen tourne dans les bois ; l'Indien marche en ligne droite.

La famille indienne est composée de deux femmes, d'un enfant et de trois hommes. Revenus ensemble au bateau, nous avons fait un grand feu au bord de la rivière. Une bienveillance[2] mutuelle règne parmi nous : les femmes ont apprêté notre souper, composé de truites saumonées et d'une grosse dinde. Nous autres *guerriers*, nous fumons et devisons ensemble. Demain nos hôtes nous aideront à porter notre canot à un fleuve qui n'est qu'à cinq milles du lieu où nous sommes.

1. *Maringouins*. Espèce de moustiques.

2. Cf. *la Nuit chez les sauvages de l'Amérique*. Ces sauvages n'ont pas encore été « corrompus par la civilisation ».



LETTRE A M. DE FONTANES

SUR

LA IIe ÉDITION DE L'OUVRAGE DE MADAME DE STAEL[1]

J'attendais avec impatience, mon cher ami, la seconde édition du livre de madame de Staël, sur *la littérature*. Comme elle avait promis de répondre à votre critique, j'étais curieux de savoir ce qu'une femme aussi spirituelle dirait pour la défense de la *perfectibilité*[2]. Aussitôt que l'ouvrage m'est parvenu dans ma solitude, je me suis hâté de lire la préface et les notes ; mais j'ai vu qu'on n'avait résolu aucune de vos objections. On a seulement tâché d'expliquer le mot sur lequel roule tout le système. Hélas ! il serait fort doux de croire que nous nous perfectionnons d'âge en âge, et que le fils est toujours meilleur que son père[3]. Si quelque chose pouvait prou-

1. Il s'agit de *la Littérature dans ses rapports avec la morale*, etc., ouvrage sur lequel M. de Fontanes avait fait trois « extraits » lors de la première édition. — Cette lettre parut dans le *Mercure*, n° du 1er nivôse an IX (22 décembre 1800).

2. Pendant que Chateaubriand publiait un *Essai* tout sceptique et pessimiste, où il nous montre l'humanité tournant éternellement dans le cercle des mêmes erreurs et des mêmes misères, madame de Staël s'était efforcée d'établir dans sa *Littérature* qu'une force irrésistible de perfectionnement est inhérente à notre société, et que le progrès, dont elle montrait dans l'histoire la marche ininterrompue, devait être toujours la loi des temps à venir comme il avait été celle des âges passés. C'était là l'expression suprême de la philosophie que ses maîtres laissaient en héritage à madame de Staël, et ce fut sur cette dernière, sur cette unique croyance du XVIIIe siècle, qu'elle fonda sa foi dans les destinées du XIXe. Génie essentiellement actif, l'auteur de *la Littérature* avait saisi de toutes ses forces dans la philosophie du siècle précédent le seul principe d'activité que n'eût pas miné une impitoyable analyse.

3. C'est se donner trop beau jeu que de présenter ainsi la doctrine de la perfectibilité.

ver cette excellence du cœur humain, ce serait de voir que madame de Staël a trouvé le principe de cette illusion dans son propre cœur. Toutefois, j'ai peur que cette dame, qui se plaint si souvent des hommes en vantant leur perfectibilité, ne soit comme ces prêtres qui ne croient point à l'idole dont ils encensent les autels.

Je vous dirai aussi, mon cher ami, qu'il me semble tout à fait indigne d'une femme du mérite de l'auteur d'avoir cherché à vous répondre en élevant des doutes sur vos opinions politiques. Et que font ces prétendues opinions à une querelle purement littéraire [1] ? Ne pourrait-on pas rétorquer l'argument contre madame de Staël, et lui dire qu'elle a bien l'air de ne pas aimer le gouvernement actuel [2], et de regretter les jours d'une plus grande liberté? Madame de Staël était trop au-dessus de ces moyens pour les employer.

A présent, mon cher ami, il faut que je vous dise ma façon de penser sur ce nouveau cours de littérature; mais en combattant le système qu'il renferme, je vous paraîtrai peut-être aussi déraisonnable que mon adversaire. Vous n'ignorez pas que ma folie est de voir *Jésus-Christ* partout [3], comme ma-

1. Il n'est pas vrai de dire que la querelle soit purement littéraire ; bien au contraire, les plus hautes et les plus graves questions de philosophie sociale s'y trouvent engagées.

2. Madame de Staël n'allait pas tarder à subir des persécutions auxquelles Chateaubriand a l'air de la désigner par cette allusion peu généreuse.

3. Nous avons laissé Chateaubriand, le Chateaubriand de l'*Essai*, incrédule et athée ; le voici maintenant chrétien. Une pareille conversion doit être expliquée. Voici comment l'auteur lui-même s'exprime dans la préface qu'il mit au *Génie du Christianisme :* « Mes sentiments religieux n'ont pas toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui. Tout en avouant la nécessité d'une religion, et en admirant le christianisme, j'en ai cependant méconnu plusieurs rapports. Frappé des abus de quelques institutions et des vices de quelques hommes, je suis tombé jadis dans les déclamations et les sophismes. Je pourrais en rejeter la faute sur ma jeunesse, sur le délire des temps, sur les sociétés que je fréquentais; mais j'aime mieux me condamner; je ne sais point excuser ce qui n'est point excusable. Je dirai seulement les moyens dont la Providence s'est servie pour me rappeler à mes devoirs.

« Ma mère, après avoir été jetée à soixante-douze ans dans des cachots où elle vit périr une partie de ses enfants, expira sur un grabat où ses malheurs l'avaient reléguée. Le souvenir de mes égarements répandit sur ses derniers jours une grande amertume. Elle chargea, en mourant, une de mes sœurs de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avais été élevé. Ma sœur me manda les derniers vœux de ma mère : quand la lettre me parvint au delà des mers, ma sœur elle-même n'existait plus ; elle était morte aussi des suites de son emprisonnement. Ces deux

dame de Staël la *perfectibilité*. J'ai le malheur de croire, avec Pascal, que la religion chrétienne a seule expliqué le problème de l'homme [1]. Vous voyez que je commence par me mettre à l'abri sous un grand nom afin que vous épargniez un peu mes idées étroites et ma superstition antiphilosophique. Au reste, je m'enhardis en songeant avec quelle indulgence vous avez déjà annoncé mon ouvrage [2]; mais cet ouvrage, quand paraîtra-t-il? Il y a deux ans qu'on l'imprime, et il y a deux ans que le libraire ne se lasse point de me faire attendre, ni moi de corriger. Ce que je vais donc vous dire dans cette lettre sera tiré en partie de mon livre futur sur les beautés de la religion chrétienne [3]. Il sera divertissant pour vous de voir comment

voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort, m'ont frappé : je suis devenu chrétien; je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles; ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré et j'ai cru. »

Plus tard, dans une nouvelle édition de l'*Essai*, Chateaubriand ajoute : « Ce n'était point là une histoire inventée pour me mettre à l'abri du reproche de variations. J'ai conservé la lettre de ma sœur. » Et il cite, en effet, cette lettre, qui, dit-il, le ramena à la foi par la piété filiale.

Les écrivains du parti opposé ne l'accusèrent pas moins, après cela, de jouer un rôle. Non, Chateaubriand n'a point menti. *Le Génie du Christianisme*, auquel il travaillait, lors de sa lettre sur la *Littérature*, a bien été inspiré par une foi sincère, toute sujette qu'elle fût encore aux accès de doute et aux défaillances. Nous en trouvons la preuve dans une lettre, datée de Londres, qu'il écrit le 25 octobre 1799 à son ami Fontanes. J'en cite le passage le plus caractéristique : « Oui, mon cher ami, vous et moi sommes convaincus qu'il y a une autre vie. Une âme telle que la vôtre, dont les amitiés doivent être aussi durables que sublimes, se persuadera malaisément que tout se réduit à quelques jours d'attachement dans un monde dont les figures passent si vite, et où tout consiste à acheter si chèrement un tombeau... Toutefois, Dieu qui voyait que mon cœur ne marchait point dans les voies iniques de l'ambition ni dans les abominations de l'or, a bien su trouver l'endroit où il fallait le frapper, puisque c'était lui qui en avait pétri l'argile et qu'il connaissait le fort et le faible de son ouvrage. Il savait que j'aimais mes parents et que là était ma vanité : il m'en a privé afin que j'élevasse les yeux vers lui. Il aura désormais... toutes mes pensées. Je dirigerai le peu de forces qu'il m'a données vers sa gloire, certain que je suis que là gît la souveraine beauté et le souverain génie, là où est un Dieu immense qui fait cingler les étoiles sur la mer des cieux comme une flotte magnifique, et qui a placé le cœur de l'honnête homme dans un fort inaccessible aux méchants. »

1. Pascal, dans ses *Pensées*, s'efforce de relever chez l'homme, à la fois si misérable et si grand, des contradictions qui en font un « monstre », et ces contradictions, il montre que la religion chrétienne est seule capable de les accorder.

2. *Le Génie du Christianisme*, signalé au public longtemps avant de paraître.

3. *Les beautés de la religion chrétienne*. C'est le sous-titre de l'ouvrage. « Puisqu'on a dit et écrit de toutes parts, dit Chateaubriand dans sa *Défense*, que le christianisme est barbare, ridicule, ennemi des arts et du génie, il est essentiel de

deux esprits partant de deux points opposés sont quelquefois arrivés aux mêmes résultats. Madame de Staël donne à la philosophie ce que j'attribue à la religion [1]; et en commençant par la littérature ancienne, je vois bien avec l'ingénieux auteur que vous avez réfuté que notre théâtre est supérieur au théâtre ancien ; je vois bien encore que cette supériorité découle d'une plus profonde étude du cœur humain. Mais à quoi devons-nous cette connaissance des passions? — Au christianisme et non à la philosophie. Vous riez, mon ami ; écoutez-moi.

S'il existait une religion dont la qualité essentielle fût de poser une barrière aux passions de l'homme, elle augmenterait nécessairement le jeu de ces passions dans le drame et dans l'épopée : elle serait, par sa nature même, beaucoup plus favorable au développement des caractères que toute autre institution religieuse qui, ne se mêlant point aux affections de l'âme, n'agirait sur nous que par des scènes extérieures. Or, la religion chrétienne a cet avantage sur les cultes de l'antiquité : c'est un vent céleste qui enfle les voiles de la vertu, et multiplie les orages de la conscience autour du vice [2].

Toutes les bases du vice et de la vertu ont changé parmi les hommes, du moins parmi les hommes chrétiens, depuis la prédication de l'Évangile. Chez les anciens, par exemple, l'humilité était une bassesse, et l'orgueil une qualité. Parmi nous, c'est tout le contraire : l'orgueil est le premier des vices, et l'humilité la première des vertus [3]. Cette seule mutation de principes bouleverse la morale entière. Il n'est pas difficile

prouver qu'il n'est ni barbare, ni ridicule, ni ennemi des arts et du génie, et que ce qui semble petit, ignoble, de mauvais goût, sans charme et sans tendresse sous la plume du scandale, peut être grand, noble, simple, dramatique et divin sous la plume de l'homme religieux. » Cf. d'ailleurs la *Notice*.

1. Les écrivains du parti contraire accusèrent Chateaubriand d'avoir pris dans madame de Staël la plupart des idées qu'il fait servir à la glorification du christianisme. « Il a pillé, écrit Benjamin Constant à Fauriel, les idées de l'ouvrage sur la *Littérature* dans tout ce qu'il dit sur l'allégorie, sur la poésie descriptive et sur la sensibilité des Anciens, avec cette différence que ce que l'auteur de ce dernier ouvrage attribue à la perfectibilité, il l'attribue à la religion chrétienne. »

2. Nous retrouverons cette idée dans le *Génie du Christianisme*. Cf. p. 119 : « Quant à la peinture du vice, » etc.

3. Très chrétien, cela, mais d'un christianisme que Chateaubriand a fort mal pratiqué. Oh ! que Chateaubriand est peu humble, à commencer par son style !

d'apercevoir que c'est le christianisme qui a raison, et que lui seul a rétabli la véritable nature. Mais il résulte de là que nous devons découvrir dans les passions des choses que les anciens n'y voyaient pas, sans qu'on puisse attribuer ces nouvelles vues du cœur humain à une perfection croissante du génie de l'homme.

Donc, pour nous, la racine du mal est la vanité, et la racine du bien la charité : de sorte que les passions vicieuses sont toujours un composé d'orgueil, et les passions vertueuses un composé d'amour. Avec ces deux termes extrêmes, il n'est point de termes moyens qu'on ne trouve aisément dans l'échelle de nos passions. Le christianisme a été si loin en morale qu'il a, pour ainsi dire, donné les abstractions ou les règles mathématiques des émotions de l'âme.

Je n'entrerai point ici, mon cher ami, dans le détail des caractères dramatiques, tels que ceux du père, de l'époux, etc. Je ne traiterai point aussi de chaque sentiment en particulier : vous verrez tout cela dans mon ouvrage [1]. J'observerai seulement, à propos de l'amitié, en pensant à vous, que le christianisme en développe singulièrement les charmes, parce qu'il est tout en contraste comme elle. Pour que deux hommes soient parfaits amis, ils doivent s'attirer et se repousser sans cesse par quelque endroit : il faut qu'ils aient des génies d'une même force, mais d'un genre différent [2], des opinions opposées, des principes semblables; des haines et des amours diverses, mais au fond la même dose de sensibilité; des humeurs tranchantes, et pourtant des goûts pareils; en un mot de grands contrastes de caractère et de grandes harmonies de cœur.

En amour, madame de Staël a commenté *Phèdre :* ses observations sont fines, et l'on voit par la leçon du Scoliaste qu'il a parfaitement entendu son texte [3]. Mais si ce n'est que dans les siècles modernes que s'est formé ce mélange des sens et de l'âme, cette espèce d'amour dont l'amitié est la partie mo-

1. Cf. pages 112 sqq.
2. Dans une autre lettre, Chateaubriand comparait Fontanes à Racine.
3. Allusion des plus méchantes, et qui jure avec la générosité chevaleresque dont se piquait Chateaubriand.

rale, n'est-ce pas encore au christianisme que l'on doit ce sentiment perfectionné? N'est-ce pas lui qui, tendant sans cesse à épurer le cœur, est parvenu à répandre de la spiritualité jusque dans le penchant qui en paraissait le moins susceptible? Et combien n'en a-t-il pas redoublé l'énergie en la contrariant dans le cœur de l'homme! Le christianisme seul a établi ces terribles combats de la chair et de l'esprit, si favorables aux grands effets dramatiques. Voyez dans *Héloïse*, la plus fougueuse des passions luttant contre une religion menaçante. Héloïse aime, Héloïse brûle; mais là, s'élèvent des murs glacés; là, tout s'éteint sous des marbres insensibles; là, des châtiments ou des récompenses éternelles attendent sa chute ou son triomphe. Didon ne perd qu'un amant ingrat : oh! qu'Héloïse est travaillée d'un tout autre soin[1]! Il faut qu'elle choisisse entre Dieu et un amant fidèle; et qu'elle n'espère pas détourner secrètement, au profit d'Abeilard, la moindre partie de son cœur : le Dieu qu'elle sert est un Dieu jaloux, un Dieu qui veut être aimé de préférence; il punit jusqu'à l'ombre d'une pensée, jusqu'au songe qui s'adresse à d'autres qu'à lui.

Au reste, on sent que ces cloîtres, que ces voûtes, que ces mœurs austères, en contraste avec l'amour malheureux, en doivent augmenter encore la force et la mélancolie. Je suis fâché que madame de Staël ne nous ait pas développé *religieusement* le système des passions. La *perfectibilité* n'était pas, du moins selon moi, l'instrument dont il fallait se servir pour mesurer des faiblesses. J'en aurais plutôt appelé aux erreurs mêmes de ma vie : forcé de faire l'histoire des songes, j'aurais interrogé mes songes, et si j'eusse trouvé que nos passions sont réellement plus déliées que les passions des anciens, j'en aurais seulement conclu que nous sommes plus parfaits en illusions.

Si le temps et le lieu le permettaient, mon cher ami, j'aurais bien d'autres remarques à faire sur la littérature ancienne. Je

1. *Soin*. Terme bien plus fort dans la langue classique que dans la nôtre. — Ce morceau sur Héloïse se retrouve dans le *Génie du Christianisme*, partie II, livre III, chap. v.

prendrais la liberté de combattre plusieurs jugements littéraires de madame de Staël.

Je ne suis pas de son opinion touchant la métaphysique des anciens : leur dialectique était plus verbeuse et moins pressante que la nôtre, mais en métaphysique ils en savaient autant que nous.

Le genre humain a-t-il fait un pas dans les sciences morales? non ; il avance seulement dans les sciences physiques : encore, combien il serait aisé de contester les principes de nos sciences[1] ! Certainement Aristote, avec ses dix catégories qui renfermaient toutes les forces de la pensée, était aussi savant que Bayle et Condillac en *idéologie;* mais on passera éternellement d'un système à l'autre sur ces matières : tout est doute, obscurité, incertitude en métaphysique. La réputation et l'influence de Locke[2] sont déjà tombées en Angleterre. Sa doctrine, qui devait prouver si clairement qu'il n'y a point d'idées innées, n'est rien moins que certaine, puisqu'elle échoue contre les vérités mathématiques qui ne peuvent jamais être entrées dans l'âme par les sens. Est-ce l'odorat, le goût, le toucher, l'ouïe, la vue, qui ont démontré à Pythagore que, dans un triangle rectangle, le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés faits sur les deux autres côtés? Tous les arithméticiens et tous les géomètres diront à madame de Staël que les nombres et les rapports des trois dimensions de la matière sont de pures abstractions de la pensée, et que les sens, loin d'entrer pour quelque chose dans ces connaissances, en sont les plus grands ennemis. D'ailleurs, les vérités mathématiques, si j'ose le dire, sont innées en nous, par cela seul qu'elles sont éternelles. Or, si ces vérités sont éternelles, elles ne peuvent être que les émanations d'une source de vérité qui existe quelque part. Cette source de vérité ne peut être que Dieu. Donc l'idée de Dieu, dans l'esprit humain, est à son tour une idée innée; donc

1. *Les principes de nos sciences*, c'en est justement la partie « idéologique ».

2. Célèbre philosophe anglais (1632-1704), qui a exercé une grande influence sur la direction des esprits au XVIII[e] siècle. C'est un des fondateurs de la psychologie empirique, un des ancêtres de l'école positiviste.

notre âme, qui contient des vérités éternelles, est au moins une immortelle substance.

Voyez, mon cher ami, quel enchaînement de choses, et combien madame de Staël est loin d'avoir approfondi tout cela[1]. Je serai obligé, malgré moi, de porter ici un jugement sévère. Madame de Staël, se hâtant d'élever un système et croyant apercevoir que Rousseau avait plus pensé que Platon, et Sénèque plus que Tite-Live, s'est imaginé tenir tous les fils de l'âme et de l'intelligence humaine; mais les esprits pédantesques, comme moi, ne sont point du tout contents de cette marche précipitée. Ils voudraient qu'on eût creusé plus avant dans le sujet; qu'on n'eût pas été si superficiel, et que, dans un livre où l'on fait la guerre à l'imagination et aux préjugés, dans un livre où l'on traite de la chose la plus grave du monde, la pensée de l'homme, on eût moins senti l'imagination, le goût du sophisme, et la pensée inconstante et versatile de la femme[2].

Vous savez, mon cher ami, ce que les philosophes nous reprochent, à nous autres gens religieux : ils disent que nous n'avons pas la *tête forte*. Ils lèvent les épaules de pitié quand nous leur parlons de *sentiment moral*. Ils demandent *qu'est-ce que tout cela prouve?* En vérité, je vous avouerai, à ma confusion, que je n'en sais rien moi-même; car je n'ai jamais cherché à me démontrer mon cœur, j'ai toujours laissé ce soin à mes amis. Toutefois n'allez pas abuser de cet aveu, et me trahir auprès de la philosophie. Il faut que j'aie l'air de

1. Chateaubriand l'a-t-il donc approfondi? Dix lignes lui suffisent pour établir l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Mais quelle est la valeur de cette démonstration si tranchante?

2. Tout cela manque de courtoisie. Mais Chateaubriand attaque dans madame de Staël cet esprit de *philosophie* contre lequel il prend dès maintenant position. Madame de Staël n'est pas seulement une rivale de gloire, elle est aussi une ennemie, l'héritière du XVIII[e] siècle, dont elle représente les tendances généreusement humaines. L'auteur de la *Littérature* pourra se rapprocher plus ou moins du christianisme, mais ne sera jamais catholique. Chateaubriand le sent bien, et voilà sans doute pourquoi il ne ménage à un adversaire aussi redoutable ni les insinuations malveillantes, comme plus haut, ni, comme ici, les personnalités acerbes. — Madame de Staël n'en a pas moins la pensée bien plus vigoureuse et l'esprit bien plus étendu que Chateaubriand : c'est comme écrivain, comme artiste, que celui-ci lui est supérieur.

m'entendre, lors même que je ne m'entends pas du tout. On m'a dit, dans ma retraite, que cette manière réussissait. Mais il est bien singulier que tous ceux qui nous accablent de leur mépris pour notre défaut d'*argumentation*, et qui regardent nos misérables idées comme les *habitués de la maison*[1], oublient le fond même des choses dans le sujet qu'ils traitent; de sorte que nous sommes obligés de nous faire violence, et de *penser*, au péril de nos jours, contre notre tempérament religieux, pour rappeler à ces penseurs ce qu'ils auraient dû penser[2].

N'est-il pas tout à fait incroyable qu'en parlant de l'avilissement des Romains sous les empereurs, madame de Staël ait négligé de nous faire voir l'influence du christianisme naissant sur l'esprit des hommes? Elle a l'air de ne se souvenir de la religion qui a changé la face du monde qu'au moment de l'invasion des Barbares. Mais, bien avant cette époque, des cris de justice et de liberté avaient retenti dans l'empire des Césars. Et qui est-ce qui les avait poussés, ces cris? les chrétiens. Fatal aveuglement des systèmes! Madame de Staël appelle la *folie du martyre*[3] des actes que son cœur généreux louerait ailleurs avec transport. Je veux dire de jeunes vierges préférant la mort aux caresses des tyrans, des hommes refusant de sacrifier aux idoles, et scellant de leur sang, aux yeux du monde étonné, le dogme de l'unité de Dieu et de l'immortalité de l'âme : je pense que c'est là de la philosophie !

Quel dut être l'étonnement de la race humaine, lorsque, au milieu des superstitions les plus honteuses, *lorsque tout était*

1. Expression de madame de Staël.

2. On ne saurait mieux opposer que ne le fait Chateaubriand dans ce paragraphe le sentiment moral au rationalisme. Comme dit Pascal, « le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas ». C'est cette méthode toute sentimentale que suivra l'auteur dans son *Génie du Christianisme*. Mais qu'il ne prétende pas à être ce que madame de Staël appelle « un esprit penseur »; nous trouvons dans son apologie de la religion chrétienne beaucoup plus d'images que de pensées, et des traits de sensibilité beaucoup plus que des raisons. Rien de faible comme l'argumentation de l'ouvrage et toute la partie dogmatique.

3. Mais saint Paul ne parle-t-il pas lui-même de *la folie de la croix ?* Aussi bien Chateaubriand altère à dessein la pensée de madame de Staël pour se faire plus beau jeu.

Dieu excepté Dieu même, comme parle Bossuet, Tertullien fit tout à coup entendre ce symbole de la foi chrétienne : « Le Dieu que nous adorons est un seul Dieu, qui a créé l'univers avec les éléments, les corps et les esprits qui le composent, et qui, par sa parole, sa raison et sa toute-puissance, a transformé le néant en un monde, pour être l'ornement de sa grandeur... Il est invisible, quoiqu'il se montre partout ; impalpable, quoique nous nous en fassions une image ; incompréhensible, quoique appelé par toutes les lumières de la raison... Rien ne fait mieux comprendre le Souverain Être que l'impossibilité de le concevoir : son immensité le cache et le découvre à la fois aux hommes[1]. »

Et quand le même apologiste osait seul parler la langue de la liberté au milieu du silence du monde, n'était-ce point encore de la philosophie ? Qui n'eût cru que le premier Brutus, évoqué de la tombe, menaçait le trône des Tibère, lorsque ces fiers accents ébranlèrent les portiques où venaient se perdre les soupirs de Rome esclave :

« Je ne suis point l'esclave de l'empereur. Je n'ai qu'un maître, c'est le Dieu tout-puissant et éternel, qui est aussi le maître de César... Voilà donc pourquoi vous exercez sur nous toutes sortes de cruautés ! Ah ! s'il nous était permis de rendre le mal pour le mal, une seule nuit et quelques flambeaux suffiraient à notre vengeance. Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons tout : vos cités, vos îles, vos forteresses, vos camps, vos colonies, vos tribus, vos décuries, vos conseils, le palais, le sénat, le forum ; nous ne vous laissons que vos temples[2]. »

Je puis me tromper, mon cher ami, mais il me semble que madame de Staël, en faisant l'histoire de l'esprit philosophique, n'aurait pas dû omettre de pareilles choses. Cette littérature des Pères, qui remplit tous les siècles depuis Tacite jusqu'à saint Bernard, offrait une carrière immense d'observations. Par exemple, un des noms injurieux que le peuple donnait aux premiers chrétiens, était celui de *philosophe*. On les

1. Tertul., *Apologet.*, cap. XVII.
2. *Id.*, *ibid.*, cap. XXXVII.

appelait aussi *athées*, et on les forçait d'abjurer leur religion en ces termes : Αἶρε τοὺς ἀθέους, *confusion aux athées*. Étrange destinée des chrétiens! Brûlés sous Néron, pour cause d'athéisme; guillotinés sous Robespierre, pour cause de crédulité : lequel des deux tyrans eut raison? Selon la loi de la *perfectibilité*, ce doit être Robespierre.

On peut remarquer, mon cher ami, d'un bout à l'autre de l'ouvrage de madame de Staël, des contradictions singulières. Quelquefois elle paraît presque *chrétienne*[1], et je suis prêt à me réjouir. Mais l'instant d'après, la *philosophie* reprend le dessus. Tantôt inspirée par sa sensibilité naturelle, qui lui dit qu'il n'y a rien de touchant, rien de beau sans religion, elle laisse échapper son âme. Mais tout à coup l'*argumentation* se réveille et vient contrarier les élans du cœur, l'analyse prend la place de ce vague infini où la pensée aime à se perdre; et l'*entendement* cite à son tribunal des causes qui *ressortissaient* autrefois à ce vieux siège de la vérité que nos pères gaulois appelaient les *entrailles de l'homme*. Il résulte que le livre de madame de Staël est pour moi un mélange singulier de vérités et d'erreurs. Ainsi, lorsqu'elle attribue au christianisme la mélancolie qui règne dans le génie des peuples modernes, je suis absolument de son avis; mais quand elle joint à cette cause je ne sais quelle maligne influence du Nord, je ne reconnais plus l'auteur qui me paraissait si judicieux auparavant. Vous voyez, mon cher ami, que je me tiens dans mon sujet, et que je passe maintenant à la littérature moderne.

La religion des Hébreux, née au milieu des foudres et des éclairs, dans les bois d'Horeb et de Sinaï, avait je ne sais quelle tristesse formidable. La religion chrétienne, en retenant ce que celle de Moïse avait de sublime, en a adouci les

1. En effet, dès la *Littérature*, madame de Staël manifeste ses sympathies pour la religion chrétienne, mais à condition d'en retrancher ce qu'elle appelle les inventions sacerdotales. Plus tard, dans *l'Allemagne*, elle fera du christianisme « la source même du génie moderne ». Sa conception religieuse sera pourtant, même alors, bien différente de celle de Chateaubriand. La religion de madame de Staël sera une religion toute d'esprit et de sentiment, qui n'a besoin ni de pompes ni de symboles. « Le sanctuaire du christianisme, dira-t-elle, est au fond de l'âme. » Plus profondément religieuse que Chateaubriand, elle l'est surtout par le cœur, comme Chateaubriand par l'imagination.

autres traits. Faite pour les misères et pour les besoins de notre cœur, elle est essentiellement tendre et mélancolique. Elle nous représente toujours l'homme comme un voyageur qui passe ici-bas dans une vallée de larmes, et qui ne se repose qu'au tombeau. Le Dieu qu'elle offre à nos adorations est le Dieu des infortunés; il a souffert lui-même, les enfants et les faibles sont les objets de sa prédilection, et il chérit ceux qui pleurent.

Les persécutions qu'éprouvèrent les premiers fidèles augmentèrent sans doute leur penchant aux méditations sérieuses. L'invasion des Barbares mit le comble à tant de calamités, et l'esprit humain en reçut une impression de tristesse qui ne s'est jamais effacée. Tous les liens qui attachent à la vie étant brisés à la fois, il ne resta plus que Dieu pour espérance, et les déserts pour refuge. Comme au temps du déluge, les hommes se sauvèrent sur le sommet des montagnes, emportant avec eux les débris des arts et de la civilisation. Les solitudes se remplirent d'anachorètes qui, vêtus de feuilles de palmier, se dévouaient à des pénitences sans fin pour fléchir la colère céleste. De toutes parts s'élevèrent des couvents, où se retirèrent des malheureux trompés par le monde, et des âmes qui aimaient mieux ignorer certains sentiments de l'existence que de s'exposer à les voir cruellement trahis. Une prodigieuse mélancolie dut être le fruit de cette vie monastique; car la mélancolie s'engendre du vague des passions[1], lorsque ces passions, sans objet, se consument d'elles-mêmes dans un cœur solitaire.

Ce sentiment s'accrut encore par les règles qu'on adopta dans la plupart des communautés. Là, des religieux bêchaient leurs tombeaux, à la lueur de la lune, dans les cimetières de leurs cloîtres; ici, ils n'avaient pour lit qu'un cercueil; plusieurs erraient comme des ombres sur les débris de Memphis et de Babylone, accompagnés par des lions qu'ils avaient apprivoisés au son de la harpe de David. Les uns se con-

1. Dans le *Génie du Christianisme*, un chapitre intitulé *Du vague des passions* reprend les mêmes idées qu'exprime ici Chateaubriand, et souvent les mêmes expressions.

damnaient à un perpétuel silence; les autres répétaient, dans un éternel cantique, ou les soupirs de Job, ou les plaintes de Jérémie, ou les pénitences du roi-prophète. Enfin les monastères étaient bâtis dans les sites les plus sauvages : on les trouvait dispersés sur les cimes du Liban, au milieu des sables de l'Égypte, dans l'épaisseur des forêts des Gaules et sur les grèves des mers Britanniques. Oh ! comme ils devaient être tristes, les tintements de la cloche religieuse qui, dans le calme des nuits, appelaient les vestales aux veilles et aux prières, et se mêlaient, sous les voûtes du temple, aux derniers sons des cantiques et aux faibles bruissements des flots lointains! Combien elles étaient profondes, les méditations du solitaire qui, à travers les barreaux de sa fenêtre, rêvait à l'aspect de la mer, peut-être agitée par l'orage ! la tempête sur les flots, le calme dans sa retraite ! des hommes brisés par des écueils au pied de l'asile de la paix ! l'infini de l'autre côté du mur d'une cellule, de même qu'il n'y a que la pierre du tombeau entre l'éternité et la vie !... Toutes ces diverses puissances du malheur, de la religion, des souvenirs, des mœurs, des scènes de la nature, se réunirent pour faire du génie chrétien le génie même de la mélancolie.

Il me paraît donc inutile d'avoir recours aux barbares du Nord pour expliquer ce caractère de tristesse que madame de Staël trouve particulièrement dans la littérature anglaise et germanique, et qui pourtant n'est pas moins remarquable chez les maîtres de l'école française. Ni l'Angleterre, ni l'Allemagne n'a produit Pascal et Bossuet, ces deux grands modèles de la mélancolie[1] en sentiments et en pensées.

Mais Ossian, mon cher ami, n'est-il pas la grande fontaine du Nord où tous les bardes se sont enivrés de mélancolie, de même que les anciens peignaient Homère sous la figure d'un grand fleuve où tous les petits fleuves venaient remplir leurs urnes ? J'avoue que cette idée de madame de Staël me plaît

1. Ce mot convient-il bien à Pascal ? Quant à Bossuet, aucun génie n'a été moins *mélancolique* si l'on ne veut pas entendre par là tout autre chose que madame de Staël. Cf. cependant, pages 140 sqq., le morceau intitulé *Bossuet orateur*, notamment à la page 141.

fort. J'aime à me représenter les deux aveugles : l'un sur la cime d'une montagne d'Écosse, la tête chauve, la barbe humide, la harpe à la main, et dictant ses lois, du milieu des brouillards, à tout le peuple poétique de la Germanie ; l'autre assis sur le sommet du Pinde, environné des Muses qui tiennent sa lyre, élevant son front couronné sous le beau ciel de la Grèce, et gouvernant avec un sceptre orné de lauriers la patrie du Tasse et celle de Racine.

« Vous abandonnez donc ma cause? » allez-vous vous écrier ici. Sans doute, mon cher ami ; mais il faut que je vous en dise la raison secrète : *c'est qu'Ossian lui-même est chrétien.* Ossian chrétien ! Convenez que je suis bien heureux d'avoir converti ce barde, et qu'en le faisant entrer dans les rangs de la religion, j'enlève un des premiers héros à l'*âge de la mélancolie.*

Il n'y a plus que les étrangers qui soient encore dupes d'Ossian. Toute l'Angleterre est convaincue que les poèmes qui portent ce nom sont l'ouvrage de M. Macpherson lui-même. J'ai été longtemps trompé par cet ingénieux mensonge : enthousiaste d'Ossian comme un jeune homme que j'étais alors, il m'a fallu passer plusieurs années à Londres parmi les gens de lettres, pour être entièrement désabusé. Mais enfin je n'ai pu résister à la conviction, et les palais de Fingal se sont évanouis pour moi, comme beaucoup d'autres songes....

Et, pour dire la vérité, il est même incroyable qu'on ait pu se tromper sur l'auteur des poèmes d'Ossian. L'homme du XVIIIe siècle y perce de toutes parts. Je n'en veux pour exemple que l'apostrophe du barde au soleil : « O soleil, lui dit-il, qui es-tu? d'où viens-tu? où vas-tu? ne tomberas-tu point un jour, etc.? »

Madame de Staël, qui connaît si bien l'histoire de l'entendement humain, verra qu'il y a là dedans tant d'idées complexes sous les rapports moraux, physiques et métaphysiques, qu'on ne peut presque sans absurdité les attribuer à un sauvage. En outre, les notions les plus abstraites du *temps*, de la *durée*, de l'*étendue*, se retrouvent à chaque page d'Ossian. J'ai vécu parmi les sauvages de l'Amérique, et j'ai remarqué qu'ils parlent souvent des temps écoulés, mais jamais des temps à naître. Quelques grains de poussière au fond du tombeau leur restent

en témoignage de la vie dans le néant du passé ; mais qui peut leur indiquer l'existence dans le néant de l'avenir? Cette anticipation du futur, qui nous est si familière, est néanmoins une des plus fortes abstractions où la pensée de l'homme soit arrivée. Heureux toutefois le sauvage qui ne sait pas, comme nous, que la douleur est suivie de la douleur, et dont l'âme, sans souvenir et sans prévoyance, ne concentre pas en elle-même, par une sorte d'éternité douloureuse, le passé, le présent et l'avenir !

Mais ce qui prouve incontestablement que M. Macpherson est l'auteur des poèmes d'Ossian, c'est la perfection, ou le *beau idéal de la morale* dans ces poèmes. Ceci mérite quelque développement[1].

Le beau idéal est né de la société. Les hommes très près de la nature ne le connaissent pas. Ils se contentent dans leurs chansons de peindre exactement ce qu'ils voient. Mais, comme ils vivent au milieu des déserts, leurs tableaux sont toujours grands et poétiques. Voilà pourquoi vous ne trouverez point de mauvais goût dans leurs compositions. Mais aussi elles sont monotones, et les sentiments qu'ils expriment ne vont pas jusqu'à l'héroïsme.

Le siècle d'Homère s'éloignait déjà de ces premiers temps. Qu'un sauvage perce un chevreuil de sa flèche ; qu'il le dépouille au milieu des forêts ; qu'il étende la victime sur les charbons du tronc d'un chêne, tout est noble dans cette action. Mais dans la tente d'Achille il y a déjà des bassins, des broches, des couteaux. Un instrument de plus, et Homère tombait dans la bassesse des descriptions allemandes ; ou bien il fallait qu'il cherchât le *beau idéal physique, en commençant à cacher*. Remarquez bien ceci. L'explication suivante va tout éclaircir.

A mesure que la société multiplia les besoins et les commodités de la vie, les poètes apprirent qu'ils ne devaient plus, comme par le passé, peindre tout aux yeux, mais voiler certaines parties du tableau. Ce premier pas fait, ils virent encore

1. Le développement qui va suivre se retrouve, plus ou moins modifié, dans le *Génie du Christianisme*, partie II, livre II, chap. XI.

qu'il fallait *choisir;* ensuite que la chose choisie était susceptible d'une forme plus belle et d'un plus bel effet dans telle ou telle position. Toujours cachant et choisissant, retranchant ou ajoutant, ils se trouvèrent peu à peu dans des formes qui n'étaient plus naturelles, mais qui étaient plus belles que celles de la nature; et les artistes appelèrent ces formes *le beau idéal.* On peut donc définir le beau idéal *l'art de choisir et de cacher*[1].

Le beau idéal *moral* se forma comme le beau idéal *physique.* On déroba à la vue certains mouvements de l'âme, car l'âme a ses honteux besoins et ses bassesses comme le corps. Et je ne puis m'empêcher de remarquer que l'homme est le seul de tous les êtres vivants qui soit susceptible d'être représenté plus parfait que nature et comme approchant de la Divinité. On ne s'avise pas de peindre le beau idéal d'un aigle, d'un lion, etc. Si j'osais m'élever jusqu'au *raisonnement,* mon cher ami, je vous dirais que j'entrevois ici une grande pensée de l'Auteur des êtres et une preuve de notre immortalité.

La société où la morale atteignit le plus vite tout son développement dut atteindre le plus tôt au beau idéal des caractères. Or c'est ce qui distingue éminemment les sociétés formées dans la religion chrétienne. C'est une chose étrange, et cependant rigoureusement vraie, qu'au moyen de l'Évangile la morale avait acquis chez nos pères son plus haut point de perfection, tandis qu'ils étaient de vrais barbares dans tout le reste.

Je demande à présent où Ossian aurait pris cette morale parfaite qu'il donne partout à ses héros ? Ce n'est pas dans sa religion, puisqu'on convient qu'il n'y a point de religion dans ses ouvrages ? Serait-ce dans la nature même ? et comment le sauvage Ossian, sur un rocher de la Calédonie, tandis que tout était

1. Les idéalistes ne montrent que ce qu'il y a de beau et de « noble » dans le monde. Les réalistes ne prétendent point tout montrer; eux aussi sont bien obligés à abstraire, l'art ne pouvant reproduire intégralement la nature, sous peine de se confondre avec elle; mais il y a cette différence entre l'art idéaliste et l'art réaliste, que le premier subordonne son « choix » à la préoccupation du beau et le second à celle du caractéristique. Je parle ici d'un réalisme qui ne peint pas de parti pris ce que l'homme et la société humaine peuvent lui présenter de plus abject et de plus vil. Notre réalisme, celui des quinze ou vingt dernières années, a été vicié par un matérialisme cynique et par un pessimisme malsain que n'implique point sa conception artistique.

cruel, barbare, sanguinaire, grossier autour de lui, serait-il arrivé en quelques jours à des connaissances morales que Socrate eut à peine dans les siècles les plus éclairés de la Grèce, et que l'Évangile seul a révélées au monde, comme le résultat de quatre mille ans d'observations sur le caractère des hommes?....

Si j'allais maintenant, mon cher ami, suivre madame de Staël dans le siècle de Louis XIV, c'est alors que vous me reprocheriez d'être tout à fait extravagant. J'avoue que, sur ce sujet, je suis d'une superstition ridicule. J'entre dans une sainte colère quand on veut rapprocher les auteurs du XVIIIe siècle des écrivains du XVIIe : et même à présent que je vous en parle, ce seul souvenir est prêt à m'emporter *la raison hors des gonds*, comme dit Blaise Pascal. Il faut que je sois bien séduit par le talent de madame de Staël pour rester muet dans une pareille cause [1].

Mon ami, nous n'avons pas d'historiens, dit-elle. Je pensais que Bossuet était quelque chose! Montesquieu lui-même lui doit son livre *de la Grandeur et de la Décadence de l'Empire romain*, dont il a trouvé l'abrégé sublime dans la troisième partie du *Discours sur l'Histoire universelle.* Les Hérodote, les Tacite, les Tite-Live sont petits, selon moi, auprès de Bossuet; c'est dire assez que les Guichardin [2], les Mariana [3], les Hume [4],

1. Dans le *Génie du Christianisme*, Chateaubriand développera ses vues et rendra, le premier, au XVIIe siècle littéraire sa place et son rang. « Il n'est plus temps de se le dissimuler, écrira-t-il, les écrivains de notre âge ont été en général placés trop haut. » Mais quelles sont, d'après lui, les causes de leur infériorité ? Ces causes, il les réduit à une seule, l'irréligion, et en cela, s'il dit chemin faisant de bonnes vérités, il n'en est pas moins homme de parti pris. — Maintenant, sans contester que Bossuet et Racine n'ont pas leurs pareils au XVIIIe siècle, nous ajouterons que la supériorité du XVIIe siècle pour tout ce qui tient à la forme dérive en grande partie de ce que son esprit s'est de toute part borné. « Si, laissant la forme et allant au fond, on avait à choisir pour son propre commerce des esprits fermes, désabusés, guéris des préventions originelles, enhardis à juger avec étendue et liberté de toutes choses, c'est encore dans le siècle ouvert sous la présidence de Fontenelle qu'on en trouverait le plus. » (Sainte-Beuve.)

2. Historien italien, né à Florence en 1481, mort en 1540, auteur d'une *Histoire de l'Italie de* 1490 *à* 1534.

3. Historien espagnol, né à Talavera de la Reina en 1556, mort en 1623, auteur d'une *Histoire générale d'Espagne*.

4. Philosophe et historien anglais, né à Edimbourg en 1711, mort en 1776, auteur d'une *Histoire de l'Angleterre sous les Stuarts* (1754-56), d'une *Histoire de la maison de Tudor* (1759), d'une *Histoire de l'Angleterre au moyen âge* (1761).

les Robertson[1], disparaissent devant lui. Quelle revue il fait de la terre! Il est en mille lieux à la fois : patriarche sous le palmier de Tophel, ministre à la cour de Babylone, prêtre à Memphis, législateur à Sparte, citoyen à Athènes et à Rome, il change de temps et de places à son gré; il passe avec la rapidité et la majesté des siècles. La verge de la loi à la main, avec une autorité incroyable, il chasse pêle-mêle devant lui et juifs et gentils au tombeau; il vient enfin lui-même à la suite du convoi de tant de générations, et, marchant appuyé sur Isaïe et sur Jérémie, il élève ses lamentations prophétiques à travers la poudre et les débris du genre humain[2].

Sans religion on peut avoir de l'esprit, mais il est presque impossible d'avoir du génie[3]; qu'ils me semblent petits, la plupart de ces hommes du XVIIIe siècle, qui, au lieu de l'instrument infini dont les Racine et les Bossuet se servaient pour trouver la note fondamentale de leur éloquence, emploient l'échelle d'une étroite philosophie, qui subdivise l'âme en degrés et en minutes, et réduit tout l'univers, Dieu compris, à une simple soustraction du néant!

Tout écrivain qui refuse de croire en un Dieu, auteur de l'univers et juge des hommes, dont il a fait l'âme immortelle, bannit l'infini de ses ouvrages. Il enferme sa pensée dans un cercle de boue, dont il ne saurait plus sortir. Il ne voit plus rien de noble dans la nature. Tout s'y opère par d'impurs moyens de corruption et de régénération. Le vaste abîme n'est qu'un peu d'eau *bitumeuse;* les montagnes sont de petites

1. Historien écossais, né à Borthwick en 1721, mort en 1793, auteur d'une *Histoire d'Écosse pendant les règnes de Marie et du roi Jacques VI*, d'une *Histoire de Charles-Quint*, d'une *Histoire d'Amérique*.

2. Est-ce bien de ce ton qu'il sied de célébrer un historien? — Sans doute Bossuet est « quelque chose », il est un incomparable orateur; mais, quelque génie historique dont témoignent les belles parties de son *Discours*, il n'y est historien que dans la mesure où un théologien peut l'être en se proposant, comme lui-même le dit, de démontrer le catholicisme aux incrédules.

3. Le mot se retrouve dans le *Génie du Christianisme*. De son côté, Daunou disait qu' « il n'y a de génie que dans une âme républicaine ». Ces assertions tranchantes dénotent le parti pris. Il suffit de rappeler à Chateaubriand, je ne dis même pas Shakespeare, dont il veut faire un catholique, mais ses contemporains Gœthe ou Byron, et tant d'autres.

protubérances de pierres *calcaires* ou *vitrescibles*. Ces deux admirables flambeaux des cieux, dont l'un s'éteint quand l'autre s'allume, afin d'éclairer nos travaux et nos veilles, ne sont que deux masses pesantes formées au hasard par je ne sais quelle agrégation fortuite de matière. Ainsi, tout est désenchanté, tout est mis à découvert par l'incrédule : il vous dira même qu'il sait ce que c'est que l'homme ; et, si vous voulez l'en croire, il vous expliquera d'où vient la pensée, et ce qui fait que votre cœur se remue au récit d'une belle action ; tant il a compris facilement ce que les plus grands génies n'ont pu comprendre ! Mais approchez et voyez en quoi consistent les hautes lumières de la philosophie ! Regardez au fond de ce tombeau; contemplez ce cadavre enseveli, cette statue du néant, voilée d'un linceul : c'est tout l'homme de l'athée.

Voilà une lettre bien longue, mon cher ami, et cependant je ne vous ai pas dit la moitié des choses que j'aurais à vous dire [1].

On m'appellera capucin, mais vous savez que Diderot aimait fort les capucins. Quant à vous, en votre qualité de poète, pourquoi seriez-vous effrayé d'une barbe blanche? Il y a longtemps qu'Homère a réconcilié les Muses avec elle. Quoi qu'il en soit, il est temps de mettre fin à cette épître. Mais, comme vous savez que nous autres papistes avons la fureur de vouloir convertir notre prochain, je vous avouerai en confidence que je donnerais beaucoup de choses pour voir madame de Staël se ranger sous les drapeaux de la religion. Voici ce que j'oserais lui dire si j'avais l'honneur de la connaître :

« Vous êtes sans doute une femme supérieure : votre tête est forte, et votre imagination quelquefois pleine de charmes. Mais, malgré tous ces avantages, votre ouvrage est bien loin d'être ce qu'il aurait pu devenir. Le style en est monotone, sans mouvement, et trop mêlé d'expressions métaphysiques, Le sophisme des idées repousse, l'érudition ne satisfait pas. et le cœur surtout est trop sacrifié à la pensée. D'où provien-

1. Tout le *Génie du Christianisme* y passerait.

nent ces défauts? de votre philosophie. C'est là partie éloquente[1] qui manque essentiellement à votre ouvrage. Or, il n'y a point d'éloquence sans religion. L'homme a tellement besoin d'une éternité d'espérance, que vous avez été obligée de vous en former une sur la terre par votre système de *perfectibilité*, pour remplacer cet *infini*, que vous refusez de voir dans le ciel. Si vous êtes sensible à la renommée, revenez aux idées religieuses[2]. Je suis convaincu que vous avez en vous le germe d'un ouvrage beaucoup plus beau que tous ceux que vous nous avez donnés jusqu'à présent. Votre talent n'est qu'à demi développé ; la philosophie l'étouffe : et si vous demeurez dans vos opinions, vous ne parviendrez point à la hauteur où vous pouviez atteindre, en suivant la route qui a conduit Pascal, Bossuet et Racine à l'immortalité. »

Voilà comme je parlerais à madame de Staël sous les rapports de la gloire. Quand je viendrais à l'article du bonheur, pour rendre mes sermons moins ennuyeux, je varierais ma manière. J'emprunterais cette langue des forêts qui m'est permise en ma qualité de sauvage. Je dirais à ma néophyte :

« Vous paraissez n'être pas heureuse : vous vous plaignez souvent, dans votre ouvrage, de manquer de cœurs qui vous entendent. Sachez qu'il y a de certaines âmes qui cherchent en vain dans la nature les âmes auxquelles elles sont faites pour s'unir, et qui sont condamnées par le grand Esprit à une sorte de veuvage éternel.

« Si c'est là votre mal, la religion seule peut le guérir. Le mot *philosophie*, dans le langage de l'Europe, me semble correspondre au mot *solitude* dans l'idiome des sauvages. Or, comment la *philosophie* remplira-t-elle le vide de vos jours? Comble-t-on le désert avec le désert ?

« Il y avait une femme des monts Apalaches qui disait : Il

1. Ce que nous admirons au contraire chez madame de Staël, c'est une éloquence ardente et généreuse, qui vient du cœur.

2. Revenir au christianisme dans l'intérêt de sa renommée! Madame de Staël est au fond, nous l'avons dit, plus religieuse que Chateaubriand ; et comme Chateaubriand lui laisse ici beau jeu pour le suspecter de ne se faire l'orateur du christianisme que parce qu'il a vu dans ce rôle le plus glorieux emploi de son génie !

n'y a point de bons Génies, car je suis malheureuse, et tous les habitants des cabanes sont malheureux. Je n'ai point encore rencontré d'homme, quel que fût son air de félicité, qui n'entretînt une plaie cachée. Le cœur le plus serein en apparence ressemble au puits naturel de la savane *Alachua :* la surface vous en paraît calme et pure ; mais lorsque vous regardez au fond du bassin tranquille, vous apercevez un large crocodile que le puits nourrit dans ses ondes [1].

« La femme alla consulter le jongleur du désert de *Scambre* pour savoir s'il y avait de bons Génies. Le jongleur lui répondit : « Roseau du fleuve, qui est-ce qui t'appuiera s'il n'y a pas « de bons Génies? Tu dois y croire par cela seul que tu es mal- « heureuse. Que feras-tu de la vie si tu es sans bonheur, et « encore sans espérance? Occupe-toi, remplis secrètement la « solitude de tes jours par des bienfaits. Sois l'astre de l'infor- « tune; répands tes clartés modestes dans les ombres ; sois « témoin des pleurs qui coulent en silence, et que les misérables « puissent attacher les yeux sur toi sans être éblouis. Voilà le « seul moyen de trouver ce bonheur qui te manque. Le grand « Esprit ne t'a frappée que pour te rendre sensible aux maux de « tes frères, et pour que tu cherches à les soulager. Si notre « cœur est comme le puits du crocodile, il est aussi comme ces « arbres qui ne donnent leur baume pour les blessures des « hommes que lorsque le fer les a blessés eux-mêmes. »

« Le jongleur du désert de *Scambre*, ayant ainsi parlé à la femme des monts Apalaches, rentra dans le creux de son rocher. »

Adieu, mon cher ami, je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

(*L'Auteur du Génie du Christianisme.*)

1. Nous retrouverons cette figure dans *Atala*, page 85.

ATALA

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

On voit par la lettre précédente[1] ce qui a donné lieu à la publication d'*Atala* avant mon ouvrage sur le *Génie du Christianisme*, dont elle fait partie. Il ne me reste plus qu'à rendre compte de la manière dont cette histoire a été composée.

J'étais encore très jeune lorsque je conçus l'idée de faire l'*épopée de l'homme de la nature*, ou de peindre les mœurs des sauvages, en les liant à quelque événement connu. Après la découverte de l'Amérique, je ne vis pas de sujet plus intéressant, surtout pour les Français, que le massacre de la colonie des Natchez à la Louisiane en 1727. Toutes les tribus indiennes conspirant, après deux siècles d'oppression, pour rendre la liberté au nouveau-monde, me parurent offrir un sujet presque

1. La lettre dont il s'agit ici avait été publiée dans le *Journal des Débats* et dans le *Publiciste* (1800) ; la voici :

« Citoyen,

« Dans mon ouvrage sur le *Génie du Christianisme*, *ou les Beautés de la religion chrétienne*, il se trouve une partie entière consacrée à la *poétique du Christianisme*. Cette partie se divise en quatre livres : poésie, beaux-arts, littérature, harmonies de la religion avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain. Dans ce livre, j'examine plusieurs sujets qui n'ont pu entrer dans les précédents, tels que les effets des ruines gothiques comparées aux autres sortes de ruines, les sites des monastères dans la solitude, etc. Ce livre est terminé par une anecdote extraite de mes *Voyages en Amérique*, et écrite sous les huttes mêmes des sauvages : elle est intitulée *Atala*, etc. Quelques épreuves de cette petite histoire s'étant trouvées égarées, pour prévenir un accident qui me causerait un tort infini, je me vois obligé de l'imprimer à part, avant mon grand ouvrage.

« Si vous vouliez, citoyen, me faire le plaisir de publier ma lettre, vous me rendriez un important service.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

aussi heureux que la conquête du Mexique. Je jetai quelques fragments de cet ouvrage sur le papier ; mais je m'aperçus bientôt que je manquais des vraies couleurs, et que, si je voulais faire une image semblable, il fallait, à l'exemple d'Homère, visiter les peuples que je voulais peindre.

En 1789, je fis part à M. de Malesherbes du dessein que j'avais de passer en Amérique. Mais désirant en même temps donner un but utile à mon voyage, je formai le dessein de découvrir par terre le *passage* tant recherché, et sur lequel Cook même avait laissé des doutes. Je partis, je vis les solitudes américaines, et je revins avec des plans pour un second voyage, qui devait durer neuf ans. Je me proposais de traverser tout le continent de l'Amérique septentrionale, de remonter ensuite le long des côtes, au nord de la Californie, et de revenir par la baie d'Hudson, en tournant sur le pôle. M. de Malesherbes se chargea de présenter mes plans au Gouvernement, et ce fut alors qu'il entendit les premiers fragments du petit ouvrage que je donne aujourd'hui au public. La Révolution mit fin à tous mes projets. Couvert du sang de mon frère unique, de ma belle-sœur, de celui de l'illustre vieillard leur père[1], ayant vu ma mère et une autre sœur pleine de talents mourir des suites du traitement qu'elles avaient éprouvé dans les cachots, j'ai erré sur les terres étrangères, où le seul ami que j'eusse conservé s'est poignardé dans mes bras.

De tous mes manuscrits sur l'Amérique, je n'ai sauvé que quelques fragments, en particulier *Atala*, qui n'était elle-même qu'un épisode des *Natchez*. *Atala* a été écrite dans le désert, et sous les huttes des sauvages. Je ne sais si le public goûtera cette histoire, qui sort de toutes les routes connues[2], et qui présente une nature et des mœurs tout à fait étrangères à l'Europe. Il n'y a point d'aventure dans *Atala*. C'est une sorte

1. Malesherbes.
2. Chateaubriand paraît oublier *Paul et Virginie*. — « *Atala* tombant au milieu de la littérature de l'Empire » de cette école classique, vieille rajeunie dont la seule vue inspirait l'ennui, était une sorte de production d'un genre inconnu. On ne savait si l'on devait la classer parmi les *monstruosités* ou parmi les *beautés ;* était-elle Gorgone ou Vénus ? Les académiciens assemblés dissertèrent doctement sur son sexe et sur sa nature... Le vieux siècle la repoussa, le nouveau l'accueillit. » (*Mém. d'outre-tombe.*)

de poème, moitié descriptif, moitié dramatique : tout consiste dans la peinture de deux amants qui marchent et causent dans la solitude, et dans le tableau des troubles de l'amour, au milieu du calme des déserts. J'ai essayé de donner à cet ouvrage les formes les plus antiques; il est divisé en *prologue*, *récit* et *épilogue*. Les principales parties du récit prennent une dénomination, comme les *chasseurs*, les *laboureurs*, etc.; et c'était ainsi que dans les premiers siècles de la Grèce les Rhapsodes chantaient sous divers titres les fragments de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Je dirai aussi que mon but n'a pas été d'arracher beaucoup de larmes : il me semble que c'est une dangereuse erreur avancée, comme tant d'autres, par Voltaire, que *les bons ouvrages sont ceux qui font le plus pleurer*. Il y a tel drame dont personne ne voudrait être l'auteur, et qui déchire le cœur bien autrement que l'*Énéide*. On n'est point un grand écrivain parce qu'on met l'âme à la torture. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur[1].

C'est Priam, disant à Achille :

Ἀνδρὸς παιδοφόνοιο ποτὶ στόμα χεῖρ' ὀρέγεσθαι.

Juge de l'excès de mon malheur, puisque je baise la main qui a tué mon fils.

C'est Joseph s'écriant :

Ego sum Joseph, frater vester, quem vendidistis in Ægyptum.

Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour l'Égypte.

Voilà les seules larmes qui doivent mouiller les cordes de la lyre. Les Muses sont des femmes célestes qui ne défigurent

1. « Nous saisissons, dit Sainte-Beuve, un côté nouveau et tout à fait inattendu dans cette Poétique de vrai poète qu'apportait l'auteur d'*Atala* : c'est le côté d'art élevé, revenant à l'antique, sortant décidément du Diderot, du Marmontel et de tout ce procédé vulgaire au fond, prosaïque, dont le XVIIIe siècle et Voltaire lui-même, si plein de tact personnel, de tact social, et Rousseau, si plein de chaleur et de sensibilité naturelle, n'avaient pas su s'affranchir dans la composition. Nous avons affaire ici à quelqu'un qui a lu la Bible, qui a lu Homère, et qui en a senti la grandeur ; qui essayera d'en reproduire les effets à sa manière et moyennant transposition ; qui cherchera et soignera avant tout la noblesse de la ligne, du contour, de l'attitude, et qui aspirera à faire passer dans ses tableaux quelque chose du souffle sophocléen. »

point leurs traits par des grimaces; quand elles pleurent, c'est avec un secret dessein de s'embellir[1].

Au reste, je ne suis point, comme Rousseau, un enthousiaste des sauvages[2]; et, quoique j'aie peut-être autant à me plaindre de la société que ce philosophe avait à s'en louer[3], je ne crois point que la *pure nature* soit la plus belle chose du monde. Je l'ai toujours trouvée fort laide, partout où j'ai eu occasion de la voir[4]. Bien loin d'être d'opinion que l'homme qui pense soit un *animal dépravé*, je crois que c'est la pensée qui fait l'homme. Avec ce mot de *nature*, on a tout perdu[5]. Peignons la nature, mais la belle nature : l'art ne doit pas s'occuper de l'imitation des monstres.

Il me reste une chose à dire : je ne sais par quel hasard une lettre que j'avais adressée à M. de Fontanes a excité l'attention du public beaucoup plus que je ne m'y attendais[6].

On m'a dit que la femme célèbre dont l'ouvrage formait le sujet de ma lettre, s'est plainte d'un passage de cette lettre. Je prendrai la liberté de faire observer que ce n'est pas moi qui ai employé le premier l'arme que l'on me reproche, et qui m'est odieuse; je n'ai fait que repousser le coup qu'on portait à un homme dont je fais profession d'admirer les talents, et d'aimer tendrement la personne[7]. Mais dès lors que j'ai

1. Ces derniers mots trahissent ce qu'il y eut toujours en Chateaubriand de virtuosité factice. On sent partout chez lui la recherche de l'effet; il veut s'imposer à notre admiration. Chateaubriand est un artiste, et, même s'il est sincère, il ne faut lui demander qu'une sincérité artistique.

2. Il ne l'est plus, il ne peut plus l'être depuis sa conversion au christianisme; mais il l'a été, et il ne devrait pas l'oublier.

3. « Voilà le ton d'aigreur et de dénigrement qui commence. » (Sainte-Beuve.)

4. Rappelons à Chateaubriand sa *Nuit chez les sauvages*. Cf. pages 25 sqq.

5. Devenu chrétien, l'auteur d'*Atala* se retourne contre le « naturalisme » de Rousseau, si profondément en désaccord avec l'esprit même du christianisme. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est de ne pas faire ici son *mea culpa*. Il le prend d'un air bien haut avec une doctrine qui lui inspirait naguère des pages si éloquentes.

6. « Cette boutade (la lettre à Fontanes) me fit tout à coup sortir de l'ombre; ce que n'avaient pu faire mes deux gros volumes sur les *révolutions*, quelques pages d'un journal le firent. Ma tête se montrait un peu au-dessus de l'obscurité. » (*Mém. d'outre-tombe.*)

7. Quoi qu'il en dise, Chateaubriand ne nous fera pas croire qu'il a écrit sa lettre à Fontanes pour remplir un devoir d'amitié. Non, il a voulu saisir l'occasion favorable de prendre position contre la « philosophie », dont l'auteur de la *Littérature* était alors le plus illustre représentant.

offensé, j'ai été trop loin : qu'il soit donc tenu pour effacé, ce passage. Au reste, quand on a l'existence brillante et les talents de madame de Staël, on doit oublier facilement les petites blessures[1] que nous peut faire un solitaire, et un homme aussi ignoré que je le suis[2].

PROLOGUE

..... Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée que les habitants des États-Unis appellent le *nouvel Éden*, et à laquelle les Français ont laissé le doux nom de *Louisiane*. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé[3], le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache[4], le Tenase[5], l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt la vase les cimente, les lianes les enchaînent, et des plantes, y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Charriés par les vagues écumantes, ils descendent au Meschacebé. Le fleuve s'en empare, les pousse au golfe Mexicain, les échoue sur des bancs de sable, et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalle, il élève sa voix en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens; c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature : tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courants latéraux remonter, le

1. C'est en parler à son aise.
2. Ce solitaire, cet homme ignoré, se doutait bien sans doute, en écrivant sa *Lettre à Fontanes*, que la célébrité n'allait pas tarder pour lui. Il signait cette lettre : *l'auteur du Génie du Christianisme*, et le *Génie du Christianisme* ne pouvait manquer de l'arracher à cette obscurité dans laquelle il affecte ici de tant se complaire.
3. Vrai nom du Mississipi ou Meschassipi. (Note de Chateaubriand.)
4. Le Wabash se jette dans l'Ohio et non dans le Mississipi.
5. Sans doute le Tennessee, qui est aussi l'un des affluents de l'Ohio.

long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve [1].

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher, parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissants, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives [2].

Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle change sur le bord opposé, et forme avec la première un admirable contraste [3]. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les

1. Tableau fait à souhait pour le plaisir des yeux. On y sent l'apprêt et l'artifice. Ces serpents *verts*, ces hérons *bleus* et ces flamants *roses* semblent préoccupés de marier agréablement leurs couleurs. L'auteur, qui les fait « poser » devant nous, leur prête vraiment trop de complaisance. — Il paraitrait, au reste, que les hérons bleus sont très rares sur les bords du Mississipi, et qu'on n'y a jamais vu de flamants roses.

2. « Le Rhin *tranquille et fier du progrès de ses eaux*, tous nos vieux fleuves ne sont que des nains auprès de ce hideux bison chargé d'années, lequel, avec son énorme bosse de graisse au-dessus du col, devient tout d'un coup majestueux et domine le fond de l'immense paysage. » (Sainte-Beuve.)

3. Ce contraste, Chateaubriand y a, parait-il, ajouté beaucoup. C'est sa manière, de subordonner l'exactitude matérielle des détails et des faits à l'impression d'ensemble, ou, pour mieux dire, à l'effet qu'il veut produire. En réalité, l'auteur d'*Atala* n'avait sans doute pas même vu le « Meschacebé ». Cf. les lignes suivantes d'une de ses lettres à Joubert : « Un petit bout du croissant de la lune était dans le ciel, tout justement pour m'empêcher de mentir; car je sens que, si la lune n'avait pas été là, je l'aurais toujours mise dans ma lettre; c'eût été à vous de me convaincre de fausseté, l'almanach à la main. »

parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs[1]. Du sein de ces massifs, le magnolia élève son cône immobile; surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux placés dans ces retraites par la main du Créateur y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues on aperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux[2]; des cariboux se baignent dans un lac; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux-moqueurs, des colombes de Virginie, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à tête jaune[3], des piverts empourprés, des cardi-

1. Cf. A de Vigny :

> Ainsi dans les forêts de la Louisiane
> Bercé sous les bambous et la longue liane, etc.
> (*Éloa.*)

2. Ces ours enivrés de raisin qui chancellent sur les branches des ormeaux ne passèrent pas sans raillerie. Chateaubriand assure que ce n'est pas là un détail de son invention; il s'en réfère aux récits de plusieurs voyageurs, entre autres d'Imley. « Quand on trouve dans un auteur, dit-il, une circonstance extraordinaire qui ne fait pas beauté en elle-même et qui ne sert qu'à donner la ressemblance au tableau, si cet auteur a d'ailleurs montré quelque sens commun, il serait naturel de supposer qu'il n'a pas inventé cette circonstance, et qu'il ne fait que rapporter une chose réelle, bien qu'elle soit peu connue. » Mais, si le détail est, en effet, authentique, ce qu'on peut reprocher à l'auteur, c'est de nous le donner comme nécessairement lié au spectacle qu'il décrit. On dirait qu'à toute heure du jour il y a sur ces ormeaux un certain nombre d'ours qui chancellent. Nous saisissons ici dans une bien petite « circonstance » ce qu'a d'artificiel la manière de Chateaubriand, même lorsqu'il n'avance rien que de conforme à la réalité soit naturelle soit historique. Si cette circonstance ne fait pas beauté, comme il dit, elle ajoute un trait pittoresque à sa description.

3. Ces perroquets-là sont, parait-il, inconnus dans le pays.

naux de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès ; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits; des bruissements d'ondes, de faibles gémissements, de sourds meuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer ces solitudes, à balancer ces corps flottants, à confondre ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures, alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essayerais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature[1].

LA SCÈNE DE L'ORAGE[2]

« Quand nous rencontrions un fleuve, nous le passions sur un radeau ou à la nage. Atala appuyait une de ses mains sur mon épaule; et, comme deux cygnes voyageurs, nous traversions ces ondes solitaires.

« Souvent, dans les grandes chaleurs du jour, nous cherchions un abri sous les mousses des cèdres. Presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne vert, sont couverts d'une mousse blanche qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand la nuit, au clair de lune, vous

1. Tout le tableau, vraiment enchanteur, ne pèche que par trop de complaisance et de prodigalité.

2. *Atala* est le récit que fait Chactas d'une aventure de sa jeunesse. Chactas, emmené à la guerre contre les Muscogulges, ennemis des Natchez, sa nation, est recueilli, après la mort de son père, par l'Espagnol Lopez. Il ne s'habitue point à la vie civilisée, et finit par retourner dans les forêts natales. Tombé au pouvoir des Muscogulges, il est fait prisonnier ; il sera brûlé lorsque ses ennemis auront regagné leur village. Une jeune fille, Atala, une sauvagesse qui est chrétienne, le délivre et fuit avec lui dans le désert.

apercevez sur la nudité d'une savane une yeuse isolée revêtue de cette draperie, vous croiriez voir un fantôme, traînant après lui ses longs voiles. La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour; car une foule de papillons, de mouches brillantes, de colibris, de perruches vertes, de geais d'azur, vient s'accrocher à ces mousses, qui produisent alors l'effet d'une tapisserie en laine blanche, où l'ouvrier européen aurait brodé des insectes et des oiseaux éclatants.

« C'était dans ces riantes hôtelleries, préparées par le grand Esprit, que nous nous reposions à l'ombre. Lorsque les vents descendaient du ciel pour balancer ce grand cèdre, que le château aérien bâti sur ses branches allait flottant avec les oiseaux et les voyageurs endormis sous ses abris, que mille soupirs sortaient des corridors et des voûtes du mobile édifice, jamais les merveilles de l'ancien monde n'ont approché de ce monument du désert.

« Chaque soir nous allumions un grand feu, et nous bâtissions la hutte du voyage, avec une écorce élevée sur quatre piquets. Si j'avais tué une dinde sauvage, un ramier, un faisan des bois, nous le suspendions devant le chêne embrasé, au bout d'une gaule plantée en terre, et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur[1]. Nous mangions des mousses appelées *tripes de roches*[2], des écorces sucrées de bouleau, et des pommes de mai, qui ont le goût de la pêche et de la framboise. Le noyer noir, l'érable, le sumac, fournissaient le vin à notre table. Quelquefois j'allais chercher parmi les roseaux une plante, dont la fleur allongée en cornet contenait un verre de la plus pure rosée. Nous bénissions la Providence qui, sur la faible tige d'une fleur, avait placé cette

1. Cf. *Lettre à M. de Fontanes*, p. 53.

2. « Je veux bien qu'on soit exact en fait de couleur locale, et même je le désire; mais il faut qu'alors le narrateur, surtout si c'est une aventure de sentiment et de passion qu'il nous raconte, soit exact d'un air naturel, sans paraître y viser et sans se piquer de trop faire attention à des hors-d'œuvre ; il faut qu'il nous donne ces détails accessoires comme involontairement, comme étant plein de ses souvenirs et de tout ce qui s'y rattache, et non pas qu'il aille choisir exprès dans ces mêmes souvenirs et dans leur expression je ne sais quoi qui nous étonne, qui nous déconcerte, et qui ressemble toujours à une niche d'auteur qu'il nous fait. » (Sainte-Beuve.)

source limpide au milieu des marais corrompus, comme elle a mis l'espérance au fond des cœurs ulcérés par le chagrin, comme elle a fait jaillir la vertu du sein des misères de la vie.

« Hélas! je découvris bientôt que je m'étais trompé sur le calme apparent d'Atala. A mesure que nous avancions elle devenait triste. Souvent elle tressaillait sans cause, et tournait précipitamment la tête. Je la surprenais attachant sur moi un regard passionné qu'elle reportait vers le ciel avec une profonde mélancolie. Ce qui m'effrayait surtout, était un secret, une pensée cachée au fond de son âme, que j'entrevoyais dans ses yeux. Toujours m'attirant et me repoussant, ranimant et détruisant mes espérances, quand je croyais avoir fait un peu de chemin dans son cœur, je me retrouvais au même point. Que de fois elle m'a dit : « O mon jeune « amant! je t'aime comme l'ombre des bois au milieu du jour! « Tu es beau comme le désert avec toutes ses fleurs et toutes « ses brises. Si je me penche sur toi, je frémis; si ma main « tombe sur la tienne, il me semble que je vais mourir. L'autre « jour le vent jeta tes cheveux sur mon visage, tandis que tu te « délassais sur mon sein; je crus sentir le léger toucher des « esprits invisibles. Oui, j'ai vu les chevrettes de la montagne « d'Occone ; j'ai entendu les propos des hommes rassasiés de « jours; mais la douceur des chevreaux et la sagesse des « vieillards sont moins plaisantes et moins fortes que tes « paroles. Hé bien, pauvre Chactas, je ne serai jamais ton « épouse! »

« Les perpétuelles contradictions de l'amour et de la religion d'Atala, l'abandon de sa tendresse et la chasteté de ses mœurs, la fierté de son caractère et sa profonde sensibilité, l'élévation de son âme dans les grandes choses, sa susceptibilité dans les petites, tout en faisait pour moi un être incompréhensible. Atala ne pouvait pas prendre sur un homme un faible empire : pleine de passions, elle était pleine de puissance; il fallait ou l'adorer ou la haïr.

..... « Accablés de soucis et de craintes, exposés à tomber entre les mains des Indiens ennemis, à être engloutis dans les eaux, piqués des serpents, dévorés des bêtes, trouvant diffici-

lement une chétive nourriture, et ne sachant plus de quel côté tourner nos pas, nos maux semblaient ne pouvoir plus s'accroître, lorsqu'un accident y vint mettre le comble.

« C'était le vingt-septième soleil depuis notre départ des cabanes : la *lune de feu*[1] avait commencé son cours, et tout annonçait un orage. Vers l'heure où les matrones indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier, et où les perruches se retirent dans le creux des cyprès, le ciel commença à se couvrir. Les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence, et les forêts demeurèrent dans un calme universel. Bientôt les roulements d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits sublimes. Craignant d'être submergés, nous nous hâtâmes de gagner le bord du fleuve, et de nous retirer dans une forêt.

« Ce lieu était un terrain marécageux. Nous avancions avec peine sous une voûte de smilax[2], parmi des ceps de vigne, des indigos, des faséoles[3], des lianes rampantes, qui entravaient nos pieds comme des filets. Le sol spongieux tremblait autour de nous, et à chaque instant nous étions près d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans nombre, d'énormes chauves-souris nous aveuglaient; les serpents à sonnettes bruissaient de toutes parts; et les loups, les ours, les carcajous[4], les petits tigres, qui venaient se cacher dans ces retraites, les remplissaient de leurs rugissements.

« Cependant l'obscurité redouble : les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. La nue se déchire, et l'éclair trace un rapide losange de feu. Un vent impétueux, sorti du couchant, roule les nuages sur les nuages; les forêts plient,

1. Mois de juillet.
2. *Smilax.* Nom scientifique du genre salsepareille.
3. *Faséoles.* Petites fèves des marais.
4. *Carcajous.* « Le carcajou, dit Chateaubriand (*Voyage en Amérique*), est une espèce de tigre ou de grand chat. La manière dont il chasse l'orignal avec ses alliés les renards est célèbre. Il monte sur un arbre, se couche à plat sur une branche abaissée, et s'enveloppe d'une queue touffue qui fait trois fois le tour de son corps. Bientôt... l'on voit paraître un orignal rabattu par trois renards... Au moment où la bête passe sous l'arbre fatal, le carcajou tombe sur elle, lui serre le cou avec sa queue, et cherche à lui couper avec les dents la veine jugulaire, etc. »

le ciel s'ouvre coup sur coup, et, à travers ses crevasses, on aperçoit de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. Quel affreux, quel magnifique spectacle! La foudre met le feu dans les bois; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes; des colonnes d'étincelles et de fumée assiègent les nues qui vomissent leurs foudres dans le vaste embrasement. Alors le grand Esprit couvre les montagnes d'épaisses ténèbres; du milieu de ce vaste chaos s'élève un mugissement confus formé par le fracas des vents, le gémissement des arbres, le hurlement des bêtes féroces, le bourdonnement de l'incendie, et la chute répétée du tonnerre qui siffle en s'éteignant dans les eaux.

« Le grand Esprit le sait! Dans ce moment je ne vis qu'Atala, je ne pensai qu'à elle. Sous le tronc penché d'un bouleau, je parvins à la garantir des torrents de la pluie. Assis moi-même sous l'arbre, tenant ma bien-aimée sur mes genoux, et réchauffant ses pieds nus entre mes mains, j'étais plus heureux que la nouvelle épouse qui sent pour la première fois son fruit tressaillir dans son sein.

« Nous prêtions l'oreille au bruit de la tempête; tout à coup je sentis une larme d'Atala tomber sur mon sein : « Orage du « cœur, m'écriai-je, est-ce une goutte de votre pluie? » Puis embrassant étroitement celle que j'aimais : « Atala, lui dis-je, « vous me cachez quelque chose. Ouvre-moi ton cœur, ô ma « beauté! cela fait tant de bien, quand un ami regarde dans « notre âme! Raconte-moi cet autre secret de la douleur, que tu « t'obstines à taire. Ah! je le vois, tu pleures ta patrie. » Elle repartit aussitôt : « Enfant des hommes, comment pleurerais-« je ma patrie, puisque mon père n'était pas du pays des pal-« miers? » — « Quoi, répliquai-je avec un profond étonnement, « votre père n'était point du pays des palmiers! Quel est donc « celui qui vous a mise sur cette terre? Répondez[1]. »

..... « C'en était trop pour nos cœurs que cette amitié fraternelle qui venait nous visiter, et joindre son amour à notre

1. Atala raconte alors son histoire à Chactas. Elle est la fille, non pas du chef Simaghan, mais de l'Espagnol Lopez, celui-là même qui a recueilli Chactas dans sa maison.

amour. Désormais les combats d'Atala allaient devenir inutiles : en vain je la sentis porter une main à son sein, et faire un mouvement extraordinaire; déjà je l'avais saisie, déjà je m'étais enivrée de son souffle, déjà j'avais bu toute la magie de l'amour sur ses lèvres. Les yeux levés vers le ciel, à la lueur des éclairs, je tenais mon épouse dans mes bras, en présence de l'Éternel. Pompe nuptiale, digne de nos malheurs et de la grandeur de nos amours : superbes forêts qui agitiez vos lianes et vos dômes comme les rideaux et le ciel de notre couche, pins embrasés qui formiez les flambeaux de notre hymen, fleuve débordé, montagnes mugissantes, affreuse et sublime nature, n'étiez-vous donc qu'un appareil préparé pour nous tromper, et ne pûtes-vous cacher un moment dans vos mystérieuses horreurs la félicité d'un homme [1]?

« Atala n'offrait plus qu'une faible résistance; je touchais

1. Cette magnifique scène de passion, à laquelle servent de cadre l'orage et l'incendie, ne doit pas nous faire oublier qu'*Atala* se donne pour un poème chrétien. Or, quoi de chrétien dans ce qui en fait vraiment l'inspiration? Ici même, le cri de Chactas, qui est bien plutôt le cri de René, est « celui de tout cœur malade et ulcéré qui se retourne et cherche des représailles contre le ciel ».

« O Chactas, dit Sainte-Beuve, ce n'est pas vous qui avez poussé ce cri déchirant : celui qui l'a poussé, et qui le poussera bien des fois encore, est ce même cœur malade et incapable de bonheur en même temps qu'il en est insatiable, ce cœur de Prométhée que le bonheur même, une fois trouvé, ne remplirait pas, et qui le rejetterait bien vite plutôt que de s'en contenter, qui le renierait avec mépris en se retournant encore contre les cieux. C'est celui qui, parlant un jour en son propre nom et dans tout son orgueil à la femme subjuguée, a livré en ces termes effrayants son désolé secret :

« Si enfin, Céluta, je dois mourir, vous pourrez chercher après moi l'union d'une « âme plus égale que la mienne. Toutefois ne croyez pas désormais recevoir im- « punément les caresses d'un autre homme; ne croyez pas que de faibles embras- « sements puissent effacer de votre âme ceux de René. Je vous ai tenue sur ma « poitrine au milieu du désert, dans les vents de l'orage, lorsque, après vous avoir « portée de l'autre côté d'un torrent, j'aurais voulu vous poignarder pour fixer le « bonheur dans votre sein, et pour me punir de vous avoir donné ce bonheur. « C'est toi, Être suprême, source d'amour et de beauté, c'est toi seul qui me créas « tel que je suis, et toi seul me peux comprendre ! Oh ! que ne me suis-je précipité « dans les cataractes ! au milieu des ondes écumantes ! je serais rentré dans le sein « de la nature avec toute mon énergie. » (Lettre de René à Céluta dans les « *Natchez*.)

« Telle est dans toute sa franchise, dans tout son blasphème, l'inspiration qui peut se dire infernale et satanique; mais elle ne se produit ailleurs qu'à demi voilée et comme dans un faux jour, en se mêlant frauduleusement à un rayon d'en haut. Nous la retrouverons dans *René*, dans Velléda. C'est elle qui s'élance du sein de l'orage dans *Atala*, et qui, autant que l'imagination descriptive du début, répand sur ce petit poème la grandeur. »

au moment du bonheur, quand tout à coup un impétueux éclair, suivi d'un éclat de la foudre, sillonne l'épaisseur des ombres, remplit la forêt de soufre et de lumière, et brise un arbre à nos pieds. Nous fuyons. O surprise!... dans le silence qui succède, nous entendons le son d'une cloche! Tous deux interdits, nous prêtons l'oreille à ce bruit, si étrange dans un désert. A l'instant un chien aboie dans le lointain; il approche, il redouble ses cris, il arrive, il hurle de joie à nos pieds; un vieux solitaire portant une petite lanterne le suit à travers les ténèbres de la forêt. « La Providence soit bénie! s'écria-t-il aussitôt qu'il nous aperçut. Il y a bien longtemps que je vous cherche! Notre chien vous a sentis dès le commencement de l'orage, et il m'a conduit ici. Bon Dieu! comme ils sont jeunes! Pauvres enfants! comme ils ont dû souffrir! Allons, j'ai apporté une peau d'ours, ce sera pour cette jeune femme; voici un peu de vin dans notre calebasse. Que Dieu soit loué dans toutes ses œuvres! sa miséricorde est bien grande, et sa bonté est infinie[1]! »

Atala était aux pieds du religieux : « Chef de la prière, lui disait-elle, je suis chrétienne, c'est le ciel qui t'envoie pour me sauver. »

DISCOURS DU PÈRE AUBRY A ATALA[2]

« — Ma fille, répondit le bon religieux en versant des larmes, et les essuyant avec ses doigts tremblants et mutilés,

1. C'est un missionnaire, le père Aubry, qui parle de la sorte. Il recueille les deux amants; mais Atala, à qui sa mère a fait jurer avant de mourir qu'elle « acceptera le voile des vierges », s'est empoisonnée pendant l'orage pour ne pas faillir à ce vœu. N'insistons pas sur cette invention romanesque qui serait le point faible de l'ouvrage. Par là s'expliquent du moins les contradictions de la jeune fille, qui repoussait Chactas tout en l'aimant, et qui, même dans la scène de l'orage, résiste encore à sa passion. Sur le point de mourir, Atala avertit Chactas en présence du père Aubry. Puis, se tournant vers ce dernier : « Chef de la prière, dit-elle, aie pitié de moi; soutiens-moi. Crois-tu que ma mère soit contente, et que Dieu me pardonne ce que j'ai fait? »

2. « Avant de risquer l'ouvrage au grand jour, je le montrai à M. de Fontanes... Quand il fut arrivé au discours du père Aubry au bord du lit de mort d'Atala, il me dit brusquement d'une voix rude : « Ce n'est pas cela, c'est mauvais; refaites cela. » Je me retirai désolé; je ne me sentais pas capable de mieux faire. Je

ma fille, tous vos malheurs viennent de votre ignorance ; c'est votre éducation sauvage et le manque d'instruction nécessaire qui vous ont perdue ; vous ne saviez pas qu'une chrétienne ne peut disposer de sa vie. Consolez-vous donc, ma chère brebis ; Dieu vous pardonnera à cause de la simplicité de votre cœur. Votre mère et l'imprudent missionnaire[1] qui la dirigeait ont été plus coupables que vous ; ils ont passé leurs pouvoirs en vous arrachant un vœu indiscret ; mais que la paix du Seigneur soit avec eux ! Vous offrez tous trois un terrible exemple des dangers de l'enthousiasme et du défaut de lumières en matière de religion. Rassurez-vous, mon enfant ; celui qui sonde les reins et les cœurs vous jugera sur vos intentions, qui étaient pures, et non sur votre action, qui est condamnable.

« Quant à la vie, si le moment est arrivé de vous endormir dans le Seigneur, ah ! ma chère enfant, que vous perdez peu de chose en perdant ce monde ! Malgré la solitude où vous avez vécu, vous avez connu les chagrins : que penseriez-vous donc si vous eussiez été témoin des maux de la société ? si, en abordant sur les rivages de l'Europe, votre oreille eût été frappée de ce long cri de douleur qui s'élève de cette vieille terre ? L'habitant de la cabane et celui des palais, tout souffre, tout gémit ici-bas ; les reines ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois !

« Est-ce votre amour que vous regrettez ? Ma fille, il faudrait autant pleurer un songe. Connaissez-vous le cœur de l'homme, et pourriez-vous compter les inconstances de son désir ? Vous calculeriez plutôt le nombre des vagues que la mer roule dans

voulais jeter le tout au feu ; je passai depuis huit heures jusqu'à onze heures du soir dans mon entresol, assis devant ma table, le front appuyé sur le dos de mes mains étendues et ouvertes sur mon papier... Vers minuit, l'inspiration me revint ; je traçai de suite le discours du missionnaire sans une seule interligne, sans en rayer un seul mot, tel qu'il est resté et tel qu'il existe aujourd'hui. Le cœur palpitant, je le portai le matin à Fontanes, qui s'écria : « C'est cela ! je vous l'avais bien dit que vous feriez mieux. » (*Mém. d'outre-tombe*).

1. Le missionnaire que la mère d'Atala avait appelé auprès d'elle avant de mourir, et devant lequel la jeune fille, dans l'ignorance de son cœur, s'était liée par le serment qui cause sa mort.

une tempête. Atala, les sacrifices, les bienfaits, ne sont pas des liens éternels : un jour, peut-être, le dégoût fût venu avec la satiété, le passé eût été compté pour rien, et l'on n'eût plus aperçu que les inconvénients d'une union pauvre et méprisée. Sans doute, ma fille, les plus belles amours furent celles de cet homme et de cette femme sortis de la main du Créateur. Un paradis avait été formé pour eux, ils étaient innocents et immortels. Parfaits de l'âme et du corps, ils se convenaient en tout : Ève avait été créée pour Adam, et Adam pour Ève. S'ils n'ont pu toutefois se maintenir dans cet état de bonheur, quels couples le pourront après eux? Je ne vous parlerai point des mariages des premiers-nés des hommes, de ces unions ineffables, alors que la sœur était l'épouse du frère, que l'amour et l'amitié fraternelle se confondaient dans le même cœur, et que la pureté de l'une augmentait les délices de l'autre. Toutes ces unions ont été troublées; la jalousie s'est glissée à l'autel de gazon où l'on immolait le chevreau...

« Vous seriez-vous donc flattée, mon enfant, d'être plus innocente et plus heureuse dans vos liens que ces saintes familles dont Jésus-Christ a voulu descendre? Je vous épargne les détails des soucis du ménage, les disputes, les reproches mutuels, les inquiétudes et toutes ces peines secrètes qui veillent sur l'oreiller du lit conjugal. La femme renouvelle ses douleurs chaque fois qu'elle est mère, et elle se marie en pleurant. Que de maux dans la seule perte d'un nouveau-né à qui l'on donnait le lait, et qui meurt sur votre sein! La montagne a été pleine de gémissements; rien ne pouvait consoler Rachel, parce que ses fils n'étaient plus. Ces amertumes attachées aux tendresses humaines sont si fortes, que j'ai vu dans ma patrie de grandes dames, aimées par des rois, quitter la cour pour s'ensevelir dans des cloîtres, et mutiler cette chair révoltée, dont les plaisirs ne sont que des douleurs[1].

1. Allusion à madame de La Vallière. L'histoire contée par Chactas se passe sous Louis XIV. On voit, dans les *Natchez*, Chactas souper chez Ninon, assister à la représentation des tragédies de Racine, etc. Ici même, le rapprochement d'Atala et de madame de La Vallière fait un effet singulier.

« Mais peut-être direz-vous que ces derniers exemples ne vous regardent pas, que toute votre ambition se réduisait à vivre dans une obscure cabane avec l'homme de votre choix, que vous cherchiez moins les douceurs du mariage que les charmes de cette folie que la jeunesse appelle *amour?* Illusion, chimère, vanité, rêve d'une imagination blessée! Et moi aussi, ma fille, j'ai connu les troubles du cœur; cette tête n'a pas toujours été chauve, ni ce sein aussi tranquille qu'il vous le paraît aujourd'hui. Croyez-en mon expérience : si l'homme, constant dans ses affections, pouvait sans cesse fournir à un sentiment renouvelé sans cesse, sans doute la solitude et l'amour l'égaleraient à Dieu même; car ce sont là les deux éternels plaisirs du grand Être. Mais l'âme de l'homme se fatigue, et jamais elle n'aime longtemps le même objet avec plénitude. Il y a toujours quelques points par où deux cœurs ne se touchent pas, et ces points suffisent à la longue pour rendre la vie insupportable.

« Enfin, ma chère fille, le grand tort des hommes, dans leur songe de bonheur, est d'oublier cette infirmité de la mort attachée à leur nature : il faut finir. Tôt ou tard, quelle qu'eût été votre félicité, ce beau visage se fût changé en cette figure uniforme que le sépulcre donne à la famille d'Adam; l'œil même de Chactas n'aurait pu vous reconnaître entre vos sœurs de la tombe. L'amour n'étend point son empire sur les vers du cercueil. Que dis-je! (ô vanité des vanités!) que parlé-je de la puissance des amitiés de la terre! Voulez-vous, ma chère fille, en connaître l'étendue? Si un homme revenait à la lumière quelques années après sa mort, je doute qu'il fût revu avec joie par ceux-là mêmes qui ont donné le plus de larmes à sa mémoire : tant on forme vite d'autres liaisons, tant on prend facilement d'autres habitudes, tant l'inconstance est naturelle à l'homme, tant notre vie est peu de chose, même dans le cœur de nos amis[1]!

1. « On a prétendu que quelques sentiments exprimés par le père Aubry renfermaient une doctrine désolante. On a, par exemple, été révolté de ce passage (nous avons aujourd'hui tant de sensibilité!) : *Que dis-je*, etc. Il ne s'agit pas de savoir si ce sentiment est pénible à avouer, mais s'il est vrai et fondé sur la com-

« Remerciez donc la bonté divine, ma chère fille, qui vous retire si vite de cette vallée de misère. Déjà le vêtement blanc et la couronne éclatante des vierges se préparent pour vous sur les nuées ; déjà j'entends la Reine des anges qui vous crie : Venez, ma digne servante, venez, ma colombe, venez vous asseoir sur un trône de candeur, parmi toutes ces filles qui ont sacrifié leur beauté et leur jeunesse au service de l'humanité, à l'éducation des enfants et aux chefs-d'œuvre de la pénitence. Venez, rose mystique, vous reposer sur le sein de Jésus-Christ. Ce cercueil, lit nuptial que vous vous êtes choisi, ne sera point trompé ; et les embrassements de votre céleste Époux ne finiront jamais ! »

« Comme le dernier rayon du jour abat les vents et répand le calme dans le ciel, ainsi la parole tranquille du vieillard apaisa les passions dans le sein de mon amante. Elle ne parut plus occupée que de ma douleur et des moyens de me faire supporter sa perte. Tantôt elle me disait qu'elle mourrait heureuse si je lui promettais de sécher mes pleurs ; tantôt elle me parlait de ma mère, de ma patrie ; elle cherchait à me distraire de la douleur présente, en réveillant en moi une douleur passée. Elle m'exhortait à la patience, à la vertu. « Tu ne seras pas toujours malheureux, disait-elle : si le ciel t'éprouve aujourd'hui, c'est seulement pour te rendre plus compatissant aux maux des autres. Le cœur, ô Chactas, est comme ces sortes d'arbres qui ne donnent leur baume pour les blessures des hommes que lorsque le fer les a blessés eux-mêmes. »

« Quand elle avait ainsi parlé, elle se tournait vers le missionnaire, cherchait auprès de lui le soulagement qu'elle m'avait fait éprouver, et, tour à tour consolante et consolée, elle donnait et recevait la parole de vie sur la couche de la mort.

mune expérience. Il serait difficile de ne pas en convenir... Sans parler des morts dont on ne se souvient guère, que de vivants sont revenus dans leurs familles, et n'y ont trouvé que l'oubli, l'humeur et le dégoût ! D'ailleurs, quel est ici le but du père Aubry ? N'est-ce pas d'ôter à Atala tout regret d'une existence qu'elle vient de s'arracher volontairement, et à laquelle elle voudrait en vain revenir ?... » (Chateaubriand, *Préface d'Atala et de René*, édit. in-12 de 1805.)

« Cependant l'ermite redoublait de zèle. Ses vieux os s'étaient rallumés par l'ardeur de la charité, et toujours préparant des remèdes, rallumant le feu, rafraîchissant la couche, il faisait d'admirables discours sur Dieu et sur le bonheur des justes. Le flambeau de la religion à la main, il semblait précéder Atala dans la tombe, pour lui en montrer les secrètes merveilles. L'humble grotte était remplie de la grandeur de ce trépas chrétien, et les esprits célestes étaient sans doute attentifs à cette scène où la religion luttait seule contre l'amour, la jeunesse et la mort.

« Elle triomphait, cette religion divine, et l'on s'apercevait de sa victoire à une sainte tristesse qui succédait dans nos cœurs aux premiers transports des passions. Vers le milieu de la nuit, Atala sembla se ranimer pour répéter des prières que le religieux prononçait au bord de sa couche. Peu de temps après, elle me tendit la main, et avec une voix qu'on entendait à peine, elle me dit : « Fils d'Outalissi, te rappelles-tu cette première nuit où tu me pris pour la Vierge des dernières amours? Singulier présage de notre destinée! » Elle s'arrêta; puis elle reprit : « Quand je songe que je te quitte pour toujours, mon cœur fait un tel effort pour revivre, que je me sens presque le pouvoir de me rendre immortelle à force d'aimer. Mais, ô mon Dieu, que votre volonté soit faite! » Atala se tut pendant quelques instants; elle ajouta : « Il ne me reste plus qu'à vous demander pardon des maux que je vous ai causés. Je vous ai beaucoup tourmenté par mon orgueil et mes caprices [1]. Chactas, un peu de terre jeté sur mon corps va mettre tout un monde entre vous et moi, et vous délivrer pour toujours du poids de mes infortunes. »

« — Vous pardonner! répondis-je noyé de larmes : n'est-ce pas moi qui ai causé tous vos malheurs? — Mon ami, dit-elle en m'interrompant, vous m'avez rendue très heureuse, et

1. Ce langage, comme le remarque l'abbé Morellet, serait celui d'une coquette très civilisée. D'ailleurs, ni Atala ni Chactas n'ont vraiment d'unité dans leur physionomie morale. Leurs sentiments et la façon dont ils les expriment mêlent la naïveté des sauvages aux raffinements et aux abstractions des Européens les plus cultivés, les plus compliqués et les plus subtils.

si j'étais à recommencer la vie, je préférerais encore le bonheur de vous avoir aimé quelques instants dans un exil infortuné à toute une vie de repos dans ma patrie. »

« Ici la voix d'Atala s'éteignit; les ombres de la mort se répandirent autour de ses yeux et de sa bouche; ses doigts errants cherchaient à toucher quelque chose; elle conversait tout bas avec des esprits invisibles. Bientôt, faisant un effort, elle essaya, mais en vain, de détacher de son cou le petit crucifix; elle me pria de le dénouer moi-même, et elle me dit :

« Quand je te parlai pour la première fois, tu vis cette croix briller à la lueur du feu sur mon sein; c'est le seul bien que possède Atala. Lopez, ton père et le mien, l'envoya à ma mère peu de jours après ma naissance. Reçois donc de moi cet héritage, ô mon frère! conserve-le en mémoire de mes malheurs. Tu auras recours à ce Dieu des infortunés dans les chagrins de ta vie. Chactas, j'ai une dernière prière à te faire. Ami, notre union aurait été courte sur la terre, mais il est après cette vie une plus longue vie. Qu'il serait affreux d'être séparée de toi pour jamais! Je ne fais que te devancer aujourd'hui, et je te vais attendre dans l'empire céleste. Si tu m'as aimée, fais-toi instruire dans la religion chrétienne, qui prépara notre réunion. Elle fait sous tes yeux un grand miracle, cette religion, puisqu'elle me rend capable de te quitter sans mourir dans les angoisses du désespoir. Cependant, Chactas, je ne veux de toi qu'une simple promesse, je sais trop ce qu'il en coûte pour te demander un serment. Peut-être ce vœu te séparerait-il de quelque femme plus heureuse que moi... O ma mère! pardonne à ta fille. O Vierge! retenez votre courroux. Je retombe dans mes faiblesses, et je te dérobe, ô mon Dieu! des pensées qui ne devraient être que pour toi. »

« Navré de douleur, je promis à Atala d'embrasser un jour la religion chrétienne. A ce spectacle, le solitaire, se levant d'un air inspiré, et étendant les bras vers la voûte de la grotte : « Il est temps, s'écria-t-il, il est temps d'appeler Dieu ici! »

« A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'une force surnaturelle me contraint de tomber à genoux, et m'incline la tête au pied du

lit d'Atala. Le prêtre ouvre un lieu secret où était renfermée une urne d'or, couverte d'un voile de soie ; il se prosterne et adore profondément. La grotte parut soudain illuminée ; on entendit dans les airs les paroles des anges et les frémissements des harpes célestes[1] ; et, lorsque le solitaire tira le vase sacré de son tabernacle, je crus voir Dieu lui-même sortir du flanc de la montagne.

« Le prêtre ouvrit le calice ; il prit entre ses deux doigts une hostie blanche comme la neige, et s'approcha d'Atala en prononçant des mots mystérieux. Cette sainte avait les yeux levés au ciel, en extase. Toutes ses douleurs parurent suspendues, toute sa vie se rassembla sur sa bouche ; ses lèvres s'entr'ouvrirent, et vinrent avec respect chercher le Dieu caché sous le pain mystique. Ensuite le divin vieillard trempe un peu de coton dans une huile consacrée ; il en frotte les tempes d'Atala, il regarde un moment la fille mourante, et tout à coup ces fortes paroles lui échappent : « Partez, âme chrétienne, allez rejoindre votre Créateur ! » Relevant alors ma tête abattue, je m'écriai en regardant le vase où était l'huile sainte : « Mon père, ce remède rendra-t-il la vie à Atala ? — Oui, mon fils, dit le vieillard en tombant dans mes bras, la vie éternelle ! » Atala venait d'expirer.

XI

FUNÉRAILLES D'ATALA

« Vers le soir, nous transportâmes ses précieux restes à une ouverture de la grotte qui donnait vers le nord. L'ermite les avait roulés dans une pièce de lin d'Europe, filé par sa mère : c'était le seul bien qui lui restât de sa patrie, et depuis longtemps il le destinait à son propre tombeau. Atala était couchée sur un gazon de sensitives de montagnes ; ses pieds, sa tête, ses épaules et une partie de son sein étaient découverts. On voyait dans ses cheveux une fleur de magnolia fanée... celle-là

1. L'abbé Morellet se demande ici non sans raison comment Chactas, qui était alors idolâtre et qui, maintenant encore, cinquante ans après la mort d'Atala, ne s'est pas converti au christianisme, « a pu apercevoir que toute l'humble grotte était remplie de la grandeur d'un trépas chrétien et comprendre ce que c'est qu'*un trépas chrétien*, etc. »

même que j'avais déposée sur le lit de la vierge, pour la rendre féconde. Ses lèvres, comme un bouton de rose cueilli depuis deux matins, semblaient languir et sourire. Dans ses joues d'une blancheur éclatante, on distinguait quelques veines bleues. Ses beaux yeux étaient fermés, ses pieds modestes étaient joints, et ses mains d'albâtre pressaient sur son cœur un crucifix d'ébène; le scapulaire de ses vœux [1] était passé à son cou. Elle paraissait enchantée par l'Ange de la mélancolie, et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe. Je n'ai rien vu de plus céleste. Quiconque eût ignoré que cette jeune fille avait joui de la lumière aurait pu la prendre pour la statue de la Virginité endormie [2].

« Le religieux ne cessa de prier toute la nuit. J'étais assis en silence au chevet du lit funèbre de mon Atala. Que de fois, durant son sommeil, j'avais supporté sur mes genoux cette tête charmante ! Que de fois je m'étais penché sur elle pour entendre et pour respirer son souffle ! Mais à présent aucun bruit ne sortait de ce sein immobile, et c'était en vain que j'attendais le réveil de la beauté !

« La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre [3]. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans le bois ce grand secret de mélancolie qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers [4]. De temps en temps, le religieux plongeait un rameau

1. Scapulaire donné à la jeune fille par le prêtre en présence duquel elle avait fait son vœu. « Le missionnaire, a dit Atala plus haut, prononça sur moi les paroles redoutables et me donna le scapulaire qui me lie pour jamais. »

2. Dans son tableau bien connu, Girodet n'a fait et n'avait à faire rien de mieux que de reproduire tout uniment le poète.

3. « Admirons ici le génie de Chateaubriand dans toute son originalité et sa beauté. Il trouve moyen d'ajouter encore quelque chose aux clairs de lune si délicieux et si élyséens de Bernardin de Saint-Pierre. Les siens ont quelque chose de plus mélancolique et comme de douloureux ». (Sainte-Beuve.)

4. Voici la critique que l'abbé Morellet fit de ce passage : « Un homme de sens, en lisant une phrase aussi recherchée et contournée, en reçoit-il quelques idées nettes? Delille, Saint-Lambert, Lemierre, Malfilâtre, ont fait de la nuit des descriptions pleines de charme, qui nous font éprouver cette douce mélancolie qu'inspire et nourrit l'aspect de l'astre de la nuit, poursuivant son cours paisible sur un ciel pur; mais aucun n'a dit que cette mélancolie était un secret; et si la lune le raconte, comment est-ce un secret ? et comment le raconte-t-elle aux vieux



fleuri dans une eau consacrée; puis, secouant la branche humide, il parfumait la nuit des baumes du ciel. Parfois il répétait sur un air antique quelque vers d'un vieux poète nommé *Job*, il disait :

« J'ai passé comme une fleur; j'ai séché comme l'herbe des champs.

« Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur? »

« Ainsi chantait l'ancien des hommes. Sa voix grave et un peu cadencée allait roulant dans le silence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortait de tous les échos, de tous les torrents, de toutes les forêts. Les roucoulements de la colombe de Virginie, la chute d'un torrent dans la montagne, les tintements de la cloche qui appelait les voyageurs, se mêlaient à ces chants funèbres, et l'on croyait entendre dans les Bocages de la mort le chœur lointain des décédés, qui répondait à la voix du solitaire[1].

« Cependant une barre d'or se forma dans l'Orient. Les éperviers criaient sur les rochers, et les martres rentraient dans le creux des ormes : c'était le signal du convoi d'Atala[2]. Je chargeai le corps sur mes épaules; l'ermite marchait devant moi, une bêche à la main. Nous commençâmes à descendre de rochers en rochers; la vieillesse et la mort ralentissaient également nos pas. A la vue du chien qui nous avait trouvés dans la forêt, et qui maintenant, bondissant de joie, nous traçait une autre route, je me mis à fondre en larmes. Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendait son

chênes et aux antiques rivages des mers plutôt qu'aux vallées profondes, aux montagnes et aux fleuves? » — Oh! le critique sensé! Mais trop sensé pour rien entendre à la poésie.

1. Ces beaux tableaux n'ont d'autre défaut que de sentir l'apprêt. Chateaubriand est un admirable, un merveilleux artiste; mais peut-être l'émotion de Chactas devrait-elle se traduire plus simplement. Trop de décor.

2. « La *barre d'or*, les *martres*, les *éperviers* donnant le signal de l'aurore sont de ces traits qui ne se trouvent point si on ne les a observés. C'est ce qui met à l'idéal même le sceau de la réalité. On croit en effet à la réalité des choses qui sont attestées par de tels signes caractéristiques surpris dans la nature. Quel dommage que celui qui savait les voir ne s'y soit pas tenu, et qu'il ait à tout instant excédé! » (Sainte-Beuve.) — Mais Chactas ne devait-il pas d'ailleurs être trop absorbé dans sa douleur pour remarquer ces éperviers et ces martres?

voile d'or sur mes yeux; souvent, pliant sous le fardeau, j'étais obligé de le déposer sur la mousse et de m'asseoir auprès, pour reprendre des forces[1]. Enfin, nous arrivâmes au lieu marqué par ma douleur; nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils! il eût fallu voir[2] un jeune sauvage et un vieil ermite à genoux l'un vis-à-vis de l'autre dans un désert, creusant avec leurs mains un tombeau pour une pauvre fille dont le corps était étendu près de là, dans la ravine desséchée d'un torrent!

Quand mon ouvrage fut achevé, nous transportâmes la beauté dans son lit d'argile. Hélas! j'avais espéré de préparer une autre couche pour elle! Prenant alors un peu de poussière dans ma main, et gardant un silence effroyable, j'attachai pour la dernière fois mes yeux sur le visage d'Atala. Ensuite je répandis la terre du sommeil sur un front de dix-huit printemps; je vis graduellement disparaître les traits de ma sœur, et ses grâces se cacher sous le rideau de l'éternité[3]; son sein surmonta quelque temps le sol noirci, comme un lis blanc s'élève au milieu d'une sombre argile : « Lopez[4],

1. Cf. *Manon Lescaut* : « J'étais déjà si proche de ma fin par l'affaiblissement que le jeûne et la douleur m'avaient causé, que j'eus besoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs fortes que j'avais apportées. » Ces *liqueurs fortes* marquent bien crûment la différence entre les funérailles de Manon et celles d'Atala. Dans Chateaubriand nous avons la vérité embellie, arrangée à son trait, et dans l'abbé Prévost c'est « la réalité nue ».

2. Chactas a l'air de « poser » devant son auditeur. Le tableau est pathétique dans sa grandiose simplicité; il le serait plus encore si l'on ne prétendait pas nous le faire admirer.

3. Cf. *Manon Lescaut* : « Il ne m'était pas difficile d'ouvrir la terre dans le lieu où je me trouvais; c'était une campagne couverte de sable. Je rompis mon épée pour m'en servir à creuser, mais j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse; j'y plaçai l'idole de mon cœur après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état qu'après l'avoir embrassée mille fois avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore près d'elle; je la considérai longtemps; je ne pouvais me résoudre à fermer sa fosse. Enfin, mes forces recommençant à s'affaiblir, et craignant d'en manquer tout à fait avant la fin de mon entreprise, j'ensevelis pour toujours dans le sein de la terre ce qu'elle avait porté de plus parfait et de plus aimable. Je me couchai ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le sable, et, fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le secours du ciel, et j'attendis la mort avec impatience ».

Que l'on compare les deux tableaux, et que l'art merveilleux de Chateaubriand ne fasse pas trop dédaigner la simplicité avec laquelle l'abbé Prévost exprime ce que le sentiment a de plus sincère et de plus pénétrant.

4. Que nous fait ici Lopez?

m'écriai-je alors, vois ton fils inhumer ta fille! » et j'achevai de couvrir Atala de la terre du sommeil.

« Nous retournâmes à la grotte, et je fis part au missionnaire du projet que j'avais formé de me fixer près de lui. Le saint, qui connaissait merveilleusement le cœur de l'homme, découvrit ma pensée et la ruse de ma douleur. Il me dit : « Chactas, fils d'Outalissi, tandis qu'Atala a vécu, je vous ai sollicité moi-même de demeurer auprès de moi; mais à présent votre sort est changé, vous vous devez à votre patrie. Croyez-moi, mon fils, les douleurs ne sont point éternelles; il faut tôt ou tard qu'elles finissent, parce que le cœur de l'homme est fini; c'est une de nos grandes misères : nous ne sommes pas même capables d'être longtemps malheureux [1]. Retournez au Meschacebé : allez consoler votre mère, qui vous pleure tous les jours, et qui a besoin de votre appui. Faites-vous instruire dans la religion de votre Atala, lorsque vous en trouverez l'occasion, et souvenez-vous que vous lui avez promis d'être vertueux et chrétien. Moi, je veillerai ici sur son tombeau. Partez, mon fils; Dieu, l'âme de votre sœur et le cœur de votre vieil ami vous suivront. »

« Telles furent les paroles de l'homme du rocher; son autorité était trop grande, sa sagesse trop profonde, pour ne lui obéir pas. Dès le lendemain, je quittai mon vénérable hôte qui, me pressant sur son cœur, me donna ses derniers conseils, sa dernière bénédiction et ses dernières larmes. Je passai au tombeau; je fus surpris d'y trouver une petite croix qui se montrait au-dessus de la mort, comme on aperçoit encore le mât d'un vaisseau qui a fait naufrage. Je jugeai que le solitaire était venu prier au tombeau pendant la nuit; cette

1. « Le même critique, M. l'abbé Morellet, s'est encore élevé contre cette pensée, comme fausse et paradoxale. Il prétend que cette sorte d'incapacité de l'homme pour la douleur est au contraire un des grands biens de la vie... Je remarquerai que l'habile grammairien me semble ici confondre les mots. Je n'ai pas dit : « C'est une de nos grandes *infortunes* », ce qui serait faux, sans doute, mais : « C'est une de nos grandes *misères* », ce qui est très vrai. Eh ! qui ne sent que cette impuissance ou est le cœur de l'homme de nourrir longtemps un sentiment, même celui de la douleur, est la preuve la plus complète de sa stérilité, de son indigence, de sa *misère ?* » (Chateaubriand, *Préface d'Atala et de René*, édit. de 1805).

marque d'amitié et de religion fit couler mes pleurs en abondance. Je fus tenté de rouvrir la fosse, et de voir encore une fois ma bien-aimée; une crainte religieuse me retint. Je m'assis sur la terre fraîchement remuée. Un coude appuyé sur mes genoux, et la tête soutenue dans ma main, je demeurai enseveli dans la plus amère rêverie. O René! c'est là que je fis pour la première fois des réflexions sérieuses sur la vanité de nos jours et la plus grande vanité de nos projets! Eh, mon enfant! qui ne les a point faites ces réflexions? Je ne suis plus qu'un vieux cerf blanchi par les hivers; mes ans le disputent à ceux de la corneille; eh bien! malgré tant de jours accumulés sur ma tête, malgré une si longue expérience de la vie, je n'ai point encore rencontré d'homme qui n'eût été trompé dans ses rêves de félicité, point de cœur qui n'entretînt une plaie cachée. Le cœur le plus serein en apparence ressemble au puits naturel de la savane Alachua : la surface en paraît calme et pure; mais, quand vous regardez au fond du bassin, vous apercevez un large crocodile, que le puits nourrit dans ses eaux[1].

« Ayant ainsi vu le soleil se lever et se coucher sur ce lieu de douleur, le lendemain, au premier cri de la cigogne, je me préparai à quitter la sépulture sacrée. J'en partis comme de la borne d'où je voulais m'élancer dans la carrière de la vertu. Trois fois j'évoquai l'âme d'Attala; trois fois le Génie du désert répondit à mes cris sous l'arche funèbre. Je saluai ensuite l'Orient, et je découvris au loin, dans les sentiers de la montagne, l'ermite qui se rendait à la cabane de quelque infortuné. Tombant à genoux et embrassant étroitement la fosse, je m'écriai : « Dors en paix, dans cette terre étrangère, fille trop malheureuse! Pour prix de ton amour, de ton exil et de la mort, tu vas être abandonnée, même de Chactas! » Alors, versant des flots de larmes, je me séparai de la fille de Lopez, alors je m'arrachai de ces lieux, laissant au pied du monument de la nature un monument plus auguste : l'humble tombeau de la vertu. »

1. Cf. p. 59. « Ce crocodile-là ne cessa jamais d'habiter au fond du cœur de René, et il s'y réveillait à chaque moment qui aurait pu être du bonheur. » (Sainte-Beuve.



ÉPILOGUE

Chactas, fils d'Outalissi le Natchez, a fait cette histoire pour René l'Européen. Les pères l'ont redite aux enfants, et moi, voyageur aux terres lointaines, j'ai fidèlement rapporté ce que les Indiens m'en ont appris. Je vis dans ce récit le tableau du peuple chasseur et du peuple laboureur [1], la religion, première législatrice des hommes, les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux, opposés aux lumières, à la charité et au véritable esprit de l'Évangile, les combats des passions et des vertus dans un cœur simple, enfin le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible, l'amour et la mort [2].

Quand un Siminole me raconta cette histoire, je la trouvai fort instructive et parfaitement belle, parce qu'il y mit la fleur du désert, la grâce de la cabane et une simplicité à conter la douleur que je ne me flatte pas d'avoir conservées [3]. Mais une chose me restait à savoir. Je demandais ce qu'était devenu le père Aubry, et personne ne pouvait me le dire. Je l'aurais toujours ignoré, si la Providence, qui conduit tout, ne m'avait découvert ce que je cherchais. Voici comme la chose se passa :

J'avais parcouru les rivages du Meschacebé, qui formaient autrefois la barrière méridionale de la Nouvelle-France, et

1. Allusion au « chant » de ce « poème » intitulé *les Laboureurs*, dans lequel l'auteur montre ce qu'il appelle le triomphe du christianisme sur la vie sauvage, c'est-à-dire l'Indien se civilisant à la voix de la religion. « Là (dans le village de la Mission) régnait le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la nature : au coin d'une cyprière de l'antique désert on découvrait une culture naissante ; les épis roulaient à flots d'or sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un été remplaçait l'arbre de trois siècles. Partout on voyait les forêts livrées aux flammes pousser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines..., » etc.

2. Dans tout cet épilogue, et particulièrement dès ces premières lignes, se trahit la préoccupation de rattacher *Atala*, qui n'est, à vrai dire, qu'un roman d'amour, au « triomphe » de ce christianisme dont Chateaubriand s'est fait depuis peu l'orateur.

3. On ne saurait dire qu'*Atala* ne soit pas simple, dans ses plus belles parties tout au moins ; mais, là même, cette simplicité est celle d'un artiste qui en recherche l'effet.

j'étais curieux de voir au nord l'autre merveille de cet empire, la cataracte de Niagara. J'étais arrivé tout près de cette chute, dans l'ancien pays des Agannonsioni[1], lorsqu'un matin, en traversant une plaine, j'aperçus une femme assise sous un arbre, et tenant un enfant mort sur ses genoux. Je m'approchai doucement de la jeune mère, et je l'entendis qui disait :

« Si tu étais resté parmi nous, cher enfant, comme ta main eût bandé l'arc avec grâce ! Ton bras eût dompté l'ours en fureur; et, sur le sommet de la montagne, tes pas auraient défié le chevreuil à la course. Blanche hermine du rocher, si jeune, être allé dans le pays des âmes ! Comment feras-tu pour y vivre ? Ton père n'y est point pour t'y nourrir de sa chasse. Tu auras froid, et aucun esprit ne te donnera des peaux pour te couvrir. Oh ! il faut que je me hâte de t'aller rejoindre, pour te chanter des chansons et te présenter mon sein. »

Et la jeune mère chantait d'une voix tremblante, balançait l'enfant sur ses genoux, humectait ses lèvres du lait maternel, et prodiguait à la mort tous les soins qu'on donne à la vie.

Cette femme voulait faire sécher le corps de son fils sur les branches d'un arbre, selon la coutume indienne, afin de l'emporter ensuite aux tombeaux de ses pères. Elle dépouilla donc le nouveau-né, et, respirant quelques instants sur sa bouche, elle dit : « Ame de mon fils, âme charmante, ton père t'a créée jadis sur mes lèvres par un baiser; hélas ! les miens n'ont pas le pouvoir de te donner une seconde naissance. » Ensuite elle découvrit son sein, et embrassa ces restes glacés, qui se fussent ranimés au feu du cœur maternel, si Dieu ne s'était réservé le souffle qui donne la vie.

Elle se leva, et chercha des yeux un arbre sur les branches duquel elle pût exposer son enfant. Elle choisit un érable à fleurs rouges, festonné de guirlandes d'apios, et qui exhalait les parfums les plus suaves. D'une main elle en abaissa les rameaux inférieurs, de l'autre elle y plaça le corps; lais-

1. Les Iroquois.

sant alors échapper la branche, la branche retourna à sa position naturelle, emportant la dépouille de l'innocence, cachée dans un feuillage odorant. Oh! que cette coutume indienne est touchante. Je vous ai vus dans vos campagnes désolées, pompeux monuments des Crassus et des Césars, et je vous préfère encore ces tombeaux aériens du sauvage, ces mausolées de fleurs et de verdure que parfume l'abeille, que balance le zéphyr, et où le rossignol bâtit son nid et fait entendre sa plaintive mélodie. Si c'est la dépouille d'une jeune fille que la main d'un amant a suspendue à l'arbre de la mort, si ce sont les restes d'un enfant chéri qu'une mère a placés dans la demeure des petits oiseaux, le charme redouble encore. Je m'approchai de celle qui gémissait au pied de l'érable; je lui imposai les mains sur la tête, en poussant les trois cris de douleur. Ensuite, sans lui parler, prenant comme elle un rameau, j'écartai les insectes qui bourdonnaient autour du corps de l'enfant. Mais je me donnai de garde d'effrayer une colombe voisine. L'Indienne lui disait : « Colombe, si tu n'es pas l'âme de mon fils qui s'est envolée, tu es sans doute une mère qui cherche quelque chose pour faire un nid. Prends de ces cheveux, que je ne laverai plus dans l'eau d'esquine ; prends-en pour coucher tes petits : puisse le grand Esprit te les conserver ! »

Cependant la mère pleurait de joie en voyant la politesse de l'étranger. Comme nous faisions ceci, un jeune homme approcha : « Fille de Céluta, retire notre enfant, nous ne séjournerons pas plus longtemps ici, et nous partirons au premier soleil. » Je dis alors : « Frère, je te souhaite un ciel bleu, beaucoup de chevreuils, un manteau de castor, et l'espérance[1]. Tu n'es donc pas de ce désert? — Non, répondit le jeune homme, nous sommes des exilés, et nous allons chercher une patrie. » En disant cela, le guerrier baissa la tête dans son sein, et avec le bout de son arc il abattait la tête des fleurs. Je vis qu'il y avait des larmes au fond de cette histoire,

1. Affectation visible. Cf. M. Jourdain dans *le Bourgeois gentilhomme* : « Monsieur, je vous souhaite la force des serpents et la prudence des lions... Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri. »

et je me tus. La femme retira son fils des branches de l'arbre, et elle le donna à porter à son époux. Alors je dis : « Voulez-vous me permettre d'allumer votre feu cette nuit ? — Nous n'avons point de cabane, reprit le guerrier; si vous voulez nous suivre, nous campons au bord de la chute. — Je le veux bien, » répondis-je, et nous partîmes ensemble.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié, et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Érié jusqu'au Saut, le fleuve accourt, par une pente rapide, et au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante ; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles entraînés par le courant d'air descendent en tournoyant au fond du gouffre [1] ; et des carcajous [2] se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours [3].

1. Cf., p. 66, les ours enivrés de raisin qui chancellent sur les branches d'un arbre. C'est ici le même défaut.

2. *Carcajous*. Cf. p. 70, note 5.

3. Chateaubriand prétend ajouter cette épilogue à *Atala* pour nous faire savoir ce qu'était devenu le père Aubry. Mais voilà déjà deux tableaux qui n'ont aucun rapport avec le vieux missionnaire : tableau de la mère indienne suspendant son enfant mort aux branches d'un érable, tableau de la cataracte du Niagara. Ce sont deux « morceaux choisis ».

Tandis qu'avec un plaisir mêlé de terreur je contemplais ce spectacle [1], l'Indienne et son époux me quittèrent. Je les cherchai en remontant le fleuve au-dessus de la chute, et bientôt je les trouvai dans un endroit convenable à leur deuil. Ils étaient couchés sur l'herbe avec des vieillards, auprès de quelques ossements humains enveloppés dans des peaux de bêtes. Étonné de tout ce que je voyais depuis quelques heures, je m'assis auprès de la jeune mère, et je lui dis : Qu'est-ce que tout ceci, ma sœur? » Elle me répondit : « Mon frère, c'est la terre de la patrie, ce sont les cendres de nos aïeux, qui nous suivent dans notre exil. — Et comment, m'écriai-je, avez-vous été réduits à un tel malheur? » La fille de Céluta repartit : « Nous sommes les restes des Natchez. Après le massacre que les Français firent de notre nation pour venger leurs frères, ceux de nos frères qui échappèrent aux vainqueurs trouvèrent un asile chez les Chikassas, nos voisins. Nous y sommes demeurés assez longtemps tranquilles; mais il y a sept lunes que les blancs de la Virginie se sont emparés de nos terres, en disant qu'elles leur ont été données par un roi d'Europe. Nous avons levé les yeux au ciel, et, chargés des restes de nos aïeux, nous avons pris notre route à travers le désert [2]. Je suis accouchée pendant la marche; et comme mon lait était mauvais, à cause de la douleur, il a fait mourir mon enfant. » En disant cela, la jeune mère essuya ses yeux avec sa chevelure; je pleurais aussi [3]...

Comme l'Indienne achevait de prononcer ces mots, je me levai, je m'approchai des cendres sacrées [4], et me prosternai devant elles en silence. Puis, m'éloignant à grands pas, je

1. Pour la description de la cataracte, Cf. *Mém. d'outre-tombe*, édit. Crouzet, t. I, p. 415, sqq.

2. Tout ceci relève d'une autre inspiration que celle du christianisme. C'est plutôt celle de *la Nuit chez les Sauvages de l'Amérique*. Cf. p. 25. Évidemment ces Indiens qui, dépouillés et chassés par les blancs, prennent la route de l'exil en levant les yeux au ciel, Chateaubriand voulait opposer en eux la « nature » à la « civilisation. »

3. L'Indienne apprend ici à l'auteur que Chactas et René ont péri dans le massacre des Natchez, et que le père Aubry a été brûlé par les Chéroquois.

4. Les cendres qu'emportent avec eux les Indiens, les cendres de leurs aïeux, et, avec elles, celles de Chactas et du père Aubry.

m'écriai : « Ainsi passe sur la terre tout ce qui fut bon, vertueux, sensible ! Homme, tu n'es qu'un songe rapide, un rêve douloureux ; tu n'existes que par le malheur ; tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton âme et l'éternelle mélancolie de ta pensée[1] ! »

Ces réflexions m'occupèrent toute la nuit. Le lendemain, au point du jour, mes hôtes me quittèrent. Les jeunes guerriers ouvraient la marche, et les épouses la fermaient ; les premiers étaient chargés des saintes reliques ; les secondes portaient leurs nouveau-nés : les vieillards cheminaient lentement au milieu, placés entre leurs aïeux et leur postérité, entre les souvenirs et l'espérance, entre la patrie perdue et la patrie à venir. Oh ! que de larmes sont répandues lorsqu'on abandonne ainsi la terre natale, lorsque du haut de la colline de l'exil on découvre pour la dernière fois le toit où l'on fut nourri et le fleuve de la cabane qui continue de couler tristement à travers les champs solitaires de la patrie !

Indiens infortunés que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau-Monde avec les cendres de vos aïeux, vous qui m'aviez donné l'hospitalité malgré votre misère, je ne pourrais vous la rendre aujourd'hui, car j'erre, ainsi que vous, à la merci des hommes ; et, moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères.

1. Nous reconnaissons l'accent pénétrant, le cri d'aigle blessé (comme je l'ai dit ailleurs de Pascal), — blessé de la blessure que certains cœurs apportent en naissant. Ce cri va se prolonger et retentir dans tout *René*. (Sainte-Beuve.)

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME[1]



L'EXTRÊME-ONCTION

Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre ; venez voir mourir le fidèle. Cet homme n'est plus l'homme du monde, il n'appartient plus à son pays ; toutes

1. Cf. l'article de Fontanes, paru dans le *Mercure* du 16 avril 1802 et reproduit par le *Moniteur* du 18 : « Cet ouvrage longtemps attendu, et commencé dans des jours d'oppression et de douleur, paraît quand tous les maux se réparent et quand toutes les persécutions finissent. Il ne pouvait être publié dans des circonstances plus favorables... Le nouvel orateur du christianisme va retrouver tout ce qu'il regrettait. Du fond de la solitude où son imagination s'était réfugiée, il entendait naguère la chute de nos autels : il peut assister maintenant à leurs solennités renouvelées. La religion, dont la majesté s'est accrue par ses souffrances, revient d'un long exil dans ses sanctuaires déserts, au milieu de la victoire et de la paix, dont elle affermit l'ouvrage, etc., etc... On accueillera donc avec un intérêt universel le jeune écrivain qui ose rétablir l'autorité des ancêtres et les traditions des âges. Son entreprise doit plaire à tous et n'alarmer personne, car il s'occupe encore plus d'attacher l'âme que de forcer la conviction. Il cherche les tableaux sublimes plus que les raisonnements victorieux ; il sent et ne dispute pas, » etc.

Il ne sera pas inutile de donner ici le plan général de l'ouvrage. Le *Génie du Christianisme* se divise en quatre parties. La première, intitulée *Dogmes et Doctrines*, comprend six livres : Mystères et Sacrements, Vertus et Lois morales, Vérités de l'Écriture (Chute de l'Homme), Suite des Vérités de l'Écriture (Objections contre le système de Moïse), Existence de Dieu prouvée par les merveilles de la nature, Immortalité de l'âme prouvée par la morale et le sentiment. La seconde, intitulée *Poétique du Christianisme*, comprend cinq livres : Vue générale des épopées chrétiennes, Poésie dans ses rapports avec les hommes (Caractères), suite de la Poésie dans ses rapports avec les hommes (Passions), de la Poésie dans ses rapports avec les êtres surnaturels, la Bible et Homère. Le troisième, intitulée *Beaux-Arts et Littérature*, comprend cinq livres : Beaux-Arts, Philosophie, Histoire, Éloquence, Harmonie de la religion chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain. La quatrième et dernière partie, intitulée *Culte*, comprend six livres : Églises, Ornements, Chants, Prières, Solennités, etc., Tombeaux, Vue générale du clergé, Missions, Ordres militaires de Chevalerie, Services rendus à la société par le clergé et la religion chrétienne en général.

Dans le plan primitif, la seconde et la troisième partie avaient chacune six livres

ses relations avec la société cessent[1]. Pour lui le calcul par le temps finit, et il ne date plus que de la grande ère de l'éternité. Un prêtre assis à son chevet le console. Ce ministre saint s'entretient avec l'agonisant de l'immortalité de son âme; et la scène sublime que l'antiquité entière n'a présentée qu'une seule fois, dans le premier de ses philosophes mourants[2], cette scène se renouvelle chaque jour sur l'humble grabat du dernier des chrétiens qui expire.

Enfin le moment suprême est arrivé; un sacrement a ouvert à ce juste les portes du monde, un sacrement va les clore; la religion le balança dans le berceau de la vie, ses beaux chants et sa main maternelle l'endormiront encore dans le berceau de la mort. Elle prépare le baptême de cette seconde naissance; mais ce n'est plus l'eau qu'elle choisit, c'est l'huile, emblème de l'incorruptibilité céleste. Le sacrement libérateur rompt peu à peu les attaches du fidèle; son âme, à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage. Déjà il entend les concerts des séraphins; déjà il est prêt à s'envoler vers les régions où l'invite cette Espérance divine, fille de la Vertu et de la Mort. Cependant l'Ange de la paix, descendant vers ce juste, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués, et les ferme délicieusement à la lumière. Il meurt, et l'on n'a point entendu son dernier soupir;

comme les deux autres. *René* formait un livre de la seconde, et *Atala* un livre de la troisième.

On voit par cette division ce que l'ouvrage dans son ensemble a d'arbitrairement symétrique. Cette symétrie, tout extérieure et décorative, contente l'œil sans donner satisfaction à l'esprit, qui chercherait en vain dans le *Génie du Christianisme* une unité vraiment intime et profonde.

1. Chateaubriand avait dit au début : « Sublime par l'antiquité de ses souvenirs, qui remontent au berceau du monde, ineffable dans ses mystères, adorable dans ses sacrements, intéressant dans son histoire, céleste dans sa morale, riche et charmant dans ses pompes, il (le christianisme) réclame toutes les sortes de peintures. » *Le Génie du Christianisme* n'est pas un livre de doctrine. Il faut le prendre tel que l'auteur nous le donne. Artiste et non docteur, Chateaubriand en fait une série de tableaux. Celui qu'on va lire est un des plus admirables qui s'y trouvent; mais, comme dans presque tous les autres, on y sent quelque artifice, le parti pris d'arrangement et d'apprêt. Ce *venez voir le plus beau spectacle*, etc., suffit à nous mettre en défiance. C'est presque comme si le peintre lui-même nous disait en parlant de son œuvre : Venez voir le plus beau tableau, etc.

2. Socrate. Cf. *Phédon* de Platon.

il meurt, et, longtemps, après qu'il n'est plus, ses amis font silence autour de sa couche, car ils croient qu'il sommeille encore : tant ce chrétien a passé avec douceur [1]!

LE SERPENT

Le serpent s'associe naturellement aux idées morales ou religieuses, comme par une suite de l'influence qu'il eut sur nos destinées : objet d'horreur ou d'adoration, les hommes ont pour lui une haine implacable, ou tombent devant son génie; le mensonge l'appelle, la prudence le réclame, l'envie le porte dans son cœur, et l'éloquence à son caducée [2]. Aux enfers, il arme les fouets des furies; au ciel, l'éternité en fait son symbole [3]. Il possède encore l'art de séduire l'innocence; ses regards enchantent [4] les oiseaux dans les airs; et, sous la fougère de la crèche, la brebis lui abandonne son lait. Mais il se laisse lui-même charmer par de doux sons; et, pour le dompter, le berger n'a besoin que de sa flûte.

Au mois de juillet 1791, nous voyagions dans le Haut-Canada, avec quelques familles sauvages de la nation des Onontagués. Un jour que nous étions arrêtés dans une grande plaine, au bord de la rivière Génésie, un serpent à sonnettes entra dans notre camp. Il y avait parmi nous un Canadien qui jouait de la flûte; il voulut nous divertir, et s'avança contre le serpent, avec son arme d'une nouvelle espèce. A l'approche de son ennemi, le reptile se forme en spirale, aplatit sa tête, enfle ses joues, contracte ses lèvres, découvre ses dents empoisonnées et sa gueule sanglante; il brandit sa double langue comme deux flammes; ses yeux sont deux charbons ardents; son corps, gonflé de rage, s'abaisse et s'élève comme les soufflets

1. Hé quoi? tous les chrétiens passent-ils donc aussi doucement?

2. Allusion à Mercure, dieu de l'éloquence, représenté avec un caducée (branche de laurier ou d'olivier surmontée de deux ailes et entourée de deux serpents qui s'entrelacent). Mais ce n'est pas comme dieu de l'éloquence que Mercure a cet attribut, c'est comme dieu du commerce : les serpents y symbolisent la prudence et la ruse.

3. Un serpent qui se mord la queue.

4. Dans le sens de *fasciner*.

d'une forge; sa peau, dilatée, devient terne et écailleuse; et sa queue, dont il sort un bruit sinistre, oscille avec tant de rapidité, qu'elle ressemble à une légère vapeur.

Alors le Canadien commence à jouer sur sa flûte; le serpent fait un mouvement de surprise, et retire la tête en arrière. A mesure qu'il est frappé de l'effet magique, ses yeux perdent leur âpreté, les vibrations de sa queue se ralentissent, et le bruit qu'elle fait entendre s'affaiblit et meurt peu à peu. Moins perpendiculaires sur leur ligne spirale, les orbes du serpent charmé[1] s'élargissent, et viennent tour à tour se poser sur la terre, en cercles concentriques. Les nuances d'azur, de vert, de blanc et d'or reprennent leur éclat sur sa peau frémissante; et, tournant légèrement la tête, il demeure immobile dans l'attitude de l'attention et du plaisir.

Dans ce moment le Canadien marche quelques pas, en tirant de sa flûte des sons doux et monotones; le reptile baisse son cou nuancé, entr'ouvre, avec sa tête, les herbes fines, et se met à ramper sur les traces du musicien qui l'entraîne, s'arrêtant lorsqu'il s'arrête, et recommençant à le suivre quand il recommence à s'éloigner. Il fut ainsi conduit hors de notre camp, au milieu d'une foule de spectateurs tant sauvages qu'européens, qui en croyaient à peine leurs yeux : à cette merveille de la mélodie, il n'y eut qu'une seule voix dans l'assemblée, pour qu'on laissât le merveilleux serpent s'échapper[2].

LE DÉLUGE

En ce temps-là la race humaine fut presque anéantie. Toutes les querelles des nations finirent, toutes les révolutions cessèrent. Rois, peuples, armées ennemies suspendirent leurs haines sanglantes, et s'embrassèrent saisis d'une mortelle frayeur. Les temples se remplirent de suppliants, qui avaient

1. Dans le même sens que *charmeur* (de serpents).
2. Il faut savoir que, si Chateaubriand peint les mœurs du serpent dans ce chapitre, c'est pour y trouver, comme il dit, des inductions en faveur de la vérité de l'Écriture.

peut-être renié la Divinité toute leur vie; mais la Divinité les renia à son tour, et bientôt on annonça que l'Océan tout entier était aussi à la porte des temples. En vain les mères se sauvèrent avec leurs enfants sur le sommet des montagnes; en vain l'amant crut trouver un abri pour sa maîtresse dans la même grotte où il avait trouvé un asile pour ses plaisirs; en vain les amis disputèrent aux ours effrayés la cime des chênes; l'oiseau même, chassé de branche en branche par le flot toujours croissant, fatigua inutilement ses ailes sur des plaines d'eau sans rivages. Le soleil, qui n'éclairait plus que la mort au travers des nues livides, se montrait terne et violet comme un énorme cadavre noyé dans les cieux; les volcans s'éteignirent, en vomissant de tumultueuses fumées; et l'un des quatre éléments, le feu, périt avec la lumière.

Ce fut alors que le monde se couvrit d'horribles ombres, d'où sortaient d'effrayantes clameurs; ce fut alors qu'au milieu des humides ténèbres, le reste des êtres vivants, le tigre et l'agneau, l'aigle et la colombe, le reptile et l'insecte, l'homme et la femme [1], gagnèrent tous ensemble la roche la plus escarpée du globe : l'Océan les y suivit, et, soulevant autour d'eux sa menaçante immensité, fit disparaître sous ses solitudes orageuses le dernier point de la terre.

Dieu, ayant accompli sa vengeance, dit aux mers de rentrer dans l'abîme; mais il voulut imprimer sur ce globe des traces éternelles de son courroux : les dépouilles de l'éléphant des Indes s'entassèrent dans les régions de la Sibérie; les coquillages magellaniques vinrent s'enfouir dans les carrières de la France; des bancs entiers de corps marins s'arrêtèrent au sommet des Alpes, du Taurus et des Cordillères, et ces montagnes elles-mêmes furent les monuments que Dieu laissa dans les trois mondes pour marquer son triomphe sur les impies, comme un monarque plante un trophée dans le champ où il a défait ses ennemis.

Dieu ne se contenta pas de ces attestations générales de sa colère passée : sachant combien l'homme perd aisément la

1. Après *le tigre et l'agneau*, *l'aigle et la colombe*, etc., *l'homme et la femme* est d'un bizarre effet.

mémoire du malheur, il en multiplia les souvenirs dans sa demeure. Le soleil n'eut plus pour trône au matin, et pour lit au soir, que l'élément humide, où il sembla s'éteindre tous les jours, ainsi qu'au temps du déluge. Souvent les nuages du ciel imitèrent des vagues amoncelées, des sables ou des écueils blanchissants[1]. Sur la terre, les rochers laissèrent tomber des cataractes : la lumière de la lune, les vapeurs blanches du soir, couvrirent quelquefois les vallées des apparences d'une nappe d'eau; il naquit dans les lieux les plus arides des arbres dont les branches affaissées pendirent pesamment vers la terre, comme si elles sortaient encore toutes trempées du sein des ondes; deux fois par jour la mer reçut ordre de se lever de nouveau dans son lit, et d'envahir ses grèves; les antres des montagnes conservèrent de sourds bourdonnements et des voix lugubres; la cime des bois présenta l'image d'une mer roulante, et l'Océan sembla avoir laissé ses bruits dans la profondeur des forêts[2].

SPECTACLE GÉNÉRAL DE L'UNIVERS

Il est un Dieu; les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance, et l'Océan déclare son immensité. L'homme seul a dit : Il n'y a point de Dieu[3].

Il n'a donc jamais, celui-là, dans ses infortunes, levé les

1. Comment prendre au sérieux de pareilles billevesées? Chateaubriand compromet trop souvent la cause dont il s'est fait l'avocat par des fantaisies que ne tolérait pas la gravité du sujet.

2. La page est belle sans doute; mais Chateaubriand espère-t-il nous faire croire au déluge à l'aide de tels arguments?

3. Le chapitre XXXI de la seconde partie de l'*Essai* commence ainsi : « Il est un Dieu. Les herbes de la vallée et les cèdres du Liban le bénissent, l'insecte bruit ses louanges, et l'éléphant le salue au lever du soleil; les oiseaux le chantent dans le feuillage, le vent le murmure dans les forêts, la foudre tonne sa puissance et l'Océan déclare son immensité; l'homme seul a dit : Il n'y a point de Dieu. » Chateaubriand mit en note dans l'édition de 1826 : « J'ai repris ces images et ces descriptions pour le *Génie du Christianisme*, où on les retrouve plus pures et plus correctes ».

yeux vers le ciel, ou, dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre ? La nature est-elle si loin de lui qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il le simple résultat du hasard ? Mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait[1] ?

On pourrait dire que l'homme est la *pensée manifestée de Dieu*, et que l'univers est *son imagination rendue sensible*. Ceux qui ont admis la beauté de la nature comme preuve d'une intelligence supérieure auraient dû faire remarquer une chose qui agrandit prodigieusement la sphère des merveilles : c'est que le mouvement et le repos, les ténèbres et la lumière, les saisons, la marche des astres, qui varient les décorations du monde, ne sont pourtant successifs qu'en apparence, et sont permanents en réalité. La scène qui s'efface pour nous se colore pour un autre peuple ; ce n'est pas le spectacle, c'est le spectateur qui change. Ainsi Dieu a su réunir dans son ouvrage la durée *absolue* et la durée *progressive* : la première est placée dans le *temps*, la seconde dans l'*étendue* ; par celle-là, les grâces de l'univers sont unes, infinies, toujours les mêmes ; par celle-ci, elles sont multiples, finies et renouvelées : sans l'une il n'y eût point eu de grandeur dans la création ; sans l'autre il y eût eu monotonie.

Ici le temps se montre à nous sous un rapport nouveau ; la moindre de ses fractions devient un *tout complet*, qui comprend tout, et dans lequel toutes choses se modifient, depuis la

1. Toute cette partie de l'ouvrage, si l'argumentation en avait quelque valeur, démontrerait, non pas la vérité du christianisme, mais tout simplement l'existence d'un Dieu. On sait d'ailleurs que la preuve des causes finales, comme on dit en théodicée, a été singulièrement infirmée par la philosophie moderne. Kant en a fait une critique décisive. En admettant même que « l'ordre de l'univers » ne soit pas tout simplement un effet de forces livrées à elles-mêmes qui se font équilibre les unes aux autres, tout ce que l'argument des « causes-finaliers » pourrait démontrer, c'est qu'il y aurait dans le monde une intelligence consciente ou inconsciente. Mais que cette intelligence soit un Dieu parfait, voilà qui reste à prouver. Pour prétendre que l'arrangement de l'univers nous révèle une cause vraiment parfaite, il faudrait que cet univers se révélât à nous comme le tout le plus parfait possible, et pour cela que nous connussions tous les mondes possibles, c'est-à-dire que nous eussions l'omniscience. Or, non seulement nous ne connaissons pas tous les mondes possibles, mais de ce monde même nous ne connaissons qu'une très petite partie, et, dans la partie qui nous est connue, beaucoup de mal se mêle à beaucoup de bien.

mort d'un insecte jusqu'à la naissance d'un monde : chaque minute est en soi une petite éternité. Réunissez donc en un même moment, par la pensée, les plus beaux accidents de la nature ; supposez que vous voyez à la fois toutes les heures du jour et toutes les saisons, un matin de printemps et un matin d'automne, une nuit semée d'étoiles et une nuit couverte de nuages, des prairies émaillées de fleurs, des forêts dépouillées par les frimas, des champs dorés par les moissons. Vous aurez alors une idée juste du spectacle de l'univers. Tandis que vous admirez ce soleil qui se plonge sous les voûtes de l'occident, un autre observateur le regarde sortir des régions de l'aurore. Par quelle inconcevable magie ce vieil astre qui s'endort fatigué et brûlant dans la poudre du soir, est-il en ce moment même ce jeune astre qui s'éveille humide de rosée dans les voiles blanchissants de l'aube ? A chaque moment de la journée le soleil se lève, brille à son zénith, et se couche sur le monde ; ou plutôt nos sens nous abusent, et il n'y a ni orient, ni midi, ni occident vrai. Tout se réduit à un point fixe d'où le flambeau du jour fait éclater à la fois trois lumières en une seule substance. Cette triple splendeur est peut-être ce que la nature a de plus beau ; car, en nous donnant l'idée de la perpétuelle magnificence et de la toute-puissance de Dieu, elle nous montre aussi une image éclatante de sa glorieuse Trinité[1].

Conçoit-on bien ce que serait une scène de la nature, si elle était abandonnée au seul mouvement de la matière[2] ? Les nuages, obéissant aux lois de la pesanteur, tomberaient perpendiculairement sur la terre, ou monteraient en pyramides dans les airs ; l'instant d'après, l'atmosphère serait trop épaisse ou trop raréfiée pour les organes de la respiration. La lune, trop près ou trop loin de nous, tour à tour serait invisible, tour à tour se montrerait sanglante, couverte de taches énormes, ou remplissant seule de son orbe démesuré le dôme céleste. Saisie

1. Pas besoin d'insister sur ce qu'il y a là de puéril. Au reste, toute la partie dogmatique dans le *Génie du Christianisme* est non seulement faible, mais vaine et bien souvent absurde ou ridicule.

2. Chateaubriand invente ici je ne sais quel antagonisme bien singulier entre les lois de la nature et l'auteur de ces lois.

comme d'une étrange folie, elle marcherait d'éclipses en éclipses, ou, se roulant d'un flanc sur l'autre, elle découvrirait enfin cette autre face que la terre ne connaît pas. Les étoiles sembleraient frappées du même vertige; ce ne serait plus qu'une suite de conjonctions effrayantes : tout à coup un signe d'été serait atteint par un signe d'hiver; le Bouvier conduirait les Pléiades, et le Lion rugirait dans le Verseau; là des astres passeraient avec la rapidité de l'éclair, ici ils pendraient immobiles ; quelquefois, se pressant en groupes, ils formeraient une nouvelle voie lactée; puis, disparaissant tous ensemble, et déchirant le rideau des mondes, selon l'expression de Tertullien, ils laisseraient apercevoir les abîmes de l'éternité.

Mais de pareils spectacles n'épouvanteront point les hommes avant le jour où Dieu, lâchant les rênes de l'univers, n'aura besoin, pour le détruire, que de l'abandonner.

NIDS DES OISEAUX

Une admirable providence se fait remarquer dans les nids des oiseaux. On ne peut contempler sans être attendri cette bonté divine qui donne l'industrie au faible, et la prévoyance à l'insouciant.

Aussitôt que les arbres ont développé leurs fleurs, mille ouvriers commencent leurs travaux. Ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur, ceux-là maçonnent des bâtiments aux fenêtres d'une église ; d'autres dérobent un crin à une cavale, ou le brin de laine que la brebis a laissé suspendu à la ronce. Il y a des bûcherons qui croisent des branches dans la cime d'un arbre; il y a des filandières qui recueillent la soie sur un chardon. Mille palais s'élèvent, et chaque palais est un nid; chaque nid voit des métamorphoses charmantes : un œuf brillant, ensuite un petit couvert de duvet. Ce nourrisson prend des plumes; sa mère lui apprend à se soulever sur sa couche. Bientôt il va jusqu'à se percher sur le bord de son berceau, d'où il jette un premier coup d'œil sur la nature. Effrayé et ravi, il se précipite parmi ses

frères, qui n'ont point encore vu ce spectacle; mais, rappelé par la voix de ses parents, il sort une seconde fois de sa couche, et ce jeune roi des airs, qui porte encore la couronne de l'enfance autour de sa tête, ose déjà contempler le vaste ciel, la cime ondoyante des pins et les abîmes de verdure au-dessous du chêne paternel. Et pourtant, tandis que les forêts se réjouissent en recevant leur nouvel hôte, un vieil oiseau, qui se sent abandonné de ses ailes, vient s'abattre auprès d'un courant d'eau; là, résigné et solitaire, il attend tranquillement la mort au bord du même fleuve où il chanta ses amours, et dont les arbres portent encore son nid et sa postérité harmonieuse.

C'est ici le lieu de remarquer une autre loi de la nature. Dans la classe des petits oiseaux, les œufs sont ordinairement peints d'une des couleurs dominantes du mâle. Le bouvreuil niche dans les aubépines, dans les groseillers et dans les buissons de nos jardins; ses œufs sont ardoisés comme la chape de son dos. Nous nous rappelons avoir trouvé une fois un de ses nids dans un rosier; il ressemblait à une conque de nacre, contenant quatre perles bleues; une rose pendait au-dessus, tout humide; le bouvreuil mâle se tenait immobile sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés dans l'eau d'un étang avec l'ombrage d'un noyer, qui servait de fond à la scène, et derrière lequel on voyait se lever l'aurore. Dieu nous donna dans ce petit tableau une idée des grâces dont il a paré la nature[1].

MIGRATIONS DES OISEAUX

On connaît ces vers charmants de Racine le fils sur les migrations des oiseaux :

Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,

1. « Une autre peinture charmante, que j'accepte et que je ne veux pas presser davantage, est celle du nid de bouvreuil dans un rosier. C'est arrangé, à coup sûr; c'est peint comme sur émail et sur porcelaine. Mais quelle perfection achevée! quelle coquetterie suprême! » (Sainte-Beuve.)

Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé ;
Il arrive ; tout part : le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés.

Nous avons vu quelques infortunés à qui ce dernier trait faisait venir les larmes aux yeux. Il n'en est pas des exils que la nature prescrit, comme des exils commandés par les hommes [1]. L'oiseau n'est banni un moment que pour son bonheur; il part avec ses voisins, avec son père et sa mère, avec ses sœurs et ses frères ; il ne laisse rien après lui : il emporte tout son cœur. La solitude lui a préparé le vivre et le couvert; les bois ne sont point armés contre lui ; il retourne enfin mourir aux bords qui l'ont vu naître : il y retrouve le fleuve, l'arbre, le nid, le soleil paternels. Mais le mortel chassé de ses foyers y rentre-t-il jamais? Hélas! l'homme ne peut dire en naissant quel coin de l'univers gardera ses cendres, ni de quel côté le souffle de l'adversité les portera. Encore si on le laissait mourir tranquille ! mais aussitôt qu'il est malheureux, tout le persécute : l'injustice particulière dont il est l'objet devient une injustice générale. Il ne trouve pas, ainsi que l'oiseau, l'hospitalité sur la route : il frappe, et l'on n'ouvre pas; il n'a, pour appuyer ses os fatigués, que la colonne du chemin public, ou la borne de quelque héritage. Souvent même on lui dispute ce lieu de repos qui, placé entre deux champs, semblait n'appartenir à personne : on le force à continuer sa route vers de nouveaux déserts : le ban [2] qui l'a mis hors de son pays semble l'avoir mis hors du monde. Il meurt, et il n'a personne pour l'ensevelir. Son corps gît délaissé sur un grabat, d'où le juge est obligé de le faire enlever, non comme

1. Chateaubriand, dans tout ce morceau, parle de l'exil en homme qui l'a connu, avec l'accent d'une émotion sincère, qui n'est gâtée que vers la fin du paragraphe par des exagérations de pure rhétorique.

2. *Ban*. Proprement *proclamation*, ici *arrêt d'exil*. Cf. *bannir*.

le corps d'un homme, mais comme une immondice dangereuse aux vivants. Ah! plus heureux lorsqu'il expire dans quelque fossé au bord d'une grande route, et que la charité du Samaritain jette en passant un peu de terre étrangère sur ce cadavre! N'espérons donc que dans le ciel, et nous ne craindrons plus l'exil : il y a dans la religion toute une patrie.

Tandis qu'une partie de la création publie chaque jour aux mêmes lieux les louanges du Créateur, une autre partie voyage pour raconter ses merveilles[1]. Des courriers traversent les airs, se glissent dans les eaux, franchissent les monts et les vallées. Ceux-ci arrivent sur les ailes du printemps, et bientôt, disparaissant avec les zéphyrs, suivent de climats en climats leur mobile patrie; ceux-là s'arrêtent à l'habitation de l'homme : voyageurs lointains, ils réclament l'antique hospitalité. Chacun suit son inclination dans le choix d'un hôte : le rouge-gorge s'adresse aux cabanes; l'hirondelle frappe aux palais[2] : cette fille de roi[3] semble encore aimer les grandeurs, mais les grandeurs tristes, comme sa destinée; elle passe l'été aux ruines de Versailles, et l'hiver à celles de Thèbes.

A peine a-t-elle disparu, qu'on voit s'avancer sur les vents du Nord une colonie qui vient remplacer les voyageurs du Midi, afin qu'il ne reste aucun vide dans nos campagnes. Par un temps grisâtre d'automne, lorsque la bise souffle sur les champs, que les bois perdent leurs dernières feuilles, une troupe de canards sauvages, tous rangés à la file, traversent en silence un ciel mélancolique. S'ils aperçoivent du haut des airs quelque manoir gothique environné d'étangs et de forêts. c'est là qu'ils se préparent à descendre : ils attendent la nuit, et font des évolutions au-dessus des bois. Aussitôt que la vapeur du soir enveloppe la vallée, le cou tendu et l'aile sifflante, ils s'abattent tout à coup sur les eaux qui retentissent. Un cri général, suivi d'un profond silence, s'élève dans les marais. Guidés par une petite lumière, qui peut-être

1. Voilà les canards sauvages transformés en missionnaires.
2. Antithèse factice, mais dont l'auteur avait besoin pour l'effet qui suit.
3. Procné, fille de Pandion, roi de l'Attique, fut changée en hirondelle.

brille à l'étroite fenêtre d'une tour, les voyageurs s'approchent des murs à la faveur des roseaux et des ombres. Là, battant des ailes et poussant des cris par intervalles, au milieu du murmure des vents et des pluies, ils saluent l'habitation de l'homme.

Un des plus jolis habitants de ces retraites, mais dont les pèlerinages[1] sont moins lointains, c'est la poule d'eau. Elle se montre au bord des joncs, s'enfonce dans leur labyrinthe, reparaît et disparaît encore en poussant un petit cri sauvage; elle se promène dans les fossés du château; elle aime à se percher sur les armoiries sculptées dans les murs. Quand elle s'y tient immobile, on la prendrait, avec son plumage noir et le cachet blanc de sa tête, pour un oiseau en blason tombé de l'écu d'un ancien chevalier. Aux approches du printemps, elle se retire à des sources écartées. Une racine de saule minée par les eaux lui offre un asile, elle s'y dérobe à tous les yeux. Les convolvulus, les mousses, les capillaires d'eau, suspendent devant son nid des draperies de verdure; le cresson et la lentille lui fournissent une nourriture délicate; l'eau murmure doucement à son oreille; de beaux insectes occupent ses regards, et les naïades du ruisseau, pour mieux cacher cette jeune mère, plantent autour d'elle leurs quenouilles de roseaux, chargées d'une laine empourprée[2].

Parmi ces passagers de l'aquilon, il s'en trouve qui s'habituent à nos mœurs, et refusent de retourner dans leur patrie: les uns, comme les compagnons d'Ulysse, sont captivés par la douceur de quelques fruits; les autres, comme les déserteurs du vaisseau de Cook, sont séduits par des enchanteresses qui les retiennent dans leurs îles. Mais la plupart nous quittent après un séjour de quelques mois : ils s'attachent aux vents et aux tempêtes qui ternissent l'éclat des flots, et leur livrent la proie qui leur échapperait dans des eaux transparentes; ils

1. *Pèlerinages*. Le mot nous rappelle à l'intention « chrétienne » de tout le morceau.

2. Quel charmant tableau ! Chateaubriand a la magnificence, il a aussi la grâce. Trop de complaisance, voilà toujours le défaut. Non seulement la poule d'eau a de quoi manger et de quoi boire, mais encore « de beaux insectes » se font un devoir de réjouir ses regards.

n'aiment que les retraites ignorées, et font le tour de la terre par un cercle de solitudes.

Ce n'est pas toujours en troupes que ces oiseaux visitent nos demeures. Quelquefois deux beaux étrangers, aussi blancs que la neige, arrivent avec les frimas : ils descendent au milieu des bruyères, dans un lieu découvert et dont on ne peut approcher sans être aperçu; après quelques heures de repos, ils remontent sur les nuages. Vous courez à l'endroit d'où ils sont partis, et vous n'y trouvez que quelques plumes, seules marques de leur passage, que le vent a déjà dispersées : heureux le favori des Muses qui, comme le cygne, a quitté la terre sans y laisser d'autres débris et d'autres souvenirs que quelques plumes de ses ailes[1]!

MIGRATIONS DES QUADRUPÈDES

L'univers est comme une immense hôtellerie, où tout est sans cesse en mouvement. On en voit sortir, on y voit entrer une multitude de voyageurs. Il n'y a peut-être rien de plus beau, dans les migrations des quadrupèdes, que les voyages des bisons à travers les savanes de la Louisiane et du Nouveau-Mexique. Quand le temps de changer de climat est venu, pour aller porter l'abondance à des peuples sauvages, quelque buffle, conducteur des troupeaux du désert, appelle autour de lui ses fils et ses filles. Le rendez-vous est au bord du Meschacebé[2] ; l'instant de la marche est fixé vers la fin du jour. La troupe s'assemble, le moment arrive. Le chef, secouant sa crinière, qui pend de toutes parts sur ses yeux et ses cornes recourbées, salue le soleil couchant en baissant la

1. Cf. Lamartine, *le Poète mourant* :

> Le poète est semblable aux oiseaux de passage
> Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage,
> Qui ne se posent pas sur les rameaux des bois;
> Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
> Ils passent en chantant loin des bords; et le mond
> Ne connaît rien d'eux que leur voix.

2. Le Missisipi. Cf. p. 64.

tête et en élevant son dos comme une montagne; un bruit sourd, signal du départ, sort en même temps de sa profonde poitrine, et tout à coup il plonge dans les vagues écumantes, suivi de la multitude des génisses et des taureaux qui mugissent d'amour après lui.

Tandis que cette puissante famille de quadrupèdes traverse à grand bruit les fleuves et les forêts, une flotte paisible, sur un lac solitaire, vogue en silence à la faveur des zéphyrs et à la clarté des étoiles. De petits écureuils noirs, après avoir dépouillé les noyers du voisinage, se sont résolus à chercher fortune, et à s'embarquer pour une autre forêt. Aussitôt, élevant leurs queues et déployant au vent cette voile de soie, la race hardie tente fièrement l'inconstance des ondes, pirates imprudents, que l'amour des richesses transporte. La tempête se lève, la flotte va périr. Elle essaye de gagner le havre prochain; mais quelquefois une armée de castors s'oppose à la descente, dans la crainte que ces étrangers ne viennent piller les moissons. En vain les légers escadrons débarqués sur la rive se sauvent en montant sur les arbres, et insultent du haut de ces remparts à la marche pesante des ennemis. Le génie l'emporte sur la ruse : des sapeurs s'avancent, minent le chêne, et le font tomber avec tous ses écureuils, comme une tour chargée de soldats, abattue par le bélier antique.

Il arrive bien d'autres malheurs à nos aventuriers, qui s'en consolent avec quelques fruits et quelques jeux : Athènes prise par les Lacédémoniens n'en fut ni moins aimable ni moins frivole. En remontant la rivière du Nord, sur le paquebot de New-York à Albany, nous vîmes un de ces infortunés qui essayait inutilement de traverser le fleuve. On le retira de l'eau demi-noyé; il était charmant, d'un noir d'ébène, et sa queue avait deux fois la longueur de son corps; il fut rendu à la vie, mais il perdit la liberté : une jeune passagère en fit son esclave [1].

1. « ... Les beautés de description et de poésie que nous venons d'admirer pourraient certainement se trouver dans un tout autre ouvrage que le *Génie du Christianisme :* elles n'y ont aucun rapport immédiat, et c'est à peine si l'on peut aper-

DEUX PERSPECTIVES DE LA NATURE

Nous présenterons aux lecteurs deux perspectives de la nature, l'une marine et l'autre terrestre; l'une au milieu des mers Atlantiques, l'autre dans les forêts du Nouveau-Monde, afin qu'on ne puisse attribuer la majesté de ces scènes aux monuments des hommes[1].

Le vaisseau sur lequel nous passions en Amérique s'étant élevé au-dessus du gisement des terres, bientôt l'espace ne fut plus tendu que du double azur de la mer et du ciel, comme une toile préparée pour recevoir les futures créations de quelque grand peintre. La couleur des eaux devint semblable à celle du verre liquide.

Une grosse houle venait du couchant, bien que le vent soufflât de l'est; d'énormes ondulations s'étendaient du nord au midi, et ouvraient dans leurs vallées de longues échappées de vue sur les déserts de l'Océan. Ces mobiles paysages changeaient d'aspect à toute minute : tantôt une multitude de tertres verdoyants représentaient des sillons de tombeaux dans un cimetière immense; tantôt les lames, en faisant moutonner leurs cimes, imitaient des troupeaux blancs[2] répandus sur des bruyères; souvent l'espace semblait borné, faute de point de comparaison; mais si une vague venait à se lever, un flot à se courber comme une côte lointaine, un escadron de chiens de mer à passer à l'horizon, l'espace s'ouvrait subitement devant nous. On avait surtout l'idée de l'étendue lorsqu'une brume légère rampait à la surface de la mer, et semblait accroître l'immensité même. Oh! qu'alors les aspects de l'Océan sont grands et tristes! Dans quelles rêveries ils vous plongent, soit que l'imagination s'enfonce sur les mers du

cevoir le lien, tant il est arbitraire. J'en dirai autant de l'épisode des *Écureuils* et de leur expédition aventureuse contre les *Castors :* guerre d'Athènes et de Lacédémone ». (Sainte-Beuve.)

1. Chateaubriand avait dit quelques lignes plus haut : « Tâchons de faire parler ensemble ces merveilles qui, prises séparément, nous ont déjà dit tant de choses de la Providence. »

2. Le mot même de *moutonner* renfermait implicitement la comparaison.

Nord, au milieu des frimas et des tempêtes, soit qu'elle aborde sur les mers du Midi à des îles de repos et de bonheur!

Il nous arrivait souvent de nous lever au milieu de la nuit et d'aller nous asseoir sur le pont, où nous ne trouvions que l'officier de quart et quelques matelots qui fumaient leurs pipes en silence. Pour tout bruit on entendait le froissement de la proue sur les flots, tandis que des étincelles de feu couraient avec une blanche écume le long des flancs du navire. Dieu des chrétiens! c'est surtout dans les eaux de l'abîme et dans les profondeurs des cieux que tu as gravé bien fortement les traits de ta toute-puissance! Des millions d'étoiles rayonnant dans le sombre azur du dôme céleste, la lune au milieu du firmament, une mer sans rivages, l'infini dans le ciel et sur les flots! Jamais tu ne m'as plus troublé de ta grandeur que dans ces nuits où, suspendu entre les astres et l'Océan, j'avais l'immensité sur ma tête et l'immensité sous les pieds!

Je ne suis rien; je ne suis qu'un simple solitaire; j'ai souvent entendu les savants disputer sur le premier Être, et je ne les ai point compris : mais j'ai toujours remarqué que c'est à la vue des grandes scènes de la nature que cet Être inconnu se manifeste au cœur de l'homme[1]. Un soir (il faisait un profond calme) nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie; toutes les voiles étaient pliées; j'étais occupé sous le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière : je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe avec les passagers; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux; les matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac; nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardait l'occident.

Le globe du soleil, prêt à se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire au milieu des espaces sans

1. Dans ces belles pages, le sentiment religieux que Chateaubriand exprime avec tant d'éloquence, ne procède plus seulement de l'imagination, comme bien souvent, mais aussi du cœur. Aux raisonnements et aux analyses des philosophes, c'est le cœur qu'il oppose.

bornes. On eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon[1]. Quelques nuages étaient jetés sans ordre dans l'Orient, où la lune montait avec lenteur; le reste du ciel était pur : vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, brillante des couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal supportant la voûte du ciel[2].

Il eût été bien à plaindre, celui qui, dans ce spectacle, n'eût point reconnu la beauté de Dieu[3]. Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés[4], vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre-Dame de Bon-Secours*, patronne des mariniers. Qu'elle était touchante, la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient le soleil couchant sur les flots! Comme elle allait à l'âme, cette invocation du pauvre matelot à la Mère de douleur! La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues, la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux saisi d'admiration et de crainte, un prêtre auguste en prières, Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la voix de sa créature : voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

Passons à la scène terrestre[5].

1. « Quand je peignis ce tableau dont vous pouvez revoir l'ensemble dans le *Génie du Christianisme*, mes sentiments s'harmonisaient avec la scène ; mais, hélas! quand j'y assistai en personne, le vieil homme était vivant en moi : ce n'était pas Dieu seul que je contemplais sur les flots dans la magnificence de ses œuvres. Je voyais une femme inconnue et les miracles de son sourire... » (*Mém. d'outre-tombe.*)

2. La mer, le soleil et la lune ne suffisent pas au spectacle, il faut encore une trombe. Ce tableau magnifique n'a que le défaut de viser trop manifestement à l'effet.

3. *La beauté de Dieu*. Tout le *Génie du Christianisme* est là.

4. Ces détails de réalité toute familière, et presque triviale, relèvent encore ce que la scène a de grandiose et de vraiment sublime.

5. Cf. p. 28 et la note. Nous donnons ce morceau tel que Chateaubriand l'a retouché, pour qu'on puisse faire la comparaison à laquelle il invite lui-même le lecteur.

Un soir je m'étais égaré dans une forêt, à quelque distance de la cataracte de Niagara; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du Nouveau Monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel : tantôt il suivait paisiblement sa course azurée; tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaissait brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une savane, de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons : des bouleaux agités par les brises et dispersés çà et là formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière. Auprès, tout aurait été silence et repos, sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte; au loin, par intervalles, on entendait les sourds mugissements de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain dans nos champs cultivés l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes; mais

dans ces régions sauvages l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu [1].

DU REMORDS ET DE LA CONSCIENCE

La conscience fournit une seconde [2] preuve de l'immortalité de notre âme. Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal où il commence par se juger soi-même, en attendant que l'Arbitre souverain confirme la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les jours d'une prospérité coupable? Pourquoi le remords est-il si terrible, qu'on préfère se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu, plutôt que d'acquérir des biens illégitimes? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre? Le tigre déchire sa proie, et dort; l'homme devient homicide, et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraye; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est mobile et inquiet, il n'ose regarder le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y lire des carac-

1. Cf. Lamartine, *la Prière* :

> Le roi brillant du jour se couchant dans sa gloire
> Descend avec lenteur de son char de victoire ;
> Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
> Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
> Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
> Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
> La lune se balance au bord de l'horizon ;
> Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
> Et le voile des nuits sur les monts se déplie.
> C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
> Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
> S'élève au Créateur du jour et de la nuit,
> Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
> De la création le magnifique hommage.
> Voilà le sacrifice immense, universel !
> L'univers est le temple, et la terre est l'autel.

2. La première preuve était le désir de bonheur dans l'homme.

tères funestes[1]. Ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter : il voit, au milieu de la nuit, des lueurs menaçantes; il est toujours environné de l'odeur du carnage, il découvre le goût du poison dans les mets qu'il a lui-même apprêtés; son oreille, d'une étrange subtilité, trouve le bruit où tout le monde trouve le silence; et, sous les vêtements de son ami, lorsqu'il l'embrasse, il croit sentir un poignard caché[2].

O conscience! ne serais-tu qu'un fantôme de l'imagination, ou la peur des châtiments des hommes? Je m'interroge; je me fais cette question : « Si tu pouvais par un seul désir tuer un homme à la Chine et hériter de sa fortune en Europe, avec la conviction surnaturelle qu'on n'en saurait jamais rien, consentirais-tu à former ce désir? » J'ai beau m'exagérer mon indigence; j'ai beau vouloir atténuer cet homicide en supposant que, par mon souhait, le Chinois meurt tout à coup sans douleur, qu'il n'a point d'héritier, que même à sa mort ses biens seront perdus pour l'État; j'ai beau me figurer cet étranger comme accablé de maladies et de chagrins; j'ai beau me dire que la mort est un bien pour lui, qu'il l'appelle lui-même, qu'il n'a plus qu'un instant à vivre : malgré mes vains subterfuges, j'entends au fond de mon cœur une voix qui crie si fortement contre la seule pensée d'une telle supposition, que je ne puis douter un instant de la réalité de la conscience.

C'est donc une triste nécessité que d'être obligé de nier le remords pour nier l'immortalité de l'âme et l'existence d'un Dieu vengeur.

CARACTÈRES NATURELS DANS L'ANTIQUITÉ ET CHEZ LES MODERNES[3]

LA MÈRE — ANDROMAQUE

Le culte de la Vierge et l'amour de Jésus-Christ pour les enfants prouvent assez que l'esprit du christianisme a une

1. Allusion au festin de Baltazar.
2. Tout ce morceau est d'une beauté bien déclamatoire.
3. « L'auteur, dit M. de Bonald, après avoir jeté des fleurs sur les choses grandes et profondes, pour parler son langage, approfondit les choses agréables; et c'est

tendre sympathie avec le génie des mères. Ici nous proposons d'ouvrir un nouveau sentier à la critique; nous chercherons dans les sentiments d'une mère *païenne*, peinte par un auteur *moderne*, les traits *chrétiens* que cet auteur a pu répandre dans son tableau, sans s'en apercevoir lui-même. Pour démontrer l'influence d'une institution morale ou religieuse sur le cœur de l'homme, il n'est pas nécessaire que l'exemple rapporté soit pris à la racine même de cette institution; il suffit qu'il en décèle le génie : c'est ainsi que l'*Élysée*, dans le *Télémaque*, est visiblement un *paradis chrétien*.

Or, les sentiments les plus touchants de l'Andromaque de Racine émanent pour la plupart d'un poète *chrétien*. L'Andromaque de l'*Iliade* est plus épouse que mère; celle d'Euripide a un caractère à la fois rampant et ambitieux, qui détruit le caractère maternel; celle de Virgile est tendre et triste, mais c'est moins encore la mère que l'épouse : la veuve d'Hector ne dit pas : *Astyanax ubi est?* mais : *Hector ubi est*[1] *?*

L'Andromaque de Racine est plus sensible, plus intéressante que l'Andromaque antique. Ce vers si simple et si aimable :

Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui,

est le mot d'une femme chrétienne : cela n'est point dans le

ici la partie de son ouvrage la plus originale, la plus spirituelle; disons, et peut-être la plus sérieuse ».

— « Toute cette partie de l'ouvrage où l'auteur examine les caractères naturels dans l'antiquité et chez les modernes : les *époux*, Adam et Ève de Milton, Ulysse et Pénélope d'Homère; — le *père*, Priam si au-dessus de Lusignan; — la *mère*, l'Andromaque de Racine au contraire plus sensible, plus délicate que l'Andromaque antique; la *fille*, l'Iphigénie de Racine comparée à celle d'Euripide et déjà un peu chrétienne; — plus loin, la reconnaissance d'Ulysse et de Télémaque en regard de celle de Joseph et de ses frères, les larmes du roi d'Ithaque et celles du fils de Jacob; — toute cette partie est riche de beautés fines et de nuances exquises : c'est de la grande critique littéraire. » (Sainte-Beuve.)

1. Dans le IIIe livre de l'*Énéide*, Énée, débarqué en Épire, rencontre Andromaque offrant un sacrifice aux mânes d'Hector. A sa vue, Andromaque s'évanouit, et lorsqu'elle reprend ses sens, c'est pour demander : « Où est Hector? » Interrogée par Énée, elle lui répond avec embarras que Pyrrhus l'a mariée au Troyen Hélénus. Virgile a fait tout ce qu'il a pu pour que le second mariage d'Andromaque altérât le moins possible son caractère d'épouse : femme d'Hélénus, elle est restée, dans son cœur, fidèle à Hector. Chez Racine, Andromaque ne se laisse point remarier : elle ressemble « à ces veuves des premiers siècles chrétiens, où l'idée d'un second mariage eût semblé profane et presque coupable ».

goût des Grecs, et encore moins des Romains. L'Andromaque d'Homère gémit sur les malheurs futurs d'Astyanax, mais elle songe à peine à lui dans le présent; la mère, sous notre culte, plus tendre, sans être moins prévoyante, oublie quelquefois ses chagrins en donnant un baiser à son fils. Les anciens n'arrêtaient pas longtemps les yeux sur l'enfance; il semble qu'ils trouvaient quelque chose de trop naïf dans le langage du berceau[1]. Il n'y a que le Dieu de l'Évangile qui ait osé nommer sans rougir les *petits enfants*[2] (*parvuli*), et qui les ait offerts en exemple aux hommes :

« Et accipiens puerum, statuit eum in medio eorum : quem cum complexus esset, ait illis :
« Quisquis unum ex hujusmodi pueris receperit in nomine meo me recipit. »

Et ayant pris un petit enfant, il l'assit au milieu d'eux, et l'ayant embrassé, il leur dit :
Quiconque reçoit en mon nom un petit enfant me reçoit[3].

Lorsque la veuve d'Hector dit à Céphise, dans Racine :

Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste;
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste :

qui ne reconnaît la chrétienne? C'est le *deposuit potentes de sede*[4]. L'antiquité ne parle pas de la sorte, car elle n'imite que les sentiment *naturels;* or, les sentiments exprimés dans ces vers de Racine *ne sont point purement dans la nature;* ils contredisent au contraire la voix du cœur. Hector ne con-

1. Bien contestable; et puisque Chateaubriand compare ici Euripide ou Virgile à Racine, il n'aurait pas dû oublier que, si Andromaque, chez ce dernier, n'est pas moins la *mère* que l'*épouse*, toutefois le petit Astyanax ne paraît même pas sur la scène. D'ailleurs ce n'est pas comme étant *chrétien* que l'art classique exclu l'enfance du théâtre, mais c'est justement parce qu' « il trouvait quelque chose de trop naïf dans le langage du berceau ». Quant à l'antiquité, rappelons seulement qu'Euripide a montré dans son *Iphigénie à Aulis* le petit Oreste, et que, dans son *Alceste*, il a fait parler le petit Eumèle.

2. Matth., XVIII, 3.

3. Marc, IX, 35, 36.

4. Il a déposé les puissants de leur siège.

seille point à son fils d'avoir *de ses aïeux un souvenir modeste* [1]; en élevant Astyanax vers le ciel, il s'écrie :

Ζεῦ, ἄλλοι τε θεοί, δότε δὴ καὶ τόνδε γενέσθαι,
Παῖδ' ἐμόν, ὡς καὶ ἐγώ περ, ἀριπρεπέα Τρώεσσιν,
Ὧδε βίην τ' ἀγαθὸν, καὶ Ἰλίου ἶφι ἀνάσσειν·
Καί ποτέ τις εἴπησι· Πατρὸς δ' ὅγε πολλὸν ἀμείνων!
Ἐκ πολέμου ἀνιόντα [2], etc.

« O Jupiter, et vous tous, dieux de l'Olympe, que fils règne, comme moi, sur Ilion, faites qu'il obtienne l'empire entre les guerriers; qu'en le voyant revenir chargé des dépouilles de l'ennemi, on s'écrie : Celui-ci est encore plus vaillant que son père! »

Énée dit à Ascagne :

. . . . Et te, animo, repetentem exempla tuorum,
Et pater Æneas, et avunculus excitet Hector [3].

A la vérité, l'Andromaque moderne s'exprime à peu près comme Virgile sur les aïeux d'Astyanax. Mais après ce vers :

Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté,

elle ajoute :

Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été.

Or, de tels préceptes sont directement opposés au cri de l'orgueil : on y voit la nature corrigée, la nature plus belle, la nature évangélique. Cette humilité que le christianisme a répandue dans les sentiments, et qui a changé pour nous le rapport des passions, comme nous le dirons bientôt, perce à travers tout le rôle de la moderne Andromaque. Quand la veuve d'Hector, dans l'*Iliade*, se représente la destinée qui

1. Mais Hector n'est pas Andromaque; et quand l'Andromaque de Racine prononce les deux vers cités plus haut, Hector lui-même a péri. Au reste, c'est une remarque juste et profonde que l'antiquité se borne à exprimer les sentiments *naturels*. Le fond de la religion chrétienne est, au contraire, une lutte perpétuelle contre la *nature*.

2. *Iliad.*, VI, 476.

3. Rappelle-toi les exemples des tiens; que ton père Énée, que ton oncle Hector, excitent ton courage. (*Énéide*, XII, 439, 440).

attend son fils, la peinture qu'elle fait de la future misère d'Astyanax a quelque chose de bas et de honteux; l'humilité, dans notre religion, est bien loin d'avoir un pareil langage : elle est aussi noble qu'elle est touchante. Le chrétien se soumet aux conditions les plus dures de la vie; mais on sent qu'il ne cède que par un principe de vertu, qu'il ne s'abaisse que sous la main de Dieu, et non sous celle des hommes; il conserve sa dignité dans les fers : fidèle à son maître sans lâcheté, il méprise des chaînes qu'il ne doit porter qu'un moment, et dont la mort viendra bientôt le délivrer; il n'estime les choses de la vie que comme des songes, et supporte sa condition sans se plaindre, parce que la liberté et la servitude, la prospérité et le malheur, le diadème et le bonnet de l'esclave sont peu différents à ses yeux.

LA FILLE — IPHIGÉNIE

Iphigénie et Zaïre offrent, pour le caractère de la *fille*, un parallèle intéressant. L'une et l'autre, sous le joug de l'autorité paternelle, se dévouent à la religion de leur pays. Agamemnon, il est vrai, exige d'Iphigénie le double sacrifice de son amour et de sa vie, et Lusignan ne demande à Zaïre que d'oublier son amour; mais pour une femme passionnée, vivre, et renoncer à l'objet de ses vœux, c'est peut-être une condition plus douloureuse que la mort. Les deux situations peuvent donc se balancer quant à l'intérêt *naturel;* voyons s'il en est ainsi de l'intérêt *religieux*.

Agamemnon, en obéissant aux dieux, ne fait, après tout, qu'immoler sa fille à son ambition. Pourquoi la jeune Grecque se dévouerait-elle à Neptune? N'est-ce pas un tyran qu'elle doit détester? Le spectateur prend parti pour Iphigénie contre le Ciel. La pitié et la terreur s'appuient donc uniquement, dans cette situation, sur l'intérêt *naturel;* et si vous pouviez retrancher la religion de la pièce, il est évident que l'effet théâtral resterait le même.

Mais dans *Zaïre*, si vous touchez à la religion, tout est détruit. Jésus-Christ n'a pas soif de sang; il ne veut que le

sacrifice d'une passion. A-t-il le droit de le demander, ce sacrifice? Hé! qui pourrait en douter? N'est-ce pas pour Zaïre qu'il a été attaché à une croix, qu'il a supporté l'insulte, les dédains et les injustices des hommes, qu'il a bu jusqu'à la lie le calice d'amertume? Et Zaïre irait donner son cœur et sa main à ceux qui ont persécuté ce Dieu charitable! à ceux qui tous les jours immolent des chrétiens! à ceux qui retiennent dans les fers ce successeur de Bouillon, ce défenseur de la foi, ce *père* de Zaïre! Certes, la religion n'est pas inutile ici; et qui la supprimerait anéantirait la pièce.

Au reste, il nous semble que *Zaïre*, comme *tragédie*, est encore plus intéressante qu'*Iphigénie*, pour une raison que nous essayerons de développer : ceci nous oblige de remonter au principe de l'art.

Il est certain qu'on ne doit élever sur le cothurne que des personnages pris dans les hauts rangs de la société[1]. Cela tient à de certaines convenances, que les beaux-arts, d'accord avec le cœur humain, savent découvrir. Le tableau des infortunes que nous éprouvons nous-mêmes nous afflige sans nous instruire. Nous n'avons pas besoin d'aller au spectacle pour y apprendre les secrets de notre famille; la fiction ne peut nous plaire, quand la triste réalité habite sous notre toit. Aucune morale ne se rattache d'ailleurs à une pareille imitation : bien au contraire; car, en voyant le tableau de notre état, ou nous tombons dans le désespoir, ou nous envions un état qui n'est pas le nôtre. Conduisez le peuple au théâtre : ce ne sont pas des hommes sous le chaume et des représentations de sa propre indigence qu'il lui faut; il vous demande des grands sur la pourpre; son oreille veut être remplie de noms éclatants, et son œil occupé de malheurs de rois.

La morale, la curiosité, la noblesse de l'art, la pureté du goût[2], et peut-être la nature envieuse de l'homme, obligent

1. Chateaubriand prend ici le contre-pied de ce qu'on appelait au temps de Diderot, de Sébastien Mercier, etc., la tragédie bourgeoise.

2. De toutes les raisons que donne ici l'auteur, ces deux-là, la noblesse de l'art et la pureté du goût, ont seules une véritable valeur. Encore n'exigent-elles pas qu'on n'élève sur le cothurne, comme il dit, que des rois ou des princes.

donc de prendre les acteurs de la tragédie dans une condition élevée. Mais, si la personne doit être *distinguée*, sa douleur doit être *commune*, c'est-à-dire d'une nature à être sentie de *tous*. Or, c'est en ceci que Zaïre nous paraît plus touchante qu'Iphigénie.

Que la fille d'Agamemnon meure pour faire partir une flotte, le spectateur ne peut guère s'intéresser à ce motif. Mais la raison presse dans Zaïre, et chacun peut éprouver le combat d'une passion contre un devoir. De là dérive cette règle dramatique : qu'il faut, autant que possible, fonder l'intérêt de la tragédie non sur une *chose*, mais sur un *sentiment*, et que le personnage doit être *éloigné* du spectateur par *son rang*, mais *près* de lui par *son malheur*.

Nous pourrions maintenant chercher dans le sujet d'*Iphigénie*, traité par Racine, les traits du pinceau chrétien ; mais le lecteur est sur la voie de ces études, et il peut la suivre : nous ne nous arrêterons plus que pour faire une observation.

Le Père Brumoy[1] a remarqué qu'Euripide, en donnant à Iphigénie la frayeur de la mort et le désir de se sauver, a mieux parlé selon la nature que Racine, dont l'Iphigénie semble trop résignée. L'observation est bonne en soi ; mais ce que le Père Brumoy n'a pas vu, c'est que l'Iphigénie moderne est la *fille chrétienne*. Son père et le Ciel ont parlé, il ne reste plus qu'à obéir. Racine n'a donné ce courage à son héroïne que par l'impulsion secrète d'une institution religieuse qui a changé le fond des idées et de la morale. Ici le christianisme va plus loin que la nature, et par conséquent est plus d'accord avec la belle poésie, qui agrandit les objets et aime un peu l'exagération. La fille d'Agamemnon, étouffant sa passion et l'amour de la vie, intéresse bien davantage qu'Iphigénie pleurant son trépas[2]. Ce ne sont pas toujours les choses purement naturelles qui touchent : il est naturel de craindre la

1. Auteur du *Théâtre des Grecs*, 1730.

2. Est-ce donc à « la fille d'Agamemnon » que nous nous intéressons? Mais d'ailleurs, si nous admirons plus l'Iphigénie de Racine, celle d'Euripide ne nous touche-t-elle pas davantage? Chez Racine, ce n'est pas seulement comme chrétienne, c'est tout juste comme « fille d'Agamemnon » qu'Iphigénie étouffe sa passion et l'amour de la vie.

mort, et cependant une victime qui se lamente sèche les pleurs qu'on versait pour elle. Le cœur humain veut plus qu'il ne peut; il veut surtout admirer : il a en soi-même un élan vers une beauté inconnue, pour laquelle il fut créé dans son origine.

La religion chrétienne est si heureusement formée qu'elle est elle-même une sorte de poésie, puisqu'elle place les caractères dans le beau idéal : c'est ce que prouvent les martyrs chez nos peintres, les chevaliers chez nos poètes, etc. Quant à la peinture du vice, elle peut avoir dans le christianisme la même vigueur que celle de la vertu, puisqu'il est vrai que le crime augmente en raison du plus grand nombre de liens que le coupable a rompus. Ainsi les Muses, qui haïssent le genre médiocre et tempéré, doivent s'accommoder infiniment d'une religion qui montre toujours ses personnages au-dessus ou au-dessous de l'homme[1].

LA SIBYLLE — JOAD

PARALLÈLE DE VIRGILE ET DE RACINE

Énée va consulter la Sibylle : arrêté au soupirail de l'antre, il attend les paroles de la prophétesse.

. . . . Cum virgo : Poscere fata, etc.

« Alors la vierge : Il est temps d'interroger le destin. Le dieu ! voilà le dieu ! Elle dit, » etc.

Énée adresse sa prière à Apollon; la Sibylle lutte encore; enfin le dieu la dompte; les cent portes de l'antre s'ouvrent en mugissant, et ces paroles se répandent dans les airs : *Ferunt responsa per auras :*

O tandem magnis pelagi defuncte periclis !

« Ils ne sont plus les périls de la mer, mais quels dangers sur la terre ! » etc.

1. Si l'on prenait ces derniers mots à la lettre, il ne resterait en dehors de l'art chrétien rien de moins que l'homme lui-même.

Remarquez la rapidité de ces mouvements : *Deus, ecce deus!* La Sibylle touche, saisit l'esprit, elle en est surprise : *Le dieu! voilà le dieu!* c'est son cri. Ces expressions : *Non vultus, non color unus*[1], peignent excellemment le trouble de la prophétesse. Les tours *négatifs* sont particuliers à Virgile, et l'on peut remarquer, en général, qu'ils sont fort multipliés chez les écrivains d'un génie mélancolique. Ne serait-ce point que les âmes tendres et tristes sont naturellement portées à se plaindre, à désirer, à douter, à s'exprimer avec une sorte de timidité, et que la plainte, le désir, le doute et la timidité sont des *privations* de quelque chose? L'homme que l'adversité a rendu sensible aux peines d'autrui ne dit pas avec assurance : *Je connais les maux*, mais il dit, comme Didon : *Non ignara mali*[2]. Enfin, les images favorites des poètes enclins à la rêverie sont presque toutes empruntées d'objets *négatifs*, tels que le silence des nuits, l'ombre des bois, la solitude des montagnes, la paix des tombeaux, qui ne sont que l'absence du bruit, de la lumière, des hommes et des inquiétudes de la vie[3].

1. Sa physionomie s'altère, elle change de couleur.
2. Je n'ignore pas les maux.
3. « Ainsi Euryale, en parlant de sa mère, dit :

> . . . . . . Genitrix. . . . .
> . . . . quam miseram tenuit *non* Ilia tellus
> Mecum excedentem, *non* mœnia regis Acestæ.

« Ma mère infortunée qui a suivi mes pas, et que n'ont pu retenir *ni* les rivages de la patrie, *ni* les murs du roi Aceste. »

Il ajoute un instant après :

> . . . . *Nequeam* lacrymas perferre parentis.

« Je ne pourrais résister aux larmes de ma mère. »

Volcens va percer Euryale ; Nisus s'écrie :

> Me, me : adsum qui feci : . . . .
> . . . . . . mea fraus omnis : *nihil* iste *nec* ausus,
> *Nec* potuit. . . . .

Le mouvement qui termine cet admirable épisode est aussi de nature négative. » — L'idée générale peut bien être juste ; mais Chateaubriand en compromet ici la justesse par de puériles subtilités.

Quelle que soit la beauté des vers de Virgile, la poésie chrétienne nous offre encore quelque chose de supérieur. Le grand prêtre des Hébreux, prêt à couronner Joas, est saisi de l'esprit divin dans le temple de Jérusalem :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle !
Des prêtres, des enfants !... ô Sagesse éternelle !
Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler ?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler ;
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
Mais en ton nom, sur eux invoqué tant de fois,
En tes serments jurés au plus saint de leurs rois,
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi ?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi ?
C'est lui-même : il m'échauffe ; il parle ; mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
. . . .
Cieux, écoutez ma voix ; Terre, prête l'oreille :
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparaissez ; le Seigneur se réveille.
. . . .
Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé ?...
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide ;
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé...
. . . . Où menez-vous ces enfants et ces femmes ?
Le Seigneur a détruit la reine des cités ;
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés :
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi ; cèdres, jetez des flammes.
  Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
    Pour pleurer ton malheur ?

Il n'est pas besoin de commentaire.

Puisque Virgile et Racine reviennent si souvent dans notre critique, tâchons de nous faire une idée juste de leur talent et de leur génie. Ces deux grands poètes ont tant de ressem-

blance, qu'ils pourraient tromper jusqu'aux yeux de la Muse, comme ces jumeaux de l'*Énéide*, qui causaient de douces méprises à leur mère.

Tous deux polissent leurs ouvrages avec le même soin, tous deux sont pleins de goût, tous deux hardis, et pourtant naturels dans l'expression, tous deux sublimes dans la peinture de l'amour; et, comme s'ils s'étaient suivis pas à pas, Racine a fait entendre dans *Esther* je ne sais quelle suave mélodie, dont Virgile a pareillement rempli sa seconde églogue, mais toutefois avec la différence qui se trouve entre la voix de la jeune fille et celle de l'adolescent, entre les soupirs de l'innocence et ceux d'une passion criminelle.

Voilà peut-être en quoi Virgile et Racine se ressemblent; voici peut-être en quoi ils diffèrent :

Le second est en général supérieur au premier dans l'invention des caractères : Agamemnon, Achille, Oreste, Mithridate Acomat, sont fort au-dessus des héros de l'*Énéide*. Énée et Turnus ne sont beaux que dans deux ou trois moments; Mézence seul est fièrement dessiné.

Cependant dans les peintures douces et tendres, Virgile retrouve son génie : Évandre, ce vieux roi d'Arcadie, qui vit sous le chaume, et que défendent deux chiens de berger, au même lieu où les Césars, entourés des prétoriens, habiteront un jour leurs palais, le jeune Pallas, le beau Lausus, Nisus et Euryale, sont des personnages divins.

Dans les caractères de femmes, Racine reprend la supériorité : Agrippine est plus ambitieuse qu'Amate, Phèdre plus passionnée que Didon.

Nous ne parlerons point d'*Athalie*, parce que Racine, dans cette pièce, ne peut être comparé à personne : c'est l'œuvre le plus parfait [1] du génie inspiré par la religion.

Mais, d'un autre côté, Virgile a pour certains lecteurs un avantage sur Racine : sa voix, si nous osons nous exprimer ainsi, est plus gémissante et sa lyre plus plaintive. Ce n'est pas que l'auteur de *Phèdre* n'eût été capable de trouver cette

1. Il semble que l'emploi d'*œuvre* au masculin donne au mot plus de dignité.

sorte de mélodie des soupirs : le rôle d'Andromaque, *Bérénice* tout entière, quelques stances des cantiques imités de l'Écriture, plusieurs strophes des chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, montrent ce qu'il aurait pu faire dans ce genre ; mais il vécut trop à la ville, pas assez dans la solitude [1]. La cour de Louis XIV, en lui donnant la majesté des formes et en épurant son langage, lui fut peut-être nuisible sous d'autres rapports; elle l'éloigna trop des champs et de la nature.

Nous avons remarqué [2] qu'une des premières causes de la mélancolie de Virgile fut sans doute le sentiment des malheurs qu'il éprouva dans sa jeunesse. Chassé du toit paternel, il garda toujours le souvenir de sa Mantoue ; mais ce n'était plus le Romain de la République, aimant son pays à la manière dure et âpre des Brutus : c'était le Romain de la monarchie d'Auguste, le rival d'Homère et le nourrisson des Muses.

Virgile cultiva ce germe de tristesse en vivant seul au milieu des bois. Peut-être faut-il encore ajouter à cela des accidents particuliers. Nos défauts moraux ou physiques influent beaucoup sur notre humeur, et sont souvent la cause du tour particulier que prend notre caractère. Virgile avait une difficulté de prononciation ; il était faible de corps, rustique d'apparence. Il semble avoir eu dans sa jeunesse des passions vives, auxquelles ces imperfections naturelles purent mettre des obstacles. Ainsi, des chagrins de famille, le goût des champs, un amour-propre en souffrance et des passions non satisfaites s'unirent pour lui donner cette rêverie qui nous charme dans ses écrits.

On ne trouve point dans Racine le *Dis aliter visum* [3], le *Dulces moriens reminiscitur Argos* [4], le *Disce puer virtutem ex me — fortunam ex aliis* [5], le *Lyrnessi domus alta : solo Laurente sepulcrum* [6]. Il n'est peut-être pas inutile d'observer que ces

1. Cf. Tacite, *Dialog. des orateurs* : *Malo securum et secretum Virgilii secessum*, etc. J'aime mieux la retraite isolée et paisible de Virgile, etc.
2. Part. Ire, liv. V, avant-dernier chapitre.
3. Cf. *Enéide*, II, 428.
4. Cf. *Ibid.*, X, 782.
5. Cf. *Ibid.*, XII, 435.
6. Cf. *Ibid.*, XII, 547.

mots attendrissants se trouvent presque tous dans les six derniers livres de l'*Énéide*, ainsi que les épisodes d'Évandre et de Pallas, de Mézence et de Lausus, de Nisus et d'Euryale. Il semble qu'en approchant du tombeau le cygne de Mantoue mît dans ses accents quelque chose de plus céleste, comme les cygnes de l'Eurotas, consacrés aux Muses, qui, avant d'expirer, avaient, selon Pythagore, une vision de l'Olympe, et témoignaient leur ravissement par des chants harmonieux [1].

Virgile est l'ami du solitaire, le compagnon des heures secrètes de la vie. Racine est peut-être au-dessus du poète latin, parce qu'il a fait *Athalie;* mais le dernier a quelque chose qui remue plus doucement le cœur. On admire plus l'un, on aime plus l'autre; le premier a des douleurs trop royales, le second parle davantage à tous les rangs de la société. En parcourant les tableaux des vicissitudes humaines tracés par Racine, on croit errer dans les parcs abandonnés de Versailles: ils sont vastes et tristes; mais à travers leur solitude, on distingue la main régulière des arts et les vestiges des grandeurs:

> Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
> Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes [2].

Les tableaux de Virgile, sans être moins nobles, ne sont pas bornés à de certaines perspectives de la vie; ils représentent toute la nature : ce sont les profondeurs des forêts, l'aspect des montagnes, les rivages de la mer, où des femmes exilées *regardent, en pleurant, l'immensité des flots :*

> Cunctæque profundum
> Pontum adspectabant flentes [3].

1. Cf. Platon, *Phédon*.
2. *Andromaque*, I, II.
3. « Le critique poète termine par une de ces perspectives de l'infini comme il les aime. Tout mis en balance, on croit sentir sa prédilection pour Virgile. » (Sainte-Beuve.) Cf. dans un article de Chateaubriand sur *le Printemps d'un proscrit* par Michaud : « Qui ne se rappelle Ulysse vivant loin de sa patrie. Mercure le trouve assis tristement sur le rivage de l'île de Calypso : *il regardait, en versant des pleurs, cette mer éternellement agitée*. Vers admirable, que Virgile a traduit en l'appliquant aux Troyennes exilées : *Cunctæque*, etc. Ce *flentes* rejeté à la fin de la phrase est bien beau. »

— « Quelle plus excellente, quelle plus vive et plus pénétrante comparaison que

LA MYTHOLOGIE ET LE MERVEILLEUX CHRÉTIEN

Il n'est pas impossible de soutenir que la mythologie si vantée [1], loin d'embellir la nature, en détruit les véritables charmes, et nous croyons que plusieurs littérateurs distingués sont à présent de cet avis.

Le plus grand et le premier vice de la mythologie était d'abord de rapetisser la nature et d'en bannir la vérité. Une preuve incontestable de ce fait, c'est que la poésie que nous appelons *descriptive* a été inconnue de l'antiquité ; les poètes même qui ont chanté la nature, comme Hésiode, Théocrite et Virgile, n'en ont point fait de *description* dans le sens que nous attachons à ce mot. Ils nous ont sans doute laissé d'admirables peintures des travaux, des mœurs et du bonheur de la vie rustique ; mais quant à ces tableaux des campagnes, des saisons, des accidents du ciel, qui ont enrichi la muse moderne, on en trouve à peine quelques traits dans leurs écrits [2].

celle de Virgile et de Racine ?... L'expression des sentiments et des beautés classiques, comme les Français l'entendent, n'a jamais été au delà de ce qu'on vient de lire. C'est un égal, c'est un pareil, qui juge avec amour ses frères. L'Allemagne avait ses Lessing, ses Herder : nous avions à leur opposer ces pages. » (Sainte-Beuve.)

Peut-être Sainte-Beuve a-t-il ici l'admiration un peu trop bénévole. Il y a bien, dans cette comparaison, des traits caractéristiques et des remarques senties ; mais elle est trop souvent vague et vide et banale.

1. Chateaubriand combat ici ce qu'il appelle « un des plus anciens préjugés de l'école ». On sait que la mythologie fut introduite dans la poésie française au XVI[e] siècle, d'abord par Jean le Maire, puis par la Pléiade. Au XVII[e] siècle, l'autorité de Boileau contribue puissamment à établir comme une sorte de dogme littéraire la théorie du merveilleux païen considéré non seulement comme un répertoire de métaphores toutes faites, mais encore comme le « soutien » nécessaire de toute épopée. C'est Chateaubriand qui délivra notre poésie de ces ornements factices et de ces « machines » banales.

2. Nous ne voulons qu'éclaircir ce mot *descriptif*, afin qu'on ne l'interprète pas dans un sens différent de celui que nous lui donnons. Quelques personnes ont été choquées de notre assertion, faute d'avoir bien compris ce que nous voulions dire. Certainement les poètes de l'antiquité ont des morceaux *descriptifs* ; il serait absurde de le nier, surtout si l'on donne la plus grande extension à l'expression, et qu'on entende par là des descriptions de vêtements, de repas, d'armées, de cérémonies, etc., etc. ; mais ce genre de *description* est totalement différent du nôtre ; en général, les anciens ont peint les *mœurs*, nous peignons les *choses ;* Virgile décrit la *maison rustique*, Théocrite les *bergers*, et Thomson les *bois* et les *déserts*. Quand les Grecs et les Latins ont dit quelques mots d'un paysage, ce

Il est vrai que ce peu de traits est excellent comme le reste de leurs ouvrages. Quand Homère a décrit la grotte du Cyclope, il ne l'a pas tapissée de *lilas* et de *roses;* il y a planté, comme Théocrite, des *lauriers* et de *longs pins*. Dans les jardins d'Alcinoüs, il fait couler des fontaines et fleurir des arbres utiles; il parle ailleurs de la colline *battue des vents et couverte de figuiers*, et il représente la fumée des palais de Circé s'élevant au-dessus d'une forêt de chênes.

Virgile a mis la même vérité dans ses peintures. Il donne au pin l'épithète d'*harmonieux*, parce qu'en effet le pin a une sorte de doux gémissement quand il est faiblement agité; les nuages, dans les *Géorgiques*, sont comparés à des flocons de laine roulés par les vents, et les hirondelles, dans l'*Énéide*, gazouillent sous le chaume du roi Évandre, ou rasent les portiques des palais. Horace, Tibulle, Properce, Ovide, ont aussi crayonné quelques vues de la nature; mais ce n'est jamais qu'un ombrage favorisé de Morphée, un vallon où Cythérée doit descendre, une fontaine où Bacchus repose dans le sein des Naïades.

On ne peut guère supposer que des hommes aussi sensibles que les anciens eussent manqué d'yeux pour voir la nature, et de talent pour la peindre, si quelque cause puissante ne les avait aveuglés. Or cette cause était la mythologie, qui, peuplant l'univers d'élégants fantômes, ôtait à la création sa gravité, sa grandeur et sa solitude. Il a fallu que le christianisme vînt chasser ce peuple de faunes, de satyres et de nymphes pour rendre aux grottes leur silence et aux bois leur rêverie. Les déserts ont pris sous notre culte un caractère plus triste, plus vague, plus sublime; le dôme des forêts s'est exhaussé; les fleuves ont brisé leurs petites urnes, pour

n'a jamais été que pour y placer des personnages et faire rapidement un fond de tableau; mais ils n'ont jamais représenté dûment, comme nous, les fleuves, les montagnes et les forêts : c'est tout ce que nous prétendons dire ici. Peut-être objectera-t-on que les anciens avaient raison de regarder la poésie descriptive comme l'objet *accessoire*, et non comme l'objet *principal* du tableau; je le pense aussi, et l'on a fait de nos jours un étrange abus du genre descriptif; mais il n'en est pas moins vrai que c'est un moyen de plus entre nos mains, et qu'il a étendu la sphère des images poétiques, sans nous priver de la peinture des mœurs et des passions, telle qu'elle existait pour les anciens. (Note de Chateaubriand.)

ne plus verser que les eaux de l'abîme du sommet des montagnes; le vrai Dieu, en rentrant dans ses œuvres, a donné son immensité à la nature.

Le spectacle de l'univers ne pouvait faire sentir aux Grecs et aux Romains les émotions qu'il porte à notre âme. Au lieu de ce soleil couchant, dont le rayon allongé tantôt illumine une forêt, tantôt forme une tangente d'or sur l'arc roulant des mers; au lieu de ces accidents de lumière qui nous retracent chaque matin le miracle de la création, les anciens ne voyaient partout qu'une uniforme machine d'opéra.

Si le poète s'égarait dans les vallées du Taygète au bord du Sperchius, sur le Ménale aimé d'Orphée, ou dans les campagnes d'Élore, malgré la douceur de ces dénominations, il ne rencontrait que des faunes, il n'entendait que des dryades : Priape [1] était là sur un tronc d'olivier, et Vertumne [2] avec les Zéphyrs menait des danses éternelles. Des Sylvains et des Naïades peuvent frapper agréablement l'imagination, pourvu qu'ils ne soient pas sans cesse reproduits; nous ne voulons point

> . . . Chasser les Tritons de l'empire des eaux,
> Oter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux... [3]

Mais enfin qu'est-ce que tout cela laisse au fond de l'âme? qu'en résulte-t-il pour le cœur? quel fruit peut en tirer la pensée? Oh! que le poète chrétien est plus favorisé dans la solitude où Dieu se promène avec lui! Libres de ce troupeau de dieux ridicules qui les bornaient de toutes parts, les bois se sont remplis d'une Divinité immense. Le don de prophétie et de sagesse, le mystère et la religion, semblent résider éternellement dans leurs profondeurs sacrées.

Pénétrez dans ces forêts américaines aussi vieilles que le monde : quel profond silence dans ces retraites quand les

1. Dieu des jardins.
2. Divinité romaine qui présidait aux saisons.
3. Boileau, *Art. poét.*, III, 221. — Chateaubriand, on le voit, n'ose pas encore rompre complètement avec la mythologie. Ce ne sont là sans doute que des ménagements, peut-être un reste de superstition.

vents reposent! quelles voix inconnues quand les vents viennent à s'élever! Êtes-vous immobile, tout est muet; faites-vous un pas, tout soupire. La nuit s'approche, les ombres s'épaississent : on entend des troupeaux de bêtes sauvages passer dans les ténèbres; la terre murmure sous vos pas; quelques coups de foudre font mugir les déserts : la forêt s'agite, les arbres tombent, un fleuve inconnu coule devant vous. La lune sort enfin de l'orient; à mesure que vous passez au pied des arbres, elle semble errer devant vous dans leur cime et suivre tristement vos yeux. Le voyageur s'assied sur le tronc d'un chêne pour attendre le jour; il regarde tour à tour l'astre des nuits, les ténèbres, le fleuve; il se sent inquiet, agité, et dans l'attente de quelque chose d'inconnu; un plaisir inouï, une crainte extraordinaire, font palpiter son sein, comme s'il allait être admis à quelque secret de la Divinité : il est seul au fond des forêts; mais l'esprit de l'homme remplit aisément les espaces de la nature, et toutes les solitudes de la terre sont moins vastes qu'une seule pensée de son cœur.

Oui, quand l'homme renierait la Divinité, l'être pensant, sans cortège et sans spectateur, serait encore plus auguste au milieu des mondes solitaires que s'il y paraissait environné des petites déités de la Fable; le désert vide aurait encore quelques convenances avec l'étendue de ses idées, la tristesse de ses passions et le dégoût même d'une vie sans illusion et sans espérance[1].

Il y a dans l'homme un instinct qui le met en rapport avec les scènes de la nature. Eh! qui n'a passé des heures entières, assis sur le rivage d'un fleuve, à voir s'écouler les ondes! Qui ne s'est plu, au bord de la mer, à regarder blanchir l'écueil éloigné! Il faut plaindre les anciens, qui n'avaient trouvé dans l'Océan que le palais de Neptune et la grotte de Protée; il était dur de ne voir que les aventures des Tritons et des Néréides dans cette immensité des mers, qui semble nous donner une mesure confuse de la grandeur de notre âme, dans cette immensité qui fait naître en nous un vague désir de quitter la

1. Ce n'est plus ici l' « orateur du christianisme » qui parle, c'est René, le René des *Natchez*, celui d'avant la conversion.

vie pour embrasser la nature et nous confondre avec son Auteur [1].

XX

DES ÉGLISES GOTHIQUES

Chaque chose doit être mise en son lieu, vérité triviale à force d'être répétée, mais sans laquelle, après tout, il ne peut y avoir rien de parfait. Les Grecs n'auraient pas plus aimé un temple égyptien à Athènes que les Égyptiens un temple grec à Memphis. Ces deux monuments changés de place auraient perdu leur principale beauté, c'est-à-dire leurs rapports avec les institutions et les habitudes des peuples. Cette réflexion s'applique pour nous aux anciens monuments du christianisme. Il est même curieux de remarquer que, dans ce siècle incrédule, les poètes et les romanciers, par un retour naturel vers les mœurs de nos aïeux, se plaisent à introduire dans leurs fictions des souterrains, des fantômes, des châteaux, des temples gothiques : tant ont de charmes les souvenirs qui se lient à la religion et à l'histoire de la patrie ! Les nations ne jettent pas à l'écart leurs antiques mœurs comme on se dépouille d'un vieil habit. On leur en peut arracher quelques parties, mais il en reste des lambeaux qui forment avec les nouveaux vêtements une effroyable bigarrure [2].

On aura beau bâtir des temples grecs bien élégants, bien éclairés, pour rassembler le *bon peuple* de saint Louis, et lui faire adorer un Dieu *métaphysique*, il regrettera toujours ces *Notre-Dame* de Reims et de Paris, ces basiliques toutes moussues, toutes remplies des générations des décédés et des âmes de ses pères; il regrettera toujours la tombe de quelques messieurs de Montmorency, sur laquelle il *souloit* [3] de se

1. L'inspiration de ces dernières lignes est plutôt panthéiste que chrétienne. Notons pourtant cette remarque de Sainte-Beuve : « Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand, qui sentent si bien la nature et qui l'embrassent d'une si forte étreinte, s'en détachent, en demeurent distincts, et ne s'y confondent jamais. »

2. Chateaubriand nous apparaît ici sous un nouveau jour, comme restaurateur de l'antiquité gothique et des traditions nationales, auxquelles c'est un des traits les plus caractéristiques du romantisme que d'avoir voulu se rattacher.

3. Avait coutume, mot de la vieille langue.

mettre à genoux durant la messe, sans oublier les sacrées fontaines où il fut porté à sa naissance. C'est que tout cela est essentiellement lié à nos mœurs; c'est qu'un monument n'est vénérable qu'autant qu'une longue histoire du passé est, pour ainsi dire, empreinte sous ces voûtes toutes noires de siècles[1]. Voilà pourquoi il n'y a rien de merveilleux dans un temple qu'on a vu bâtir, et dont les échos et les dômes se sont formés sous nos yeux. Dieu est la loi éternelle; son origine et tout ce qui tient à son culte doit se perdre dans la nuit des temps.

On ne pouvait entrer dans une église gothique sans éprouver une sorte de frissonnement et un sentiment vague de la Divinité. On se trouvait tout d'un coup reporté à ces temps où des cénobites, après avoir médité dans les bois de leurs monastères, se venaient prosterner à l'autel, et chanter les louanges du Seigneur dans le calme et le silence de la nuit. L'ancienne France semblait revivre : on croyait voir ces costumes singuliers, ce peuple si différent de ce qu'il est aujourd'hui ; on se rappelait et les révolutions de ce peuple, et ses travaux, et ses arts. Plus ces temps étaient éloignés de nous, plus ils nous paraissaient magiques, plus ils nous remplissaient de ces pensées qui finissent toujours par une réflexion sur le néant de l'homme et la rapidité de la vie.

L'ordre gothique, au milieu de ces proportions barbares, a toutefois une beauté qui lui est particulière[2].

Les forêts ont été les premiers temples de la Divinité, et les hommes ont pris dans les forêts la première idée de l'architecture. Cet art a donc dû varier selon les climats. Les Grecs ont

1. Cf. Victor Hugo, *Les Voix intérieures*, *A l'Arc de triomphe*

La vieillesse couronne et la ruine achève.
Il faut à l'édifice un passé dont on rêve,
Deuil, triomphe ou remords.
Nous voulons, en foulant son enceinte pavée,
Sentir dans la poussière à nos pieds soulevée
De la cendre des morts.

2. Chateaubriand a été l'un des premiers à sentir cette beauté de l'architecture gothique, si méprisée par le XVII[e] et le XVIII[e] siècle.

tourné l'élégante colonne corinthienne avec son chapiteau de feuilles sur le modèle du palmier[1]. Les énormes piliers du vieux style égyptien représentent le sycomore, le figuier oriental, le bananier et la plupart des arbres gigantesques de l'Afrique et de l'Asie.

Les forêts des Gaules ont passé à leur tour dans les temples de nos pères, et nos bois de chênes ont ainsi maintenu leur origine sacrée. Ces voûtes ciselées en feuillages, ces jambages qui appuient les murs et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique; tout en fait sentir la religieuse horreur, les mystères et la divinité. Les deux tours hautaines plantées à l'entrée de l'édifice surmontent les ormes et les ifs du cimetière, et font un effet pittoresque sur l'azur du ciel. Tantôt le jour naissant illumine leurs têtes jumelles ; tantôt elles paraissent couronnées d'un chapeau de nuages, ou grossies dans une atmosphère vaporeuse. Les oiseaux eux-mêmes semblent s'y méprendre et les adopter pour les arbres de leurs forêts : des corneilles voltigent autour de leurs faîtes et se perchent sur leurs galeries. Mais tout à coup des rumeurs confuses s'échappent de la cime de ces tours et en chassent les oiseaux effrayés. L'architecte chrétien, non content de bâtir des forêts, a voulu, pour ainsi dire, en imiter les murmures; et, au moyen de l'orgue et du bronze suspendu[2], il a attaché au temple gothique jusqu'au bruit des vents et du tonnerre, qui roule dans la profondeur des bois. Les siècles, évoqués par ces sons religieux, font sortir leurs antiques voix du sein des pierres, et soupirent dans la vaste basilique : le sanctuaire

1. Vitruve raconte autrement l'invention du chapiteau; mais cela ne détruit pas ce principe général, que l'architecture est née dans les bois. On peut seulement s'étonner qu'on n'ait pas, d'après la variété des arbres, mis plus de variété dans la colonne. Nous concevons, par exemple, une colonne qu'on pourrait appeler *palmiste*, et qui serait la représentation naturelle du palmier. Un orbe de feuilles un peu recourbées, et sculptées au haut d'un léger fût de marbre, ferait, ce nous semble, un effet charmant dans un portique. (Note de Chateaubriand.)

2. On trouve encore chez Chateaubriand bien des traces du goût pseudo-classique. « Ce « bronze suspendu » est de la même famille que l'*airain meurtrier*, etc.

mugit comme l'antre de l'ancienne Sibylle; et, tandis que l'airain se balance avec fracas sur votre tête, les souterrains voûtés de la mort se taisent profondément sous vos pieds.

PASCAL

Il y avait un homme qui, à douze ans, avec des *barres* et des *ronds*, avait créé les mathématiques; qui, à seize, avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité; qui, à dix-neuf, réduisit en machine[1] une science qui existe tout entière dans l'entendement; qui, à vingt-trois ans, démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air, et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique[2]; qui, à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant, et tourna ses pensées vers la religion; qui depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue que parlèrent Bossuet et Racine[3], donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie comme du raisonnement le plus fort[4]; enfin qui, dans les courts intervalles de ses maux, résolut par abstraction un des plus hauts problèmes de géométrie, et jeta sur le papier des pensées qui tiennent autant de Dieu que de l'homme : cet effrayant génie se nommait *Blaise Pascal.*

Il est difficile de ne pas rester confondu d'étonnement, lorsqu'en ouvrant les *Pensées* du philosophe chrétien, on tombe sur les six chapitres où il traite de la nature de l'homme. Les sentiments de Pascal sont remarquables surtout par la profondeur de leur tristesse et par je ne sais quelle immensité : on est suspendu au milieu de ces sentiments comme dans l'infini. Les métaphysiciens parlent de cette

1. La *machine arithmétique*.

2. La nature a horreur du vide : telle est l'explication que donnait l'ancienne physique des phénomènes expliqués depuis Pascal par la pression de l'air.

3. Il faut, dit Voltaire, rapporter à cet ouvrage (*les Provinciales*) l'époque de la fixation du langage.

4. Citons encore le mot de Voltaire « que toutes les sortes d'éloquence sont renfermées » dans *les Provinciales*.

pensée abstraite qui n'a aucune propriété de la matière, qui touche à tout sans se déplacer, qui vit d'elle-même, qui ne peut périr parce qu'elle est invisible, et qui prouve péremptoirement l'immortalité de l'âme : cette définition de la pensée semble avoir été suggérée aux métaphysiciens par les écrits de Pascal.

Il y a un monument curieux de la philosophie chrétienne et de la philosophie du jour : ce sont les *Pensées* de Pascal, commentées par les éditeurs [1]. On croit voir les ruines de Palmyre, restes superbes du génie et du temps, au pied desquelles l'Arabe du désert a bâti sa misérable hutte.

Voltaire a dit : « Pascal, fou sublime, né un siècle trop tôt. »

On entend ce que signifie ce *siècle trop tôt*. Une seule observation suffira pour faire voir combien Pascal *sophiste* [2] eût été inférieur à Pascal *chrétien*.

Dans quelle partie de ses écrits le solitaire de Port-Royal s'est-il élevé au-dessus des plus grands génies ? Dans ses six chapitres sur l'homme. Or, ces six chapitres, qui roulent entièrement sur la chute originelle, *n'existeraient pas si Pascal eût été incrédule* [3].

Il faut placer ici une observation importante. Parmi les personnes qui ont embrassé les opinions philosophiques, les unes ne cessent de décrier le siècle de Louis XIV ; les autres, se piquant d'impartialité, accordent à ce siècle *les dons de l'imagination*, et lui refusent les *facultés de la pensée*. C'est le XVIIIe siècle, s'écrie-t-on, qui est le siècle *penseur* par excellence [4].

1. Allusion à l'édition des *Pensées* donnée par Condorcet en 1776. Chateaubriand se plaint dans une assez longue note que le commentateur « force les idées de Pascal, pour le faire passer pour athée ».

2. Sophiste ou « philosophe », c'est tout un pour l'avocat du christianisme.

3. Ne peut-on sentir profondément les misères et les faiblesses de la nature humaine tout en étant incrédule dans le sens où veut l'entendre Chateaubriand ? Est-il besoin pour cela de croire à la chute originelle ?

4. Allusion à madame de Staël. Nous avons déjà remarqué que la critique de Chateaubriand dans son *Génie du Christianisme* eut pour résultat de mettre le XVIIe siècle au-dessus du XVIIIe. Et sans doute, au point de vue littéraire, rien de plus juste ; mais pour ce qui regarde l'indépendance de l'esprit et la liberté des idées, c'est une tout autre question.

Un homme impartial qui lira attentivement les écrivains du siècle de Louis XIV s'apercevra bientôt que *rien n'a échappé à leur vue*, mais que, contemplant les objets de plus haut que nous, ils ont dédaigné les routes où nous sommes entrés, et au bout desquelles leur œil perçant avait découvert un abîme.

Nous pouvons appuyer cette assertion de mille preuves. Est-ce faute d'avoir connu les objections contre la religion que tant de grands hommes ont été religieux ? Oublie-t-on que Bayle publiait à cette époque même ses doutes et ses sophismes? Ne sait-on plus que Clarke et Leibniz n'étaient occupés qu'à combattre l'incrédulité ? que Pascal *voulait défendre* la religion[1] ; que La Bruyère faisait son chapitre des *Esprits forts*, et Massillon son sermon de *la Vérité d'un avenir;* que Bossuet enfin lançait ces paroles foudroyantes sur les athées[2] : « Qu'ont-ils vu, ces *rares génies*, qu'ont-ils vu *plus que les autres?* Quelle ignorance est la leur, et qu'il serait aisé de les confondre si, faibles et présomptueux, ils ne craignaient point d'être instruits! car pensent-ils avoir vu mieux les difficultés à cause qu'ils y succombent, et que les autres qui LES ONT VUES les ont méprisées ? Ils n'ont rien vu, ils n'entendent rien, ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils espèrent après cette vie, et ce misérable partage ne leur est pas assuré. »

Et quels rapports moraux, politiques ou religieux se sont dérobés à Pascal ? quel côté des choses n'a-t-il point saisi ? S'il considère la nature humaine en général, il en fait cette peinture si connue et si étonnante : « La première chose qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps, » etc. Et ailleurs : « L'homme n'est qu'un roseau pensant, » etc. Nous demandons si dans tout cela Pascal s'est montré un faible *penseur*.

Les écrivains modernes se sont fort étendus sur la puis-

1. Preuve qu'elle était attaquée.

2. En 1623 dans ses *Questions sur la Genèse*, le père Mersenne comptait dans Paris cinquante mille athées. « Il y a telle maison, disait-il, où l'on en pourrait trouver jusqu'à douze. »

sance de l'opinion, et c'est Pascal qui le premier l'avait observée. Une des choses les plus fortes que Rousseau ait hasardées en politique se lit dans le *Discours sur l'inégalité des conditions* : « Le premier, dit-il, qui, ayant clos un terrain, s'avisa de dire : *Ceci est à moi*, fut le vrai fondateur de la société civile. » Or, c'est presque mot pour mot l'effrayante idée que le solitaire de Port-Royal exprime avec une tout autre énergie : « Ce chien *est à moi*, disaient ces pauvres enfants; c'est ma place au soleil : voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre. »

Et voilà une de ces pensées qui font trembler pour Pascal. Quel ne fût point devenu ce grand homme, s'il n'avait été chrétien! Quel frein adorable que cette religion qui, sans nous empêcher de jeter de vastes regards autour de nous, nous empêche de nous précipiter dans le gouffre!

C'est le même Pascal qui a dit encore : « Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité, ou de peu d'années de possession. Les lois fondamentales changent [1], le droit a ses époques; plaisante justice qu'une rivière on une montagne borne; vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà. »

Certes, le penseur le plus hardi de ce siècle, l'écrivain le plus déterminé à généraliser les idées pour bouleverser le monde, n'a rien dit d'aussi fort contre la justice des gouvernements et les préjugés des nations [2].

Les insultes que nous avons prodiguées par philosophie à la nature humaine ont été plus ou moins puisées dans les écrits de Pascal. Mais en dérobant à ce rare génie la *misère* de l'homme, nous n'avons pas su comme lui en apercevoir la

1. Texte de l'édition Havet : « Un méridien décide de la vérité; en peu d'années de possession, les lois fondamentales changent », etc.

2. Chateaubriand oublie de dire que toutes ces pensées de Pascal se trouvaient déjà dans Montaigne. Cf. *Apologie*, t. III : « Quelle bonté est-ce, que je veoyois hier en crédit, et demain ne l'estre plus, et que le traject d'une riviere faict crime ? » Et encore : « Quelle vérité est-ce que ces montagnes bornent, mensonge au monde qui se tient au delà ? » Or, aucun écrivain n'a moins subi que Montaigne l'influence du christianisme, et pourtant aucun ne fut moins tenté de « se précipiter dans le gouffre ».

grandeur[1]. Bossuet et Fénelon, le premier dans son *Histoire universelle*, dans ses *Avertissements* et dans sa *Politique tirée de l'Écriture sainte*, le second dans son *Télémaque*, ont dit sur les gouvernements toutes les choses essentielles. Montesquieu lui-même n'a souvent fait que développer les principes de l'évêque de Meaux, comme on l'a très bien remarqué. On pourrait faire des volumes des divers passages favorables à la liberté[2] et à l'amour de la patrie qui se trouvent dans les auteurs du XVIIe siècle...

Notre supériorité se réduit à quelques progrès dans les études naturelles; progrès qui appartiennent à la marche du temps et qui ne compensent pas, à beaucoup près, la perte de l'imagination[3], qui en est la suite. La *pensée* est la même dans tous les siècles, mais elle est accompagnée plus particulièrement ou des arts ou des sciences : elle n'a toute sa grandeur poétique et toute sa beauté morale qu'avec les premiers.

Mais si le siècle de Louis XIV a conçu les idées *libérales*[4], pourquoi donc n'en a-t-il pas fait le même usage que nous? Certes, ne nous vantons pas de notre essai. Pascal, Bossuet, Fénelon, ont vu plus loin que nous, puisqu'en connaissant comme nous, et mieux que nous, la nature des choses, ils ont senti le danger des innovations. Quand leurs ouvrages ne prouveraient pas qu'ils ont eu des idées philosophiques, pourrait-on croire que ces grands hommes n'ont pas été frappés des abus qui se glissent partout, et qu'ils ne connaissaient pas le faible et le fort des affaires humaines? Mais tel était leur

1. Pascal attribuait la *grandeur* de l'homme à la grâce divine : c'est en Dieu et par Dieu qu'il voyait l'homme grand. La philosophie du XVIIIe siècle mit dans l'humanité même le principe de sa grandeur. Ce qu'on serait tenté de lui reprocher serait plutôt ce qu'il y a de chimérique dans sa théorie du progrès; et, pour s'être posé tout d'abord en adversaire de la *perfectibilité* indéfinie, Chateaubriand ne devrait pas oublier qu'il y a d'autres façons d'« apercevoir la grandeur de l'homme » que celle de Pascal et des théologiens chrétiens.

2. Singulière liberté que celle dont Chateaubriand va chercher les leçons dans la *Politique tirée de l'Écriture sainte* ou dans le *Télémaque!*

3. Cette imagination, desséchée par l'analyse, Chateaubriand l'a rafraîchie et retrempée. Là est son originalité la plus significative. Mais il ne devrait pas oublier les Rousseau et les Bernardin.

4. Barbarisme que la philosophie a emprunté des Anglais.
(Note de Chateaubriand.)

principe, qu'*il ne faut pas faire un petit mal, même pour obtenir un grand bien*[1], à plus forte raison pour des systèmes, dont le résultat est presque toujours effroyable . Ce n'était pas par défaut de génie, sans doute, que ce Pascal, qui,.comme nous l'avons montré, connaissait si bien le vice des lois dans le *sens absolu*, disait dans le *sens relatif:* « Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par les qualités extérieures! Qu passera de nous deux? qui cédera la place à l'autre? le moins habile? mais je suis aussi habile que lui; il faudra se battre pour cela. Il a quatre laquais, et je n'en ai qu'un; cela est visible, il n'y a qu'à compter : c'est à moi à céder, et je suis un sot si je le conteste[3]. »

Cela répond à des volumes de sophismes. L'auteur des *Pensées*, se soumettant aux *quatre laquais*, est bien autrement philosophe que ces *penseurs*, que les quatre laquais ont révoltés[4].

En un mot, le siècle de Louis XIV est resté paisible, non parce qu'il n'a point aperçu telle ou telle chose, mais parce qu'en la voyant, il l'a pénétrée jusqu'au fond; parce qu'il en a considéré toutes les faces et connu tous les périls. S'il ne s'est point plongé dans les idées du jour, c'est qu'il leur a été supérieur : nous prenons sa puissance pour sa faiblesse; son secret et le nôtre sont renfermés dans cette pensée de Pascal :

« Les sciences ont deux extrémités qui se touchent : la première est la pure ignorance naturelle où se trouvent les hommes en naissant; l'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencon-

1. *Histoire de Port-Royal.*
2. Cf. Victor Hugo :

> Les Révolutions, qui viennent tout changer,
> Font un bien éternel dans leur mal passager.

3. Edition Havet, art. V, 6.
4. Mais pourquoi faut-il qu'il y en ait un qui cède? Ne peuvent-ils aller de pair? Et là même où il faut une préférence, pourquoi se battre? Pourquoi ne pas s'en rapporter au libre choix des juges naturels? Se battait-on du temps de Pascal pour décider qui entrerait à l'Académie? ou réglait-on cela d'après le nombre des laquais? (Note de l'édition Havet.)

trent dans cette même ignorance d'où ils sont partis; mais c'est une ignorance savante qui se connaît. Ceux d'entre eux qui sont sortis de l'ignorance naturelle, et n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, et font les entendus. Ceux-là troublent le monde, et jugent plus mal que tous les autres. Le peuple et les habiles composent pour l'ordinaire le train du monde; les autres les méprisent et en sont méprisés [1]. »

Nous ne pouvons nous empêcher de faire ici un triste retour sur nous-même. Pascal avait entrepris de donner au monde l'ouvrage dont nous publions aujourd'hui une si petite et si faible partie. Quel chef-d'œuvre ne serait point sorti des mains d'un tel maître! Si Dieu ne lui a pas permis d'exécuter son dessein, c'est qu'apparemment il n'est pas bon que certains doutes sur la foi soient éclaircis, afin qu'il reste matière à ces tentations et à ces épreuves qui font les saints et les martyrs [2].

POURQUOI LES FRANÇAIS N'ONT QUE DES MÉMOIRES

Pourquoi n'avons-nous que des mémoires au lieu d'histoire, et pourquoi ces mémoires sont-ils pour la plupart excellents?

Le Français a été dans tous les temps, même lorsqu'il était barbare, vain, léger et sociable [3]. Il réfléchit peu sur l'ensemble des objets; mais il observe curieusement les détails, et son coup d'œil est prompt, sûr et délié : il faut toujours qu'il soit en scène, et il ne peut consentir, même comme historien, à disparaître tout à fait [4]. Les mémoires lui laissent la liberté de se livrer à son génie. Là, sans quitter le théâtre, il rapporte ses observations, toujours fines et quelquefois profondes. Il aime à dire : *J'étais là, le Roi me dit... J'appris du Prince... Je conseillai, je prévis le bien, le mal.* Son amour-propre

1. Edition Havet, art. III, 18.
2. C'est la théorie du *Dieu caché*.
3. Cf., p. 1 sqq., le morceau sur les Athéniens et les Français.
4. Ceci ne s'applique à aucun autre historien mieux qu'à Chateaubriand, auteur du *Congrès de Vérone*.

se satisfait ainsi; il étale son esprit devant le lecteur; et le désir qu'il a de se montrer penseur ingénieux le conduit souvent à bien penser. De plus, dans ce genre d'histoire, il n'est pas obligé de renoncer à ses passions, dont il se détache avec peine. Il s'enthousiasme pour telle ou telle cause, tel ou tel personnage; et, tantôt insultant le parti opposé, tantôt se raillant du sien, il exerce à la fois sa vengeance et sa malice.

Fils aînés de l'antiquité [1], les Français, Romains par le génie, sont Grecs par le caractère. Inquiets et volages dans le bonheur, constants et invincibles dans l'adversité, formés pour les arts [2], civilisés jusqu'à l'excès, durant le calme de l'État; grossiers et sauvages dans les [3] troubles politiques, flottant comme des vaisseaux [4] sans lest au gré des passions [5]; à présent dans les cieux, l'instant [6] d'après dans les abîmes [7]; enthousiastes et du bien et du mal, faisant le premier sans en exiger de reconnaissance, et le second sans en sentir de remords; ne se souvenant ni de leurs crimes [8] ni de leurs vertus; amants pusillanimes de la vie pendant [9] la paix; prodigues de leurs jours dans les batailles; vains, railleurs, ambitieux, à la fois routiniers et novateurs [10], méprisant tout ce qui n'est pas eux; individuellement les plus aimables des hommes, en corps les plus désagréables [11] de tous; charmants dans leur propre pays, insupportables chez l'étranger; tour à tour plus doux, plus innocents que l'agneau [12], et plus impitoyables, plus féroces que le tigre [13] : tels furent les Athéniens d'autrefois, et tels sont les Français d'aujourd'hui.

1. Le morceau qui suit se trouvait déjà dans l'*Essai*. Cf. p. 3.
2. Dans l'*Essai : nés pour tous les arts*.
3. Au lieu de *dans leurs*.
4. Au lieu de *comme un vaisseau*.
5. Au lieu de *de leurs passions impétueuses*.
6. Au lieu de *le moment*.
7. Au lieu de *dans l'abime*.
8. Au lieu de *ne se rappelant ni leurs*, etc.
9. Au lieu de *durant*.
10. Au lieu de *ambitieux, novateurs*.
11. Au lieu de *détestables*.
12. Au lieu de *que la brebis qu'on égorge*.
13. Au lieu de *et plus féroces que le tigre qui déchire les entrailles de sa victime*.

BOSSUET ORATEUR

Mais que dirons-nous de Bossuet comme orateur? à qui le comparerons-nous? et quels discours de Cicéron et de Démosthènes ne s'éclipsent point devant ses *Oraisons funèbres*? C'est pour l'orateur chrétien que ces paroles d'un roi semblent avoir été écrites : *L'or et les perles sont assez communs, mais les lèvres savantes sont un vase rare et sans prix* [1]. Sans cesse occupé du tombeau, et comme penché sur les gouffres d'une autre vie, Bossuet aime à laisser tomber de sa bouche ces grands mots de *temps* et de *mort*, qui retentissent dans les abîmes silencieux de l'éternité. Il se plonge, il se noie dans des tristesses incroyables, dans d'inconcevables douleurs. Les cœurs, après plus d'un siècle, retentissent encore du fameux cri : *Madame se meurt, Madame est morte.* Jamais les rois ont-ils reçu de pareilles leçons? jamais la philosophie s'exprima-t-elle avec autant d'indépendance? Le diadème n'est rien aux yeux de l'orateur; par lui le pauvre est égalé au monarque, et le potentat le plus absolu du globe est obligé de s'entendre dire, devant des milliers de témoins, que ses grandeurs ne sont que vanité, que sa puissance n'est que songe, et qu'il n'est lui-même que poussière.

Trois choses se succèdent continuellement dans les discours de Bossuet : le trait de génie ou d'éloquence; la citation, si bien fondue avec le texte qu'elle ne fait plus qu'un avec lui; enfin, la réflexion ou le coup d'œil d'aigle sur les causes de l'événement rapporté. Souvent aussi cette lumière de l'Église porte la clarté dans les discussions de la plus haute métaphysique ou de la théologie la plus sublime; rien ne lui est ténèbres. L'évêque de Meaux a créé une langue que lui seul a parlée, où souvent le terme le plus simple et l'idée la plus relevée, l'expression la plus commune et l'image la plus terrible servent, comme dans l'Écriture, à se donner des dimensions énormes et frappantes.

1. *Proverbes*, XX, 15.

Ainsi, lorsqu'il s'écrie, en montrant le cercueil de Madame : *La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie! la voilà telle que la mort nous l'a faite!* pourquoi frissonne-t-on à ce mot si simple, *telle que la mort nous l'a faite?* C'est par l'opposition qui se trouve entre ce *grand cœur*, cette *princesse si admirée*, et cet accident inévitable de la mort, qui lui est arrivé comme à la plus misérable des femmes; c'est parce que ce verbe *faire*, appliqué à la mort qui *défait* tout, produit une contradiction dans les mots et un choc dans les pensées, qui ébranlent l'âme; comme si, pour peindre cet événement malheureux, les termes avaient changé d'acception, et que le langage fût bouleversé comme le cœur.

Nous avons remarqué qu'à l'exception de Pascal, de Bossuet, de Massillon, de La Fontaine, les écrivains du siècle de Louis XIV, faute d'avoir assez vécu dans la retraite, ont ignoré cette espèce de sentiment mélancolique dont on fait aujourd'hui un si étrange abus [1].

Mais comment donc l'évêque de Meaux, sans cesse au milieu des pompes de Versailles, a-t-il connu cette profondeur de rêverie? C'est qu'il a trouvé dans la religion une solitude; c'est que son corps était dans le monde et son esprit au désert; c'est qu'il avait mis son cœur à l'abri dans les tabernacles secrets du Seigneur; c'est, comme il l'a dit lui-même de Marie-Thérèse d'Autriche, « qu'on *le voyait* courir aux autels pour y goûter avec David un humble repos, et s'enfoncer dans son oratoire, où, malgré le tumulte de la cour, *il* trouvait le Carmel d'Élie, le désert de Jean, et la montagne si souvent témoin des gémissements de Jésus [2] ».

Les *Oraisons funèbres* de Bossuet ne sont pas d'un égal mérite, mais toutes sont sublimes par quelque côté. Celle de la reine d'Angleterre est un chef-d'œuvre de style et un modèle d'écrit philosophique et politique.

Celle de la duchesse d'Orléans est la plus étonnante, parce qu'elle est entièrement créée de génie. Il n'y avait là ni ces

1. C'est le cas de dire : *Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?*

2. Ce passage se trouvait presque littéralement dans une étude sur le poète anglais Young, publiée en 1801, et insérée plus tard dans les *Mélanges littéraires*.

tableaux des troubles des nations, ni ces développements des affaires publiques qui soutiennent la voix de l'orateur. L'intérêt que peut inspirer une princesse expirant à la fleur de son âge, semble se devoir épuiser vite. Tout consiste en quelques oppositions vulgaires de la beauté, de la jeunesse, de la grandeur et de la mort; et c'est pourtant sur ce fonds stérile que Bossuet a bâti un des plus beaux monuments de l'éloquence; c'est de là qu'il est parti pour montrer la misère de l'homme par son côté périssable, et sa grandeur par son côté immortel. Il commence par le ravaler au-dessous des vers qui le rongent au sépulcre, pour le peindre ensuite glorieux avec la vertu dans des royaumes incorruptibles[1].

On sait avec quel génie, dans l'oraison funèbre de la princesse Palatine, il est descendu, sans blesser la majesté de l'art oratoire, jusqu'à l'interprétation d'un songe, en même temps qu'il a déployé dans ce discours sa haute capacité pour les abstractions philosophiques.

Si, pour Marie-Thérèse et pour le chancelier de France, ce ne sont plus les mouvements des premiers éloges, les idées du panégyriste sont-elles prises dans un cercle moins large, dans une nature moins profonde? — « Et maintenant, dit-il, ces deux âmes pieuses (Michel le Tellier et Lamoignon), touchées sur la terre du désir de faire régner les lois, contemplent ensemble à découvert les lois éternelles d'où les nôtres sont dérivées; et si quelque légère trace de nos faibles distinctions paraît encore dans une si simple et si claire vision, elles adorent Dieu en qualité de justice et de règle. »

Au milieu de cette théologie, combien d'autres genres de beautés, ou sublimes, ou gracieuses, ou tristes, ou charmantes! Voyez le tableau de la Fronde : « La monarchie ébranlée jusqu'aux fondements, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au dedans et au dehors... Étaient-ce là de ces tempêtes par où le Ciel a besoin de se décharger quelquefois?... ou bien était-ce comme un travail de la France, prête à enfanter le règne miraculeux de Louis[2]? » Viennent des

1. *Incorruptibles*, par opposition aux vers du sépulcre.
2. *Or. fun. d'Anne de Gonzague.*

réflexions sur l'illusion des amitiés de la terre, qui « s'en vont avec les années et les intérêts, » et sur l'obscurité du cœur de l'homme, « qui ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres[1] ».

Mais la trompette sonne, et Gustave paraît : « Il paraît à la Pologne surprise et trahie comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle? Où sont ces âmes guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés, et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain? Ni les chevaux ne sont vites, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur[2]. »

Je passe, et mon oreille retentit de la voix d'un prophète. Est-ce Isaïe, est-ce Jérémie qui apostrophe l'île de la Conférence, et les pompes nuptiales de Louis?

« Fêtes sacrées, mariage fortuné, voile nuptial, bénédiction, sacrifice, puis-je mêler aujourd'hui vos cérémonies et vos pompes avec ces pompes funèbres, et le comble des grandeurs avec leurs ruines[3]! »

Le poète (on nous pardonnera de donner à Bossuet un titre qui fait la gloire de David), le poète continue de se faire entendre ; il ne touche plus la corde inspirée; mais, baissant sa lyre d'un ton jusqu'à ce mode dont Salomon se servit pour chanter les troupeaux du mont Galaad, il soupire ces paroles paisibles : « Dans la solitude de Sainte-Fare, autant éloignée des voies du siècle que sa bienheureuse situation la sépare de tout commerce du monde, dans cette sainte montagne que Dieu avait choisie depuis mille ans, où les épouses de Jésus-Christ faisaient revivre la beauté des anciens jours, où les joies de la terre étaient inconnues, où les vestiges des hommes du monde, des curieux et des vagabonds ne paraissaient pas, sous la conduite de la sainte abbesse, qui savait donner le lait aux enfants aussi bien que le pain aux forts,

1. *Or. fun. d'Anne de Gonzague.*
2. *Ibid.*
3. *Or. fun. de Marie-Thérèse.*

les commencements de la princesse Anne étaient heureux[1]. »

Cette page, que l'on dirait extraite du livre de Ruth, n'a point épuisé le pinceau de Bossuet; il lui reste encore assez de cette antique et douce couleur pour peindre une mort heureuse. « Michel le Tellier, dit-il, commença l'hymne des divines *miséricordes :* MISERICORDIAS DOMINI IN ÆTERNUM CANTABO : *Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur.* Il expire en disant ces mots, et il continue avec les anges le sacré cantique. »

Nous avions cru pendant quelque temps que l'oraison funèbre du prince de Condé, à l'exception du mouvement qui la termine, était généralement trop louée; nous pensions qu'il était plus aisé, comme il l'est en effet, d'arriver aux formes d'éloquence du commencement de cet éloge, qu'à celles de l'oraison de madame Henriette ; mais quand nous avons lu ce discours avec attention, quand nous avons vu l'orateur emboucher la trompette épique pendant une moitié de son récit, et donner, comme en se jouant, un chant d'Homère, quand, se retirant à Chantilly avec Achille en repos, il rentre dans le ton évangélique, et retrouve les grandes pensées, les vues chrétiennes qui remplissent les premières oraisons funèbres, lorsque, après avoir mis Condé au cercueil, il appelle les peuples, les princes, les prélats, les guerriers au catafalque du héros, lorsque, enfin, s'avançant lui-même avec ses cheveux blancs, il fait entendre les accents du cygne, montre Bossuet un pied dans la tombe, et le siècle de Louis, dont il a l'air de faire les funérailles, prêt à s'abîmer dans l'éternité, à ce dernier effort de l'éloquence humaine, les larmes de l'admiration ont coulé de nos yeux, et le livre est tombé de nos mains.

DES RUINES

Tous les hommes ont un secret attrait pour les ruines. Ce sentiment tient à la fragilité de notre nature, à une confor-

1. *Or. fun. d'Anne de Gonzague.*

mité secrète entre ces monuments détruits et la rapidité de notre existence. Il s'y joint, en outre, une idée qui console notre petitesse, en voyant que des peuples entiers, des hommes quelquefois si fameux, n'ont pu vivre cependant au delà du peu de jours assignés à notre obscurité. Ainsi, les ruines jettent une grande moralité au milieu des scènes de la nature; quand elles sont placées dans un tableau, en vain on cherche à porter les yeux autre part : ils reviennent toujours s'attacher sur elles. Et pourquoi les ouvrages des hommes ne passeraient-ils pas, quand le soleil qui les éclaire doit lui-même tomber de sa voûte? Celui qui le plaça dans les cieux est le seul souverain dont l'empire ne connaisse point de ruines.

Il y a deux sortes de ruines : l'une, ouvrage du temps; l'autre, ouvrage des hommes. Les premières n'ont rien de désagréable, parce que la nature travaille auprès des ans. Font-ils des décombres, elle y sème des fleurs; entr'ouvrent-ils un tombeau, elle y place le nid d'une colombe : sans cesse occupée à reproduire, elle environne la mort des plus douces illusions de la vie.

Les secondes ruines sont plutôt des dévastations que des ruines; elles n'offrent que l'image du néant, sans une puissance réparatrice. Ouvrage du malheur, et non des années, elles ressemblent aux cheveux blancs sur la tête de la jeunesse. Les destructions des hommes sont d'ailleurs plus violentes et plus complètes que celles des âges : les seconds minent, les premiers renversent. Quand Dieu, pour des raisons qui nous sont inconnues, veut hâter les ruines du monde, il ordonne au Temps de prêter sa faux [1] à l'homme; et le Temps nous voit avec épouvante ravager dans un clin d'œil ce qu'il eût mis des siècles à détruire.

Nous nous promenions un jour derrière le palais du Luxembourg, et nous nous trouvâmes près de cette même Chartreuse que M. de Fontanes a chantée [2]. Nous vîmes une

1. Souvenir mythologique bien déplacé. D'ailleurs on vient de nous dire que le temps *mine*, et ce ne saurait être avec une faux.

2. Cf. la pièce de Fontanes intitulée *La Chartreuse de Paris*; Chateaubriand l'avait citée tout au long dans le chapitre précédent.

église dont les toits étaient enfoncés, les plombs des fenêtres arrachés, et les portes fermées avec des planches mises debout. La plupart des autres bâtiments du monastère n'existaient plus. Nous nous promenâmes longtemps au milieu des pierres sépulcrales de marbre noir, semées çà et là sur la terre; les unes étaient totalement brisées, les autres offraient encore quelques restes d'épitaphes. Nous entrâmes dans le cloître intérieur; deux pruniers sauvages y croissaient parmi de hautes herbes et des décombres. Sur les murailles on voyait des peintures à demi effacées, représentant la vie de saint Bruno; un cadran était resté sur un des pignons de l'église; et dans le sanctuaire, au lieu de cet hymne de paix qui s'élevait jadis en l'honneur des morts, on entendait crier l'instrument du manœuvre qui sciait des tombeaux.

Les réflexions que nous fîmes dans ce lieu, tout le monde les peut faire. Nous en sortîmes le cœur flétri, et nous nous enfonçâmes dans le faubourg voisin, sans savoir où nous allions. La nuit approchait : comme nous passions entre deux murs, dans une rue déserte, tout à coup le son d'un orgue vint frapper notre oreille, et les paroles du cantique *Laudate Dominum, omnes gentes*, sortirent du fond d'une église voisine; c'était alors l'octave du Saint-Sacrement. Nous ne saurions peindre l'émotion que nous causèrent ces chants religieux; nous crûmes ouïr une voix du ciel qui disait : « Chrétien sans foi, pourquoi perds-tu l'espérance? Crois-tu donc que je change mes desseins comme les hommes; que j'abandonne, parce que je punis? Loin d'accuser mes décrets, imite ces serviteurs fidèles qui bénissent les coups de ma main, jusque sous les débris où je les écrase. »

Nous entrâmes dans l'église, au moment où le prêtre donnait la bénédiction. De pauvres femmes, des vieillards, des enfants étaient prosternés. Nous nous précipitâmes sur la terre, au milieu d'eux; nos larmes coulaient; nous dîmes dans le secret de notre cœur : Pardonne, ô Seigneur, si nous avons murmuré en voyant la désolation de ton temple; pardonne à notre raison ébranlée! l'homme n'est lui-même qu'un édifice tombé, qu'un débris du péché et de la mort; son amour

tiède, sa foi chancelante, sa charité bornée, ses sentiments incomplets, ses pensées insuffisantes, son cœur brisé, tout chez lui n'est que ruines.

RUINES DES MONUMENTS CHRÉTIENS

Les ruines des monuments chrétiens n'ont pas la même élégance que les ruines des monuments de Rome et de la Grèce; mais, sous d'autres rapports, elles peuvent supporter le parallèle. Les plus belles que l'on connaisse dans ce genre sont celles que l'on voit en Angleterre, au bord des lacs de Cumberland, dans les montagnes d'Écosse et jusque dans les Orcades. Les bas côtés du chœur, les arcs des fenêtres, les ouvrages ciselés des voussures, les pilastres des cloîtres et quelques pans de la tour des cloches sont en général les parties qui ont le plus résisté aux efforts du temps.

Dans les ordres grecs, les voûtes et les cintres suivent parallèlement les arcs du ciel; de sorte que, sur la tenture grise des nuages ou sur un paysage obscur, ils se perdent dans les fonds; dans l'ordre gothique, au contraire, les pointes contrastent avec les arrondissements des cieux et les courbures de l'horizon. Le gothique, étant tout composé de *vides*, se décore ensuite plus aisément d'herbes et de fleurs que les pleins des ordres grecs. Les filets redoublés des pilastres, les dômes découpés en feuillage ou creusés en forme de cueilloir, deviennent autant de corbeilles où les vents portent, avec la poussière, les semences des végétaux. La joubarbe se cramponne dans le ciment, les mousses emballent d'inégaux décombres dans leur bourre élastique, la ronce fait sortir ses cercles bruns de l'embrasure d'une fenêtre, et le lierre, se traînant le long des cloîtres septentrionaux, retombe en festons dans les arcades.

Il n'est aucune ruine d'un effet plus pittoresque que ces débris : sous un ciel nébuleux, au milieu des vents et des tempêtes, au bord de cette mer dont Ossian[1] a chanté les orages, leur architecture gothique a quelque chose de grand et de

1. Cf. p. 161 et la note 2.

sombre comme le Dieu de Sinaï, dont elle perpétue le souvenir. Assis sur un autel brisé, dans les Orcades, le voyageur s'étonne de la tristesse de ces lieux ; un océan sauvage, des syrtes embrumées, des vallées où s'élève la pierre d'un tombeau, des torrents qui coulent à travers la bruyère, quelques pins rougeâtres jetés sur la nudité d'un *morne* [1] flanqué de couches de neige, c'est tout ce qui s'offre aux regards. Le vent circule dans les ruines, et leurs innombrables jours deviennent autant de tuyaux d'où s'échappent des plaintes; l'orgue avait jadis moins de soupirs sous ces voûtes religieuses. De longues herbes tremblent aux ouvertures des dômes. Derrière ces ouvertures on voit fuir la nue et planer l'oiseau des terres boréales. Quelquefois égaré dans sa route, un vaisseau caché sous ses toiles arrondies, comme un Esprit des eaux voilé de ses ailes, sillonne les vagues désertes ; sous le souffle de l'aquilon, il semble se prosterner à chaque pas, et saluer les mers qui baignent les débris du temple de Dieu...

Sacrés débris des monuments chrétiens, vous ne rappelez point, comme tant d'autres ruines, du sang, des injustices et des violences ! vous ne racontez qu'une histoire paisible, ou tout au plus que les souffrances mystérieuses du Fils de l'homme ! Et vous, saints ermites, qui, pour arriver à des retraites plus fortunées, vous étiez exilés sous les glaces du pôle, vous jouissez maintenant du fruit de vos sacrifices ! S'il est parmi les anges, comme parmi les hommes, des campagnes habitées et des lieux déserts, de même que vous ensevelîtes vos vertus dans les solitudes de la terre, vous aurez sans doute choisi les solitudes célestes pour y cacher votre bonheur !

DES ROGATIONS [2]

Les cloches du hameau se font entendre, les villageois quittent leurs travaux : le vigneron descend de la colline, le laboureur accourt de la plaine, le bûcheron sort de la forêt ; les mères, fermant leurs cabanes, arrivent avec leurs enfants,

1. Petite montagne isolée.
2. Dans la quatrième partie, intitulée *Culte*.

et les jeunes filles laissent leurs fuseaux, leurs brebis et les fontaines pour assister à la fête.

On s'assemble dans le cimetière de la paroisse, sur les tombes verdoyantes des aïeux. Bientôt on voit paraître tout le clergé destiné à la cérémonie : c'est un vieux pasteur qui n'est connu que sous le nom de *curé*, et ce nom vénérable dans lequel est venu se perdre le sien, indique moins le ministre du temple que le père laborieux du troupeau. Il sort de sa retraite, bâtie auprès de la demeure des morts, dont il surveille la cendre. Il est établi, dans son presbytère, comme une garde avancée aux frontières de la vie, pour recevoir ceux qui entrent et ceux qui sortent de ce royaume des douleurs. Un puits, des peupliers, une vigne entour de sa fenêtre, quelques colombes[1], composent l'héritage de ce Roi des sacrifices.

Cependant l'apôtre de l'Évangile, revêtu d'un simple surplis, assemble ses ouailles devant la grande porte de l'église; il leur fait un discours, fort beau sans doute, à en juger par les larmes de l'assistance. On lui entend souvent répéter : *Mes enfants, mes chers enfants*, et c'est là tout le secret de l'éloquence du Chrysostome champêtre.

Après l'exhortation, l'assemblée commence à marcher en chantant : « *Vous sortirez avec plaisir, et vous serez reçu avec joie; les collines bondiront et vous entendront avec joie.* » L'étendard des saints, antique bannière des temps chevaleresques, ouvre la carrière au troupeau, qui suit pêle-mêle avec son pasteur. On entre dans des chemins ombragés et coupés profondément par la roue des chars rustiques; on franchit de hautes barrières formées d'un seul tronc de chêne; on voyage le long d'une haie d'aubépine où bourdonne l'abeille, et où sifflent les bouvreuils et les merles. Les arbres sont couverts de leurs fleurs ou parés d'un naissant feuillage. Les bois, les vallons, les rivières, les rochers entendent tour à tour les hymnes des laboureurs. Étonnés de ces cantiques, les hôtes des champs sortent des blés nouveaux, et s'arrêtent à quelque distance, pour voir passer la pompe villageoise[2].

1. Chateaubriand n'ose dire *pigeons*.
2. « Fontanes a heureusement comparé ce tableau à l'antique pompe de Cérès

CIMETIÈRES DE CAMPAGNE

Les anciens n'ont point eu de lieux de sépulture plus agréables que nos cimetières de campagne : des prairies, des champs, des eaux, des bois, une riante perspective, mariaient leurs simples images avec les tombeaux des laboureurs. On aimait à voir le gros if qui ne végétait plus que par son écorce, les pommiers du presbytère, le haut gazon, les peupliers, l'ormeau des morts, et les buis, et les petites croix de consolation et de grâce. Au milieu des paisibles monuments, le temple villageois élevait sa tour surmontée de l'emblème rustique de la vigilance [1]. On n'entendait dans ces lieux que le chant du rouge-gorge, et le bruit des brebis qui broutaient l'herbe de la tombe de leur ancien pasteur.

Les sentiers qui traversaient l'enclos bénit aboutissaient à l'église ou à la maison du curé : ils étaient tracés par le pauvre et le pèlerin, qui allaient prier le Dieu des miracles, ou demander le pain de l'aumône à l'homme de l'Évangile : l'indifférent ou le riche ne passait point sur ces tombeaux.

On y lisait pour toute épitaphe : *Guillaume* ou *Paul, né en telle année, mort en telle autre.* Sur quelques-uns il n'y avait pas même de nom. Le laboureur chrétien repose oublié dans la mort, comme ces végétaux utiles au milieu desquels il a vécu : la nature ne grave pas le nom des chênes sur leurs troncs abattus dans les forêts.

Cependant, en errant un jour dans un cimetière de campagne, nous aperçûmes une épitaphe latine sur une pierre qui annonçait le tombeau d'un enfant. Surpris de cette magnificence, nous nous en approchâmes, pour connaître l'érudition du curé du village ; nous lûmes ces mots de l'Évangile :

« *Sinite parvulos venire ad me.* »

« Laissez les petits enfants venir à moi. »

décrite en vers charmants par Tibulle. Il aurait pu ajouter encore à l'exemple de Tibulle celui d'Ovide décrivant également une fête sacrée célébrée aux champs. » Cf. livre II des *Amours*, élégie XIII, *Junonia sacra*. Il s'agit de la fête rurale de Junon au pays des Falisques. » (Sainte-Beuve.)

1. Le coq.

Les cimetières de la Suisse sont quelquefois placés sur des rochers, d'où ils commandent les lacs, les précipices et les vallées. Le chamois et l'aigle y fixent leur demeure, et la mort croît sur ces sites escarpés, comme ces plantes alpines dont la racine est plongée dans des glaces éternelles. Après son trépas le paysan de Glaris ou de Saint-Gall est transporté sur ces hauts lieux par son pasteur. Le convoi a pour pompe funèbre la pompe de la nature, et pour musique sur les croupes des Alpes, ces airs bucoliques qui rappellent au Suisse exilé son père, sa mère, ses sœurs, et les bêlements des troupeaux de sa montagne.

DÉFENSE DE RENÉ[1]

...On a fait déjà remarquer la tendre sollicitude des critiques pour la pureté de la religion; on devait donc s'attendre qu'ils se formaliseraient des deux épisodes que l'auteur a introduits dans son livre... Encore une fois, l'auteur a dû combattre des poèmes et des romans impies avec des poèmes et des romans pieux[2]; il s'est couvert des mêmes armes dont il voyait l'ennemi revêtu : c'était une conséquence naturelle et nécessaire du genre d'apologie qu'il avait choisi. Il a cherché à donner l'exemple avec le précepte : dans la partie théorique de son ouvrage, il avait dit que la religion embellit notre existence, corrige les passions sans les éteindre, jette un intérêt singulier sur tous les sujets où elle est employée; il avait dit que sa doctrine et son culte se mêlent merveilleusement aux émotions du cœur et aux scènes de la nature, qu'elle est enfin la seule ressource dans les grands malheurs de la vie : il ne suffisait pas d'avancer tout cela, il fallait encore le prouver. C'est ce que l'auteur a essayé de faire dans les deux épisodes de son livre. Ces épisodes étaient en outre une amorce préparée à l'espèce de lecteurs pour qui l'ouvrage est spécialement écrit. L'auteur avait-il donc si mal connu le cœur humain, lorsqu'il a tendu ce piège innocent aux incrédules? Et n'est-il pas probable que tel lecteur n'eût jamais ouvert le *Génie du Christianisme*, s'il n'y avait cherché *René* et

1. Dans le morceau suivant, emprunté à *la Défense du Génie du Christianisme*, Chateaubriand essaye de rattacher *Atala* et *René* au plan et à l'inspiration générale de son grand ouvrage.

2. Mais *Atala* et *René* sont-ils vraiment des *romans pieux* ? C'est après coup que Chateaubriand en a voulu faire des œuvres d'édification chrétienne; le christianisme y est artificiel.

Atala[1] ? Tout ce qu'un critique impartial, qui veut entrer dans l'esprit de l'ouvrage, était en droit d'exiger de l'auteur, c'est que les épisodes de cet ouvrage eussent une tendance visible à faire aimer la religion et à en démontrer l'utilité. Or, la nécessité des cloîtres pour certains malheurs de la vie, et ceux-là mêmes qui sont les plus grands, la puissance d'une religion qui peut seule fermer des plaies que tous les baumes de la terre ne sauraient guérir, ne sont-elles pas invinciblement prouvées dans l'histoire de René[2] ? L'auteur y combat[3] en outre le travers particulier des jeunes gens du siècle, le travers qui mène directement au suicide. C'est J.-J. Rousseau qui introduisit le premier parmi nous ces rêveries si désastreuses et si coupables[4]. En s'isolant des hommes, en s'abandonnant à ses songes, il a fait croire à une foule de jeunes gens qu'il est beau de se jeter ainsi dans le *vague* de la vie. Le roman de *Werther*[5] a développé depuis ce germe de poison. L'auteur du *Génie du Christianisme*, obligé de faire entrer dans le cadre de son apologie quelques tableaux pour l'imagination, a voulu dénoncer cette espèce de vice nouveau, et peindre les funestes conséquences de l'amour outré de la solitude[6]. Les

1. Une amorce, un piège : ces mots eux-mêmes indiquent assez en quoi pèche l'apologie.

2. Mais est-ce vraiment là l'esprit de *René?* « Dans *René*, dit Chênedollé, Chateaubriand a caché le poison sous l'idée religieuse ; c'est empoisonner dans une hostie. »

3. — « Si *René* n'existait pas, je ne l'écrirais plus ; s'il m'était possible de le détruire, je le détruirais. Une famille de René poètes et de René prosateurs a pullulé ; on n'a plus entendu que des phrases lamentables et décousues ; il n'a plus été question que de vents et d'orages, que de mots inconnus livrés aux nuages et à la nuit. Il n'y a pas de grimaud sortant du collège qui n'ait rêvé être le plus malheureux des hommes, de bambin qui, à seize ans, n'ait épuisé la vie, qui ne se soit cru tourmenté par son génie, qui, dans l'abime de ses pensées, ne se soit livré au *vague de ses passions*, qui n'ait frappé son front pâle et échevelé, et n'ait étonné les hommes stupéfaits d'un malheur dont il ne savait pas le nom, ni eux non plus. » (*Mém. d'Outre-Tombe.*) Si Chateaubriand voulait combattre ce « travers », il a singulièrement manqué son but. Mais René aurait beau se retirer vraiment dans un cloître, sa figure, telle qu'elle demeure dans notre esprit, est celle d'un héros de l'ennui qui se glorifie de son mal et qui se drape en sa hautaine douleur.

4. Cf. *les Rêveries du Promeneur solitaire.* Mais Chateaubriand oublie Sénancour, dont les *Rêveries sur la nature primitive de l'homme* avaient paru dès 1798. *Obermann* est de 1805.

5. Le *Werther* de Gœthe fut publié en 1774. L'auteur s'y débarrassa de son mal en l'inoculant aux autres. On sait quel effet produisit son livre sur la jeunesse contemporaine.

6. Cf. ces lignes des *Mémoires* : « Je reconnais tout d'abord que, dans ma pre-

couvents offraient autrefois des retraites à ces âmes contemplatives, que la nature appelle impérieusement aux méditations. Elles y trouvaient auprès de Dieu de quoi remplir le vide qu'elles sentent en elles-mêmes, et souvent l'occasion d'exercer de rares et sublimes vertus. Mais, depuis la destruction des monastères et les progrès de l'incrédulité, on doit s'attendre à voir se multiplier au milieu de la société (comme il est arrivé en Angleterre) des espèces de Solitaires tout à la fois passionnés et philosophes, qui, ne pouvant ni renoncer aux vices du siècle, ni aimer ce siècle, prendront la haine des hommes pour de l'élévation de génie, renonceront à tout devoir divin et humain, se nourriront à l'écart des plus vaines chimères, et se plongeront de plus en plus dans une misanthropie orgueilleuse qui les conduira à la folie ou à la mort.

Afin d'inspirer plus d'éloignement pour ces rêveries criminelles, l'auteur a pensé qu'il devait prendre la punition de René dans le cercle de ces malheurs épouvantables qui appartiennent moins à l'individu qu'à la famille de l'homme, et que les anciens attribuaient à la fatalité. L'auteur eût choisi le sujet de Phèdre s'il n'eût été traité par Racine : il ne restait que celui d'Érope et de Thyeste[1] chez les Grecs, ou d'Amnon et de Thamar chez les Hébreux[2]; et bien que ce sujet ait été aussi transporté sur notre scène[3], il est toutefois moins connu que le premier. Peut-être aussi s'applique-t-il mieux au caractère que l'auteur a voulu peindre. En effet, les folles rêveries de René commencent le mal, et ses extravagances l'achèvent; par les premières, il égare l'imagination d'une faible femme; par les dernières, en voulant attenter à ses jours, il oblige cette infortunée à se réunir à lui : ainsi le malheur naît du sujet, et la punition sort de la faute.

Il ne restait qu'à sanctifier[4], par le christianisme, cette ca-

mière jeunesse, *Ossian*, *Werther*, *les Rêveries du Promeneur solitaire*,... ont pu s'apparenter à mes idées; mais je n'ai rien caché, rien dissimulé du plaisir que me causaient des ouvrages où je me délectais. »

1. Cf. l'*Atrée et Thyeste* de Sénèque.

2. *Rois*, II, xiii, 14.

3. Dans l'*Abufar* de Ducis.

4. C'est presque un aveu. Chateaubriand a « sanctifié » son *René* après coup.

tastrophe empruntée à la fois de l'antiquité païenne et de l'antiquité sacrée. L'auteur, même alors, n'eut pas tout à faire; car il trouva cette histoire presque naturalisée chrétienne dans une vieille ballade de Pèlerin, que les paysans chantent encore dans plusieurs provinces[1]. Ce n'est pas par les maximes répandues dans un ouvrage, mais par l'impression que cet ouvrage laisse au fond de l'âme, que l'on doit juger de sa moralité. Or, la sorte d'épouvante et de mystère qui règne dans l'épisode de *René*, serre et contriste le cœur sans y exciter d'émotion criminelle. Il ne faut pas perdre de vue qu'Amélie meurt heureuse et guérie, et que René finit misérablement. Ainsi le vrai coupable est puni, tandis que sa trop faible victime, remettant son âme blessée entre les mains de *celui qui retourne le malade sur sa couche*, sent renaître une joie ineffable du fond même des tristesses de son cœur. Au reste, le discours du père Souël ne laisse aucun doute sur le but et les moralités religieuses de l'histoire de *René*[2].

A l'égard d'*Atala*, on en a tant fait de commentaires, qu'il serait superflu de s'y arrêter. On se contentera d'observer que les critiques qui ont jugé le plus sévèrement cette histoire, ont reconnu toutefois qu'*elle faisait aimer la religion chrétienne*, et cela suffit à l'auteur. En vain s'appesantirait-on sur quelques tableaux; il n'en semble pas moins vrai que le public a vu sans trop de peine le vieux missionnaire, tout prêtre qu'il est, et qu'il a aimé dans cet épisode indien la description des cérémonies de notre culte. C'est *Atala* qui a annoncé, et qui peut-être a fait lire le *Génie du Christianisme;* cette Sauvage a réveillé dans un certain monde les idées chrétiennes, et rapporté pour ce monde la religion du père Aubry des déserts où elle était exilée.

1. Cette ballade commence ainsi :

> C'est le chevalier des Landes
> Malheureux chevalier, etc.

2. Le Père Souël a dans *René* à peu près le même rôle que le Père Aubry dans *Atala*. Mais quelques tirades ne suffisent pas à rendre chrétienne l'inspiration intime de ces deux ouvrages. Comme le dit Sainte-Beuve, « les paroles de réprimande qu'adresse à ce malade si content de l'être le vénérable Père Souël, ne sont que pour l'assortiment, et pour fournir le prétexte d'insérer un tel épisode troublant dans un ouvrage consacré au christianisme ».



RENÉ

« Je ne puis, en commençant mon récit[1], me défendre d'un mouvement de honte. La paix de vos cœurs, respectables vieillards, et le calme de la nature autour de moi, me font rougir du trouble et de l'agitation de mon âme.

« Combien vous aurez pitié de moi! Que mes éternelles inquiétudes vous paraîtront misérables! Vous qui avez épuisé tous les chagrins de la vie, que penserez-vous d'un jeune homme sans force et sans vertu, qui trouve en lui-même son tourment, et ne peut guère se plaindre que des maux qu'il se fait à lui-même? Hélas! ne le condamnez pas; il a été trop puni!

« J'ai coûté la vie à ma mère en venant au monde; j'ai été tiré de son sein avec le fer. J'avais un frère que mon père bénit, parce qu'il voyait en lui son fils aîné. Pour moi, livré de bonne heure à des mains étrangères, je fus élevé loin du toit paternel.

« Mon humeur était impétueuse, mon caractère inégal. Tour à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes jeunes compagnons; puis, les abandonnant tout à coup, j'allais m'asseoir à l'écart, pour contempler la nue fugitive, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage.

« Chaque automne, je revenais au château paternel, situé au milieu des forêts, près d'un lac, dans une province reculée.

« Timide et contraint devant mon père, je ne trouvais l'aise et le contentement qu'auprès de ma sœur Amélie. Une douce conformité d'humeur et de goûts m'unissait étroitement à

1. René, qui vit chez les Natchez depuis quelques années, toujours mélancolique et recherchant la solitude, finit un jour par céder aux instances de son père adoptif, Chactas, et du Père Souël, missionnaire au fort Rosalie, et leur fait connaître le secret de sa tristesse.

cette sœur; elle était un peu plus âgée que moi. Nous aimions à gravir les coteaux ensemble, à voguer sur le lac, à parcourir les bois à la chute des feuilles : promenades dont le souvenir remplit encore mon âme de délices. O illusions de l'enfance et de la patrie, ne perdez-vous jamais vos douceurs !

« Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au sourd mugissement de l'automne, ou au bruit des feuilles séchées que nous traînions tristement sous nos pas ; tantôt, dans nos jeux innocents, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses ; quelquefois aussi nous murmurions des vers que nous inspirait le spectacle de la nature. Jeune, je cultivais les muses ; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années. Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies.

« Les dimanches et les jours de fête, j'ai souvent entendu dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appelait au temple l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutais en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portait à mon âme naïve l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion, et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première enfance. Oh ! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avènement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère ! Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir[1].

« Il est vrai qu'Amélie et moi nous jouissions plus que personne de ces idées graves et tendres, car nous avions tous les deux un peu de tristesse au fond du cœur : nous tenions cela de Dieu ou de notre mère.

1. Il faut rapprocher de ces pages les premiers chapitres des *Mémoires*.

« Cependant mon père fut atteint d'une maladie qui le conduisit en peu de jours au tombeau. Il expira dans mes bras. J'appris à connaître la mort sur les lèvres de celui qui m'avait donné la vie. Cette impression fut grande ; elle dure encore. C'est la première fois que l'immortalité de l'âme s'est présentée clairement à mes yeux. Je ne pus croire que ce corps inanimé était en moi l'auteur de la pensée; je sentis qu'elle me devait venir d'une autre source; et, dans une sainte douleur qui approchait de la joie; j'espérai me rejoindre un jour à l'esprit de mon père.

« Un autre phénomène me confirma dans cette haute idée. Les traits paternels avaient pris au cercueil quelque chose de sublime. Pourquoi cet étonnant mystère ne serait-il pas l'indice de notre immortalité? Pourquoi la mort, qui sait tout, n'aurait-elle pas gravé sur le front de sa victime les secrets d'un autre univers ? Pourquoi n'y aurait-il pas dans la tombe quelque grande vision de l'éternité[1] ?

« Amélie, accablée de douleur, était retirée au fond d'une tour, d'où elle entendit retentir, sous les voûtes du château gothique, le chant des prêtres du convoi et les sons de la cloche funèbre.

« J'accompagnai mon père à son dernier asile; la terre se referma sur sa dépouille; l'éternité et l'oubli le pressèrent de tout leur poids : le soir même, l'indifférent passait sur sa tombe; hors pour sa fille et pour son fils, c'était déjà comme s'il n'avait jamais été.

« Il fallut quitter le toit paternel, devenu l'héritage de mon frère : je me retirai avec Amélie chez de vieux parents.

1. Cf. Lamartine, *le Crucifix* :

> De son pieux espoir son front gardait la trace,
> Et sur ses traits frappés d'une auguste beauté,
> La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
> La mort, sa majesté.
>
> . . . .
>
> Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
> Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
> Comme si du trépas la majesté muette
> L'eût déjà consacré!

« Arrêté à l'entrée des voies trompeuses de la vie, je les considérais l'une après l'autre sans m'y oser engager. Amélie m'entretenait souvent du bonheur de la vie religieuse; elle me disait que j'étais le seul lien qui la retînt dans le monde, et ses yeux s'attachaient sur moi avec tristesse.

« Le cœur ému par ces conversations pieuses, je portais souvent mes pas vers un monastère voisin de mon nouveau séjour; un moment même, j'eus la tentation d'y cacher ma vie. Heureux ceux qui ont fini leur voyage sans avoir quitté le port, et qui n'ont point, comme moi, traîné d'inutiles jours sur la terre!

« Les Européens, incessamment agités, sont obligés de se bâtir des solitudes. Plus notre cœur est tumultueux et bruyant, plus le calme et le silence nous attirent. Ces hospices de mon pays, ouverts aux malheureux et aux faibles, sont souvent cachés dans des vallons qui portent au cœur le vague sentiment de l'infortune et l'espérance d'un abri; quelquefois aussi on les découvre sur de hauts sites où l'âme religieuse, comme une plante des montagnes, semble s'élever vers le ciel pour lui offrir ses parfums.

« Je vois encore le mélange majestueux des eaux et des bois de cette antique abbaye où je pensai dérober ma vie aux caprices du sort; j'erre encore au déclin du jour dans ces cloîtres retentissants et solitaires. Lorsque la lune éclairait à demi les piliers des arcades et dessinait leur ombre sur le mur opposé, je m'arrêtais à contempler la croix qui marquait le champ de la mort, et les longues herbes qui croissaient entre les pierres des tombes. O hommes qui ayant vécu loin du monde avez passé du silence de la vie au silence de la mort, de quel dégoût de la terre vos tombeaux ne remplissaient-ils point mon cœur!

« Soit inconstance naturelle, soit préjugé contre la vie monastique, je changeai mes desseins; je me résolus à voyager...

« Plein d'ardeur, je m'élançai seul sur cet orageux océan du monde, dont je ne connaissais ni les ports ni les écueils. Je visitai d'abord les peuples qui ne sont plus : je m'en allai

m'asseyant sur les débris de Rome et de la Grèce, pays de forte et d'ingénieuse mémoire, où les palais sont ensevelis dans la poudre et les mausolées des rois cachés sous les ronces. Force de la nature, et faiblesse de l'homme ! un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux, que tous ces morts, si puissants, ne soulèveront jamais !

« Quelquefois une haute colonne se montrait seule debout dans un désert, comme une grande pensée s'élève, par intervalles, dans une âme que le temps et le malheur ont dévastée[1].

« Je méditai sur ces monuments dans tous les accidents et à toutes les heures de la journée. Tantôt ce même soleil qui avait vu jeter les fondements de ces cités, se couchait majestueusement, à mes yeux, sur leurs ruines; tantôt la lune, se levant dans un ciel pur, entre deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montrait les pâles tombeaux. Souvent, aux rayons de cet astre qui alimente les rêveries, j'ai cru voir le Génie des souvenirs, assis tout pensif à mes côtés.

« Mais je me lassai de fouiller dans des cercueils, où je ne remuais trop souvent qu'une poussière criminelle.

« Je voulus voir si les races vivantes m'offriraient plus de vertus ou moins de malheurs que les races évanouies. Comme je me promenais un jour dans une grande cité, en passant derrière un palais, dans une cour retirée et déserte, j'aperçus une statue qui indiquait du doigt un lieu fameux par un sacrifice[2]. Je fus frappé du silence de ces lieux; le vent seul gémissait autour du marbre tragique. Des manœuvres étaient couchés avec indifférence au pied de la statue, ou taillaient des pierres en sifflant. Je leur demandai ce que signifiait ce monument; les uns purent à peine me le dire, les autres ignoraient la catastrophe qu'il retraçait. Rien ne m'a plus donné la juste mesure des événements de la vie et du peu que nous sommes. Que sont devenus ces personnages qui firent

1. « On a fort critiqué dans le temps cette comparaison, comme expliquant le réel par l'abstrait, le plus connu par ce qui l'est moins. La critique, dans le cas présent, me paraît tomber à faux. Il est naturel à René de mieux connaître encore son désert intérieur que celui de la Campagne romaine, et d'y tout rapporter. » (Sainte-Beuve.)

2. A Londres, derrière White-Hall, la statue de Charles II.

tant de bruit? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée[1].

« Je recherchai surtout dans mes voyages les artistes et ces hommes divins qui chantent les dieux sur la lyre, et la félicité des peuples qui honorent les lois, la religion et les tombeaux.

« Ces chantres sont de race divine, ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre. Leur vie est à la fois naïve et sublime; ils célèbrent les dieux avec une bouche d'or, et sont les plus simples des hommes; ils causent comme des immortels ou comme de petits enfants; ils expliquent les lois de l'univers, et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie; ils ont des idées merveilleuses de la mort, et meurent sans s'en apercevoir, comme des nouveau-nés.

« Sur les monts de la Calédonie, le dernier barde qu'on ait ouï dans ces déserts me chanta les poèmes dont un héros consolait jadis sa vieillesse. Nous étions assis sur quatre pierres rongées de mousse; un torrent coulait à nos pieds; le chevreuil paissait à quelque distance parmi les débris d'une tour, et le vent des mers sifflait sur la bruyère de Cona. Maintenant la religion chrétienne, fille aussi des hautes montagnes, a placé des croix sur les monuments des héros de Morven[2], et touché la harpe de David au bord du même torrent où Ossian fit gémir la sienne. Aussi pacifique que les divinités de Selma étaient guerrières, elle garde des troupeaux

1. Pour tout ce passage. Cf. Lamartine, *l'Homme* :

> Des empires détruits je méditai la cendre,
> Dans ses sacrés tombeaux Rome m'a vu descendre;
> Des mânes les plus saints troublant le froid repos,
> J'ai pesé dans mes mains la cendre des héros, etc.

2. « Lorsqu'en 1793, la révolution me jeta en Angleterre, j'étais grand partisan du Barde écossais (Ossian); j'aurais, la lance au poing, soutenu son existence envers et contre tous... Dans l'ardeur de mon admiration et de mon zèle, je traduisis quelques productions *ossianiques* de John Smith... Je ne crois plus à l'authenticité des ouvrages d'Ossian, je n'ai plus aussi pour eux le même enthousiasme; j'écoute cependant encore la harpe du Barde. comme on écouterait une voix, monotone, il est vrai, mais douce et plaintive. Les débris des tours de Morven, frappés des rayons de l'astre de la nuit, ont leur charme; mais combien est plus touchante dans ses ruines la Grèce éclairée, pour ainsi dire, de sa gloire passée! » (*Préface aux Poèmes traduits de Smith*).

où Fingal[1] livrait des combats, et elle a répandu des anges de paix dans les nuages qu'habitaient des fantômes homicides.

« L'ancienne et riante Italie m'offrit la foule de ses chefs-d'œuvre. Avec quelle sainte et poétique horreur j'errais dans ces vastes édifices consacrés par les arts à la religion ! Quel labyrinthe de colonnes ! Quelle succession d'arches et de voûtes ! Qu'ils sont beaux ces bruits qu'on entend autour des dômes, semblables aux rumeurs des flots dans l'Océan, aux murmures des vents dans les forêts[2], ou à la voix de Dieu dans son temple ! L'architecte bâtit, pour ainsi dire, les idées du poète, et les fait toucher aux sens[3].

« Cependant qu'avais-je appris jusqu'alors avec tant de fatigue ? Rien de certain parmi les anciens, rien de beau parmi les modernes. Le passé et le présent sont deux statues incomplètes : l'une été a retirée toute mutilée du débris des âges; l'autre n'a pas encore reçu sa perfection de l'avenir.

« Mais peut-être, mes vieux amis, vous surtout, habitants du désert, êtes-vous étonnés que, dans ce récit de mes voyages, je ne vous aie pas une seule fois entretenus des monuments de la nature ?

« Un jour j'étais monté au sommet de l'Etna[4], volcan qui brûle au milieu d'une île. Je vis le soleil se lever dans l'immensité de l'horizon au-dessous de moi, la Sicile resserrée comme un point à mes pieds, et la mer déroulée au loin dans les espaces. Dans cette vue perpendiculaire du tableau, les fleuves ne me semblaient plus que des lignes géographiques tracées sur une carte ; mais, tandis que d'un côté mon œil

1. Principal héros des poèmes ossianiques.
2. Cf. *Des Églises gothiques*, page 129.
3. Victor Hugo a magnifiquement développé cette idée dans *Notre-Dame de Paris*.
4. Cf. Lamartine, dans sa pièce intitulée *l'Homme* :

Sur ces sommets noircis par d'éternels nuages,
Sur ces flots sillonnés par d'éternels orages,
J'appelais, je bravais le choc des éléments.
Semblable à la Sibylle en ses emportements,
J'ai cru que la Nature, en ces rares spectacles,
Laissait tomber pour nous quelqu'un de ses oracles :
J'aimais à m'enfoncer dans ces sombres horreurs.

apercevait ces objets, de l'autre il plongeait dans le cratère de l'Etna, dont je découvrais les entrailles brûlantes, entre les bouffées d'une noire vapeur.

« Un jeune homme plein de passions, assis sur la bouche d'un volcan, et pleurant sur les mortels dont à peine il voyait à ses pieds les demeures[1], n'est sans doute, ô vieillards! qu'un objet digne de votre pitié; mais quoi que vous puissiez penser de René, ce tableau vous offre l'image de son caractère et de son existence : c'est ainsi que toute ma vie j'ai eu devant les yeux une création à la fois immense et imperceptible, et un abîme ouvert à mes côtés...

« C'était donc bien vainement que j'avais espéré retrouver dans mon pays de quoi calmer cette inquiétude, cette ardeur de désir qui me suit partout. L'étude du monde ne m'avait rien appris, et pourtant je n'avais plus la douceur de l'ignorance.

« Ma sœur, par une conduite inexplicable, semblait se plaire à augmenter mon ennui; elle avait quitté Paris quelques jours avant mon arrivée. Je lui écrivis que je comptais l'aller rejoindre; elle se hâta de me répondre pour me détourner de ce projet, sous prétexte qu'elle était incertaine du lieu où l'appelleraient ses affaires. Quelles tristes réflexions ne fis-je point alors sur l'amitié, que la présence attiédit, que l'absence efface, qui ne résiste point au malheur, et encore moins à la prospérité!

« Je me trouvai bientôt plus isolé dans ma patrie que je ne l'avais été sur une terre étrangère. Je voulus me jeter pendant quelque temps dans un monde qui ne me disait rien et qui ne m'entendait pas. Mon âme, qu'aucune passion n'avait encore usée, cherchait un objet qui pût l'attacher; mais je m'aperçus que je donnais plus que je ne recevais. Ce n'était ni un langage élevé, ni un sentiment profond qu'on demandait de moi. Je n'étais occupé qu'à rapetisser ma vie, pour la mettre au niveau de la société. Traité partout d'esprit romanesque, honteux du

1. René se pose en héros du désenchantement et de la mélancolie. On sent partout sa secrète admiration pour lui-même. « Une grande âme doit contenir plus de douleurs qu'une petite, » voilà ce qu'il n'ose pas se dire à lui-même, mais ce qu'il se fait dire par Chactas.

rôle que je jouais, dégoûté de plus en plus des choses et des hommes, je pris le parti de me retirer dans un faubourg pour y vivre totalement ignoré.

« Je trouvai d'abord assez de plaisir dans cette vie obscure et indépendante. Inconnu, je me mêlais à la foule : vaste désert d'hommes !

« Souvent, assis dans une église peu fréquentée, je passais des heures entières en méditation. Je voyais de pauvres femmes venir se prosterner devant le Très-Haut, ou des pécheurs s'agenouiller au tribunal de la pénitence. Nul ne sortait de ces lieux sans un visage plus serein, et les sourdes clameurs qu'on entendait au dehors semblaient être les flots des passions et les orages du monde, qui venaient expirer au pied du temple du Seigneur. Grand Dieu, qui vis en secret couler mes larmes dans ces retraites sacrées, tu sais combien de fois je me jetai à tes pieds, pour te supplier de me décharger du poids de l'existence, ou de changer en moi le vieil homme ! Ah ! qui n'a senti quelquefois le besoin de se régénérer, de se rajeunir aux eaux du torrent, de retremper son âme à la fontaine de vie ? Qui ne se trouve quelquefois accablé du fardeau de sa propre corruption, et incapable de rien faire de grand, de noble, de juste ?

« Quand le soir était venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtais sur les ponts pour voir se coucher le soleil. L'astre, enflammant les vapeurs de la cité, semblait osciller lentement dans un fluide d'or, comme le pendule de l'horloge des siècles. Je me retirais ensuite avec la nuit, à travers un labyrinthe de rues solitaires. En regardant les lumières, qui brillaient dans la demeure des hommes, je me transportais par la pensée au milieu des scènes de douleur et de joie qu'elles éclairaient, et je songeais que sous tant de toits habités je n'avais pas un ami. Au milieu de mes réflexions l'heure venait frapper à coups mesurés dans la tour de la cathédrale gothique ; elle allait se répétant sur tous les tons et à toutes les distances d'église en église. Hélas ! chaque heure dans la société ouvre un tombeau, et fait couler des larmes.

« Cette vie, qui m'avait d'abord enchanté, ne tarda pas à me

devenir insupportable. Je me fatiguai de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées. Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je désirais. Je ne le savais pas ; mais je crus tout à coup que les bois me seraient délicieux. Me voilà soudain résolu d'achever, dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée, et dans laquelle j'avais déjà dévoré des siècles.

« J'embrassai ce projet avec l'ardeur que je mets à tous mes desseins ; je partis précipitamment pour m'ensevelir dans une chaumière, comme j'étais parti autrefois pour faire le tour du monde.

« On m'accuse d'avoir des goûts inconstants, de ne pouvoir jouir longtemps de la même chimère, d'être la proie d'une imagination qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle était accablée de leur durée ; on m'accuse de passer toujours le but que je puis atteindre : hélas ! je cherche seulement un bien inconnu dont l'instinct me poursuit.

« Est-ce ma faute, si je trouve partout des bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur [1] ? Cependant je sens que j'aime la monotonie des sentiments de la vie, et si j'avais encore la folie de croire au bonheur, je le chercherais dans l'habitude.

« La solitude absolue, le spectacle de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire. Sans parents, sans amis, pour ainsi dire, sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étais accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente ; quelquefois je poussais des cris involontaires, et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence : je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une

1. Comme René connaît bien son mal ! C'est une âme inquiète et confuse, une âme démesurée que toute limite gêne comme un obstacle et blesse comme un affront, dont l'activité s'use et se dévore sans fruit, qui meurt de ses désirs, sans pouvoir, je ne dis pas les satisfaire, mais seulement les préciser.

flamme future; je l'embrassais dans les vents; je croyais l'entendre dans les gémissements du fleuve; tout était ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers [1].

« Toutefois cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse, n'était pas sans quelques charmes : un jour je m'étais amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînait. Un roi qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite, ne ressent pas des angoisses plus vives que les miennes, à chaque accident qui menaçait les débris de mon rameau. O faiblesse des mortels! O enfance du cœur humain qui ne vieillit jamais! Voilà donc à quel degré de puérilité notre superbe raison peut descendre! Et encore est-il vrai que bien des hommes attachent leur destinée à des choses d'aussi peu de valeur que mes feuilles de saule.

« Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvais dans mes promenades? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre.

« L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes :

1. Cf. Lamartine dans *l'Isolement* :

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts :
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire,
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux.

Là je m'enivrerais à la source où j'aspire;
Là je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour.

j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurai voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

« Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie! une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait! Le clocher solitaire s'élevant au loin dans la vallée a souvent attiré mes regards; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur; mais une voix du ciel semblait me dire : « Homme, « la saison de ta migration n'est pas encore venue; attends « que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol « vers ces régions inconnues que ton cœur demande. »

« Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie[1]! Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.

« La nuit, lorsque l'aquilon ébranlait ma chaumière, que

1. Cf. Lamartine, *l'Isolement*, la dernière strophe :

Quand la feuille du bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons!

les pluies tombaient en torrent sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais la puissance de créer des mondes. Ah! si j'avais pu faire partager à une autre les transports que j'éprouvais! O Dieu! si tu m'avais donné une femme selon mes désirs; si, comme à notre premier père, tu m'eusses amené par la main une Ève tirée de moi-même... Beauté céleste! je me serais prosterné devant toi, puis, te prenant dans mes bras, j'aurais prié l'Éternel de te donner le reste de ma vie.

« Hélas! j'étais seul, seul sur la terre! Une langueur secrète s'emparait de mon corps. Ce dégoût de la vie que j'avais ressenti dès mon enfance revenait avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevais de mon existence que par un profond sentiment d'ennui.

« Je luttai quelque temps contre mon mal, mais avec indifférence et sans avoir la ferme résolution de le vaincre. Enfin, ne pouvant trouver de remède à cette étrange blessure de mon cœur qui n'était nulle part et qui était partout, je résolus de quitter la vie [1]... »

1. On sait que René ne se tue pas, mais que, sa sœur Amélie l'ayant quitté pour s'enfermer à jamais dans un couvent, lui-même va demander la paix aux solitudes du Nouveau Monde.

« René n'est point un homme aigri comme Werther. Il a peu souffert, il cherche à souffrir. Son imagination seule l'a jeté hors des routes battues; sa vanité n'est point vindicative, elle ne hait point, et l'on sent qu'il garde en lui de quoi se reprendre aisément aux jouissances de la vie usuelle et même aux petites joies, aux petites émotions qu'elle prodigue. L'éclat, la gloire du monde, les triomphes d'amour-propre le séduiraient encore. Il n'a pris aucun engagement avec lui-même, il reviendrait aisément, il changerait sans peine sa vanité sauvage contre une vanité civilisée; il deviendrait presque un homme frivole, car il n'a d'excessif que l'imagination. C'est, pour emprunter l'expression commune, une *tête montée*; mais il est faible et mobile; un rien peut le consoler et le distraire; on est sûr qu'il ne se tuera pas. » (Rémusat, *Passé et Présent*, *Mélanges*, I, 123).

LETTRE A M. DE FONTANES

Rome, le 10 janvier 1804[1].

Je ne veux pas quitter Rome sans vous dire au moins quelques mots de cette ville fameuse. Nous étions convenus que je vous écrirais au hasard et sans suite tout ce que je penserais de l'Italie, comme je vous disais autrefois l'impression que faisaient sur mon cœur les solitudes du Nouveau Monde. Sans autre préambule, je vais donc essayer de vous peindre les *dehors* de Rome, ses campagnes et ses ruines.

Vous avez lu tout ce qu'on a écrit sur ce sujet; mais je ne sais si les voyageurs vous ont donné une idée bien juste du tableau que présente la campagne de Rome. Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone dont parle l'Écriture; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croit y entendre retentir cette malédiction du prophète : *Venient tibi duo hæc subito in die una, sterilitas et viduitas*[2]. Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines dans des lieux où il ne passe plus personne, quelques traces desséchées des torrents de l'hiver : ces traces, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et elles ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques

1. Après le magnifique succès de son *Génie du Christianisme*, Chateaubriand se fit nommer secrétaire d'ambassade auprès du cardinal Fesch, à Rome.

2. « Deux choses te viendront à la fois dans un seul jour, stérilité et veuvage. » (*Isaïe*.) — Quoi qu'en dise Chateaubriand, la campagne romaine est très fertile.

arbres, mais partout s'élèvent des ruines d'aqueducs et de tombeaux; ruines qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons; je m'en approchais : des herbes flétries avaient trompé mon œil. Parfois, sous ces moissons stériles, vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvements champêtres, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs; les fenêtres et les portes en sont fermées; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitants. Une espèce de Sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde ces tristes chaumières, comme les spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que ces champs sont tels que les a laissés le soc de Cincinnatus, ou la dernière charrue romaine.

C'est du milieu de ce terrain inculte que domine et qu'attriste encore un monument appelé par la voix populaire le *Tombeau de Néron*[1], que s'élève la grande ombre de la Ville Éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble, dans son orgueil, avoir voulu s'isoler : elle s'est séparée des autres cités de la terre; et, comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude.

Il me serait impossible de vous dire ce qu'on éprouve lorsque Rome vous apparaît tout à coup au milieu de ses royaumes vides, *inania regna*, et qu'elle a l'air de se lever pour vous de la tombe où elle était couchée. Tâchez de vous figurer ce trouble et cet étonnement qui saisissaient les prophètes, lorsque Dieu leur envoyait la vision de quelque cité à laquelle il avait attaché les destinées de son peuple : *Quasi aspectus splendoris*[2]. La multitude des souvenirs, l'abondance

1. Le véritable tombeau de Néron était à la porte du *Peuple*, dans l'endroit même où l'on a bâti depuis l'église de Santa-Maria del Popolo. (Note de Chateaubriand.)

2. « C'était comme une vision de splendeur. » (*Ézéchiel*.)

des sentiments, vous oppressent; votre âme est bouleversée à l'aspect de cette Rome qui a recueilli deux fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob.

Vous croirez peut-être, mon cher ami, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes romaines? Vous vous tromperiez beaucoup; elles ont une inconcevable grandeur; on est toujours prêt, en les regardant, à s'écrier avec Virgile :

> Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
> Magna virum[1]!

Si vous les voyez en économiste, elles vous désoleront; si vous les contemplez en artiste, en poète, et même en philosophe, vous ne voudriez peut-être pas qu'elles fussent autrement. L'aspect d'un champ de blé ou d'un coteau de vignes ne vous donnerait pas d'aussi fortes émotions que la vue de cette terre dont la culture moderne n'a pas rajeuni le sol, et qui est demeurée antique comme les ruines qui la couvrent[2].

Rien n'est comparable pour la beauté aux lignes de l'horizon romain, à la douce inclinaison des plans, aux contours suaves et fuyants des montagnes qui le terminent. Souvent les vallées dans la campagne prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome; les coteaux sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre. Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets et dissimule ce qu'ils pourraient avoir de dur ou de heurté dans leurs formes. Les ombres ne sont jamais lourdes et noires; il n'y a pas de masses si obscures de rochers et de feuillages, dans lesquelles il ne s'insinue

1. « Salut, terre féconde, terre de Saturne, mère des grands hommes. » (*Géorgiques*, II, 172.)

2. « Presque tous les voyageurs anciens et modernes n'ont vu dans la campagne romaine que ce qu'ils appellent *son horreur et sa nudité*. Montaigne lui-même, à qui certes l'imagination ne manquait pas, dit : « Le prospect du pays malplaisant, bossé, plein de profondes fendasses, le terroire nud, sans arbres, une bonne partie stérile... » Depuis ma description, on a passé du dénigrement à l'enthousiasme... J'ai relu ma lettre à M. de Fontanes sur Rome, écrite il y a vingt-cinq ans, et j'avoue que je l'ai trouvée d'une telle exactitude qu'il me serait impossible d'y retrancher ou d'y ajouter un mot. » (*Mém. d'Outre-Tombe.*)

toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel et les eaux : toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain [1] cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature? eh bien, c'est la lumière de Rome!

Je ne me lassais point de voir à la *villa* Borghèse le soleil se coucher sur les cyprès du mont Marius et sur les pins de la *villa* Pamphili, plantés par le Nôtre [2]. J'ai souvent aussi remonté le Tibre à Ponte-Mole, pour jouir de cette grande scène de la fin du jour. Les sommets des montagnes de la Sabine apparaissent alors de lapis-lazuli et d'opale, tandis que leurs bases et leurs flancs sont noyés dans une vapeur d'une teinte violette ou purpurine, Quelquefois de beaux nuages comme des chars légers, portés sur le vent du soir avec une grâce inimitable, font comprendre l'apparition des habitants de l'Olympe sous ce ciel mythologique; quelquefois l'antique Rome semble avoir étendu dans l'occident toute la pourpre de ses Consuls et de ses Césars, sous les derniers pas du dieu du jour. Cette riche décoration ne se retire pas aussi vite que dans nos climats : lorsque vous croyez que ses teintes vont s'effacer, elle se ranime sur quelque autre point de l'horizon; un crépuscule succède à un crépuscule, et la magie du couchant se prolonge. Il est vrai qu'à cette heure du repos des campagnes, l'air ne retentit plus de chants bucoliques; les bergers n'y sont plus : *Dulcia linquimus arva* [3] ! mais on voit encore les *grandes victimes du Clitumne* [4], des bœufs blancs ou des troupeaux de cavales demi-sauvages, qui descendent au bord du Tibre et viennent s'abreuver dans ses eaux. Vous vous

1. Claude Gelée, dit le Lorrain, né à Chamagne (Vosges) en 1600, mort en 1682. Il passa une grande partie de sa vie à Rome.

2. André le Nôtre, né en 1613 à Paris, mort en 1702. Célèbre dessinateur de jardins; il fit, en France, ceux des Tuileries, de Versailles, de Saint-Cloud, etc., en Angleterre, ceux de Saint-James et de Greenwich.

3. Virgile, *Bucoliques*, I, 3.

4. Id., *Georgiques*, II, 145.

croiriez transporté au temps des vieux Sabins ou au siècle de l'Arcadien Évandre, ποιμένος λαῶν [1], alors que le Tibre s'appelait *Albula*, et que le pieux Énée remonta ses ondes inconnues [2].

Je conviendrai toutefois que les sites de Naples sont peut-être plus éblouissants que ceux de Rome : lorsque le soleil enflammé, ou que la lune large et rougie, s'élève au-dessus du Vésuve, comme un globe lancé par le volcan, la baie de Naples avec ses rivages bordés d'orangers, les montagnes de la Pouille, l'île de Caprée, la côte du Pausilippe, Baïes, Misène, Cumes, l'Averne, les Champs-Élysées, et toute cette terre virgilienne, présentent un spectacle magique; mais il n'a pas selon moi le *grandiose* [3] de la campagne romaine. Du moins est-il certain que l'on s'attache prodigieusement à ce sol fameux : il y a deux mille ans que Cicéron se croyait exilé sous le ciel de l'Asie, et qu'il écrivait à ses amis : *Urbem, mi Rufe, cole, in ista luce vive* [4]. Cet attrait de la belle Ausonie [5] est encore le même. On cite plusieurs exemples de voyageurs qui, venus à Rome dans le dessein d'y passer quelques jours, y sont demeurés toute la vie. Il fallut que le Poussin [6] vînt mourir sur cette terre des beaux paysages; au moment même où je vous écris, j'ai le bonheur d'y connaître M. d'Agincourt [7], qui y vit seul depuis vingt-cinq ans, et qui promet à la France d'avoir son *Winckelmann* [8].

Quiconque s'occupe uniquement de l'étude de l'antiquité et

1. Pasteur des peuples. L'expression est d'Homère.

2. Cf. *Énéide*, livre VII.

3. Ce *grandiose* est en harmonie avec l'imagination de Chateaubriand. Lamartine chantera de préférence les « voluptueux vallons » de Baïa.

4. « C'est à Rome qu'il faut habiter, mon cher Rufus, c'est à cette lumière qu'il faut vivre. » (*Traduction de Chateaubriand.*)

5. Nom antique de l'Italie.

6. Célèbre peintre français, né aux Andelys en 1594, mort en 1665. Il alla de bonne heure à Rome. Louis XIII l'en rappela, lui donna une pension et un appartement au Louvre; mais le Poussin, dégoûté des intrigues et des mesquines rivalités de ses confrères, ne tarda pas à quitter définitivement Paris pour Rome, où il mourut.

7. M. d'Agincourt commença en 1809 la publication d'un ouvrage sur l'art du xe au xve siècle.

8. Né en 1717, dans le Brandebourg, mort en 1768. Antiquaire et esthéticien, auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont le plus célèbre est son *Histoire de l'art dans l'antiquité*, publiée en 1764.

des arts, ou quiconque n'a plus de liens dans la vie, doit venir demeurer à Rome. Là il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions et qui occupera son cœur, des promenades qui lui diront toujours quelque chose. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera, la poussière que le vent élèvera sous ses pas renfermera quelque grandeur humaine. S'il est malheureux, s'il a mêlé les cendres de ceux qu'il aima à tant de cendres illustres, avec quel charme ne passera-t-il pas du sépulcre des Scipions au dernier asile d'un ami vertueux, du charmant tombeau de *Cecilia Metella* au modeste cercueil d'une femme infortunée! Il pourra croire que ces mânes chéris se plaisent à errer autour de ces monuments avec l'ombre de Cicéron, pleurant encore sa chère Tullie [1], ou d'Agrippine encore occupée de l'urne de Germanicus. S'il est chrétien, ah! comment pourrait-il alors s'arracher de cette terre qui est devenue sa patrie, de cette terre qui a vu naître un second empire, plus saint dans son berceau, plus grand dans sa puissance que celui qui l'a précédé, de cette terre où les amis que nous avons perdus, dormant avec les martyrs aux catacombes sous l'œil du Père des fidèles, paraissent devoir se réveiller les premiers dans leur poussière, et semblent plus voisin des cieux?

Quoique Rome, vue intérieurement, offre l'aspect de la plupart des villes européennes, toutefois elle conserve encore un caractère particulier : aucune autre cité ne présente un pareil mélange d'architecture et de ruines, depuis le Panthéon d'Agrippa jusqu'aux murailles de Bélisaire, depuis les monuments apportés d'Alexandrie jusqu'au dôme élevé par Michel-Ange [3]. La beauté des femmes est un autre trait distinctif de Rome : elles rappellent par leur port et leur démarche les Clélie et les Cornélie; on croirait voir des statues antiques de Junon ou de Pallas, descendues de leur piédestal et se promenant autour de leurs temples [4].

1. Sa fille.
2. Cf. Tacite, *Annales*, liv. III.
3. Le dôme de Saint-Pierre.
4. « Parlant des femmes romaines, de ce caractère matronal et digne qui les dis tingue dès la jeunesse, plutôt que la grâce, il dit : *La beauté des femmes*, etc.

Une autre singularité de la ville de Rome, ce sont les troupeaux de chèvres et surtout ces attelages de grands bœufs aux cornes énormes, couchés au pied des obélisques égyptiens, parmi les débris du Forum, et sous les arcs où ils passaient autrefois pour conduire le triomphateur romain à ce Capitole que Cicéron appelle *le Conseil public de l'univers :*

Romanos ad templa deum duxere triumphos[1].

A tous les bruits ordinaires des grandes cités, se mêle ici le bruit des eaux que l'on entend de toutes parts, comme si l'on était auprès des fontaines de Blandusie ou d'Égérie. Du haut des collines renfermées dans l'enceinte de Rome, ou à l'extrémité de plusieurs rues, vous apercevez la campagne en perspective, ce qui mêle la ville et les champs d'une manière pittoresque. En hiver les toits des maisons sont couverts d'herbes, comme les toits de chaume de nos paysans. Ces diverses circonstances contribuent à donner à Rome je ne sais quoi de rustique, qui va bien à son histoire; ses premiers dictateurs conduisaient la charrue; elle dut l'empire du monde à des laboureurs, et le plus grand de ses poètes ne dédaigna pas d'enseigner l'art d'Hésiode[2] aux enfants de Romulus :

Ascræumque cano romana per oppida carmen[3].

Quant au Tibre qui baigne cette grande cité, et qui en partage la gloire, sa destinée est tout à fait bizarre. Il passe dans un coin de Rome comme s'il n'y était pas; on n'y daigne pas jeter les yeux, on n'en parle jamais, on ne boit point ses eaux, les femmes ne s'en servent pas pour laver; il se dérobe

Notez que c'est ce dernier trait qui achève et accomplit la pensée : *on croirait voir des statues antiques de Junon et de Pallas.* On trouverait encore cela assez aisément, et on s'arrêterait satisfait. Le reste est du grand écrivain, qui ne laisse rien à dire après lui et qui ferme le cercle d'or. » (Sainte-Beuve.)

1. Virgile, *Géorgiq.*, II, 147. « Ils conduisirent aux temples des dieux les triomphes romains. »

2. Hésiode, poète grec, l'auteur du poème *les Œuvres et les Jours*, dont une grande partie est consacrée aux travaux champêtres.

3. Virgile, *Géorgiq.*, II, 175. « Et je chante sur le mode d'Ascra dans les villes romaines. » — Ascra, ville de Béotie, patrie d'Hésiode.

entre de méchantes maisons qui le cachent, et court se précipiter dans la mer, honteux de s'appeler le *Tevere*.

Il faut maintenant, mon cher ami, vous dire quelque chose de ces ruines dont vous m'avez recommandé de vous parler, et qui font une si grande partie des *dehors* de Rome ; je les ai vues en détail, soit à Rome, soit à Naples, excepté pourtant les temples de Pæstum[1], que je n'ai pas eu le temps de visiter. Vous sentez que ces ruines doivent prendre différents caractères, selon les souvenirs qui s'y attachent.

Dans une belle soirée du mois de juillet dernier, j'étais allé m'asseoir au Colisée, sur la marche d'un des autels consacrés aux douleurs de la Passion. Le soleil qui se couchait versait des fleuves d'or par toutes ces galeries où roulait jadis le torrent des peuples; de fortes ombres sortaient en même temps de l'enfoncement des loges et des corridors, ou tombaient sur la terre en larges bandes noires. Du haut des massifs de l'architecture, j'apercevais, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des Césars, avec un palmier qui semble être placé tout exprès sur ces débris pour les peintres et les poètes. Au lieu des cris de joie que des spectateurs féroces poussaient jadis dans cet amphithéâtre, en voyant déchirer des chrétiens par des lions, on n'entendait que les aboiements des chiens de l'ermite, qui garde ces ruines. Mais aussitôt que le soleil disparut à l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Colisée. Cette correspondance établie par des sons religieux entre les deux plus grands monuments de Rome païenne et de Rome chrétienne me causa une vive émotion : je songeai que l'édifice moderne tomberait comme l'édifice antique; je songeai que les monuments se succèdent comme les hommes qui les ont élevés; je rappelai dans ma mémoire que ces mêmes Juifs qui, dans leur première captivité, travaillèrent aux pyramides de l'Égypte et aux murailles de Babylone, avaient, dans leur

1. A quelques lieues de Naples. — Cf. Victor Hugo :

Qu'il hante de Pæstum l'auguste colonnade.
(*Orientales*, *Lui*.)

dernière dispersion, bâti cet énorme amphithéâtre. Les voûtes qui répétaient les sons de la cloche chrétienne étaient l'ouvrage d'un empereur païen marqué dans les prophéties pour la destruction finale de Jérusalem. Sont-ce là d'assez hauts sujets de méditation, et croyez-vous qu'une ville où de pareils effets se reproduisent à chaque pas soit digne d'être vue[1]?

Je suis retourné hier, 9 janvier, au Colisée pour le voir dans une autre saison, et sous un autre aspect : j'ai été étonné, en arrivant, de ne point entendre l'aboiement des chiens qui se montraient ordinairement dans les corridors supérieurs de l'amphithéâtre, parmi les herbes séchées. J'ai frappé à la porte de l'ermitage pratiqué dans le cintre d'une loge ; on ne m'a point répondu ; l'ermite est mort. L'inclémence de la saison, l'absence du bon solitaire, des chagrins récents, ont redoublé pour moi la tristesse de ce lieu ; j'ai cru voir les décombres d'un édifice que j'avais admiré quelques jours auparavant dans toute son intégrité et toute sa fraîcheur. C'est ainsi, mon très cher ami, que nous sommes avertis à chaque pas de notre néant ; l'homme cherche au dehors des raisons pour s'en convaincre ; il va méditer sur les ruines des empires, il oublie qu'il est lui-même une ruine encore plus chancelante, et qu'il sera tombé avant ces débris. Ce qui achève de rendre notre vie *le songe d'une ombre*[2], c'est que

1. Cf. pour tout ce morceau les vers de Lamartine, dans *la Liberté* :

> Rome, te voilà donc, ô mère des Césars !
> J'aime à fouler aux pieds tes monuments épars.
> J'aime à sentir le temps, plus fort que ta mémoire,
> Effacer pas à pas les traces de ta gloire !
> L'homme serait-il donc de ses œuvres jaloux ?
> Nos monuments sont-ils plus immortels que nous ?
> Égaux devant le temps, non, ta ruine immense
> Nous console du moins de notre décadence.
> J'aime, j'aime à venir rêver sur ce tombeau,
> A l'heure où de la nuit le lugubre flambeau,
> Comme l'œil du passé, flottant sur des ruines,
> D'un pâle demi-deuil revêt les sept collines,
> Et d'un ciel toujours jeune éclaircissant l'azur,
> Fait briller les torrents sur les flots de Tibur.

2. Expression de Pindare.

nous ne pouvons pas même espérer de vivre longtemps dans le souvenir de nos amis, puisque leur cœur, où s'est gravée notre image, est, comme l'objet dont il retient les traits, une argile sujette à se dissoudre. On m'a montré à Portici un morceau de cendre du Vésuve, friable au toucher, et qui conserve l'empreinte, chaque jour plus effacée, du sein et du bras d'une jeune femme ensevelie sous les ruines du Pompeïa; c'est une image assez juste, bien qu'elle ne soit pas encore assez vaine, de la trace que notre mémoire laisse dans le cœur des hommes, *cendre et poussière*[1].

1. Expression de Job.

LES MARTYRS[1]

DÉMODOCUS ET CYMODOCÉE CHEZ LASTHÉNÈS

Démodocus et Cymodocée suivirent quelque temps un sentier tracé au milieu des vignes, sur un terrain penchant où croissaient çà et là quelques hêtres d'une grosseur démesurée. Ils aperçurent bientôt un champ hérissé de faisceaux de gerbes et couvert d'hommes et de femmes qui s'empressaient, les uns à charger des chariots, les autres à couper et à lier des épis. En arrivant au milieu des moissonneurs, l'inconnu s'écria:

« Le Seigneur soit avec vous ! »

Et les moissonneurs répondirent :

« Dieu vous donne sa bénédiction ! »

Et ils chantaient, en travaillant, un cantique sur un air grave. Des glaneuses les suivaient en cueillant de nombreux épis qu'ils laissaient exprès derrière eux : leur maître l'avait ordonné ainsi, afin que ces pauvres femmes pussent ramasser un peu de blé sans honte [3]. Cymodocée reconnut de loin le

1. Démodocus, dernier descendant des Homérides, prêtre d'Homère au temple de ce poète, a consacré au culte des Muses sa fille unique, Cymodocée, afin de la dérober aux poursuites d'Hiéroclès, proconsul d'Achaie. Cymodocée, étant allée, seule avec sa nourrice, à la fête de Diane, a perdu son chemin ; elle rencontre un jeune homme, Eudore, fils de Lasthénès, qui la reconduit chez son père. Quelques jours après, Démodocus part avec sa fille pour aller offrir des présents à Eudore et remercier la famille de Lasthénès. Arrivé en Arcadie, il est conduit par un vieillard au champ où Lasthénès et les siens font la moisson.

2. Le vieillard qu'ont rencontré Démodocus et sa fille, et qui a voulu leur servir de guide. Comme on va le voir, ce vieillard n'est autre que Lasthénès lui-même.

3. Souvenir du *livre de Ruth*. Cf. Victor Hugo, *Booz*, dans la première *Légende des siècles* :

> Quand il voyait passer quelque pauvre glaneuse,
> « Laissez tomber exprès des épis », disait-il.

jeune homme de la forêt[1]; il était assis, avec sa mère et ses sœurs, sur des gerbes, à l'ombre d'un andrachné. La famille se leva et s'avança vers les étrangers.

« Séphora, dit le guide de Démodocus, ma chère épouse, remercions la Providence qui nous envoie des voyageurs. »

« Comment ! s'écria le père de Cymodocée, c'était là le riche Lasthénès, et je ne l'ai pas reconnu ! Ah ! combien les dieux se jouent du discernement des hommes ! Je t'ai pris pour l'esclave chargé par son maître d'exercer les devoirs de l'hospitalité. »

Lasthénès s'inclina.

Eudore, les yeux baissés, et donnant sa main à la plus jeune de ses sœurs, se tenait respectueusement derrière sa mère.

« Mon hôte, dit Démodocus, et vous, sage épouse de Lasthénès, semblable à la mère de Télémaque, votre fils vous a sans doute appris ce qu'il a fait pour ma fille, que les Faunes avaient égarée dans les bois; montrez-moi le noble Eudore, que je l'embrasse comme mon fils ! »

« Voilà Eudore derrière sa mère, répondit Lasthénès. J'ignore ce qu'il a fait pour vous : il ne nous en a pas parlé. »

Démodocus demeura confondu.

« Quoi ! pensait-il en lui-même, ce simple pasteur est le guerrier qui triompha de Carrausius, le tribun de la légion britannique, l'ami du prince Constantin[2] ! »

Revenu enfin de son premier étonnement, le prêtre d'Homère s'écria :

« J'aurais dû reconnaître Eudore à sa taille de héros, moins haute cependant que celle de Lasthénès, car les enfants n'ont plus la force de leurs pères. O toi qui pourrais être le plus

1. Eudore.

2. Comme il nous l'apprendra plus tard dans un récit qui fait à lui seul le tiers du poème, Eudore a remplacé à Rome son père Lasthénès en qualité d'otage. Là, il s'est lié avec le prince Constantin, fils de Constance. Plus tard il sert contre les Franks, puis il part en expédition pour la Bretagne, où, s'étant élevé de grade en grade au rang de premier tribun de la légion britannique, il défait Carrausius, usurpateur de la pourpre impériale.

jeune de mes fils, que les dieux t'accordent ce que tu désires ! Je t'apporte une coupe d'un prix inestimable : mon esclave l'ôtera de mon char, et tu la recevras de mes mains. Jeune et vaillant guerrier, Méléagre était moins beau que toi lorsqu'il charma les yeux d'Atalante ! Heureux ton père, heureuse ta mère, mais plus heureuse encore celle qui doit partager ta couche ! Si la vierge qu'on a retrouvée n'était pas consacrée aux chastes Muses... »

Les deux jeunes gens se sentirent troublés par les paroles de Démodocus. Eudore se hâta de répondre :

« J'accepterai le présent que vous m'offrez, s'il n'a pas servi à vos sacrifices. »

Le jour n'étant pas encore à sa fin, la famille invita les deux étrangers à se reposer avec elle au bord d'une source. Les sœurs d'Eudore, assises aux pieds de leurs parents, tressaient des couronnes de fleurs rouges et bleues pour une fête prochaine. On voyait un peu plus loin les urnes et les coupes des moissonneurs; et, à l'ombre de quelques gerbes plantées debout, un enfant était endormi dans un berceau.

« Mon hôte, dit Démodocus à Lasthénès, tu me sembles mener ici la vie du divin Nestor. Je ne me souviens pas d'avoir vu la peinture d'une scène pareille, si ce n'est sur le bouclier d'Achille [1] : Vulcain y avait gravé un roi au milieu des moissonneurs; ce pasteur des peuples, plein de joie, tenait en silence son sceptre levé au-dessus des sillons. Il ne manque ici que le sacrifice du taureau sous le chêne de Jupiter. Quelle abondante moisson ! Que d'esclaves laborieux et fidèles ! »

« Ces moissonneurs ne sont plus mes esclaves, répliqua Lasthénès; ma religion me défend d'en avoir : je leur ai donné la liberté. »

« Lasthénès, dit alors Démodocus, je commence à comprendre que la renommée, cette voix de Jupiter, m'avait appris la vérité : tu auras sans doute embrassé cette secte nouvelle qui adore un Dieu inconnu à nos ancêtres. »

Lasthénès répondit :

1. Cf. *Iliade*, chant XVIII.

« Je suis chrétien. »

Le descendant d'Homère demeura quelque temps interdit; puis, reprenant la parole :

« Mon hôte, dit-il, pardonne à ma franchise : j'ai toujours obéi à la Vérité, fille de Saturne et mère de la Vertu. Les dieux sont justes : comment pourrais-je concilier la prospérité qui t'environne, et les impiétés dont on accuse les chrétiens? »

Lasthénès répondit :

« Voyageur, les chrétiens ne sont point des impies, et vos dieux ne sont ni justes ni injustes : ils ne sont rien. Si mes champs et mes troupeaux prospèrent entre les mains de ma famille, c'est qu'elle est simple de cœur et soumise à la volonté de Celui qui est le seul et véritable Dieu. Le Ciel m'a donné la chaste épouse que vous me voyez; je ne lui ai demandé qu'une constante amitié, l'humilité et la chasteté d'une femme. Dieu a béni mes intentions; il m'a donné des enfants soumis, qui sont la couronne des vieillards. Ils aiment leurs parents, et ils sont heureux parce qu'ils sont attachés au toit de leur père. Mon épouse et moi, nous avons vieilli ensemble; et quoique mes jours n'aient pas toujours été bons, elle a dormi trente ans à mes côtés sans révéler les soucis de ma couche et les tribulations cachées de mon cœur. Que Dieu lui rende sept fois la paix qu'elle m'a donnée! Elle ne sera jamais aussi heureuse que je le désire. »

Ainsi le cœur de ce chrétien des anciens jours s'épanouissait en parlant de son épouse. Cymodocée l'écoutait avec amour : la beauté de ces mœurs pénétrait l'âme de cette jeune infidèle [1]; et Démodocus lui-même avait besoin de se rappeler Homère et tous ses dieux pour n'être pas entraîné par la force de la vérité.

Après quelques moments, le père de Cymodocée dit à Lasthénès :

« Tu me sembles tout à fait des temps antiques, et cependant je n'ai point vu tes paroles dans Homère! Ton silence a la dignité du silence des sages. Tu t'élèves à des sentiments

1. On nous prépare déjà à la conversion de Cymodocée.

pleins de majesté, non sur les ailes d'or d'Euripide, mais sur les ailes célestes de Platon. Au milieu d'une douce abondance, tu jouis des grâces de l'amitié; rien n'est forcé autour de toi : tout est contentement, persuasion, amour. Puisses-tu conserver longtemps ton bonheur et tes richesses! »

« Je n'ai jamais cru, répondit Lasthénès, que ces richesses fussent à moi : je les recueille pour mes frères les chrétiens, pour les gentils, pour les voyageurs, pour tous les infortunés Dieu m'en a donné la direction; Dieu me l'ôtera peut-être : que son saint nom soit béni! »

Comme Lasthénès achevait de prononcer ces paroles, le soleil descendit sur les sommets du Pholoë [1], vers l'horizon éclatant d'Olympie; l'astre agrandi parut un moment immobile, suspendu au-dessus de la montagne, comme un large bouclier d'or. Les bois de l'Alphée [2] et du Ladon [3], les neiges lointaines du Telphusse [4] et du Lycée [5] se couvrirent de roses; les vents tombèrent, et les vallées de l'Arcadie demeurèrent dans un repos universel. Les moissonneurs quittèrent alors leur ouvrage; la famille, accompagnée des étrangers, reprit le chemin de la maison. Les maîtres et les serviteurs marchaient pêle-mêle, portant les divers instruments du labourage; ils étaient suivis de mulets au pied sûr, chargés de bois coupé sur les hauteurs, et de bœufs traînant lentement les équipages champêtres renversés, ou les chariots tremblants sous le poids des gerbes.

En arrivant à la maison, on entendit le son d'une cloche.

« Nous allons faire la prière du soir, dit Lasthénès à Démodocus; nous permettrez-vous de vous quitter un moment, ou préférez-vous nous suivre? »

« Me préservent les dieux de mépriser les prières, s'écria Démodocus, ces filles boiteuses de Jupiter, qui peuvent seules apaiser la colère d'Até [6]! »

1. Montagne d'Arcadie.
2. Fleuve de l'Élide.
3. Fleuve d'Arcadie.
4. Montagne d'Arcadie.
5. Id.
6. Encore un souvenir d'Homère. Cf *Iliade*, IX : « Les Prières sont filles du

On s'assemble aussitôt dans une cour entourée de granges et des étables des troupeaux. Quelques ruches d'abeilles y répandaient une agréable odeur mêlée au parfum du lait des génisses qui revenaient des pâturages. Au milieu de cette cour, on voyait un puits dont les deux poteaux, couverts de lierre, étaient surmontés de deux aloès qui croissaient dans des corbeilles. Un noyer, planté par l'aïeule de Lasthénès, couvrait le puits de son ombre. Lasthénès, la tête nue et le visage tourné vers l'Orient, se plaça debout sous l'arbre domestique. Les bergers et les moissonneurs se mirent à genoux sur du chaume nouveau, autour de leur maître. Le père de famille prononça à haute voix cette prière, qui fut répétée par ses enfants et par ses serviteurs :

« Seigneur, daignez visiter cette demeure pendant la nuit, et en écarter les vains songes. Nous allons quitter les vêtements du jour, couvrez-nous de la robe d'innocence et d'immortalité que nous avons perdue par la désobéissance de nos premiers pères. Lorsque nous serons endormis dans le sépulcre, ô Seigneur, faites que nos âmes reposent avec vous dans le ciel! »

Quand cela fut fait, on entra dans la maison, où se préparait le repas de l'hospitalité. Un homme et une femme parurent, portant deux grands vases d'airain pleins d'une eau échauffée par la flamme. Le serviteur lava les pieds de Démodocus; la servante, ceux de la fille de Démodocus; et, après les avoir oints d'une huile de parfums d'un grand prix, elle les essuya avec un lin blanc. La fille aînée de Lasthénès, du même âge que Cymodocée, descendit dans un souterrain frais et voûté. On conservait dans ce lieu toutes sortes de choses pour la vie de l'homme. Sur des planches de chêne attachées aux parois du mur, on voyait des outres remplies d'une huile aussi douce que celle de l'Attique; des mesures de pierre en forme d'autel, ornées de têtes de lion, et qui contenaient la fine fleur du froment; des vases de miel de

grand Jupiter. Boiteuses, ridées, et détournant les yeux, elles s'appliquent à suivre l'Injure, » etc. — Até, c'est la personnification du malheur, de l'égarement qui perd les hommes.

Crète, moins blanc, mais plus parfumé que celui d'Hybla, et des amphores pleines d'un vin de Chio devenu comme un baume par le long travail des ans. La fille de Lasthénès remplit une urne de cette liqueur bienfaisante, propre à réjouir le cœur de l'homme dans l'aimable familiarité d'un repas.

Cependant les serviteurs ne savaient s'ils devaient apprêter le festin sous la vigne, ou sous le figuier comme dans un jour de réjouissance. Ils vont consulter leur maître : Lasthénès leur ordonne de dresser dans la salle des Agapes [1] une table d'un buis éclatant. Ils la lavent avec une éponge, et la couvrent de corbeilles d'osier, pleines d'un pain sans levain, cuit sous la cendre. Ils apportent ensuite, dans des plats d'une simple argile, des racines, quelques volatiles et des poissons du lac Stymphale [2], nourriture destinée à la famille; mais on servit pour les étrangers un chevreau qui avait à peine goûté l'arbousier du mont Aliphère et le cytise du vallon de Mélénée [3].

EUDORE A NAPLES [4]

« Des fleurs et des fruits humides de rosée sont moins suaves et moins frais que le paysage de Naples sortant des ombres de la nuit. J'étais toujours surpris en arrivant au portique de me trouver au bord de la mer : car les vagues

1. Nom du repas du soir, que faisaient entre eux les chrétiens de la primitive Église, en mémoire de la dernière cène de Jésus-Christ avec ses disciples, et dans lequel on se donnait le baiser de paix en signe de fraternité.

2. En Arcadie.

3. Le mont Aliphère et le vallon de Mélénée étaient tout près de l'habitation de Lasthénès.

— « L'arrivée de Démodocus et de sa fille dans la famille de Lasthénès, dit Sainte-Beuve, est véritablement belle, et l'auteur ne la doit qu'à lui : il a su peindre, dans ces scènes patriarcales et toutes bibliques de la postérité de Philopæmen, le charme simple et vertueux d'une famille de premiers chrétiens. Cela est neuf, cela est vrai, les souvenirs et les traditions diverses s'y combinent sans se heurter. Il y a de l'Hésiode, mais la réminiscence d'Ascrée s'adoucit encore en venant se ranger à l'ombre du noyer béni. »

4. Récit d'Eudore. Cf. la note 3 de la page 180. Le jeune homme a suivi la cour du côté de Naples.

dans cet endroit faisaient à peine entendre le léger murmure d'une fontaine. En extase devant ce tableau, je m'appuyais contre une colonne ; et, sans pensée, sans désir, sans projet, je restais des heures entières à respirer un air délicieux. Le charme était si profond, qu'il me semblait que cet air divin transformait ma propre substance, et qu'avec un plaisir indicible je m'élevais vers le firmament comme un pur esprit. Dieu tout-puissant! que j'étais loin d'être cette intelligence céleste dégagée des chaînes des passions! Combien ce corps grossier m'attachait à la poussière du monde, et que j'étais misérable d'être si sensible aux charmes de la création, et de penser si peu au Créateur[1] ! Ah ! tandis que, libre en apparence, je croyais nager dans la lumière, quelque chrétien chargé de fers et plongé pour la foi dans les cachots était celui qui abandonnait véritablement la terre et montait glorieux dans les rayons du soleil éternel !

« Hélas ! nous poursuivions nos faux plaisirs. Attendre ou chercher une beauté coupable, la voir s'avancer dans une nacelle et nous sourire du milieu des flots, voguer avec elle sur la mer dont nous semions la surface de fleurs, suivre l'enchanteresse au fond de ce bois de myrtes et dans les champs heureux où Virgile plaça l'Élysée : telle était l'occupation de nos jours, source intarissable de larmes et de repentir[2]. Peut-être est-il des climats dangereux à la vertu par leur extrême volupté. Et n'est-ce point ce que voulut

1. Eudore est tombé dans tous les désordres de la jeunesse et a oublié sa religion.

2. Cf. Lamartine, *le Passé* :

Combien de fois près du rivage
Où Nisida dort sur les mers,
La beauté crédule ou volage
Accourut à nos doux concerts !
Combien de fois la barque errante
Berça sur l'onde transparente
Deux couples par l'Amour conduits,
Tandis qu'une déesse amie
Jetait sur la vague endormie
Le voile parfumé des nuits.

Cf. encore la pièce intitulée *Ischia*.

enseigner une fable ingénieuse, en racontant que Parthénope fut bâtie sur le tombeau d'une Sirène? L'éclat velouté de la campagne, la tiède température de l'air, les contours arrondis des montagnes, les molles inflexions des fleuves et des vallées, sont à Naples autant de séductions pour les sens, que tout repose et que rien ne blesse. Le Napolitain demi-nu, content de se sentir vivre sous les influences d'un ciel propice, refuse de travailler aussitôt qu'il a gagné l'obole qui suffit au pain du jour. Il passe la moitié de sa vie immobile aux rayons du soleil, et l'autre à se faire traîner dans un char, en poussant des cris de joie; la nuit il se jette sur les marches d'un temple, et dort sans souci de l'avenir aux pieds des statues de ses dieux[1].

« Pourriez-vous croire, seigneurs, que nous étions assez insensés pour envier le sort de ces hommes, et que cette vie sans prévoyance et sans lendemain nous semblait le comble du bonheur! C'était souvent l'objet de nos entretiens, lorsque, pour éviter les ardeurs du midi, nous nous retirions dans la partie du palais bâtie sous la mer. Couchés sur des lits d'ivoire, nous entendions murmurer les vagues au-dessus de nos têtes. Si quelque orage nous surprenait au fond de ces retraites, les esclaves allumaient des lampes pleines du nard le plus précieux d'Arabie. Alors entraient de jeunes Napolitaines qui portaient des roses de Pæstum dans des vases de Nola; tandis que les flots mugissaient au dehors, elles chantaient, en formant devant nous des danses tranquilles qui me rappelaient les mœurs de la Grèce : ainsi se réalisaient pour nous les fictions des poètes; on eût cru voir les jeux des Néréides dans la grotte de Neptune[2]. »

1. « Tous ceux qui ont vu Naples et qui se sont bercés au golfe de la Sirène salueront ici la divine peinture. » (Sainte-Beuve.)

2. Il semble qu'Eudore parle de ses plaisirs avec trop de complaisance pour en avoir beaucoup de remords.

EUDORE EN BATAVIE [1]

« Après quelques jours de marche, nous entrâmes sur le sol marécageux des Bataves, qui n'est qu'une mince écorce de terre flottant sur un amas d'eau [2]. Le pays, coupé par les bras du Rhin, baigné et souvent inondé par l'Océan, embarrassé par des forêts de pins et de bouleaux, nous présentait à chaque pas des difficultés insurmontables.

« Épuisé par les travaux de la journée, je n'avais durant la nuit que quelques heures pour délasser mes membres fatigués. Souvent il m'arrivait, pendant ce court repos, d'oublier ma nouvelle fortune [3]; et lorsqu'aux premières blancheurs de l'aube les trompettes du camp venaient à sonner l'air de Diane [4], j'étais étonné [5] d'ouvrir les yeux au milieu des bois. Il y avait pourtant un charme à ce réveil du guerrier échappé aux périls de la nuit [6]. Je n'ai jamais entendu sans une certaine joie belliqueuse la fanfare du clairon, répétée par l'écho des rochers, et les premiers hennissements des chevaux qui saluaient l'aurore. J'aimais à voir le camp plongé dans le sommeil, les tentes encore fermées d'où sortaient quelques soldats à moitié vêtus, le centurion qui se promenait devant les faisceaux d'armes en balançant son cep de vigne [7], la sen-

1. Eudore, banni de la cour, est envoyé en exil à l'armée de Constance, qu'il trouve en Batavie toute prête à marcher contre les Francs.

2. « Terra non est... Aquis subjacentibus innatat et suspensa late vacillat ». (Eum., *Paneg. Const. Caes.*) (Note de Chateaubriand.)

« Point de terre... Elle (la Batavie) flotte sur les eaux qui la portent et oscille au loin comme en suspens. »

3. Eudore avait dû s'engager comme simple soldat dans l'armée de Constance.

4. Le mot *diane* (batterie de tambour qui se fait à la pointe du jour) se rattache au latin *dies*. Il n'a rien de commun avec le nom de la déesse Diane, que de dériver comme lui de la racine *div*, qui exprime l'idée de briller.

5. Désagréablement. C'est ce que marque le « pourtant » de la phrase suivante.

6. Les périls d'une surprise en pays inconnu.

7. La marque du grade de centurion était un bâton de sarment de vigne qui lui servait à ranger ou à frapper les soldats. Tacite, dans le premier livre des *Annales*, parle d'un centurion que ses soldats avaient surnommé *Cedo alteram* (Donne-m'en un autre), parce qu'après avoir cassé sur leur dos un premier cep de vigne. il ne manquait jamais d'en demander un second.

tinelle immobile qui, pour résister au sommeil, tenait un doigt levé dans l'attitude du silence, le cavalier qui traversait le fleuve[1] coloré des feux du matin, le victimaire[2] qui puisait l'eau[3] du sacrifice, et souvent un berger appuyé sur sa houlette, qui regardait boire son troupeau[4].

« Cette vie des camps ne me fit point tourner les yeux avec regret vers les délices de Naples[5] et de Rome[6], mais elle réveilla en moi une autre espèce de souvenirs. Plusieurs fois, pendant les longues nuits de l'automne, je me suis trouvé seul, placé en sentinelle, comme un simple soldat, aux avant-postes de l'armée. Tandis que je contemplais les feux réguliers des lignes romaines, et les feux épars des hordes des Francs, tandis que, l'arc à demi tendu, je prêtais l'oreille au murmure de l'armée ennemie, au bruit de la mer et au cri des oiseaux sauvages qui volaient dans l'obscurité, je réfléchissais sur ma bizarre destinée. Je songeais que j'étais là, combattant pour des Barbares[7], tyrans de la Grèce[8], contre d'autres Barbares dont je n'avais reçu aucune injure[9]. L'amour de la patrie se ranimait au fond de mon cœur. L'Arcadie se montrait à moi dans tous ses charmes. Que de fois, durant les

1. Un des nombreux bras du Rhin qui coupent le pays.

2. Le victimaire préparait les couteaux, l'eau, les gâteaux du sacrifice. C'était aussi lui qui liait la bête ; puis, se tenant près de l'autel, le bras levé, il demandait au prêtre : « *Agone?* » (frapperai-je?) et, sur la réponse : « *Hoc age* » (frappe), il assommait ou égorgeait la victime.

3. C'est avec cette eau que les prêtres se lavaient avant le sacrifice ; ils en aspergeaient aussi les assistants pour les purifier.

4. Tout ce tableau est *vu*. Chateaubriand a au plus haut degré l'imagination des yeux. — « L'auteur des *Martyrs* avait assisté au siège de Thionville, et il a rendu ses propres sensations durant les veilles nocturnes du camp dans le récit d'Eudore, quand celui-ci est aux avant-postes de l'armée romaine sur les frontières de la Germanie... Il est plus vrai sous le nom d'Eudore qu'en son propre nom... Tels deviennent ses souvenirs, armés et vêtus à la romaine ; telle devient la réalité réfléchie dans cette imagination merveilleuse. N'admirez-vous pas comme le tableau se compose et s'achève, comme de vingt traits épars observés un à un, puis rassemblés et groupés, il sait faire un tout où rien ne manque? » (Sainte-Beuve.)

5. Cf. page 185 sqq.

6. Allusion à la vie de dissipation qu'il y mena dans la familiarité de Constantin.

7. Les Romains eux-mêmes. On sait que, pour les Grecs, tout étranger était un Barbare.

8. Eudore descendait de Philopæmen.

9. *Injure* = tort. C'est souvent le sens du mot dans la langue classique.

marches pénibles, sous les pluies et dans les fanges de la Batavie, que de fois à l'abri des huttes des bergers où nous passions la nuit, que de fois autour du feu que nous allumions pour nos veilles à la tête du camp, que de fois, dis-je, avec de jeunes Grecs exilés comme moi, je me suis entretenu de notre cher pays ! Nous racontions les jeux de notre enfance, les aventures de notre jeunesse, les histoires de nos familles. Un Athénien vantait les arts et la politesse[1] d'Athènes, un Spartiate demandait la préférence pour Lacédémone, un Macédonien mettait la phalange[2] bien au-dessus de la légion et ne pouvait souffrir que l'on comparât César à Alexandre. « C'est à ma patrie que vous devez Homère, » s'écriait un soldat de Smyrne[3], et à l'instant même il chantait ou le dénombrement des vaisseaux[4], ou le combat d'Ajax et d'Hector[5] : ainsi les Athéniens, prisonniers à Syracuse[6], redisaient autrefois les vers d'Euripide[7] pour se consoler de leur captivité.

« Mais lorsque, jetant les yeux autour de nous, nous apercevions les horizons noirs et plats de la Germanie, ce ciel sans lumière qui semble vous écraser sous sa voûte abaissée, ce soleil impuissant qui ne peint les objets d'aucune couleur, quand nous venions à nous rappeler les paysages éclatants de la Grèce, la haute[8] et riche bordure de leurs horizons, le parfum de nos orangers, la beauté de nos fleurs, l'azur velouté d'un ciel où se joue une lumière dorée, alors il nous prenait un désir si violent de revoir notre terre natale, que

1. Dans le sens classique de civilisation élégante et délicate.
2. Sur la phalange macédonienne et la légion romaine, Cf. Bossuet, *Hist. univ.*, III, VI.
3. Des sept villes qui se vantaient d'avoir donné le jour à Homère, Smyrne était, avec Colophon, celle qui passait pour avoir les titres les plus sérieux à cet honneur.
4. Cf. *Iliade*, II, 485-877.
5. Cf. *Ibid.* VII, 206-312.
6. Dans l'expédition de Sicile, en l'an 413.
7. Après la défaite et la mort de Nicias devant Syracuse, plusieurs Athéniens, devenus esclaves, obtinrent la liberté pour prix des vers d'Euripide qu'ils répétaient à leurs maîtres : la réputation de ce grand tragique commençait à percer en Sicile. (Note de Chateaubriand.)
8. Par opposition à la « voûte abaissée » du ciel de la Germanie.

nous étions près d'abandonner les aigles [1]. Il n'y avait qu'un Grec parmi nous qui blâmât ces sentiments, qui nous exhortât à remplir nos devoirs, et à nous soumettre à notre destinée [2]. Nous le prenions pour un lâche [3]. Quelque temps après il combattit et mourut en héros, et nous apprîmes qu'il était chrétien [4]. »

COMBAT DES FRANCS ET DES ROMAINS [5]

« Parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, les Francs se montraient de loin

1. Chaque légion avait pour enseigne, depuis Marius, une aigle aux ailes déployées, en or ou en argent, quelquefois en bronze ou en fer.

2. La résignation est une vertu chrétienne par excellence.

3. Soit que les fugitifs fussent découverts, soit qu'ils eussent à poursuivre leur aventureux voyage, une pareille tentative offrait les plus grands dangers.

4. Chateaubriand ne manque aucune occasion d'attribuer au christianisme toutes les vertus morales aussi bien que toutes les supériorités esthétiques.

5. Si cet épisode du combat entre les Francs et les Romains se relie à l'ensemble de l'œuvre, ce n'est que parce qu'Eudore y a pris part, et d'ailleurs, le rôle qu'Eudore y joue ne suffit pas à justifier un aussi long récit, puisque lui-même n'intervient que tout à la fin; mais, outre son caractère tout national, qui lui donne un intérêt particulier, il est le premier modèle en notre langue d'une narration historique vraiment pittoresque, qui ne se contente pas de relater les faits, mais qui rend la couleur des lieux, le caractère des temps, la physionomie des races.

A Chateaubriand était réservé d'ouvrir une nouvelle voie. Augustin Thierry, qui devait le premier et plus qu'aucun autre contribuer à la renaissance des études historiques, rend à l'auteur des *Martyrs* un éclatant témoignage. « En 1810, dit-il dans sa préface des *Récits mérovingiens*, j'achevais mes classes au collège de Blois, lorsqu'un exemplaire des *Martyrs*, apporté du dehors, circula dans le collège. Ce fut un grand événement pour ceux d'entre nous qui ressentaient déjà le goût du beau et l'admiration de la gloire. Nous nous disputions ce livre ; il fut convenu que chacun l'aurait à son tour, et le mien vint un jour de congé, à l'heure de la promenade. Ce jour-là je feignis m'être fait mal au pied, et je restai seul à la maison. Je lisais, ou plutôt je dévorais les pages, assis devant mon pupitre, dans une salle voûtée qui était notre salle d'études et dont l'aspect me semblait alors grandiose et imposant. J'éprouvai d'abord un charme vague et comme un éblouissement d'imagination ; mais quand vint le récit d'Eudore, cette histoire vivante de l'Empire à son déclin, je ne sais quel intérêt plus actif et plus mêlé de réflexions m'attacha au tableau de la Ville éternelle, de la cour d'un empereur romain, de la marche d'une armée romaine dans les fanges de la Batavie et de sa rencontre avec une armée de Franks. J'avais lu dans l'Histoire de France à l'usage des élèves de l'École militaire, notre livre classique : « Les Franks ou Français, déjà maîtres de Tournay et des rives de l'Escaut, s'étaient étendus jusqu'à la Somme..... Clovis, fils du roi Childéric, monta sur le trône en 481, et affermit par ses victoires les

comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique courte et serrée laissait voir toute la hauteur de leur taille, et ne leur cachait pas le genou. Les yeux de ces Barbares[1] ont la couleur d'une mer orageuse; leur chevelure blonde, ramenée en avant sur leur poitrine, et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche, afin de donner

fondements de la monarchie française. » Toute mon archéologie du moyen âge consistait dans ces phrases et quelques autres de même force que j'avais apprises par cœur. *Français*, *trône*, *monarchie*, étaient pour moi le commencement et la fin, le fond et la forme de notre histoire nationale. Rien ne m'avait donné l'idée de ces terribles Franks de M. de Chateaubriand, « parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers », de ce camp « retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs », de cette armée rangée en triangle « où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus ». A mesure que se déroulait à mes yeux le contraste si dramatique du guerrier sauvage et du soldat civilisé, j'étais saisi de plus en plus vivement; l'impression que fit sur moi le chant de guerre des Franks eut quelque chose d'électrique, Je quittai la place où j'étais assis, et, marchant d'un bout à l'autre de la salle, je répétai à haute voix et en faisant sonner mes pas sur le pavé : « Pharamond! Pharamond ! nous avons combattu », etc. Ce moment d'enthousiasme fut peut-être décisif pour ma vocation à venir. »

1. Peloutier demande où Mézeray a pris que les Francs avaient les yeux verts; il cite un mot grec qui veut dire *bleu* et que Mézeray, dit-il, a mal interprété. Peloutier se trompe; Mézeray n'a traduit ici ni Strabon ni Diodore, qui n'ont pu parler des Francs, ni Agathias, ni Anne Comnène; il avait sans doute en vue le passage de Sidoine Apollinaire dont je me suis servi. J'ai donc pu dire poétiquement *des yeux couleur d'une mer* orageuse, autorisé d'un côté par les vers de Sidoine, qui donnent aux Francs des yeux verdâtres, et, de l'autre, par le témoignage de toute l'antiquité, qui parle du regard terrible des Barbares.

(Note de Chateaubriand.)

Chateaubriand est constamment préoccupé dans ses notes d'etablir l'authenticité des plus petits détails qu'il donne. S'il ne faut pas transformer l'auteur des *Martyrs* en érudit, il ne faut pas non plus méconnaître tout ce qu'une telle œuvre suppose de lectures et de recherches. Chateaubriand n'a pas étudié les choses de longue main et pour elles-mêmes, avec l'assiduité et le désintéressement d'un historien véritable. Son érudition, si hérissée qu'elle se fasse dans les éclaircissements et remarques qu'il joignit après coup au texte de son ouvrage, ne date sans doute que de la veille; il l'a acquise en vue d'un but précis, il n'a dépouillé tous les auteurs qu'il cite qu'avec l'intention d'en extraire quelques notes propres à être mises sur-le-champ à profit. Le poete chez lui avait précédé l'historien, et l'on peut même dire qu'il ne considéra jamais l'histoire que par son côté poétique. Du moins ne s'abandonna-t-il pas sans guide aux caprices d'une divination aventureuse. En faisant œuvre d'art il voulut aussi faire œuvre de verité, et, loin de reprocher à ce poète de n'avoir pas été un érudit, nous devons plutôt, avant d'admirer la puissance évocatrice de son imagination, rendre hommage au labeur souvent bien ingrat que s'imposa un génie impatient et fougueux comme le sien.

à leurs lèvres plus de ressemblance avec le mufle des dogues et des loups. Les uns chargent leur main droite d'une longue framée [1], et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide ; d'autres, au lieu de ce bouclier, tiennent une espèce de javelot, nommé angon [2], où s'enfoncent deux fers recourbés; mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants, dont le manche est recouvert d'un dur acier : arme funeste que le Franc jette en poussant un cri de mort, et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué.

« Ces Barbares, fidèles aux usages des anciens Germains, s'étaient formés en coin, leur ordre accoutumé de bataille. Le formidable triangle, où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus, s'avançait avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer la ligne romaine. A la pointe de ce triangle étaient placés des braves qui conservaient une barbe longue et hérissée, et qui portaient au bras un anneau de fer [3]. Ils avaient juré de ne quitter ces marques de servitude qu'après avoir sacrifié un Romain. Chaque chef dans ce vaste corps était environné des guerriers de sa famille [4], afin que, plus ferme dans le choc, il remportât la victoire ou mourût avec ses amis. Chaque tribu se ralliait sous un symbole : la plus noble d'entre elles se distinguait par des abeilles ou trois fers de lance [5]. Le vieux roi des Sicambres, Pharamond [6], conduisait l'armée

1. La framée se distinguait de la lance par son fer plus étroit et plus court.

2. Javelot garni de lames de fer. Au-dessous de la pointe, il y avait des crochets recourbés en bas en forme d'hameçon. « Quand le Français est dans une bataille, il jette ce javelot... Si le javelot ne perce que le bouclier, il y demeure attaché et traine à terre par le bout d'en bas. Il est impossible à celui qui en est frappé de l'arracher à cause des crochets qui le retiennent; il ne peut non plus le couper, à cause des lames qui le couvrent. Quand le Français voit cela, il met le pied sur le bout du javelot et pèse de toute sa force sur le bouclier, tellement que le bras de celui qui le soutient venant à se lasser, il découvre la tête et l'estomac ; ainsi il est aisé au Français de le tuer. » (Agath., II, III; traduction du président Cousin.)

3. Paul Diacre raconte (*Hist.*, III, 7) que 6000 Saxons firent vœu de ne se couper les cheveux ni la barbe avant d'avoir tiré vengeance des Suèves.

4. Cf. Tacite, *De Mor. Germ.*, VII.

5. Je place ici l'origine des armes de la monarchie. (Note de Chateaubriand.)

6. Il y aura ici anachronisme, si l'on veut, ou l'on dira que c'est un Pharamond,

entière, et laissait une partie du commandement à son petit-fils Mérovée. Les cavaliers francs, en face de la cavalerie romaine, couvraient les deux côtés de leur infanterie : à leurs casques en forme de gueules ouvertes ombragées de deux ailes de vautour, à leurs corselets de fer, à leurs boucliers blancs, on les eût pris pour des fantômes ou pour ces figures bizarres que l'on aperçoit au milieu des nuages pendant une tempête. Clodion, fils de Pharamond et père de Mérovée, brillait à la tête de ces cavaliers menaçants.

« Sur une grève, derrière cet essaim d'ennemis, on apercevait leur camp semblable à un marché de laboureurs et de pêcheurs; il était rempli de femmes et d'enfants, et retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs. Non loin de ce camp champêtre, trois sorcières[1] en lambeaux faisaient sortir de jeunes poulains d'un bois sacré, afin de découvrir par leur course à quel parti Tuiston[2] promettait la victoire. La mer d'un côté, des forêts de l'autre, formaient le cadre de ce grand tableau.

« Le soleil du matin, s'échappant des replis d'un nuage d'or, verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'océan et les armées. La terre paraît embrasée du feu des casques et des lances. Les instruments guerriers sonnent l'air antique de Jules César partant pour les Gaules. La rage s'empare de tous les cœurs, les yeux roulent du sang, la main frémit sur l'épée. Les chevaux se cabrent, creusent l'arène, secouent leur crinière, frappent de leur bouche écumante leur poitrine

un Mérovée, un Clodion, ancêtres des princes de ce nom que nous voyons dans l'histoire. On sait d'ailleurs qu'il y a eu plusieurs Pharamond, et peut-être ce nom n'était-il que celui de la dignité. (Note de Chateaubriand.)

1. Il y a ici une réunion de plusieurs choses. Selon Tacite, les Germains accordaient l'esprit de divination aux femmes ; les Gaulois, comme nous le verrons par la suite (Episode de *Velléda*), avaient leurs Druidesses ; ces Druidesses se changèrent en fées, en sorcières, etc. ; de là les sorcières de *Macbeth*. Quant aux augures tirés de la course des chevaux, Tacite est mon garant. (Note de Chateaubriand.) Cf. Tacite, *De Mor. Germ.*, X.

2. Cf. Tacite : *Celebrant carminibus Tuistonem deum.* (*De Mor. Germ.*, II.) Ils ont d'anciennes poésies qui célèbrent le dieu Tuiston.

Tuisto, Tuisco, Tvisco, Tivisco sont des formes diverses d'un même nom dont la racine *tiv* signifierait *céleste :* c'est sans doute l'origine du mot *deutsch*. Cf. aussi *Teuton*.

enflammée, ou lèvent vers le ciel leurs naseaux brûlants, pour respirer les sons belliqueux. Les Romains commencent le chant de Probus :

« Quand nous aurons vaincu mille guerriers francs, combien ne vaincrons-nous pas de millions de Perses ! [1] »

« Les Grecs répètent en chœur le Pæan[2], et les Gaulois l'hymne des Druides[3]. Les Francs répondent à ces cantiques de mort : ils serrent leurs boucliers contre leur bouche[4], et font entendre un gémissement semblable au bruit de la mer que le vent brise contre un rocher ; puis tout à coup, poussant un cri aigu, ils entonnent le bardit[5] à la louange de leurs héros :

« Pharamond ! Pharamond ! Nous avons combattu avec l'épée.

« Nous avons lancé la francisque[6] à deux tranchants ; la « sueur tombait du front des guerriers et ruisselait le long de « leurs bras. Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes pous- « saient des cris de joie ; le corbeau nageait dans le sang des « morts ; tout l'océan n'était qu'une plaie : les vierges ont « pleuré longtemps !

« Pharamond ! Pharamond ! Nous avons combattu avec l'épée.

1. Au court règne du jeune Gordien appartient vraisemblablement une circonstance de haute importance pour nos origines nationales. Aurelianus (depuis empereur), étant alors tribun de la sixième légion gauloise, défit les Franks qui couraient par toute la Gaule, en tua 700 et en prit 300 qu'il vendit comme esclaves ; sur quoi les soldats firent cette chanson : « Nous avons tué mille Franks et mille Sarmates ; nous cherchons mille, mille, mille, mille, mille Perses. » Cet événement dut avoir lieu vers 231. (H. Martin). — C'est environ quarante ans après que Probus défit les Franks, les refoula dans leurs bois et dans leurs marais, et leur inspira une si grande terreur qu'ils rendirent tout le butin conquis en Gaule, livrèrent une multitude de bestiaux, s'engagèrent à entretenir de vivres les garnisons romaines, et même à fournir 16 000 hommes de troupes auxiliaires.

2. Le Pæan, chez les Grecs, était à proprement parler un chant ou un hymne quelconque. Il est pris ici pour le chant du combat ; on le trouve comme tel dans la *Retraite des Dix mille* et ailleurs. (Note de Chateaubriand.)

3. C'est le chant des bardes. « *Bardi de laudationibus rebusque poeticis student* (*Strab.*, lib. IV). Les bardes s'occupent des éloges et des *choses poétiques*.

4. Cf. Tacite : «... C'est moins une suite de paroles que des accents d'enthousiasme guerrier. Ils font entendre de préférence des sons âpres et brisés, portant leurs boucliers contre leur bouche, afin que leur voix rebondisse plus pleine et plus grave. » (*De Mor. Germ.*, III.)

5. Cf. Tacite : « Ils ont aussi des chants, nommés bardits, par l'exécution desquels ils enflamment les âmes ; » etc. (*Ibid.*)

6. Cf. page 193.

« Nos pères sont morts dans les batailles, tous les vautours « en ont gémi : nos pères les rassasiaient de carnage ! Choisis- « sons des épouses dont le lait soit du sang, et qui remplis- « sent de valeur le cœur de nos fils. Pharamond, le bardit est « achevé, les heures de la vie s'écoulent, nous sourirons quand « il faudra mourir ! »

« Ainsi chantaient quarante mille Barbares. Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers blancs [1] en cadence ; et à chaque refrain, ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer.

« Déjà les Francs sont à la portée du trait de nos troupes légères. Les deux armées s'arrêtent. Il se fait un profond silence : César, du milieu de la légion chrétienne [2], ordonne d'élever la cotte d'armes de pourpre, signal du combat; les archers tendent leurs arcs, les fantassins baissent leurs piques, les cavaliers tirent tous à la fois leurs épées, dont les éclairs se croisent dans les airs. Un cri s'élève du fond des légions : « Victoire à l'Empereur ! » Les Barbares repoussent ce cri par un affreux mugissement : la foudre éclate avec moins de rage sur les sommets de l'Apennin, l'Etna gronde avec moins de violence lorsqu'il verse au sein des mers des torrents de feu, l'Océan [3] bat ses rivages avec moins de fracas quand un tourbillon, descendu par l'ordre de l'Éternel, a déchaîné les cataractes de l'abîme [4].

« Les Gaulois lancent les premiers leurs javelots contre les Francs, mettent l'épée à la main et courent à l'ennemi. L'ennemi les reçoit avec intrépidité. Trois fois ils retournent à la charge ; trois fois ils viennent se briser contre le vaste corps qui les repousse : tel un grand vaisseau [5], voguant par un

1. Les boucliers des Germains se faisaient d'osier ou de planches minces. En général ils étaient bariolés de couleurs vives.

2. La Pudique, qui « formait le corps de réserve et la garde de César ».

3. Il y a quelque redondance dans ces comparaisons successives, qui, toutes les trois, sont d'ailleurs assez banales sous leur forme pompeuse. Chateaubriand n'est pas toujours exempt de fausse rhétorique.

4. Expression biblique.

5. On saisira toute la justesse de l'image si l'on se rappelle que l'armée des Germains s'est formée en triangle. Ce que le poète compare à la proue d'un navire, c'est l'angle de ce triangle qu'ils opposent aux Gaulois.

vent contraire, rejette de ses deux bords les vagues qui fuient et murmurent le long de ses flancs. Non moins braves, et plus habiles que les Gaulois, les Grecs font pleuvoir sur les Sicambres une grêle de flèches; et reculant peu à peu sans rompre nos rangs, nous fatiguons les deux lignes du triangle de l'ennemi. Comme un taureau vainqueur dans cent pâturages, fier de sa corne mutilée et des cicatrices de sa large poitrine, supporte avec impatience la piqûre du taon, sous les ardeurs du midi; ainsi les Francs, percés de nos dards, deviennent furieux à ces blessures sans vengeance et sans gloire [1]. Transportés d'une aveugle rage, ils brisent le trait dans leur sein, se roulent par terre, et se débattent dans les angoisses de la douleur.

« La cavalerie romaine s'ébranle pour enfoncer les Barbares. Clodion se précipite à sa rencontre. Le roi chevelu [2] pressait une cavale stérile, moitié blanche, moitié noire, élevée parmi des troupeaux de rennes et de chevreuils, dans les haras de Pharamond : les Barbares prétendaient qu'elle était de la race de Rinfax, cheval de la Nuit, à la crinière gelée, et de Skinfax, cheval du Jour, à la crinière lumineuse [3] : lorsque pendant l'hiver elle emportait son maître sur un char d'écorce sans essieu et sans roues [4], jamais ses pieds ne s'enfonçaient dans les frimas; et, plus légère que la feuille de bouleau [5] roulée par le vent, elle effleurait à peine la cime des neiges nouvellement tombées.

« Un combat violent s'engage entre les cavaliers sur les deux ailes des armées.

« Cependant la masse effrayante de l'infanterie des Bar-

1. Sans vengeance, car l'ennemi est trop éloigné; sans gloire, car de pareilles blessures ne montrent même pas qu'ils l'aient affronté.

2. Tacite nous apprend que les Suèves portaient les cheveux relevés et noués au sommet de la tête en crinière de cheval. « Les chefs, ajoute-t-il, prenaient un soin particulier de leur chevelure et la laissaient flotter de toute sa longueur. » C'est cet usage qui était passé aux « rois chevelus » des tribus de l'Ouest.

3. Consultez les *Edda*, l'*Introduction à l'Histoire du Danemark* et Saxo Grammaticus. (Note de Chateaubriand.)

4. C'est le traîneau.

5. Comparaison appropriée. L'auteur a dit plus haut que le pays était « embarrassé par des forêts de pins et de bouleaux ».

bares vient toujours roulant vers les légions. Les légions s'ouvrent[1], changent leur front de bataille, attaquent à grands coups de pique les deux côtés du triangle de l'ennemi. Les vélites[2], les Grecs et les Gaulois se portent sur le troisième côté. Les Francs sont assiégés comme une vaste forteresse[3]. La mêlée s'échauffe; un tourbillon de poussière rougie s'élève et s'arrête au-dessus des combattants. Le sang coule comme les torrents grossis par les pluies de l'hiver, comme les flots de l'Euripe[4] dans le détroit de l'Eubée. Le Franc, fier de ses larges blessures qui paraissent avec plus d'éclat sur la blancheur d'un corps demi-nu, est un spectre déchaîné du monument[5], et rugissant au milieu des morts. Au brillant éclat des armes a succédé la sombre couleur de la poussière et du carnage. Les casques sont brisés, les panaches abattus, les boucliers fendus, les cuirasses percées. L'haleine enflammée de cent mille combattants, le souffle épais des chevaux[6], la vapeur des sueurs et du sang, forment sur le champ de ba-

1. Les légions laissent pénétrer le *coin* de l'armée barbare dans leur propre masse, puis, quand il y est bien engagé, l'enfoncent de droite et de gauche, pendant que les vélites, les Grecs et les Gaulois, se portant sur le troisième côté, achèvent d'enfermer le vaste triangle.

2. On appelait anciennement vélites des soldats sans armure, simplement « vêtus » (*velum*), qui avaient pour armes des javelots, des pierres, des frondes, des flèches. Dès la seconde guerre punique, ils combattaient à part, et engageaient d'ordinaire l'action. Plus tard ils disparurent de la légion proprement dite et furent remplacés par des corps d'infanterie légère ordinairement formés de soldats auxiliaires.

3. Cf. Bossuet : « Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables, » etc. (*Or. fun. de Condé.*)

4. Détroit qui sépare l'Eubée de l'Attique. Les courants qui s'y font sentir sont si violents que les anciens géographes les prenaient pour de véritables marées.

5. Terme de la langue « noble », qui a ici le sens de tombeau Cf. Régnier :

(Ils) veulent déterrer les Grecs du monument.
(*Sat.* IX.)

Molière :

...Du haut d'une gloire extrême
Me précipite au monument.
(*Amphitr.*)

6. Ceci est ajouté depuis les deux premières éditions, et explique mieux l'effet singulier dont je parle, et qu'on a pu observer sur un champ de bataille.
(Note de Chateaubriand.)

taille une espèce de météore[1] que traverse de temps en temps la lueur d'un glaive, comme le trait brillant du foudre[2] dans la livide clarté d'un orage. Au milieu des cris, des insultes, des menaces[3], du bruit des épées, des coups des javelots, du sifflement des flèches et des dards, du gémissement des machines de guerre, on n'entend plus la voix des chefs.

« Mérovée avait fait un massacre épouvantable des Romains. On le voyait debout sur un immense chariot, avec douze compagnons d'armes, appelés ses douze pairs[4], qu'il surpassait de toute la tête. Au-dessus du chariot flottait une enseigne guerrière, surnommée l'Oriflamme. Le chariot, chargé d'horribles dépouilles, était traîné par trois taureaux dont les genoux dégouttaient de sang et dont les cornes portaient des lambeaux affreux. L'héritier de l'épée de Pharamond avait l'âge, la beauté et la fureur de ce démon de la Thrace, qui n'allume le feu de ses autels qu'au feu des villes embrasées. Mérovée passait parmi les Francs pour être le fruit merveilleux du commerce secret de l'épouse de Clodion et d'un monstre marin; les cheveux blonds du jeune Sicambre, ornés d'une couronne de lis[5], ressemblaient au lin moelleux et doré qu'une bandelette virginale rattache à la

1. Le sens exact du mot est : tout phénomène qui se passe dans les régions supérieures de l'atmosphère.

2. Dans la langue classique le mot était masculin, même en ce sens. Cf. Bossuet : « Anastase mourut frappé du foudre. » Corneille :

Puissé-je de mes yeux y voir tomber le foudre.
(*Hor.*, IV.)

3. Cf. ci-dessous le dialogue qui précède le combat de Mérovée et du chef gaulois.

4. *Les douze pairs... une enseigne guerrière*, etc. Institution française, mœurs et coutumes de nos aïeux, dont on aimera peut-être à retrouver l'origine.

... Dulces reminiscitur Argos.
(Note de Chateaubriand.)

Virgile, dans ce vers, parle d'un soldat argien qui vient de recevoir une blessure mortelle.

5. Comme les douze pairs et l'oriflamme, ces lis anticipent de loin l'avenir de la « monarchie française ». Chateaubriand aime à faire entrer dans son épopée tout ce qui peut lui donner un caractère national. — Cf. livre VIII : « Cette fleur (le lis) est le symbole du chef des Saliens et de sa tribu ; elle croît naturellement plus belle parmi ces bois, » etc.

quenouille[1] d'une reine des Barbares. On eût dit que ses joues étaient peintes du vermillon de ces baies d'églantier qui brillent au milieu des neiges, dans les forêts de la Germanie. Sa mère avait noué autour de son cou un collier de coquillages, comme les Gaulois suspendent des reliques aux rameaux du plus beau rejeton d'un bois sacré. Quand de sa main droite Mérovée agitant un drapeau blanc[2] appelait les fiers Sicambres au champ de l'honneur, ils ne pouvaient s'empêcher de pousser des cris de guerre et d'amour; ils ne se lassaient point d'admirer à leur tête trois générations de héros : l'aïeul, le fils et le père.

« Mérovée, rassasié de meurtres, contemplait, immobile, du haut de son char de victoire, les cadavres dont il avait jonché la plaine. Ainsi se repose[3] un lion de Numidie, après avoir déchiré un troupeau de brebis; sa faim est apaisée, sa poitrine exhale l'odeur du carnage; il ouvre et ferme tour à tour sa gueule fatiguée qu'embarrassent des flocons de laine; enfin il se couche au milieu des agneaux égorgés; sa crinière, humectée d'une rosée de sang, retombe des deux côtés de son cou[4], il croise ses griffes puissantes; il allonge la tête sur ses ongles; et, les yeux à demi fermés, il lèche encore les molles toisons étendues autour de lui.

« Le chef des Gaulois aperçut Mérovée dans ce repos insultant et superbe. Sa fureur s'allume; il s'avance vers le fils de Pharamond, il lui crie d'un ton ironique :

1. Quand on ouvrit à Saint-Denis le tombeau de Jeanne de Bourbon, épouse de Charles V, on y trouva un reste de couronne, un anneau d'or, des débris de bracelets ou chaînons, un fuseau ou quenouille de bois doré à demi pourri, des souliers de forme très pointue, en partie consumés, brodés en or et en argent. (Note de Chateaubriand.)

2. Cf. la note 5 de la page précédente.

3. Cf. l'*Examen des Martyrs* par Chateaubriand : « J'ai peu puisé chez les anciens pour les comparaisons; celles des *Martyrs* m'appartiennent presque toutes. Les personnes dont le jugement fait ma loi pensent que c'est peut-être, avec les transitions, la partie la plus soignée de l'ouvrage. On paraît surtout avoir remarqué la comparaison du lion dans la bataille des Francs, » etc.

4. La comparaison de Mérovée avec un lion se contente d'une analogie d'ensemble sans exiger la ressemblance de chaque trait particulier. Remarquons toutefois un rapport frappant entre la crinière qui « retombe des deux côtés du cou » et la chevelure des chefs germains, cette chevelure « ramenée en avant sur leur poitrine et semblable à du sang et à du feu ».

« Chef à la longue chevelure[1], je vais t'asseoir autrement sur le trône d'Hercule le Gaulois[2]. Jeune brave, tu mérites d'emporter la marque du fer au palais de Teutatès[3]. Je ne veux point te laisser languir dans une honteuse vieillesse.

« — Qui es-tu? répondit Mérovée avec un sourire amer : es-tu d'une race noble et antique? Esclave romain[4], ne crains-tu point ma framée[5]?

« — Je ne crains qu'une chose, repartit le Gaulois frémissant de courroux, c'est que le ciel ne tombe sur ma tête[6].

« — Cède-moi la terre, dit l'orgueilleux Sicambre.

« — La terre que je te céderai, s'écria le Gaulois, tu la garderas éternellement[7]. »

« A ces mots, Mérovée, s'appuyant sur sa framée, s'élance du char par-dessus les taureaux, tombe à leurs têtes, et se présente au Gaulois qui venait à lui.

« Toute l'armée s'arrête pour regarder le combat des deux chefs. Le Gaulois fond l'épée à la main sur le jeune Franc, le presse, le frappe, le blesse à l'épaule, et le contraint de reculer jusque sous les cornes des taureaux. Mérovée à son tour lance son angon[8], qui, par ses deux fers recourbés, s'engage dans le bouclier du Gaulois. Au même instant le fils de Clodion bondit comme un léopard, met le pied sur le javelot, le presse de son poids, le fait descendre vers la terre, et abaisse avec lui le bouclier de son ennemi. Ainsi forcé de se découvrir,

1. Cf., page 197, note 2.

2. Cf., au livre X, ces paroles de Velléda : « Hercule, tu descendis dans la verte Aquitaine. Pyrène, qui donna son nom aux montagnes de l'Ibérie, Pyrène, fille du roi Bébrycius, épousa le héros grec, » etc.

Les Romains appelèrent Hercule le dieu gaulois Ogmios, qui portait les mêmes attributs, mais qui était en même temps dieu de l'éloquence.

3. Teutatès était un dieu des Gaulois. Les blessures étaient une marque de gloire. Quant à la dernière partie de la phrase, il paraîtrait par les *Edda*, etc., que les Barbares du Nord se tuaient ou se faisaient tuer lorsqu'ils étaient arrivés à la vieillesse; mais on n'a pas là-dessus d'assez bonnes autorités. Il est certain que César, Tacite, Strabon, Diodore, gardent le silence à ce sujet; ainsi, je suis plutôt une tradition qu'un fait historique. (Note de Chateaubriand.)

4. Tout le mépris du Barbare libre éclate dans cette insultante parole.

5. Cf. page 193, note 1.

6. C'est la réponse que firent des députés gaulois à Alexandre. (Cf. Arrien, I, IV.)

7. C'est la réponse de Marius aux Cimbres. (Cf. Plutarq., *Vie de Marius*, XX.)

8. Cf. page 193, note 2.

l'infortuné Gaulois montre la tête. La hache de Mérovée part, siffle, vole et s'enfonce dans le front du Gaulois, comme la cognée d'un bûcheron dans la cime d'un pin. La tête du guerrier se partage ; sa cervelle se répand des deux côtés, ses yeux roulent à terre. Son corps reste encore un moment debout, étendant des mains convulsives, objet d'épouvante et de pitié [1]. »

1. Ce livre VI est particulièrement célèbre comme celui dans lequel l'auteur a le mieux déployé et le plus à l'aise ce sentiment de l'histoire, ce don d'animer et de peindre, cette faculté de ressusciter les âges lointains qui est pour ainsi dire l'âme même de l'histoire. « L'imagination, a dit Chateaubriand, est à l'érudition comme un coureur qui pousse toujours, comme un Cosaque qui fait ses pointes. » Cette parole ne saurait s'appliquer à personne aussi bien qu'à lui-même. Il a fait ses pointes, et, s'il fut dans tous les domaines l'éclaireur littéraire et poétique du XIX[e] siècle, c'est surtout dans celui de l'histoire qu'il a mérité ce nom. Quelques pages d'une épopée où l'auteur n'avait cherché la vérité qu'en vue de l'impression dramatique et de l'effet pittoresque déterminèrent dans les études historiques une véritable transformation. Les in-folio où les historiens de profession n'avaient trouvé qu'une morne poussière étalaient devant ce poète une série de merveilleux tableaux et faisaient resplendir à ses yeux la vie des générations lointaines dans toute la netteté de ses mouvements et dans tout l'éclat de sa couleur. Et il arrive en fin de compte qu'il y a plus de vérité historique dans les visions de cet artiste que dans les dissertations abstraites ou dans les sèches annales auxquelles l'histoire officielle se réduisait. La vérité, si l'on prend le mot dans sa haute acception, ne consiste pas seulement à ne rien avancer sans preuve et à raconter fidèlement les faits à la place que leur assigne leur date. La recherche et la discussion des faits n'est qu'un labeur préparatoire, le métier de l'histoire et non pas son art. Une fois qu'on s'est acquitté de ce travail, il s'agit de représenter et de peindre, de donner aux événements leur signification, aux personnages leur caractère, d'animer le spectacle des choses humaines, d'être pittoresque et dramatique comme l'est la réalité elle-même. Les matériaux doivent être fournis par une érudition sincère, mais ce ne sont que des matériaux, et, si scrupuleuse que soit cette érudition, elle n'atteindra jamais d'elle-même à la vérité. La science est exacte ; il n'appartient qu'à l'art d'être vrai.

Avant Chateaubriand, d'autres avaient curieusement étudié les lois, les actes publics, les formules judiciaires, avaient discuté, classé, analysé les textes, fait le partage du vrai et du faux avec plus ou moins de sagacité, mais tout cela sans l'intuition de la vie, sans l'intelligence des formes et des mouvements. L'auteur des *Martyrs* peut faire Dioclétien un peu meilleur qu'il ne le paraît dans les auteurs de son époque, il peut réunir à Rome saint Jérôme avec saint Augustin, avancer d'un siècle Pharamond : ces libertés de poète, que personne ne songe plus à lui reprocher, ne compromettent en rien la vérité historique de son œuvre. Son œuvre est vraie parce que le génie de l'auteur a des illuminations subites qui éclairent les choses plus profondément que la réflexion, parce qu'il embrasse d'un coup d'œil tout ce qu'une laborieuse analyse fait péniblement entrevoir à l'érudit, parce qu'il sait quel est le mot, le geste, qui résumera tout un personnage, quelle est la circonstance distinctive, le détail cru et significatif qui donnera son caractère à toute une époque, enfin parce qu'en devenant historien, il n'a pas cessé

APRÈS LE COMBAT

« La nuit vint couvrir de son obscurité ce théâtre des fureurs humaines. Les Francs vaincus, mais toujours redoutables, se retirèrent dans l'enceinte de leurs chariots. Cette nuit, si nécessaire à notre repos, ne fut pour nous qu'une nuit d'alarmes : à chaque instant nous craignions d'être attaqués. Les Barbares jetaient des cris qui ressemblaient aux hurlements des bêtes féroces [1] : ils pleuraient les braves qu'ils avaient perdus, et se préparaient eux-mêmes à mourir. Nous n'osions ni quitter nos armes ni allumer des feux. Les soldats romains frémissaient, se cherchaient dans les ténèbres ; ils s'appelaient, ils se demandaient un peu de pain ou d'eau ; ils pansaient leurs blessures avec leurs vêtements déchirés. Les sentinelles se répondaient en se renvoyant de l'une à l'autre le cri des veilles.

« Tous les chefs des Crétois avaient été tués. Le sang de Philopæmen paraissant à mes compagnons d'un favorable augure, ils m'avaient nommé leur commandant. En attirant sur moi les efforts de l'ennemi, j'avais eu le bonheur [2] de sauver la légion de Fer [3] d'une entière destruction. La confirmation de mon grade, une couronne de chêne [4] et les éloges de Constance avaient été le prix de ce hasard heureux. A la tête des troupes légères, je touchais presque au camp des Barbares, et j'attendais avec impatience le retour de l'aurore ;

d'être poète. Comme la poésie, l'histoire a sa Muse : Muse de l'histoire et Muse de la poésie, toutes deux se sont unies pour inspirer à Chateaubriand le sixième chant des *Martyrs*.

1. Cf. Plutarque, *Vie de Marius* : « Tous ceux qui étaient échappés de la défaite des Ambrons s'étaient mêlés avec eux, et jetaient toute la nuit des cris affreux qui ne ressemblaient point à des clameurs et à des gémissements d'hommes, mais qui étaient comme des hurlements et des mugissements de bêtes féroces, mêlés de menaces et de lamentations, » etc.

2. C'est sans doute par modestie qu'Eudore n'a pas raconté cet épisode. Il le qualifiera tout à l'heure de « hasard heureux ».

3. Outre le numéro de son rang, la légion portait encore un nom tiré de ses divinités, de son pays ou de ses exploits.

4. C'est la couronne civique, donnée à celui qui, pendant l'action, avait sauvé la vie d'un citoyen en tuant son adversaire.

mais cette aurore nous découvrit un spectacle qui surpassait en horreur tout ce que nous avions vu jusqu'alors.

« Les Francs, pendant la nuit, avaient coupé les têtes des cadavres romains, et les avaient plantées sur des piques devant leur camp, le visage tourné vers nous[1]. Un énorme bûcher, composé de selles de chevaux et de boucliers brisés, s'élevait au milieu du camp. Le vieux Pharamond, roulant des yeux terribles et livrant au souffle du matin sa longue chevelure blanche, était assis au haut du bûcher. Au bas paraissaient Clodion et Mérovée : ils tenaient à la main, en guise de torches, l'hast[2] enflammé de deux piques rompues, prêts à mettre le feu au trône funèbre de leur père, si les Romains parvenaient à forcer le retranchement des chariots.

Nous restons muets d'étonnement[3] et de douleur; les vainqueurs semblent vaincus par tant de barbarie et tant de magnanimité ! Les larmes coulent de nos yeux à la vue des têtes sanglantes de nos compagnons d'armes : chacun se rappelle que ces bouches muettes et décolorées prononçaient encore la veille les paroles de l'amitié. Bientôt à ce mouvement de regret succède la soif de la vengeance. On n'attend point le signal de l'assaut; rien ne peut résister à la fureur du soldat : les chariots sont brisés, le camp est ouvert, on s'y précipite. Alors se présente un nouvel ennemi : les femmes des Barbares[4], vêtues de robes noires, s'élancent au-devant de nous, se percent de nos armes ou cherchent à les arracher de nos mains : les unes arrêtent par la barbe le Sicambre qui fuit, et le ramènent au combat; les autres, comme des bacchantes[5] enivrées, déchirent leurs époux et leurs pères; plusieurs étouffent leurs enfants et les jettent sous les pieds des hommes

1. On voit un exemple remarquable de cette coutume des Barbares dans la description du camp de Varus par Tacite. (Note de Chateaubriand.)

2. Bois de lance ou de pique.

3. Le mot était bien plus fort dans la langue classique que dans la nôtre.

4. Cf. Tacite, *Ann.*, XIV, xxx, et aussi la *Vie de Marius* de Plutarque.

5. N'oublions pas que le narrateur est Grec. Les bacchantes étaient des prêtresses de Bacchus, ou des femmes qui, sans être prêtresses, se mêlaient aux premières pour courir les rues et la campagne avec des torches allumées, les cheveux épars, le thyrse à la main, en répétant le cri consacré : *Evohé!*

et des chevaux ; plusieurs, se passant au cou un lacet fatal [1], s'attachent aux cornes des bœufs, et s'étranglent en se faisant traîner misérablement. Une d'entre elles s'écrie du milieu de ses compagnes : « Romains, tous vos présents n'ont point été funestes [2] ! Si vous nous avez apporté le fer qui enchaîne, vous nous avez donné le fer qui délivre ! » Et elle se frappe d'un poignard.

« C'en était fait des peuples de Pharamond, si le Ciel, qui leur garde peut-être de grandes destinées [3], n'eût sauvé le reste de leurs guerriers. Un vent impétueux se lève entre le nord et le couchant : les flots s'avancent sur les grèves ; on voit venir, écumante et limoneuse, une de ces marées de l'équinoxe [4], qui, dans ces climats, semblent jeter l'Océan tout entier hors de son lit. La mer, comme un puissant allié des Barbares, entre dans le camp des Francs, pour en chasser les Romains. Les Romains reculent devant l'armée des flots [5]; les Francs reprennent courage : ils croient que le monstre marin, père de leur jeune prince [6], est sorti de ses grottes azurées pour les secourir. Ils profitent de notre désordre ; ils nous repoussent, ils nous pressent, ils secondent les efforts de la mer. Une scène extraordinaire frappe les yeux de toutes parts : là des bœufs épouvantés nagent avec les chariots qu'ils entraînent ; ils ne laissent voir au-dessus des vagues que leurs cornes recourbées [7], et ressemblent à une multitude de fleuves [8] qui auraient apporté eux-mêmes leurs tributs à l'Océan ; ici les

1. Expression surannée de la langue « noble ».
2. Cette phrase forme un alexandrin.
3. Deux siècles après, les Francs étaient maîtres de la Gaule.
4. Cf. une scène analogue et sur la même côte, dans Tacite, *Annales*, I, LXX.
5. Cf. ci-dessus *comme un puissant allié*.
6. Cf. page 199.
7. Cf. Virgile, *Géorg.*, III, 368 :

> . . . Stant circumfusa pruinis
> Corpora magna boum, confertoque agmine cervi
> Torpent mole nova et summis vix cornibus extant.

C'est-à-dire : « Les bœufs s'arrêtent enveloppés par les frimas, et les cerfs, se serrant les uns contre les autres, tombent sous des couches de neige nouvelles et montrent à peine la pointe de leurs cornes. »

8. On sait que les cornes, considérées comme un signe de force et de fécondité, sont, dans l'ancienne mythologie, un attribut des fleuves.

Saliens mettent à flot leurs bateaux de cuir [1], et nous frappent à coups de rames et d'avirons. Mérovée s'était fait une nacelle d'un large bouclier d'osier [2] : porté sur cette conque guerrière, il nous poursuivait escorté de ses pairs [3] qui bondissaient autour de lui comme des Tritons [4]. Pleines d'une joie insensée [5], les femmes battaient des mains et bénissaient les flots libérateurs. Partout la lame croissante se brise et jaillit contre les armes : partout disparaît le cavalier qui se noie, le fantassin qui n'a plus que son épée hors de l'eau ; des cadavres qui paraissent se ranimer roulent avec les algues, le sable et le limon. Séparé du reste des légions, et réuni à quelques soldats, je combattis longtemps une multitude de Barbares ; mais enfin, accablé par le nombre, je tombai percé de coups, au milieu de mes compagnons étendus morts à mes côtés.

« Je demeurai plusieurs heures évanoui. Quand je rouvris les yeux à la lumière, je n'aperçus plus qu'une grève humide abandonnée par les flots, des corps noyés à moitié ensevelis dans le sable, la mer retirée dans un lointain immense et traçant à peine une ligne bleuâtre à l'horizon [6]. Je voulus me soulever, mais je ne pus y parvenir, et je fus contraint de rester couché sur le dos, les regards attachés au ciel. Tandis que mon âme flottait entre la mort et la vie, j'entendis une voix prononcer en latin ces mots : « Si quelqu'un respire encore ici, qu'il parle. » Je tournai la tête avec effort, et j'entrevis un Franc, que je reconnus pour esclave à sa saye [7] d'écorce de

1. Cf. ci-dessus, page 194.
2. Les boucliers des Barbares servaient quelquefois à cet usage. On en voit un exemple remarquable dans Grégoire de Tours. Attale, Gaulois d'une naissance illustre, se trouvant esclave chez un Barbare dans le pays de Trèves, se sauva de chez son maître en traversant la Moselle sur un bouclier.
(Note de Chateaubriand.)
3. Cf. page 199 et la note 4.
4. Triton est un dieu marin à figure humaine et dont le corps se termine en poisson. On donne le nom générique de Tritons à tous les dieux de la mer qui servent de hérauts à Neptune.
5. C'est-à-dire d'une joie qui les mettait hors de sens.
6. Chateaubriand excelle à peindre de vastes tableaux en quelques traits. L'effet grandiose de celui-ci n'est gâté par aucune trace de rhétorique.
7. La saye ressemblait à un petit surtout sans manches ; elle ne descendait pas plus bas que les genoux.

bouleau : il aperçut mon mouvement, accourut vers moi, et reconnaissant ma patrie à mon vêtement : « Jeune Grec, me dit-il, prenez courage. » Et il se mit à genoux à mes côtés, se pencha sur moi, examina mes blessures. « Je ne les crois pas mortelles, » s'écria-t-il après un moment de silence. Aussitôt il tira d'un sac de peau de chevreuil du baume, des simples, un vase plein d'une eau pure. Il lava mes plaies, les essuya légèrement, les banda avec de longues feuilles de roseau. Je ne pouvais lui témoigner ma reconnaissance que par un mouvement de tête et par l'admiration qu'il devait lire dans mes yeux presque éteints. Quand il fallut me transporter, son embarras devint extrême. Il regardait avec inquiétude autour de nous; il craignait, comme il me l'a dit depuis, d'être découvert par quelque parti [1] de Barbares. L'heure du flux approchait; mon libérateur tira du danger même le moyen de mon salut : il aperçut une nacelle des Francs échouée sur le sable ; il commença par me soulever à moitié; puis, se couchant presque à terre devant moi, il m'attira doucement à lui, me chargea sur ses épaules, se leva, et me porta avec peine au bateau voisin, car il était déjà sur l'âge. La mer ne tarda pas à couvrir ses grèves. L'esclave arracha du sable une pique dont le fer était rompu, et, lorsque les flots soulevèrent la nacelle, il la dirigea avec son arme brisée, comme aurait fait le pilote le plus habile. Chassés par le flux, nous entrâmes bien avant dans les terres, sur les rives d'un fleuve bordé de forêts.

« Ces lieux étaient connus du Franc. Il descendit dans l'eau, et me prenant de nouveau sur ses épaules, il me déposa dans une espèce de souterrain où les Barbares ont coutume de cacher leur blé pendant la guerre [2]. Là, il me fit un lit de mousse, et me donna un peu de vin pour me ranimer.

« Pauvre infortuné, me dit-il en me parlant dans ma propre langue, il faut que je vous quitte, et vous serez obligé de passer la nuit seul ici. J'espère vous apporter demain matin

1. Troupe de gens de guerre que l'on détache pour battre la campagne.
2. Cf. Tacite, *De Mor. Germ.*, XVI.

de bonnes nouvelles ; en attendant, tâchez de goûter un peu de sommeil.

« En disant ces mots, il étendit sur moi sa misérable saye, dont il se dépouilla pour me couvrir, et il s'enfuit dans les bois [1]. »

PREMIÈRE APPARITION DE VELLÉDA [2]

« Vers le soir, je me revêtis de mes armes, que je couvris d'une saye [3], et sortant secrètement du château, j'allai me placer sur le rivage du lac, dans l'endroit que les soldats m'avaient indiqué.

« Caché parmi les rochers, j'attendis quelque temps sans voir rien paraître. Tout à coup mon oreille est frappée des sons que le vent m'apporte du milieu du lac. J'écoute, et je distingue les accents d'une voix humaine ; en même temps, je découvre un esquif suspendu au sommet d'une vague ; il redescend, disparaît entre deux flots, puis se montre encore sur la cime d'une lame élevée ; il approche du rivage. Une femme le conduisait ; elle chantait en luttant contre la tempête, et semblait se jouer dans les vents : on eût dit qu'ils étaient sous sa puissance, tant elle paraissait les braver. Je la voyais jeter tour à tour, en sacrifice dans le lac, des pièces de toile, des toisons de brebis, des pains de cire et de petites meules d'or et d'argent.

« Bientôt elle touche à la rive, s'élance à terre, attache sa nacelle au tronc d'un saule, et s'enfonce dans le bois en

1. Le lecteur peut se rendre compte maintenant du plaisir que peut lui avoir fait ce combat des Francs et des Romains. Ceux qui parcourent en quelques heures un ouvrage en apparence de pure imagination ne se doutent pas du temps et de la peine qu'il a coûté à l'auteur, quand il est fait comme il doit l'être, c'est-à-dire en conscience... Dans le combat des Francs, où l'on n'a vu qu'une description brillante, on saura qu'il n'y a pas un seul mot qu'on ne puisse retenir comme un fait historique. (Note de Chateaubriand.)

2. Eudore, nommé chef des forces romaines en Armorique, apprend la formation d'un complot tramé par les prêtres gaulois. Une prophétesse, Velléda, en est l'âme. Caché derrière des rochers, Eudore assiste pendant une nuit aux conciliabules des rebelles.

3. Cf. page 206, note 7.

s'appuyant sur la rame de peuplier qu'elle tenait à la main. Elle passa tout près de moi sans me voir. Sa taille était haute; une tunique noire, courte et sans manches, servait à peine de voile à sa nudité. Elle portait une faucille d'or suspendue à une ceinture d'airain, et elle était couronnée d'une branche de chêne. La blancheur de ses bras et de son teint, ses yeux bleus, ses lèvres de rose, ses longs cheveux blonds, qui flottaient épars, annonçaient la fille des Gaulois, et contrastaient, par leur douceur, avec sa démarche fière et sauvage. Elle chantait d'une voix mélodieuse des paroles terribles, et son sein découvert s'abaissait et s'élevait comme l'écume des flots [1].

« Je la suivis à quelque distance. Elle traversa d'abord une châtaigneraie dont les arbres, vieux comme le temps, étaient presque tous desséchés par la cime. Nous marchâmes ensuite plus d'une heure sur une lande couverte de mousse et de fougère. Au bout de cette lande, nous trouvâmes un bois, et au milieu de ce bois une autre bruyère de plusieurs milles de tour. Jamais le sol n'en avait été défriché, et l'on y avait semé des pierres, pour qu'il restât inaccessible à la faux et à la charrue. A l'extrémité de cette arène s'élevait une de ces roches isolées que les Gaulois appellent dolmen, et qui marquent le tombeau de quelque guerrier. Un jour, le laboureur, au milieu de ses sillons, contemplera ces informes pyramides : effrayé de la grandeur du monument, il attribuera peut-être à des puissances invisibles et funestes ce qui ne sera que le témoignage de la force et de la rudesse de ses aïeux [2].

1. Voilà une figure nouvelle, une création qui vit déjà à nos yeux, et telle que Chateaubriand les aime, une sœur d'Atala. — Velléda vit pour nous et pour tous, elle réalise à jamais dans notre littérature ce type des femmes gauloises ou germaines dont Tacite a dit : « Ils pensent même qu'il y a en elles quelque chose de saint et de prophétique, » etc. (Sainte-Beuve.)

2. Cf. Virgile, *Géorgiq.*, I. 493 :

Scilicet et tempus veniet cum finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabra rubigine pila
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.

« Un jour, dans ces plaines, le laboureur, en remuant la terre, rencontrera sous

« La nuit était descendue. La jeune fille s'arrêta non loin de la pierre, frappa trois fois des mains en prononçant à haute voix ce mot mystérieux :

« Au-gui-l'an-neuf ! »

« A l'instant je vis briller dans la profondeur du bois mille lumières ; chaque chêne enfanta pour ainsi dire un Gaulois ; les Barbares sortirent en foule de leurs retraites : les uns étaient complètement armés ; les autres portaient une branche de chêne dans la main droite et un flambeau dans la gauche. A la faveur de mon déguisement, je me mêle à leur troupe : au premier désordre de l'assemblée succèdent bientôt l'ordre et le recueillement, et l'on commence une procession solennelle. »

MORT DE VELLÉDA [1]

« Un centurion vint m'apprendre qu'on entendait retentir de village en village le cri que poussent les Gaulois quand ils veulent se communiquer une nouvelle. Je crus que les Francs avaient attaqué quelque partie du rivage, et je me hâtai de sortir avec mes soldats.

« Bientôt j'aperçois des paysans qui courent de toutes parts. Ils se réunissent à une grande troupe qui s'avance vers moi.

« Je marche à la tête des Romains vers les bataillons rustiques. Arrivé à la portée du javelot, j'arrête mes soldats, et, m'avançant seul, la tête nue, entre les deux armées :

« Gaulois, quel sujet vous rassemble ? Les Francs sont-ils descendus dans les Armoriques ? Venez-vous m'offrir votre secours, ou vous présentez-vous ici comme ennemis de César ? »

le soc des dards rongés par la rouille, heurtera de sa pesante herse des casques vides, et dans ces tombeaux ouverts contemplera d'un œil étonné la grandeur des ossements romains. »

1. Eudore a exigé des Gaulois qu'ils lui donnassent des otages : ils lui livrent Velléda et son père Ségenax. Velléda s'éprend d'Eudore. Celui-ci la renvoie en vain pour se délivrer d'une tentation à laquelle il craint de succomber. Il la rencontre, de nuit, au milieu d'une forêt ; et là trouve place une scène qui rappelle celle de l'orage dans *Atala*. Cependant Ségenax, s'apercevant du tendre délire de sa fille, soulève les Gaulois pour venger l'honneur de la prêtresse... C'est ici que commence le morceau.

« Un vieillard sort des rangs. Ses épaules tremblaient sous le poids de sa cuirasse, et son bras était chargé d'un fer inutile. O surprise! je crois reconnaître une de ces armures que j'avais vues suspendues au bois des Druides. O confusion! ô douleur! ce vénérable guerrier était Ségenax!

« Gaulois, s'écrie-t-il, j'en atteste ces armes de ma jeunesse, que j'ai reprises au tronc d'Irminsul où je les avais consacrées, voilà celui qui a déshonoré mes cheveux blancs. Un Eubage[1] avait suivi ma fille, dont la raison est égarée : il a vu dans l'ombre le crime du Romain. La vierge de Sayne a été outragée. Vengez vos filles et vos épouses; vengez les Gaulois et vos Dieux! »

« Il dit, et me lance un javelot d'une main impuissante. Le dard, sans force, vient tomber à mes pieds; je l'aurais béni, s'il m'eût percé le cœur. Les Gaulois, poussant un cri, se précipitent sur moi; mes soldats s'avancent pour me secourir. En vain je veux arrêter les combattants. Ce n'est plus un tumulte passager, c'est un véritable combat, dont les clameurs s'élèvent jusqu'au ciel. On eût cru que les divinités des Druides étaient sorties de leurs forêts, et que du faîte de quelque bergerie elles animaient les Gaulois au carnage, tant ces laboureurs montraient d'audace! Indifférent sur les coups qui menacent ma tête, je ne songe qu'à sauver Ségenax; mais tandis que je l'arrache aux mains des soldats, et que je cherche à lui faire un abri du tronc d'un chêne, une javeline lancée du milieu de la foule vient, avec un affreux sifflement, s'enfoncer dans les entrailles du vieillard : il tombe sous l'arbre de ses aïeux, comme l'antique Priam sous le laurier qui embrassait ses autels domestiques.

« Dans ce moment, un char paraît à l'extrémité de la plaine. Penchée sur les coursiers, une femme échevelée excite leur ardeur, et semble vouloir leur donner des ailes. Velléda n'avait point trouvé son père. Elle avait appris qu'il assemblait les Gaulois pour venger l'honneur de sa fille. La Druidesse voit qu'elle est trahie, et connaît toute l'étendue de

1. J'ai rendu par Eubages Οὐάτεις du grec de l'édition de Casaubon, que le latin rend par *vates*. (Note de Chateaubriand.)

sa faute. Elle vole sur les traces du vieillard, arrive dans la plaine où se donnait le combat fatal, pousse ses chevaux à travers les rangs, et me découvre gémissant sur son père étendu mort à mes pieds. Transportée de douleur, Velléda arrête ses coursiers, et s'écrie du haut de son char :

« Gaulois, suspendez vos coups. C'est moi qui ai causé vos maux, c'est moi qui ai tué mon père. Cessez d'exposer vos jours pour une fille criminelle. Le Romain est innocent. La vierge de Sayne n'a point été outragée : elle s'est livrée elle-même, elle a violé volontairement ses vœux. Puisse ma mort rendre la paix à ma patrie ! »

« Alors, arrachant de son front sa couronne de verveine, et prenant à sa ceinture sa faucille d'or, comme si elle allait faire un sacrifice à ses dieux :

« Je ne souillerai plus, dit-elle, ces ornements d'une vestale ! »

« Aussitôt elle porte à sa gorge l'instrument sacré : le sang jaillit. Comme une moissonneuse qui a fini son ouvrage, et qui s'endort fatiguée au bout du sillon, Velléda s'affaisse sur le char ; la faucille d'or échappe à sa main défaillante, et sa tête se penche doucement sur son épaule. Elle veut prononcer encore le nom de celui qu'elle aime: mais sa bouche ne fait entendre qu'un murmure confus : déjà je n'étais plus que dans les songes de la fille des Gaules, et un invincible sommeil avait fermé ses yeux[1]. »

DISCOURS D'EUDORE AU SÉNAT EN FAVEUR DES CHRÉTIENS

Le fils de Lasthénès se leva sans paraître ému de la défaveur de César, des bassesses des courtisans et des clameurs de la foule. Son habit de deuil, sa noble figure, encore embellie par l'expression d'une simple tristesse, attirèrent tous les

1. De telles beautés consacrent à jamais une physionomie et la fixent dans une attitude immortelle, comme Niobé, comme Ariane, comme Sapho se précipitant du rocher. Velléda, du haut de son char, inclinant sa belle tête sous sa faucille d'or, vivra toujours dans les songes de tout poète et de tout amant. (Sainte-Beuve.)

regards. Les Anges du Seigneur, formant un cercle invisible autour de lui, le couvraient de lumière et lui donnaient une assurance divine. Du haut du ciel, les quatre Évangélistes, penchés sur sa tête, lui dictaient secrètement les paroles qu'il allait répéter. On entendait dire de toutes parts dans le sénat : « C'est le chrétien! Comment pourra-t-il répondre? » Chacun cherchait vainement dans ses traits, à la fois si calmes et si animés, l'expression des crimes dont Hiéroclès avait accusé les fidèles. Lorsque des chasseurs, croyant surprendre au bord d'un fleuve un affreux vautour, découvrent tout à coup un cygne qui nage sur l'onde, charmés, ils s'arrêtent; ils contemplent l'oiseau chéri des Muses; ils admirent la blancheur de son plumage, la fierté de son port, la grâce de ses mouvements; ils prêtent déjà l'oreille à ses chants harmonieux. Le cygne de l'Alphée ne tarda pas à se faire entendre : Eudore s'incline devant Auguste et César; ensuite, sans saluer la statue de la Victoire, sans faire de gestes, sans chercher à séduire ou l'oreille ou les yeux, il parle en ces mots :

« Auguste, César, Pères conscrits, Peuple romain, au nom de ces hommes victimes d'une haine injuste, moi, Eudore, fils de Lasthénès, natif de Mégalopolis en Arcadie, et chrétien, salut!

« Hiéroclès[1] a commencé son discours par excuser la faiblesse de son éloquence; je réclame à mon tour l'indulgence du sénat. Je ne suis qu'un soldat, plus accoutumé à verser mon sang pour mes princes qu'à demander en termes fleuris le massacre d'une foule de vieillards, de femmes et d'enfants.

« Je remercie d'abord Symmaque[2] de la modération qu'il a montrée envers mes frères. Le respect que je dois au chef de l'Empire me force à me taire sur le culte des idoles. J'observerai cependant que les Camille, les Scipion, les Paul-Émile, n'ont point été de grands hommes parce qu'ils suivaient le culte de Jupiter, mais parce qu'ils s'éloignaient de la morale

1. Eudore parle après Hiéroclès, proconsul d'Achaïe, qui vient d'accuser les chrétiens.
2. Pontife de Jupiter, qui a le premier pris la parole.

et des exemples des divinités de l'Olympe. Dans notre religion, au contraire, on ne peut atteindre au plus haut degré de la perfection qu'en imitant notre Dieu. Nous plaçons aussi de simples mortels dans les éternelles demeures; mais il ne suffit pas, pour acquérir cette gloire, d'avoir porté le bandeau royal, il faut avoir pratiqué la vertu : nous abandonnons à votre ciel les Néron et les Domitien.

« Toutefois l'effet d'une religion quelconque est si salutaire à l'âme, que le pontife de Jupiter a parlé des chrétiens avec douceur, tandis qu'un homme qui ne reconnaît point de Dieu demande notre sang au nom de l'humanité et de la vertu [1]. Hé quoi! Hiéroclès, c'est sous le manteau que vous portez que vous voulez semer la désolation dans l'Empire ! Magistrat romain, vous provoquez la mort de plusieurs millions de citoyens romains! Car, Pères conscrits, vous ne pouvez vous le dissimuler, nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons vos cités, vos colonies, vos camps, le palais, le sénat, le Forum : nous ne vous laissons que vos temples [2].

« Princes, notre accusateur est un apostat, et il se confesse athée : il sait lui-même quel titre je pourrais ajouter à ces titres. Symmaque est un homme pieux, dont l'âge, la science et les mœurs sont également respectables. Dans toute cause criminelle, on prend en considération le caractère des témoins ; Symmaque nous excuse; Hiéroclès nous dénonce : lequel des deux doit être écouté? Auguste, César, Pères conscrits, Peuple romain, daignez me prêter une oreille attentive, je vais reprendre la suite des accusations d'Hiéroclès, et défendre la religion de Jésus-Christ. »

A ce grand nom l'orateur s'arrêta ; tous les chrétiens s'inclinèrent, et la statue de Jupiter trembla sur son autel. Eudore reprit :

« Je ne remonterai point, comme Hiéroclès, jusqu'au berceau du monde pour en venir à la question du moment. Je laisse aux disciples de l'école ce vain étalage de principes odieux, de faits altérés et de déclamations puériles. Il ne s'agit ici ni de

1. On a trouvé cela adroit ; cela n'est que juste. (Note de Chateaubriand.)
2. Emprunté à Tertullien : *Sola relinquimus templa.*

la formation du monde, ni de l'origine des sociétés : tout se borne à savoir si l'existence des chrétiens est compatible avec la sûreté de l'État, si leur religion ne blesse ni les mœurs ni les lois, si elle ne s'oppose point à la soumission que l'on doit au chef de l'Empire, en un mot, si la morale et la politique n'ont rien à reprocher au culte de Jésus-Christ[1]. Cependant, je ne puis m'empêcher de vous faire remarquer la singulière opinion d'Hiéroclès touchant les Hébreux.

« La raison politique de l'établissement de Jérusalem au centre d'un pays stérile était trop profonde pour être aperçue de l'accusateur des chrétiens. Le législateur des Israélites voulait en faire un peuple qui pût résister au temps, conserver le culte du vrai Dieu au milieu de l'idolâtrie universelle et trouver dans ses institutions une force qu'il n'avait point par lui-même : il les enferma donc dans la montagne. Leurs lois et leur religion furent conformes à cet état d'isolement : ils n'eurent qu'un temple, qu'un sacrifice, qu'un livre. Quatre mille ans se sont écoulés et ce peuple existe encore. Hiéroclès, montrez-nous ailleurs un exemple d'une législation aussi miraculeuse dans ses effets, et nous écouterons ensuite vos railleries sur le pays des Hébreux. »

Un signe d'approbation échappé à Dioclétien interrompit le fils de Lasthénès. Insensible aux mouvements oratoires de Symmaque et aux déclamations d'Hiéroclès, l'Empereur fut frappé des raisons politiques présentées par le défenseur des fidèles. Eudore s'était étendu sur ce sujet avec adresse, afin de toucher le génie du prince avant de parler des chrétiens, Le parti modéré du sénat, qui redoutait Galérius, Publius, préfet de Rome, dévoué à César, mais ennemi d'Hiéroclès, les courtisans, toujours attentifs aux impressions du maître, les chrétiens, dont le sort était encore suspendu, tous s'aperçurent des sentiments favorables de Dioclétien : ils donnèrent de grandes louanges à l'orateur. Les soldats, les centurions, les tribuns, s'étaient laissé toucher à la vue de leur général obligé de défendre sa vie contre les accusations d'un rhéteur;

1. Eudore va droit au but parce qu'il parle devant un prince politique, qui réduit là toute la question. (Note de Chateaubriand.)

cette noble race d'hommes revient facilement à des opinions généreuses. Tant de raison unie à tant de beauté et de jeunesse avait intéressé la foule toujours passionnée. La douleur de Constantin s'était changée en allégresse; il encourageait son ami par ses gestes et ses regards. Les Anges de lumière, redoublant de zèle autour de l'orateur chrétien, lui donnaient à chaque moment de nouvelles grâces, et prolongeaient les sons de sa voix comme d'harmonieux échos. Lorqu'une neige éclatante tombe de la voûte éthérée, souvent l'aquilon s'apaise ; les champs, muets, reçoivent avec joie les flocons nombreux qui vont mettre les plantes à l'abri des glaces de l'hiver : ainsi, quand le fils de Lasthénès recommença son discours, l'assemblée fit un profond silence afin de recueillir ces paroles pures qui semblaient descendre du ciel pour prévenir la désolation de la terre [1].

« Princes, dit-il, je n'entrerai point dans les preuves de la religion chrétienne : une longue suite de prophéties, toutes verifiées, des miracles éclatants, des témoins sans nombre, ont depuis longtemps attesté la divinité de celui que nous appelons le Sauveur [2]. Sa vertu sublime est reconnue de l'univers ; plusieurs Empereurs romains [3], sans être soumis à Jésus-Christ, l'ont honoré de leurs hommages ; des philosophes fameux [4] ont rendu justice à la beauté de sa morale, et Hiéroclès lui-même ne la conteste pas.

« Il serait bien étrange que ceux qui adorent un tel Dieu fussent des monstres dignes du bûcher. Quoi ! Jésus-Christ serait un modèle de douceur, d'humanité, de chasteté, et nous penserions l'honorer par des mystères de cruauté et de débauches ! Même dans le paganisme, célèbre-t-on la fête de Diane par les prostitutions des fêtes de Vénus ? Le chris-

1. L'éloquence d'Ulysse est comparée par Homère, dans l'*Iliade*, à des flocons de neige ; mais la comparaison, comme dit en note Chateaubriand, est d'une tout autre espèce, et présentée sous d'autres rapports.

2. Ce sont là les preuves qui manquent ici et que j'avais développées. J'ai été obligé de les retrancher ; *non erat his locus*. (Note de Chateaubriand.)

3. Tibère avait voulu mettre Jésus-Christ au rang des dieux ; Adrien lui avait élevé des temples, et Alexandre Sévère le révérait avec les images des âmes saintes.

4. Cf. la lettre de Pline le Jeune à Trajan en faveur des chrétiens.

tianisme, dit-on, est sorti de la dernière classe du peuple, et de là les infamies de son culte. Reprochez donc à cette religion ce qui fait sa beauté et sa gloire. Elle est allée chercher, pour les consoler, des hommes auxquels les hommes ne pensaient point et dont ils détournaient les regards; et vous le lui imputez à crime ! Pense-t-on qu'il n'y a de douleurs que sous la pourpre, et qu'un Dieu consolateur n'est fait que pour les grands et les rois? Loin d'avoir pris la bassesse et la férocité des mœurs du peuple, notre religion a corrigé ces mœurs. Dites : est-il un homme plus patient dans ses maux qu'un vrai chrétien, plus résigné sous un maître, plus fidèle à sa parole, plus ponctuel dans ses devoirs, plus chaste dans ses habitudes? Nous sommes si éloignés de la barbarie, que nous nous retirons de vos jeux où le sang des hommes est une partie du spectacle. Nous croyons qu'il y a peu de différence entre commettre le meurtre et le voir commettre avec plaisir. Nous avons une telle horreur d'une vie dissolue, que nous évitons vos théâtres comme une école de mauvaises mœurs et une occasion de chute... Mais, en justifiant les chrétiens sur un point, je m'aperçois que je les expose sur un autre. Nous fuyons la société, dit Hiéroclès, nous haïssons les hommes !

« S'il en est ainsi, notre châtiment est juste. Frappez nos têtes ; mais auparavant venez reprendre dans nos hôpitaux[1] les pauvres et les infirmes que vous n'avez point secourus ; faites appeler ces femmes romaines qui ont abandonné les fruits de leur honte. Elles croient peut-être qu'ils sont tombés dans ces lieux infâmes, seul asile offert par vos dieux à l'enfance délaissée? Qu'elles viennent reconnaître leurs nouveau-nés entre les bras de nos épouses ! Le lait d'une chrétienne ne les a point empoisonnés : les mères selon la grâce les rendront, avant de mourir, aux mères selon la nature.

« Quelques-uns de nos mystères, mal entendus et faussement interprétés, ont donné naissance à ces calomnies. Princes, que ne m'est-il permis de vous dévoiler ces secrets d'innocence et

1. Les chrétiens, dit en note Chateaubriand, avaient déjà des hôpitaux, et l'argent des Agapes (Cf. page 185, note 1) servait à secourir les pauvres.

de pureté ! Rome se lève, dit Symmaque, et vous supplie de lui laisser les divinités de ses pères. Oui, Princes, Rome se lève, mais non pour réclamer des dieux impuissants : elle se lève pour vous demander Jésus-Christ, qui rétablira parmi ses enfants la pudeur, la bonne foi, la probité, la modération et le règne des mœurs.

« Donnez-moi, s'écrie-t-elle, ce Dieu qui a déjà corrigé les « vices de mes lois, ce Dieu qui n'autorise point l'infanticide, « la prostitution du mariage, le spectacle du meurtre des « hommes, ce Dieu qui couvre mon sein des monuments de « sa bienfaisance, ce Dieu qui conserve les lumières des « lettres et des arts, et qui veut abolir l'esclavage sur la « terre. Ah ! si un jour je devais encore voir les Barbares à « mes portes, ce Dieu, je le sens, pourrait seul me sauver, et « changer ma vieillesse languissante en une immortelle jeu- « nesse. »

« Reste donc à repousser la dernière et la plus effrayante des accusations d'Hiéroclès, si les chrétiens pouvaient s'effrayer de perdre les biens et la vie. Nous sommes, dit notre délateur, des séditieux ; nous refusons d'adorer les images de l'Empereur et d'offrir des sacrifices aux dieux pour le Père de la patrie[1].

« Les chrétiens des séditieux ! Poussés à bout par leurs persécuteurs, et poursuivis comme des bêtes féroces, ils n'ont pas même fait entendre le plus léger murmure ; neuf fois ils ont été massacrés, et, s'humiliant sous la main de Dieu, ils ont laissé l'univers se soulever contre les tyrans. Que Hiéroclès nomme un seul fidèle engagé dans une conspiration contre son prince ! Soldats chrétiens que j'aperçois ici, Sébastien, Pacôme, Victor, dites-nous où vous avez reçu les nobles blessures dont vous êtes couverts ? Est-ce dans les émeutes populaires, en assiégeant le palais de vos Empereurs, ou bien en affrontant, pour la gloire de vos Princes, la flèche du Parthe, l'épée du Germain et la hache du Franc ? Hélas ! généreux guerriers, mes compagnons, mes amis, mes frères,

1. C'était là que gisait le mal, et ce qui, en dernier résultat, servait de prétexte pour égorger les chrétiens. (Note de Chateaubriand.)

je ne m'inquiète point de mon sort, bien que j'aie quelque raison de regretter à présent la vie[1], mais je ne puis m'empêcher de m'attendrir sur votre destinée! Que n'avez-vous choisi un défenseur plus éloquent! J'aurais pu mériter une couronne civique en vous sauvant des mains des Barbares, et je ne pourrai vous dérober au fer d'un proconsul romain!

« Finissons ce discours. Dioclétien, vous trouverez chez les chrétiens des sujets respectueux, qui vous seront soumis sans bassesse, parce que le principe de leur obéissance vient du Ciel. Ce sont des hommes de vérité : leur langage ne diffère point de leur conduite ; ils ne reçoivent point les bienfaits d'un maître en le maudissant dans leur cœur. Demandez à de tels hommes leur fortune, leur vie, leurs enfants, ils vous les donneront, parce que tout cela vous appartient. Mais voulez-vous les forcer à encenser les idoles, ils mourront! Pardonnez, Prince, à cette liberté chrétienne : l'homme a aussi ses devoirs à remplir envers le Ciel. Si vous exigez de nous des marques de soumission qui blessent ces devoirs sacrés, Hiéroclès peut appeler les bourreaux : nous rendrons à César notre sang qui est à César, et à Dieu notre âme qui est à Dieu. »

ARRIVÉE DE CYMODOCÉE A JÉRUSALEM[2]

L'aube avait à peine blanchi les cieux, que l'on entendit la voix de l'Arabe conducteur de la troupe : il entonnait le chant du départ de la caravane. Aussitôt les pèlerins s'apprêtent, les dromadaires fléchissent les genoux, et reçoivent sur leurs dos voûtés les pesants fardeaux ; les ânes robustes, les cavales légères, portent les voyageurs. Cymodocée, qui attirait tous les regards, était assise avec sa nourrice sur un chameau orné de tapis, de plumes et de banderoles : Rébecca montra moins de pudeur quand elle se voila la tête en apercevant Isaac qui venait au-devant d'elle ; Rachel parut moins belle aux yeux

1. L'amour de Cymodocée.
2. Pour soustraire Cymodocée aux persécutions de Hiéroclès, son père l'a envoyée à Jérusalem. Arrivée à Joppé, elle s'est réunie à une troupe de pèlerins qui devaient partir au point du jour pour la ville sainte.

de Jacob lorsqu'elle quitta ses pères, emportant ses dieux domestiques. Dorothée[1] et ses serviteurs marchaient aux côtés de la fille de Démodocus, et veillaient aux pas de son chameau.

On quitte les murs de Joppé, qu'embellissent des bois de lentisques et de grenadiers semblables à des rosiers chargés de pommes rouges; on traverse la plaine de Saron, qui, dans l'Écriture, partage avec le Carmel et le Liban l'honneur d'être l'image de la beauté : elle était couverte de ces fleurs dont Salomon, dans toute sa pompe royale, ne pouvait égaler la magnificence[2]. Bientôt on pénètre dans les montagnes de Judée par le hameau qui vit naître l'heureux coupable à qui Jésus-Christ promit le ciel sur la Croix[3]. Les pieux voyageurs vous saluèrent aussi, berceau de Jérémie[4], vous qui respirez encore la tristesse du prophète des douleurs! Ils franchissent le torrent qui fournit au berger de Bethléem[5] les pierres dont il frappa le Philistin; ils s'enfoncent dans un désert où des figuiers sauvages, clairsemés, étalaient au vent brûlant du midi leurs feuilles noircies. La terre, qui jusque-là avait conservé quelque verdure, se dépouille; les flancs des monts s'élargissent et prennent à la fois un air plus grand et plus stérile : peu à peu la végétation se retire et meurt; les mousses mêmes disparaissent; une teinte rouge et ardente succède à la pâleur des rochers. Parvenus à un col élevé, tout à coup les pèlerins découvrent un vieux mur surmonté de la cime de quelques édifices nouveaux. Le guide s'écrie : « Jérusalem![6] » et la troupe, soudain arrêtée par un mouvement involontaire, répète : « Jérusalem! Jérusalem! »

A l'instant les chrétiens se précipitent de leurs cavales ou

1. A qui Cymodocée a été confiée.
2. Parole biblique.
3. Cf. page 238. C'est le village du *Latroun*.
4. Le village de Saint-Jérémie. Cf. page 239.
5. David.
6. Chateaubriand cite en note des fragments de chronique pour montrer quel effet la vue de Jérusalem produisit sur les croisés, notamment ce beau trait de Balderic dans son *Histoire de Jérusalem* : *Obsederunt, non tanquam novercam privigni, sed quasi matrem filii.* « Mais, ajoute-t-il, moi qui n'ai peint qu'une caravane paisible, je n'ai pu en faire usage. »

de leurs chameaux. Ceux-ci se prosternent trois fois; ceux-là se frappent le sein en poussant des sanglots; les uns apostrophent la ville sacrée dans le langage le plus pathétique; les autres restent muets d'étonnement, le regard attaché sur Jérusalem. Mille souvenirs accablent à la fois le cœur et l'esprit : souvenirs qui n'embrassent rien moins que la durée du monde! O Muse de Sion, toi seule pourrais peindre ce désert qui respire la divinité de Jéhova et la grandeur des prophètes!

LA TEMPÊTE[1]

Par un signe au milieu de la nue, Emmanuel fait connaître à l'Ange des mers la volonté du Très-Haut. Aussitôt le vent[2], qui jusqu'alors avait été favorable au vaisseau de Cymodocée, expire : un calme profond règne dans les airs; à peine des brises incertaines se lèvent tour à tour de divers côtés, rident la surface unie des flots, et viennent agiter les voiles sans avoir la force de les soulever. Le soleil pâlit au milieu de son cours, et l'azur du ciel, traversé de bandes verdâtres, semble se décomposer dans une lumière louche et troublée. Des sillons plombés s'étendent sans fin dans une mer pesante et morte; le pilote, levant les mains, s'écrie :

« O Neptune! que nous présagez-vous? Si mon art n'est pas trompeur, jamais plus horrible tempête n'aura bouleversé les flots. »

A l'instant il ordonne d'abattre les voiles, et chacun se prépare au danger.

1. Après avoir échappé à Hiéroclès qui a envoyé un centurion la réclamer, Cymodocée s'embarque pour la Grèce. Une tempête suscitée par les ordres de Dieu la fait aborder en Italie.

2. Chateaubriand ne peint dans ce naufrage que sa propre aventure. « En revenant de l'Amérique, dit-il, je fus accueilli d'une tempête de l'ouest qui me conduisit en vingt et un jours de l'embouchure de la Delaware à l'île d'Aurigny dans la Manche, et fit toucher le vaisseau sur un banc de sable. Dans mon dernier voyage sur mer, j'ai mis soixante-deux jours à aller d'Alexandrie à Tunis; toute cette traversée, au milieu de l'hiver, fut une espèce de continuel naufrage; nous vîmes périr trois gros vaisseaux sur Malte, et le nôtre était le quatrième en danger. C'est peut-être acheter un peu cher le plaisir de ne peindre que d'après nature. »

Les nuages s'amoncellent entre le midi et l'orient; leurs bataillons funèbres paraissaient à l'horizon comme une noire armée, ou comme de lointains écueils. Le soleil, descendant derrière ces nuages, les perce d'un rayon livide, et découvre dans ces vapeurs entassées des profondeurs menaçantes. La nuit vient : d'épaisses ténèbres enveloppent le vaisseau ; le matelot ne peut distinguer le matelot tremblant auprès de lui.

Tout à coup un mouvement parti des régions de l'aurore annonce que Dieu vient d'ouvrir le trésor des orages. La barrière qui retenait le tourbillon est brisée, et les quatre Vents du ciel paraissent devant le Dominateur des mers. Le vaisseau fuit et présente sa poupe bruyante au souffle impétueux de l'orient; toute la nuit il sillonne les vagues étincelantes. Le jour renaît et ne verse de clarté que pour laisser voir la tempête : les flots se déroulaient avec uniformité [1]. Sans les mâts et le corps de la galère que le vent rencontrait dans sa course, on n'aurait entendu aucun bruit sur les eaux. Rien n'était plus menaçant que ce silence dans le tumulte, cet ordre dans le désordre. Comment se sauver d'une tempête qui semble avoir un but et des fureurs préméditées?

Neuf jours entiers le navire est emporté vers l'occident avec une force irrésistible. La dixième nuit achevait son tour lorsqu'on entrevit, à la lueur des éclairs, des côtes sombres

1. Il faut l'avouer, au milieu des plus furieuses tempêtes, je n'ai point remarqué ce chaos, ces montagnes d'eau, ces abîmes, ce fracas qu'on voit dans les orages des poètes. Je ne trouve qu'Homère de vrai dans ces sortes de descriptions, et elles se bornent presque toutes à un trait, la noirceur des ondes. J'ai bien remarqué au contraire ce silence et cette espèce de régularité que je décris ici, et il n'y a peut-être rien de plus effrayant. Des marins à qui j'ai lu cette tempête m'ont paru frappés de la vérité des accidents. Les critiques qui pensent que l'on peut bien imiter la nature sans sortir de son cabinet, sont, je crois, dans l'erreur. Que l'on copie tant qu'on voudra un portrait fidèle, on n'attrapera jamais ces nuances de physionomie que l'original seul peut donner. (Note de Chateaubriand.)

Cf. *Lettre sur l'art du dessin*, écrite en 1795 : « Que, rempli de ces folles idées du sublime, un paysagiste arrive pendant un orage au bord de la mer qu'il n'a jamais vue, il est tout étonné d'apercevoir des vagues qui s'enflent, s'approchent et se déroulent avec ordre et majesté l'une après l'autre, au lieu de ce choc et de ce bouleversement qu'il s'était représenté... Partout des couleurs tranchantes, mais conservant des harmonies jusque dans leurs disparates... Ce ne sont plus mille vents déchaînés qui se combattent, des couleurs brouillées, des cieux escaladés par les flots, la lumière épouvantant les morts à travers les abîmes creusés entre les vagues, » etc.

qui semblaient d'une hauteur démesurée. Le naufrage parut inévitable. Le patron du vaisseau place chaque marin à son poste, et ordonne aux passagers de se retirer au fond de la galère ; ils obéissent, et ils entendent la fatale planche se refermer sur eux.

C'est dans ces moments que l'on apprend bien à connaître les hommes. Un esclave chantait d'une voix forte ; une femme pleurait en allaitant l'enfant qui bientôt n'aurait plus besoin du sein maternel ; un disciple de Zénon [1] se lamentait sur la perte de la vie. Pour Cymodocée, elle pleurait son père et son époux, et priait avec Dorothée celui qui sait nous retrouver jusque dans les flancs des monstres de l'abîme [2].

Une violente secousse entr'ouvre la galère, un torrent d'eau se précipite dans la retraite des passagers ; ils roulent pêle-mêle. Un cri étouffé sort de cette horrible chaos.

Une vague avait enfoncé la poupe du navire : la fille d'Homère et Dorothée sont jetés au pied des degrés qui conduisaient sur le pont. Ils y montent à demi suffoqués. Quel spectacle ! Le vaisseau s'était échoué sur un banc de sable ; à deux traits d'arc de la proue, un rocher lisse et vert s'élevait à pic au-dessus des flots. Quelques matelots, emportés par la lame, nageaient dispersés sur le gouffre immense ; les autres se tenaient accrochés aux cordages et aux ancres. Le pilote, une hache à la main, frappait le mât du vaisseau ; et le gouvernail, abandonné, allait tournant et battant sur lui-même avec un bruit rauque.

Restait une faible espérance : le flot, en s'engouffrant dans le détroit, pouvait soulever la galère, et la jeter de l'autre côté du banc de sable. Mais qui oserait tenir le gouvernail dans un tel moment ? Un faux mouvement du pilote pouvait donner la mort à deux cents personnes. Les mariniers, domptés par la crainte, n'insultaient plus les deux chrétiens ; ils reconnaissaient au contraire la puissance de leur Dieu, et les suppliaient d'en obtenir leur délivrance. Cymodocée, oubliant leurs outrages et ses périls, se jette à genoux, et fait

1. Chef de la secte des Stoïciens.
2. Allusion au prophète Jonas.

un vœu à la Mère du Sauveur. Dorothée saisit le timon abandonné ; les yeux tournés vers la poupe, la bouche entr'ouverte, il attend la lame qui va rouler sur le vaisseau ou la vie ou la mort. La lame se lève, elle approche, elle se brise : on entend le gouvernail tourner avec effort sur ses gonds rouillés ; l'écueil voisin semble changer de place [1], et l'on sent, avec une joie mêlée d'un doute affreux, le vaisseau soulevé et emporté rapidement. Un moment du plus terrible silence règne parmi les matelots. Tout à coup une voix demande la sonde ; la sonde se précipite ; on était dans une eau profonde ! Un cri de joie s'élève jusqu'au ciel !

Étoile des mers, Patronne des navigateurs, le salut de ces infortunés fut un miracle de votre bonté divine ! On ne vit point un dieu imaginaire lever la tête au-dessus des vagues et leur commander le silence [2]; mais une lumière surnaturelle entr'ouvrit les nuées : au milieu d'une gloire, on aperçut une femme céleste portant un enfant dans ses bras, et calmant les flots par un sourire [3]. Les mariniers se jettent aux genoux de Cymodocée, et confessent Jésus-Christ : première récompense que l'Éternel accorde aux vertus d'une vierge persécutée !

Le vaisseau s'approche doucement de la rive, où s'élevait une chapelle chrétienne abandonnée. On précipite au fond de la mer des sacs remplis de pierres, attachés à un câble de

1. Il faut avoir été dans une position semblable pour bien juger de la joie et de la terreur dans un pareil moment. Je regrette de n'avoir point la lettre que j'écrivis à M. de Chateaubriand, mon frère, qui a péri avec son aïeul M. de Malesherbes. Je lui rendais compte de mon naufrage. J'aurais retrouvé dans cette lettre des circonstances qui ont sans doute échappé à ma mémoire, quoique ma mémoire m'ait rarement trompé. (Note de Chateaubriand.)

2. Allusion à la tempête de l'*Enéide* (chant I, v. 127), où l'on voit Neptune élever au-dessus des eaux sa tête tranquille, *placidum caput*. Cf. Boileau :

> Que Neptune en courroux, s'élevant sur la mer,
> D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
> Délivre les vaisseaux, des syrtes les arrache,
> C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
> (*Art poét.*, III, 185.)

3. Le merveilleux chrétien s'oppose ici directement au merveilleux païen. Il faut rendre grâce à Chateaubriand d'avoir expulsé la mythologie de notre poésie ; mais le merveilleux qu'il emprunte au christianisme vaut-il beaucoup mieux ?

Tyr [1], et l'ancre sacrée, dernière ressource dans les naufrages. Parvenu à fixer la galère, on se hâte de l'abandonner. Comme une reine environnée d'une troupe de captifs qu'elle vient de délivrer de l'esclavage, Cymodocée descend à terre, portée sur les épaules des matelots. A l'instant même elle accomplit son vœu. Elle marche à la chapelle en ruine. Les matelots la suivent deux à deux, demi-nus et couverts de l'écume des flots. Soit hasard, soit dessein du Ciel, il restait dans cet asile désert une image de Marie à moitié brisée. L'épouse d'Eudore y suspendit son voile tout trempé des eaux de la mer. Cymodocée prenait possession d'une terre réservée à sa gloire [2] : elle entrait triomphante en Italie.

CHANT DE CYMODOCÉE

Demeurée seule avec le vêtement de gloire [3], Cymodocée le considère, et le prend dans ses mains charmantes.

« On m'ordonne, dit-elle, de me parer pour mon époux, il faut obéir. »

Aussitôt elle revêt la tunique, qu'elle rattache avec la ceinture ; les brodequins couvrent ses pieds plus blancs que le marbre de Paros ; elle jette le voile sur sa tête, et suspend à son épaule le manteau : telle la Muse des mensonges nous peint la Nuit, mère de l'Amour, enveloppée de ses voiles d'azur et de ses crêpes funèbres ; telle Marcie (moins jeune, moins belle, moins vertueuse) se montra aux yeux du dernier Caton, quand elle le réclama pour époux au milieu des malheurs de Rome, et qu'elle parut à l'autel de l'Hymen avec l'habit d'une veuve éplorée [4]. Cymodocée ne sait pas qu'elle

1. Les anciens arrêtaient ainsi leurs vaisseaux sur des fonds vaseux, lorsque l'ancre glissait, ou, comme parlent les marins, lorsque le vaisseau filait sur son ancre. (Note de Chateaubriand.)

2. On sait que le poème se termine par le martyre de Cymodocée.

3. Le vêtement des femmes martyres, que Cymodocée croit être sa robe nuptiale.

4. Cf. Lucain :

> Sicut erat, maesti servans lugubria cultus,
> Quoque modo natos, hoc est amplexa maritum.
> Obsita funerea celatur purpura lana, etc. (*Phars.*, II, 365.)

13.

porte la robe de la mort! Elle se regarde dans ce triste appareil, qui la rend cent fois plus touchante; elle se rappelle le jour où elle se couvrit des ornements des Muses pour aller avec son père remercier la famille de Lasthénès [1].

« Ma robe nuptiale, disait-elle, n'est pas aussi éclatante; mais elle plaira peut-être davantage à mon époux, parce que c'est une robe chrétienne. »

Le souvenir de son premier bonheur et du doux pays de la Grèce inspira la fille d'Homère. Elle s'assit devant la fenêtre de la prison; et reposant sur sa main sa tête embellie du voile des martyres, elle soupira ces paroles harmonieuses :

« Légers vaisseaux de l'Ausonie [2], fendez la mer calme et brillante! Esclave de Neptune, abandonnez la voile au souffle amoureux des vents! Courbez-vous sur la rame agile. Reportez-moi, sous la garde de mon époux et de mon père, aux rives fortunées du Pamisus [3].

« Volez, oiseaux de Libye, dont le cou flexible se courbe avec grâce, volez au sommet de l'Ithome [4], et dites que la fille d'Homère va revoir les lauriers de la Messénie!

« Quand retrouverai-je mon lit d'ivoire, la lumière du jour si chère aux mortels, les prairies émaillées de fleurs qu'une eau pure arrose, que la pudeur embellit de son souffle!

« J'étais semblable à la tendre génisse sortie du fond d'une grotte, errante sur les montagnes, et nourrie au son des instruments champêtres. Aujourd'hui, dans une prison solitaire, sur la couche indigente de Cérès!...

1. Cf. pages 179 sqq.

2. Ce chant est peut-être le morceau que j'ai le plus soigné de tout l'ouvrage. On peut remarquer qu'il ne s'y trouve qu'un seul hiatus, encore glisse-t-il assez facilement sur l'oreille. J'aurais désiré que la chanson de mort de ma jeune Grecque fût aussi douce que sa voix, et aussi harmonieuse que la langue dans laquelle Cymodocée est censée parler. Cette espèce d'hymne funèbre est dans le goût de l'antiquité homérique. Comment Cymodocée eût-elle soupiré ses regrets sur la lyre chrétienne? Seule, plongée au fond d'un cachot, sans maître, sans instruction, sans guide, elle porte de nécessité dans ses sentiments les erreurs de sa première éducation; mais elle s'aperçoit pourtant qu'elle pèche, et elle se reproche innocemment un langage que son ignorance excuse.

(Note de Chateaubriand.)

3. Fleuve de Messénie.

4. Montagne de Messénie.

« Mais d'où vient qu'en voulant chanter comme la fauvette, je soupire comme la flûte consacrée aux morts? Je suis pourtant revêtue de la robe nuptiale; mon cœur sentira les joies et les inquiétudes maternelles; je verrai mon fils s'attacher à ma robe, comme l'oiseau timide qui se réfugie sous l'aile de sa mère [1]. Eh ! ne suis-je pas moi-même un jeune oiseau ravi au sein paternel?

« Que mon père et mon époux tardent à paraître ! Ah ! s'il m'était permis d'implorer encore les Grâces et les Muses ! Si je pouvais interroger le Ciel dans les entrailles de la victime ! Mais j'offense un Dieu que je connais à peine [2] : reposons-nous sur la Croix. »

ADIEUX A LA MUSE [3]

O Muse, qui daignas me soutenir dans une carrière aussi longue que périlleuse [4], retourne maintenant aux célestes demeures ! J'aperçois les bornes de la course; je vais descendre du char [5], et pour chanter l'hymne des morts je n'ai plus besoin de ton secours. Quel Français ignore aujourd'hui les cantiques funèbres ? Qui de nous n'a mené le deuil autour d'un tombeau, n'a fait retentir le cri des funérailles ? C'en est fait, ô Muse, encore un moment, et pour toujours j'abandonne

1. Cf. dans *les Troyennes* d'Euripide ces paroles d'Andromaque au petit Astyanax :

> Τί μου δέδραξαι χερσὶ κἀντέχει πέπλων,
> Νεοσσὸς ὡσεὶ, πτέρυγας εἰσπίτνων ἐμάς;

« Pourquoi tes mains s'attachent-elles à ma robe, pauvre petit poussin qui te réfugies sous les ailes de ta mère ? »

2. Cf. la note 2 de la page précédente.
3. C'est le début du vingt-quatrième chant, le dernier.
4. « Dans les *Martyrs*, Chateaubriand a livré la plus grande bataille que le talent puisse livrer, la bataille *épique* — je dis la plus grande, et ce serait strictement vrai, si le poème était en vers — du moins une très grande : il suffit à sa gloire de dire qu'il ne l'a point perdue. » (Sainte-Beuve.)
5. Cf. Virgile, *Géorgiq.*, II, 541 :

> Sed nos immensum spatiis confecimus æquor,
> Et jam tempus equum fumantia solvere colla.

« Mais nous avons parcouru une immense carrière, et il est temps de dételer nos chevaux au cou fumant. »

tes autels! Je ne dirai plus les amours et les songes séduisants des hommes : il faut quitter la lyre avec la jeunesse. Adieu, consolatrice de mes jours, toi qui partageas mes plaisirs, et bien plus souvent mes douleurs! Puis-je me séparer de toi sans répandre des larmes! J'étais à peine sorti de l'enfance, tu montas sur mon vaisseau rapide, et tu chantas les tempêtes qui déchiraient ma voile; tu me suivis sous le toit d'écorce du sauvage, et tu me fis trouver dans les solitudes américaines les bois du Pinde. A quel bord n'as-tu pas conduit mes rêveries ou mes malheurs? Porté sur ton aile, j'ai découvert au milieu des nuages les montagnes désolées de Morven [1], j'ai pénétré les forêts d'Erminsul [2], j'ai vu couler les flots du Tibre, j'ai salué les oliviers du Céphise [3] et les lauriers de l'Eurotas [4]. Tu me montras les hauts cyprès du Bosphore, et les sépulcres déserts du Simoïs [5]. Avec toi je traversai l'Hermus [6], rival du Pactole [7]; avec toi j'adorai les eaux du Jourdain, et je priai sur la montagne de Sion. Memphis et Carthage nous ont vus méditer sur leurs ruines; et dans les débris des palais de Grenade [8] nous évoquâmes les souvenirs de l'honneur et de l'amour. Tu me disais alors :

« Sache apprécier cette gloire dont un obscur et faible voyageur peut parcourir le théâtre en quelques jours. »

O Muse, je n'oublierai point tes leçons! Je ne laisserai point tomber mon cœur des régions élevées où tu l'as placé. Les talents de l'esprit que tu dispenses s'affaiblissent par le cours des ans; la voix perd sa fraîcheur, les doigts se glacent sur le luth; mais les nobles sentiments que tu inspires peuvent rester quand tes autres dons ont disparu. Fidèle compagne de ma vie, en remontant dans les cieux laisse-moi l'indépendance et la vertu. Qu'elles viennent, ces Vierges aus-

1. Cf. page 161 et la note 2.
2. Idole des anciens Saxons. Allusion à la partie du poème qui a pour scène la Germanie.
3. Fleuve de Béotie.
4. Cf. pages 230 sqq.
5. Petite rivière de l'ancienne Troade.
6. Rivière de Lydie.
7. Affluent de l'Hermus.
8. Cf. l'entrevue d'Aben-Hamet et de Blanca dans l'Alhambra, pages 247 sqq.

tères, qu'elles viennent fermer pour moi le livre de la Poésie, et m'ouvrir les pages de l'Histoire [1]. J'ai consacré l'âge des illusions à la riante peinture du mensonge : j'emploierai l'âge des regrets au tableau de la vérité [2].

1. Cf. dans les *Poésies* la strophe finale de celle qui est intitulée *Les Alpes ou l'Italie :*

L'histoire et le roman font deux parts de la vie
Qui sitôt se ternit :
Le roman la commence et, lorsqu'elle est flétrie,
L'histoire la finit.

2. « Illusion dernière, là encore où l'on se pique de prendre congé des illusions ! Il croyait entrer dans les portiques austères de l'histoire, il allait descendre dans l'arène enflammée de la polémique et dans les guerres de l'ambition... Il y a un moment solennel dans la vie : quand la jeunesse expire, et avec elle notre sensibilité première, notre imagination naturelle et facile. Sous une forme ou sous une autre, tous les grands poètes ont senti cette heure décisive et l'ont exprimée. Ce que Lamartine salue, en le quittant, sous le nom d'amour, de sensibilité et de tendresse, Chateaubriand le saluait sous le nom d'imagination, de Muse et de poésie. » (Sainte-Beuve.)

ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM[1]

LES RUINES DE SPARTE

Comme j'arrivais à son sommet[2], le soleil se levait derrière les monts Ménélaïons. Quel beau spectacle ! mais qu'il était triste ! L'Eurotas coulant solitaire sous les débris du pont Babyx, des ruines de toutes parts, et pas un homme parmi ces ruines ! Je restai immobile, dans une espèce de stupeur, à contempler cette scène. Un mélange d'admiration et de douleur arrêtait mes pas et ma pensée ; le silence était profond autour de moi : je voulus du moins faire parler l'écho dans des lieux où la voix humaine ne se faisait plus entendre, et je criai de toute ma force : Léonidas ! Aucune ruine ne répéta ce grand nom, et Sparte même sembla l'avoir oublié.

Si des ruines où s'attachent des souvenirs illustres font bien voir la vanité de tout ici-bas, il faut pourtant convenir que les noms qui survivent à des empires et qui immortalisent des temps et des lieux sont quelque chose. Après tout, ne

1. « Si je disais, lit-on dans la préface de l'*Itinéraire*, que cet ouvrage n'était point destiné à voir le jour, que je le donne au public à regret et comme malgré moi, je dirais la vérité, et vraisemblablement on ne me croirait pas. Je n'ai point fait un voyage pour l'écrire ; j'avais un autre dessein ; ce dessein, je l'ai rempli dans les *Martyrs*. J'allais chercher des images ; voilà tout. »

Quoi qu'il en soit, l'*Itinéraire*, même dans les plus beaux tableaux qu'il nous offre, a quelque chose de plus simple, de moins apprêté que le *Génie du Christianisme* ou *les Martyrs*. « J'ai déclaré, dit Chateaubriand lui-même, que je n'avais aucune prétention, ni comme savant, ni même comme voyageur. Mon *Itinéraire* est la course rapide d'un homme qui va voir le ciel, la terre et l'eau, et qui revient à ses foyers avec quelques images nouvelles dans la tête et quelques sentiments de plus dans le cœur. »

2. Le sommet de la colline sur laquelle s'élevait la citadelle.

dédaignons pas trop la gloire, rien n'est plus beau qu'elle, si ce n'est la vertu. Le comble du bonheur serait de réunir l'une à l'autre dans cette vie : et c'était l'objet de l'unique prière que les Spartiates adressaient aux dieux : *Ut pulchra bonis adderent* [1] !

Tout cet emplacement de Lacédémone [2] est inculte : le soleil l'embrase en silence et dévore incessamment le marbre des tombeaux. Quand je vis ce désert, aucune plante n'en décorait les débris, aucun oiseau, aucun insecte ne les animait, hors des millions de lézards qui montaient et descendaient sans bruit le long des murs brûlants. Une douzaine de chevaux à demi sauvages paissaient çà et là une herbe flétrie ; un pâtre cultivait dans un coin du théâtre quelques pastèques ; et à Magoula, qui donne son triste nom à Lacédémone, on remarquait un petit bois de cyprès. Mais ce Magoula même, qui fut autrefois un village turc assez considérable, a péri dans ce champ de mort : ses masures sont tombées, et ce n'est plus qu'une ruine qui annonce des ruines.

Je descendis de la citadelle, et je marchai pendant un quart d'heure pour arriver à l'Eurotas. Je le vis à peu près tel que je l'avais passé deux lieues plus haut sans le connaître : il peut avoir devant Sparte la largeur de la Marne au-dessus de Charenton. Son lit, presque desséché en été, présente une grève semée de petits cailloux, plantée de roseaux et de lauriers-roses, et sur laquelle coulent quelques filets d'une eau fraîche et limpide. Cette eau me parut excellente ; j'en bus abondamment, car je mourais de soif...

La vue dont on jouit en marchant le long de l'Eurotas est bien différente de celle que l'on découvre du sommet à la citadelle. Le fleuve suit un lit tortueux, et se cache, comme je l'ai dit, parmi des roseaux et des lauriers-roses aussi grands que des arbres ; sur la rive gauche, les monts Ménélaïons,

1. « Le voilà en plein dans la nature humaine héroïque et splendide ; voilà le Chateaubriand avant le rôle et le parti pris, avant le *Génie du Christianisme*. Il pense comme Vauvenargues, ce jeune Ancien : « Celui qui recherche la gloire par la vertu ne demande que ce qu'il mérite ». (Sainte-Beuve.)

2. L'espace compris, à l'est, entre la citadelle et l'Eurotas.

d'un aspect aride et rougeâtre, forment contraste avec la fraîcheur et la verdure du cours de l'Eurotas. Sur la rive droite le Taygète[1] déploie son magnifique rideau : tout l'espace compris entre ce rideau et le fleuve est occupé par les collines et les ruines de Sparte ; ces collines et ces ruines ne paraissent point désolées comme lorsqu'on les voit de près : elles semblent au contraire teintes de pourpre, de violet, d'or pâle. Ce ne sont point les prairies et les feuilles d'un vert cru et froid qui font les admirables paysages, ce sont les effets de la lumière. Voilà pourquoi les roches et les bruyères de la baie de Naples seront toujours plus belles que les vallées les plus fertiles de la France et de l'Angleterre.

Ainsi, après des siècles d'oubli, ce fleuve qui vit errer sur ses bords les Lacédémoniens illustrés par Plutarque, ce fleuve, dis-je, s'est peut-être réjoui dans son abandon d'entendre retentir autour de ses rives les pas d'un obscur étranger. C'était le 18 août 1806, à neuf heures du matin, que je fis seul, le long de l'Eurotas, cette promenade qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Si je hais les mœurs des Spartiates, je ne méconnais point la grandeur d'un peuple libre, et je n'ai point foulé sans émotion sa noble poussière. Un seul fait suffit à la gloire de ce peuple : quand Néron visita la Grèce, il n'osa entrer dans Lacédémone. Quel magnifique éloge de cette cité!...

Nous remontâmes le cours de l'Eurotas pendant une heure et demie, au travers des champs, et nous tombâmes dans le chemin de Tripolizza. Joseph et le guide étaient campés de l'autre côté de la rivière, auprès du pont : ils avaient allumé du feu avec des roseaux, en dépit d'Apollon que le gémissement de ces roseaux consolait de la perte de Daphné[2]. Joseph s'était abondamment pourvu du nécessaire : il avait du sel, de l'huile, des pastèques, du pain et de la viande. Il prépara un gigot de mouton, comme le compagnon d'Achille, et me le servit sur le coin d'une grande pierre, avec du vin de la vigne d'Ulysse et de l'eau de l'Eurotas. J'avais justement pour trouver

1. Montagne voisine.
2. Nymphe changée en laurier au moment où Apollon, qui la poursuivait, allait l'atteindre.

ce souper excellent ce qui manquait à Denys pour sentir le mérite du brouet noir.

Après le souper, Joseph apporta ma selle, qui me servait ordinairement d'oreiller; je m'enveloppai dans mon manteau, et je me couchai au bord de l'Eurotas, sous un laurier. La nuit était si pure et si sereine, que la voie lactée formait une aube réfléchie par l'eau du fleuve, et à la clarté de laquelle on aurait pu lire. Je m'endormis les yeux attachés au ciel, ayant précisément au-dessus de ma tête la belle constellation du Cygne de Léda. Je me rappelle encore le plaisir que j'éprouvais autrefois à me reposer ainsi dans les bois de l'Amérique, et surtout à me réveiller au milieu de la nuit. J'écoutais le bruit du vent dans la solitude, le bramement des daims et des cerfs, le mugissement d'une cataracte éloignée, tandis que mon bûcher, à demi éteint, rougissait en dessous le feuillage des arbres. J'aimais jusqu'à la voix de l'Iroquois, lorsqu'il élevait un cri du sein des forêts, et qu'à la clarté des étoiles, dans le silence de la nature, il semblait proclamer sa liberté sans bornes. Tout cela plaît à vingt ans, parce que la vie se suffit pour ainsi dire à elle-même, et qu'il y a dans la première jeunesse quelque chose d'inquiet et de vague qui nous porte incessamment aux chimères, *ipsi sibi somnia fingunt;* mais, dans un âge plus mûr, l'esprit revient à des goûts plus solides : il veut surtout se nourrir des souvenirs et des exemples de l'histoire [1]. Je dormirais encore volontiers au bord de l'Eurotas ou du Jourdain, si les ombres héroïques des trois cents Spartiates [2] ou les douze fils de Jacob devaient visiter mon sommeil; mais je n'irais plus chercher une terre nouvelle qui n'a point été déchirée par le soc de la charrue; il me faut à présent de vieux déserts qui me rendent à volonté les murs de Babylone ou les légions de Pharsale, *grandia ossa* [3]! des champs dont les sillons m'instruisent, et où je retrouve, homme que je suis, le sang, les larmes et les sueurs de l'homme.

1. Cf. l'adieu aux Muses par où commence le dernier chant des Martyrs, pages 227 sqq.

2. Léonidas et ses soldats.

3. Cf. la note 2 de la page 209.

RUINES D'ATHÈNES

L'Aréopage était placé sur une éminence à l'occident de la citadelle. On comprend à peine comment on a pu construire sur le rocher où l'on voit des ruines un monument de quelque étendue. Une petite vallée appelée, dans l'ancienne Athènes, *Cœlé* (le creux), sépare la colline de l'Aréopage de la colline du Pnyx et de la colline de la citadelle. On montrait dans la Cœlé les tombeaux des deux Cimon, de Thucydide et d'Hérodote. Le Pnyx, où les Athéniens tenaient d'abord leurs assemblées publiques, est une esplanade pratiquée sur une roche escarpée, au revers du Lycabettus[1]. Un mur composé de pierres énormes soutient cette esplanade du côté du nord; au midi s'élève une tribune creusée dans le roc même, et l'on y monte par quatre degrés également taillés dans la pierre. Je remarque ceci parce que les anciens voyageurs n'ont pas bien connu la forme du Pnyx. Lord Elgin a fait depuis peu d'années désencombrer cette colline, et c'est à lui qu'on doit la découverte des degrés. Comme on n'est pas là tout à fait à la cime du rocher, on n'aperçoit la mer qu'en montant au-dessus de la tribune : on ôtait ainsi au peuple la vue du Pirée, afin que des orateurs factieux ne le jetassent pas dans des entreprises téméraires, à l'aspect de sa puissance et de ses vaisseaux.

Les Athéniens étaient rangés sur l'esplanade entre le mur circulaire que j'ai indiqué au nord, et la tribune au midi.

C'était donc à cette tribune que Périclès, Alcibiade et Démosthènes firent entendre leur voix, que Socrate et Phocion parlèrent au peuple le plus léger et le plus spirituel de la terre? C'était donc là que se sont commises tant d'injustices, que tant de décrets iniques ou cruels ont été prononcés? Ce fut peut-être ce lieu qui vit bannir Aristide, triompher Mélitus[2], condamner à mort la population entière d'une ville, vouer

1. Montagne.
2. L'ennemi et l'accusateur de Socrate.

un peuple entier à l'esclavage ? Mais aussi ce fut là que de grands citoyens firent éclater leurs généreux accents contre les tyrans de leur patrie, que la justice triompha, que la vérité fut écoutée...

Le rocher de la citadelle peut avoir à son sommet huit cents pieds de long sur quatre cents de large ; sa forme est à peu près celle d'un ovale dont l'ellipse irait en se rétrécissant du côté du mont Hymette : on dirait un piédestal taillé tout exprès pour porter les magnifiques édifices qui le couronnaient.....

La première chose qui vous frappe dans les monuments d'Athènes, c'est la belle couleur de ces monuments. Dans nos climats, sous une atmosphère chargée de fumée et de pluie, la pierre du blanc le plus pur devient bientôt noire ou verdâtre. Le ciel clair et le soleil brillant de la Grèce répandent seulement sur le marbre de Paros et du Pentélique[1] une teinte dorée semblable à celle des épis mûrs ou des feuilles en automne.

La justesse, l'harmonie et la simplicité des proportions attirent ensuite votre admiration.

Il faut maintenant se figurer tout cet espace[2] tantôt nu et couvert d'une bruyère jaune, tantôt coupé par des bouquets d'oliviers, par des carrés d'orges, par des sillons de vignes ; il faut se représenter des fûts de colonnes et des bouts de ruines anciennes et modernes, sortant du milieu de ces cultures, des murs blanchis et des clôtures de jardins traversant les champs : il faut répandre dans la campagne des Albanaises qui tirent de l'eau ou qui lavent à des puits les robes des Turcs, des paysans qui vont et viennent, conduisant des ânes, ou portant sur leur dos des provisions à la ville ; il faut supposer toutes ces montagnes dont les noms sont si beaux, toutes ces ruines si célèbres, toutes ces îles, toutes ces mers non moins fameuses, éclairées d'une lumière éclatante. J'ai vu du haut de l'Acropolis le soleil se lever entre les deux cimes du mont Hymette : les corneilles qui nichent autour de la citadelle,

1. Montagne de l'Attique, entre Marathon et Athènes.
2. L'espace qu'on découvre du haut de la colline.

mais qui ne franchissent jamais son sommet, planaient au-dessous de nous ; leurs ailes noires et lustrées étaient glacées de rose par les premiers reflets du jour ; des colonnes de fumée bleue et légère montaient dans l'ombre le long des flancs de l'Hymette, et annonçaient les parcs ou les chalets des abeilles ; Athènes, l'Acropolis et les débris du Parthénon se coloraient des plus belles teintes de la fleur du pêcher ; les sculptures de Phidias, frappées horizontalement d'un rayon d'or, s'animaient et semblaient se mouvoir sur le marbre par la mobilité des ombres du relief ; au loin, la mer et le Pirée étaient tout blancs de lumière ; et la citadelle de Corinthe, renvoyant l'éclat du jour nouveau, brillait sur l'horizon du couchant, comme un rocher de pourpre et de feu.

Du lieu où nous étions placés, nous aurions pu voir, dans les beaux jours d'Athènes, les flottes sortir du Pirée pour combattre l'ennemi ou pour se rendre aux fêtes de Délos ; nous aurions pu entendre éclater au théâtre de Bacchus les douleurs d'Œdipe, de Philoctète et d'Hécube ; nous aurions pu ouïr les applaudissements des citoyens aux discours de Démosthènes[1]. Mais, hélas ! aucun son ne frappait notre oreille. A peine quelques cris, échappés à une populace esclave, sortaient par intervalles de ces murs qui retentiren si longtemps de la voix d'un peuple libre. Je me disais, pour me consoler, ce qu'il faut se dire sans cesse : Tout passe, tout finit dans ce monde. Où sont allés les génies divins qui élevèrent le temple sur les débris duquel j'étais assis ? Ce soleil, qui peut-être éclairait les derniers soupirs de la pauvre fille de Mégare, avait vu mourir la brillante Aspasie. Ce tableau

1. « Lorsque Chateaubriand eut visité la Grèce, elle eut parmi nous un peintre. Je ne veux pas dire qu'il la peignit simplement, ni de la manière qu'elle-même, en son meilleur temps, eût préférée ; je dis seulement qu'avec les moyens et les procédés de couleur qui étaient à lui, il nous rendit vivement la sensation de la Grèce. Il arrive à Athènes ; il monte d'abord à la citadelle ; comme un vainqueur, il a choisi tout aussitôt son camp ; il établit son point de vue souverain : relisez cette page de l'*Itinéraire*. De là, il décrit les collines, les monuments d'alentour ; il évoque, il recrée en idée l'antique cité, le théâtre retentissant d'applaudissements, les flottes sortant du Pirée, les jours de Salamine ou de Délos. Il n'y a rien de plus glorieux au soleil et de plus lumineux que cette peinture. » (Sainte-Beuve, article sur l'abbé Barthélemy, *Lundis*, VII.)

de l'Attique, ce spectacle que je contemplais, avait été contemplé par des yeux fermés depuis deux mille ans. Je passerai à mon tour; d'autres hommes aussi fugitifs que moi viendront faire les mêmes réflexions sur les mêmes ruines. Notre vie et notre cœur sont entre les mains de Dieu; laissons-le donc disposer de l'une comme de l'autre.

LE GRANIQUE

Le 10, après six heures de marche, nous arrivâmes pour déjeuner au joli village de Souséverlé. Il est situé à la fin et sur le revers des montagnes que nous venions de passer. A cinq cents pas du village coule une rivière, et de l'autre côté de cette rivière s'étend une belle et vaste plaine. Cette rivière de Sousonghirli n'est autre chose que le Granique[1]; et cette plaine inconnue est la plaine de la Mysie.

Quelle est donc la magie de la gloire! Un voyageur va traverser un fleuve qui n'a rien de remarquable : on lui dit que ce fleuve se nomme *Sousonghirli;* il passe et continue sa route; mais si quelqu'un lui crie : C'est le Granique! il recule, ouvre des yeux étonnés, demeure les regards attachés sur le cours de l'eau, comme si cette eau avait un pouvoir magique, ou comme si quelque voix extraordinaire se faisait entendre sur la rive. Et c'est un seul homme qui immortalise ainsi un petit fleuve dans un désert! Ici tombe un empire immense; ici s'élève un empire encore plus grand; l'océan Indien entend la chute du trône qui s'écroule près des mers de la Propontide; le Gange voit accourir le Léopard aux quatre ailes[2], qui triomphe au bord du Granique; Babylone, que le roi bâtit dans l'éclat de sa puissance, ouvre ses portes pour recevoir un nouveau maître; Tyr, reine des vaisseaux[3], s'abaisse, et sa rivale sort des sables d'Alexandrie.

1. On accusa Chateaubriand d'avoir pris mal à propos le Sousonghirli pour le Granique, et cela uniquement parce qu'il tenait à faire un portrait d'Alexandre. L'auteur se réclame dans sa préface de Spon et de Tournefort.
2. Expression du prophète Daniel.
3. Expression du prophète Isaïe.

Alexandre commit des crimes : sa tête n'avait pu résister à l'enivrement de ses succès; mais par quelle magnanimité ne racheta-t-il pas les erreurs de sa vie! Ses crimes furent toujours expiés par ses pleurs : tout, chez Alexandre, sortait des entrailles. Il finit et commença sa carrière par deux mots sublimes. Partant pour combattre Darius, il distribue ses États à ses capitaines : « Que vous réservez-vous donc? » s'écrient ceux-ci étonnés. — « L'espérance! » — « A qui laissez-vous l'empire? » lui disent les mêmes capitaines, comme il expirait. — « Au plus digne! » Plaçons entre ces deux mots la conquête du monde achevée avec trente-cinq mille hommes en moins de dix ans; et convenons que si quelque homme a ressemblé à un dieu parmi les hommes, c'était Alexandre. Sa mort prématurée ajoute même quelque chose de divin à sa mémoire; car nous le voyons toujours jeune, beau, triomphant, sans aucune de ces infirmités de corps, sans aucun de ces revers de fortune, que l'âge et le temps amènent. Cette divinité s'évanouit, et les mortels ne peuvent soutenir le poids de son ouvrage : « Son empire, dit le prophète[1], est donné aux quatre vents du ciel. »

LA JUDÉE

Après avoir chevauché une heure sur un terrain inégal, nous arrivâmes à quelques masures placées au haut d'une éminence rocailleuse. Nous franchîmes un des ressauts de la plaine, et, au bout d'une autre heure de marche, nous parvînmes à la première ondulation des montagnes de Judée. Nous tournâmes par un ravin raboteux autour d'un monticule isolé et aride. Au sommet de ce tertre on entrevoyait un village en ruine et les pierres éparses d'un cimetière abandonné : ce village porte le nom du *Latroun* ou du Larron; c'est la patrie du criminel qui se repentit sur la croix, et qui fit faire au Christ son dernier acte de miséricorde[2]. Trois milles plus loin, nous entrâmes dans les montagnes. Nous

1. Daniel.
2. Cf. page 220, note 3.

suivions le lit desséché d'un torrent : la lune, diminuée d'une moitié, éclairait à peine nos pas dans ces profondeurs; les sangliers faisaient entendre autour de nous un cri singulièrement sauvage. Je compris à la désolation de ces bords comment la fille de Jephté voulait pleurer sur la montagne de Judée, et pourquoi les prophètes allaient gémir sur les hauts lieux. Quand le jour fut venu, nous nous trouvâmes au milieu d'un labyrinthe de montagnes de forme conique, à peu près semblables entre elles et enchaînées l'une à l'autre par la base. La roche qui formait le fond de ces montagnes perçait la terre. Ses bandes ou ses corniches parallèles étaient disposées comme les gradins d'un amphithéâtre romain, ou comme ces murs en échelons avec lesquels on soutient les vignes dans les vallées de la Savoie. A chaque redan [1] du rocher croissaient des touffes de chênes nains, des buis et des lauriers-roses. Dans le fond des ravins s'élevaient des oliviers; et quelquefois ces arbres formaient des bois entiers sur le flanc des montagnes. Nous entendîmes crier divers oiseaux, entre autres des geais. Parvenus au plus haut point de cette chaîne, nous découvrîmes, derrière nous (au midi et à l'occident), la plaine de Saron jusqu'à Jaffa, et l'horizon de la mer jusqu'à Gaza; devant nous (au nord et au levant), s'ouvrait le vallon de Saint-Jérémie, et dans la même direction, sur le haut d'un rocher, on apercevait au loin une vieille forteresse appelée *le Château des Machabées*. On croit que l'auteur des *Lamentations* [2] vint au monde dans le village qui a retenu son nom au milieu de ces montagnes : il est certain que la tristesse de ces lieux semble respirer dans les cantiques du prophète des douleurs.

Cependant, en approchant de Saint-Jérémie, je fus un peu consolé par un spectacle inattendu. Des troupeaux de chèvres à oreilles tombantes, des moutons à larges queues, des ânes qui rappelaient par leur beauté l'onagre des Écritures, sortaient du village au lever de l'aurore. Des femmes arabes faisaient sécher des raisins dans les vignes; quelques-unes

1. *Redan*. Proprement : fortification à angles saillants et rentrants.
2. Jérémie.

avaient le visage couvert d'un voile, et portaient sur leur tête un vase plein d'eau, comme les filles de Madian[1]. La fumée du hameau montait en vapeur blanche aux premiers rayons du jour ; on entendait des voix confuses, des chants, des cris de joie : cette scène formait un contraste agréable avec la désolation du lieu et les souvenirs de la nuit.

Notre chef arabe avait reçu d'avance le droit que la tribu exige des voyageurs, et nous passâmes sans obstacle. Tout à coup je fus frappé de ces mots prononcés distinctement en français : « En avant, marche ! » Je tournai la tête, et j'aperçus une troupe de petits Arabes tout nus qui faisaient l'exercice avec des bâtons de palmier. Je ne sais quel vieux souvenir de ma première vie me tourmente, et, quand on me parle d'un soldat français, le cœur me bat; mais voir de petits Bédouins dans les montagnes de la Judée imiter nos exercices militaires et garder le souvenir de notre valeur, les entendre prononcer ces mots qui sont, pour ainsi dire, les mots d'ordre de nos armées, et les seuls que sachent nos grenadiers, il y aurait eu de quoi toucher un homme moins amoureux que moi de la gloire de sa patrie. Je ne fus pas si effrayé que Robinson quand il entendit parler son perroquet, mais je ne fus pas moins charmé que ce fameux voyageur. Je donnai quelques médins au petit bataillon, en lui disant : « En avant, marche ! » Et afin de ne rien oublier, je lui criai : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » comme les compagnons de Godefroy et de saint Louis.

De la vallée de Jérémie nous descendîmes dans celle de Térébinthe. Elle est plus profonde et plus étroite que la première. On y voit des vignes et quelques roseaux de doura. Nous arrivâmes au torrent où David enfant prit les cinq pierres dont il frappa le géant Goliath. Nous passâmes ce torrent sur un pont de pierre, le seul qu'on rencontre dans ces lieux déserts : le torrent conservait encore un peu d'eau stagnante. Tout près de là, à main gauche, sous un village appelé *Kaloni*, je remarquai parmi des ruines plus modernes

1. Les Madianites sont un ancien peuple d'Arabie, sur la côte nord-ouest.

les débris d'une fabrique antique. L'abbé Mariti attribue ce monument à je ne sais quels moines. Pour un voyageur italien, l'erreur est grossière. Si l'architecture de ce monument n'est pas hébraïque, elle est certainement romaine : l'aplomb, la taille et le volume des pierres ne laissent aucun doute à ce sujet.

Après avoir passé le torrent, on découvre le village de Keriet-Lefta au bord d'un autre torrent desséché qui ressemble à un grand chemin poudreux. El-Biré se montre au loin, au sommet d'une haute montagne, sur la route de Nablous, Nabolos, ou Nabolosa, la Sichem du royaume d'Israël, et la Néapolis des Hérodes. Nous continuâmes à nous enfoncer dans un désert, où des figuiers sauvages clairsemés étalaient au vent du midi leurs feuilles noircies[1]. La terre, qui jusqu'alors avait conservé quelque verdure, se dépouilla, les flancs des montagnes s'élargirent, et prirent à la fois un air plus grand et plus stérile. Bientôt toute végétation cessa : les mousses mêmes disparurent. L'amphithéâtre des montagnes se teignit d'une couleur rouge et ardente. Nons gravîmes pendant une heure ces régions attristées pour atteindre un col élevé que nous voyions devant nous. Parvenus à ce passage, nous cheminâmes pendant une autre heure sur un plateau nu semé de pierres roulantes. Tout à coup, à l'extrémité de ce plateau, j'aperçus une ligne de murs gothiques flanqués de tours carrées, et derrière lesquels s'élevaient quelques pointes d'édifices. Au pied de ces murs paraissait un camp de cavalerie turque dans toute la pompe orientale. Le guide s'écria : « El-Cods ! » La Sainte (Jérusalem) ! et il s'enfuit au grand galop[2].

Je conçois maintenant ce que les historiens et les voyageurs rapportent de la surprise des Croisés et des pèlerins, à la première vue de Jérusalem. Je puis assurer que quiconque a eu comme moi la patience de lire à peu près deux cents

1. Cf., pour tout ce passage, la page 220, où les mêmes expressions s'appliquent au même tableau.

2. Quoique sujet du Grand Seigneur, il avait peur d'être bâtonné par le pacha de Damas, dont nous apercevions le camp. (Note de Chateaubriand.)

relations modernes de la Terre Sainte, les compilations rabbiniques, et les passages des anciens sur la Judée, ne connaît rien du tout encore. Je restai les yeux fixés sur Jérusalem, mesurant la hauteur de ses murs, recevant à la fois tous les souvenirs de l'histoire, depuis Abraham jusqu'à Godefroy de Bouillon, pensant au monde entier changé par la mission du Fils de l'homme, et cherchant vainement ce Temple dont *il ne reste pas pierre sur pierre*. Quand je vivrais mille ans, jamais je n'oublierai ce désert qui semble respirer encore la grandeur de Jéhova et les épouvantements de la mort [1]...

LA MER MORTE ET LE JOURDAIN

Nous quittâmes le couvent à trois heures de l'après-midi; nous remontâmes le torrent de Cédron; ensuite, traversant la ravine, nous reprîmes notre route au levant. Nous découvrîmes Jérusalem par une ouverture des montagnes. Je ne savais trop ce que j'apercevais; je croyais voir un amas de rochers brisés : l'apparition subite de cette Cité des désolations au milieu d'une solitude désolée avait quelque chose d'effrayant; c'était véritablement la Reine du désert.

Nous avancions : l'aspect des montagnes était toujours le même, c'est-à-dire blanc poudreux, sans ombre, sans arbre, sans herbe et sans mousse. A quatre heures et demie, nous descendîmes de la haute chaîne de ces montagnes sur une chaîne moins élevée. Nous cheminâmes pendant cinquante minutes sur un plateau assez égal. Nous parvînmes enfin au dernier rang des monts qui bordent à l'occident la vallée du Jourdain et les eaux de la mer Morte. Le soleil était près de se coucher : nous mîmes pied à terre pour laisser reposer les chevaux, et je contemplai à loisir le lac, la vallée et le fleuve.

Quand on parle d'une vallée, on se représente une vallée cultivée ou inculte : cultivée, elle est couverte de moissons, de vignes, de villages, de troupeaux; inculte, elle offre des herbages ou des forêts; si elle est arrosée par un fleuve, ce

1. Dans la Bible, la Mort est nommée la Reine des épouvantements.

fleuve a des replis; les collines qui forment cette vallée ont elles-mêmes des sinuosités dont les perspectives attirent agréablement les regards.

Ici, rien de tout cela : qu'on se figure deux longues chaînes de montagnes, courant parallèlement du septentrion au midi, sans détours, sans sinuosités. La chaîne du levant, appelée *Montagne d'Arabie*, est la plus élevée; vue à la distance de huit à dix lieues, on dirait un grand mur perpendiculaire, tout à fait semblable au Jura par sa forme et par sa couleur azurée : on ne distingue pas un sommet, pas la moindre cime; seulement on aperçoit çà et là de légères inflexions, comme si la main du peintre qui a tracé cette ligne horizontale sur le ciel eût tremblé dans quelques endroits[1].

La chaîne du couchant appartient aux montagnes de Judée. Moins élevée et plus inégale que la chaîne de l'est, elle en diffère encore par sa nature : elle présente de grands monceaux de craie et de sable qui imitent la forme de faisceaux d'armes, de drapeaux ployés, ou de tentes d'un camp assis au bord d'une plaine. Du côté de l'Arabie, ce sont au contraire de noirs rochers à pic qui répandent au loin leur ombre sur les eaux de la mer Morte. Le plus petit oiseau du ciel ne trouverait pas dans ces rochers un brin d'herbe pour se nourrir; tout y annonce la patrie d'un peuple réprouvé; tout semble respirer l'horreur et l'inceste d'où sortirent Ammon et Moab.

La vallée comprise entre ces deux chaînes de montagnes offre un sol semblable au fond d'une mer depuis longtemps retirée : des plages de sel, une vase desséchée, des sables mouvants et comme sillonnés par les flots. Çà et là des arbustes chétifs croissent péniblement sur cette terre privée de vie; leurs feuilles sont couvertes du sel qui les a nourries, et leur écorce a le goût et l'odeur de la fumée. Au lieu de villages, on aperçoit les ruines de quelques tours. Au milieu de la vallée passe un fleuve décoloré; il se traîne à regret vers le lac empesté qui l'engloutit. On ne distingue son cours au

1. Toutes ces descriptions se retrouvent dans les *Martyrs*, livre XIX; mais comme le sujet est important et que j'ai ajouté dans l'*Itinéraire* plusieurs traits à ces descriptions, je n'ai pas craint de les répéter. (Note de Chateaubriand.)

milieu de l'arène que par les saules et les roseaux qui le bordent : l'Arabe se cache dans ces roseaux pour attaquer le voyageur et dépouiller le pèlerin.

Tels sont ces lieux fameux par les bénédictions et par les malédictions du ciel : ce fleuve est le Jourdain; ce lac est la mer Morte; elle paraît brillante, mais les villes coupables qu'elle cache dans son sein semblent avoir empoisonné ses flots. Ses abîmes solitaires ne peuvent nourrir aucun être vivant[1]; jamais vaisseau n'a pressé ses ondes; ses grèves sont sans oiseaux, sans arbres, sans verdure; et son eau, d'une amertume affreuse, est si pesante que les vents les plus impétueux peuvent à peine la soulever.

Quand on voyage dans la Judée, d'abord un grand ennui saisit le cœur; mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe, on éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là. Chaque nom renferme un mystère; chaque grotte déclare l'avenir; chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel.

1. Chateaubriand dit en note qu'il suit l'opinion générale, et tout à l'heure il montrera que cette opinion n'est peut-être pas fondée. Ici, il cède à la tentation d'ajouter un trait de plus en accord avec la désolation des lieux.

LES AVENTURES DU DERNIER ABENCERAGE

ARRIVÉE D'ABEN-HAMET A GRENADE [1]

Des émotions encore plus vives attendaient l'Abencerage au terme de sa course. Grenade est bâtie au pied de la Sierra-Nevada, sur deux hautes collines que sépare une profonde vallée. Les maisons placées sur la pente des coteaux, dans l'enfoncement de la vallée, donnent à la ville l'air et la forme d'une grenade entr'ouverte: d'où lui est venu son nom. Deux rivières, le Xénil et le Douro, dont l'une roule des paillettes d'or, et l'autre des sables d'argent, lavent le pied des collines, se réunissent, et serpentent ensuite au milieu d'une plaine charmante, appelée la Véga. Cette plaine que domine Grenade est couverte de vignes, de grenadiers, de figuiers, de mûriers, d'orangers; elle est entourée par des montagnes d'une forme et d'une couleur admirables. Un ciel enchanté, un air pur et délicieux, portent dans l'âme une langueur secrète dont le voyageur qui ne fait que passer a même de la peine à se défendre [2]. On sent que dans ce pays les tendres

1. Vingt-quatre ans après la prise de Grenade, le dernier des Abencerages, Aben-Hamet, quitte les environs de Tunis où sa tribu s'était réfugiée, pour faire un pèlerinage au tombeau de ses aïeux.
2. Cf. Victor Hugo, *Orientales*, *Grenade :*

> Grenade efface en tout ses rivales : Grenade
> Chante plus mollement la molle sérénade ;
> Elle peint ses maisons de plus riches couleurs ;
> Et l'on dit que les vents suspendent leurs haleines,
> Quand par un soir d'été Grenade dans ses plaines
> Répand ses femmes et ses fleurs.

passions auraient promptement étouffé les passions héroïques, si l'amour, pour être véritable, n'avait pas toujours besoin d'être accompagné de la gloire [1].

Lorsque Aben-Hamet découvrit le faîte des premiers édifices de Grenade, le cœur lui battit avec tant de violence qu'il fut obligé d'arrêter sa mule. Il croisa les bras sur sa poitrine, et, les yeux attachés sur la ville sacrée, il resta muet et immobile. Le guide s'arrêta à son tour, et comme tous les sentiments élevés sont aisément compris d'un Espagnol, il parut touché et devina que le Maure revoyait son ancienne patrie. L'Abencerage rompit enfin le silence.

« Guide, s'écria-t-il, sois heureux! ne me cache point la vérité, car le calme régnait dans les flots le jour de ta naissance, et la lune entrait dans son croissant. Quelles sont ces tours qui brillent comme des étoiles au-dessus d'une verte forêt? »

« C'est l'Alhambra, » répond le guide.

« Et cet autre château, sur cette autre colline? » dit Aben-Hamet.

« C'est le Généralife, répliqua l'Espagnol. Il y a dans ce château un jardin planté de myrtes où l'on prétend qu'Abencerage fut surpris avec la sultane Alfaïma [2]. Plus loin vous voyez l'Albaïzyn [3], et plus près de nous les Tours Vermeilles [4]. »

Chaque mot du guide perçait le cœur d'Aben-Hamet. Qu'il est cruel d'avoir recours à des étrangers pour apprendre à connaître les monuments de ses pères, et de se faire raconter par des indifférents l'histoire de sa famille et de ses amis! Le guide, mettant fin aux réflexions d'Aben-Hamet, s'écria:

1. Chateaubriand avait dit au début : « Les Abencerages surtout conservaient le plus tendre et le plus fidèle souvenir de la patrie. Ils avaient quitté avec un mortel regret le théâtre de leur gloire, et les bords qu'ils firent si souvent retentir de ce cri d'armes : Honneur et Amour! »

2. Aben-Hamet portait le nom de cet Abencerage qui fut accusé par la tribu des Zégris d'avoir séduit la sultane Alfaïma.

3. Colline sur laquelle est bâtie une portion de la ville.

4. Tours d'un palais de Grenade. Cf. Victor Hugo, *Orientales, Grenade* :

> Les clairons des Tours Vermeilles
> Sonnent comme des abeilles
> Dont le vent chasse l'essaim.

« Marchons, seigneur Maure ; marchons, Dieu l'a voulu ! Prenez courage. François I[er] n'est-il pas aujourd'hui même prisonnier dans notre Madrid? Dieu l'a voulu. » Il ôta son chapeau, fit un grand signe de croix, et frappa ses mules. L'Abencerage, pressant la sienne à son tour, s'écria : « C'était écrit[1] ; » et ils descendirent vers Grenade.....

ABEN-HAMET ET BLANCA DANS L'ALHAMBRA

Aben-Hamet et Blanca[2] n'attendaient que le moment de se découvrir leurs sentiments. On était alors dans les plus beaux jours de l'année. « Vous n'avez point encore vu l'Alhambra, dit la fille du duc de Santa-Fé à l'Abencerage. Si j'en crois quelques paroles qui vous sont échappées[3], votre famille est originaire de Grenade. Peut-être serez-vous bien aise de visiter le palais de vos anciens rois? Je veux moi-même ce soir vous servir de guide. »

Aben-Hamet jura par le prophète que jamais promenade ne pouvait lui être plus agréable.

L'heure fixée pour le pèlerinage à l'Alhambra étant arrivée, la fille de don Rodrigue monta sur une haquenée blanche accoutumée à gravir les rochers comme un chevreuil. Aben-Hamet accompagnait la brillante Espagnole sur un cheval andalou équipé à la manière des Turcs. Dans la course rapide du jeune Maure, sa robe de pourpre s'enflait derrière lui, son sabre recourbé retentissait sur la selle élevée, et le vent agitait l'aigrette dont son turban était surmonté. Le peuple, charmé de sa bonne grâce, disait en le regardant passer : « C'est un prince infidèle que dona Blanca va convertir. »

Ils suivirent d'abord une longue rue qui portait encore le

1. Expression que les musulmans ont sans cesse à la bouche, et qu'ils appliquent à la plupart des événements de la vie. (Note de Chateaubriand.)

2. Après avoir erré longtemps dans la ville, Aben-Hamet, égaré, est remis sur son chemin par dona Blanca, la fille du duc de Santa-Fé, pour laquelle il s'éprend d'amour. Blanca elle-même se trouve bientôt engagée dans une passion profonde par l'impossibilité même où elle croit être d'éprouver cette passion pour un infidèle, un Maure, un inconnu.

3. Aben-Hamet avait réservé à Blanca la surprise de lui faire connaître sa naissance illustre pour le jour où elle lui engagerait sa foi.

nom d'une illustre famille maure ; cette rue aboutissait à l'enceinte extérieure de l'Alhambra. Ils traversèrent ensuite un bois d'ormeaux, arrivèrent à une fontaine, et se trouvèrent bientôt devant l'enceinte intérieure du palais de Boabdil[1]. Dans une muraille flanquée de tours et surmontée de créneaux, s'ouvrait une porte appelée *la Porte du Jugement*. Ils franchirent cette première porte, et s'avancèrent par un chemin étroit qui serpentait entre de hauts murs et des masures à demi ruinées. Ce chemin les conduisit à la place des Algibes, près de laquelle Charles-Quint faisait alors élever un palais. De là, tournant vers le nord, ils s'arrêtent dans une une cour déserte, au pied d'un mur sans ornements et dégradé par les âges. Aben-Hamet, sautant légèrement à terre, offrit la main à Blanca pour descendre de sa mule. Les serviteurs frappèrent à une porte abandonnée, dont l'herbe cachait le seuil : la porte s'ouvrit et laissa voir tout à coup les réduits secrets de l'Alhambra.

Tous les charmes, tous les regrets de la patrie, mêlés aux prestiges de l'amour, saisirent le cœur du dernier Abencerage. Immobile et muet, il plongeait des regards étonnés dans cette habitation des Génies ; il croyait être transporté à l'entrée d'un de ces palais dont on lit la description dans les contes arabes. De légères galeries, des canaux de marbre blanc bordés de citronniers et d'orangers en fleur, des fontaines, des cours solitaires, s'offraient de toutes parts aux yeux d'Aben-Hamet, et, à travers les voûtes allongées des portiques, il apercevait d'autres labyrinthes et de nouveaux enchantements. L'azur du plus beau ciel se montrait entre des colonnes qui soutenaient une chaîne d'arceaux gothiques. Les murs, chargés d'arabesques, imitaient à la vue ces étoffes de l'Orient que brode dans l'ennui du harem le caprice d'une femme esclave. Quelque chose de voluptueux, de religieux et de guerrier semblait respirer dans ce magique édifice ; espèce de cloître de l'amour, retraite mystérieuse où les rois maures goûtaient tous les plaisirs, et oubliaient tous les devoirs de la vie.

1. Le dernier roi maure de Grenade.

Après quelques instants de surprise et de silence, les deux amants entrèrent dans ce séjour de la puissance évanouie et des félicités passées. Ils firent d'abord le tour de la salle des Mésucar, au milieu du parfum des fleurs et de la fraîcheur des eaux. Ils pénétrèrent ensuite dans la cour des Lions. L'émotion d'Aben-Hamet augmentait à chaque pas. « Si tu ne remplissais mon âme de délices, dit-il à Blanca, avec quel chagrin me verrais-je obligé de te demander, à toi Espagnole, l'histoire de ces demeures ! Ah ! ces lieux sont faits pour servir de retraite au bonheur, et moi !... »

Aben-Hamet aperçut le nom de Boabdil enchâssé dans des mosaïques. « O mon roi ! s'écria-t-il, qu'es-tu devenu ? Où te trouverai-je dans ton Alhambra désert ? » et les larmes de la fidélité, de la loyauté et de l'honneur couvraient les yeux du jeune Maure. « Vos anciens maîtres, dit Blanca, ou plutôt les rois de vos pères, étaient des ingrats. » — « Qu'importe ! repartit l'Abencerage, ils ont été malheureux ! »

Comme il prononçait ces mots, Blanca le conduisit dans un cabinet qui semblait être le sanctuaire même du temple de l'Amour. Rien n'égalait l'élégance de cet asile : la voûte entière, peinte d'azur et d'or, et composée d'arabesques découpées à jour, laissait passer la lumière comme à travers un tissu de fleurs. Une fontaine jaillissait au milieu de l'édifice, et ses eaux, retombant en rosée, étaient recueillies dans une conque d'albâtre. « Aben-Hamet, dit la fille du duc de Santa-Fé, regardez bien cette fontaine, elle reçut les têtes défigurées des Abencerages. Vous voyez encore sur le marbre la tache du sang des infortunés que Boabdil sacrifia à ses soupçons. C'est ainsi qu'on traite dans votre pays les hommes qui séduisent les femmes crédules. »

Aben-Hamet n'écoutait plus Blanca ; il s'était prosterné et baisait avec respect la trace du sang de ses ancêtres. Il se relève et s'écrie : « O Blanca ! je jure par le sang de ces chevaliers de t'aimer avec la constance, la fidélité et l'ardeur d'un Abencerage. »

« Vous m'aimez donc ? repartit Blanca en joignant ses deux belles mains et levant ses regards au ciel. Mais songez-

vous que vous êtes un infidèle, un Maure, un ennemi, et que je suis chrétienne et Espagnole ? »

« O saint prophète, dit Aben-Hamet, soyez témoin de mes serments!... » Blanca l'interrompant : « Quelle foi voulez-vous que j'ajoute aux serments d'un persécuteur de mon Dieu? Savez-vous si je vous aime? Qui vous a donné l'assurance de me tenir un pareil langage ? »

Aben-Hamet consterné répondit : « Il est vrai, je ne suis que ton esclave ; tu ne m'as pas choisi pour ton chevalier. »

« Maure, dit Blanca, laisse là la ruse ; tu as vu dans mes regards que je t'aimais ; ma folie pour toi passe toute mesure ; sois chrétien, et rien ne pourra m'empêcher d'être à toi. Mais si la fille du duc de Santa-Fé ose te parler avec cette franchise, tu peux juger par cela même qu'elle saura se vaincre, et que jamais un ennemi des chrétiens n'aura aucun droit sur elle. »

Aben-Hamet, dans un transport de passion, saisit les mains de Blanca, les posa sur son turban et ensuite sur son cœur. « Allah est puissant, s'écria-t-il, et Aben-Hamet est heureux! O Mahomet! que cette chrétienne connaisse ta loi, et rien ne pourra... » — « Tu blasphèmes, dit Blanca : sortons d'ici. »

Elle s'appuya sur le bras du Maure, et s'approcha de la fontaine des Douze-Lions, qui donne son nom à l'une des cours de l'Alhambra : « Étranger, dit la naïve Espagnole, quand je regarde ta robe, ton turban, tes armes, et que je songe à nos amours, je crois voir l'ombre du bel Abencerage se promenant dans cette retraite abandonnée avec l'infortunée Alfaïma. Explique-moi l'inscription arabe gravée sur le marbre de cette fontaine. »

Aben-Hamet lut ces mots[1] :

La belle princesse qui se promène couverte de perles dans son jardin, en augmente si prodigieusement la beauté..., le reste de l'inscription était effacé.

1. Cette inscription existe avec quelques autres. Il est inutile de répéter que j'ai fait cette description de l'Alhambra sur les lieux mêmes.
(Note de Chateaubriand.)

« C'est pour toi qu'elle a été faite, cette inscription, dit Aben-Hamet. Sultane aimée, ces palais n'ont jamais été aussi beaux dans leur jeunesse, qu'ils le sont aujourd'hui dans leurs ruines. Écoute le bruit des fontaines dont la mousse a détourné les eaux; regarde les jardins qui se montrent à travers ces arcades à demi tombées; contemple l'astre du jour qui se couche par delà tous ces portiques : qu'il est doux d'errer avec toi dans ces lieux! Tes paroles embaument ces retraites, comme les roses de l'hymen. Avec quel charme je reconnais dans ton langage quelques accents de la langue de mes pères! le seul frémissement de ta robe sur ces marbres me fait tressaillir. L'air n'est parfumé que parce qu'il a touché ta chevelure. Tu es belle comme le Génie de ma patrie au milieu de ces débris. Mais Aben-Hamet peut-il espérer de fixer ton cœur? Qu'est-il auprès de toi? Il a parcouru les montagnes avec son père; il connaît les plantes du désert[1]...; hélas! il n'en est pas une seule qui pût le guérir de la blessure que tu lui as faite! il porte des armes, mais il n'est point chevalier. Je me disais autrefois : L'eau de la mer qui dort à l'abri dans le creux du rocher est tranquille et muette, tandis que tout auprès la grande mer est agitée et bruyante; Aben-Hamet! ainsi sera ta vie, silencieuse, paisible, ignorée dans un coin de terre inconnu, tandis que la cour du sultan est bouleversée par les orages. Je me disais cela, jeune chrétienne, et tu m'as prouvé que la tempête peut aussi troubler la goutte dans le creux du rocher. »

Blanca écoutait avec ravissement ce langage nouveau pour elle, et dont le tour oriental semblait si bien convenir à la demeure des Fées, qu'elle parcourait avec son amant. L'amour pénétrait dans son cœur de toutes parts; elle sentait chanceler ses genoux; elle était obligée de s'appuyer plus fortement sur le bras de son guide. Aben-Hamet soutenait le doux fardeau, et répétait en marchant : Ah! que ne suis-je un brillant Abencerage! »

« Tu me plairais moins, dit Blanca, car je serais plus tour-

1. Les Abencerages en exil s'étaient consacrés à l'étude des simples, profession estimée chez les Arabes à l'égal du métier des armes.

mentée ; reste obscur et vis pour moi. Souvent un chevalier célèbre oublie l'amour pour la renommée. »

« Tu n'aurais pas ce danger à craindre, » répliqua vivement Aben-Hamet.

« Et comment m'aimerais-tu donc, si tu étais un Abencerage ? » dit la descendante de Chimène[1].

« Je t'aimerais, répondit le Maure, plus que la gloire et moins que l'honneur. »

Le soleil était descendu sous l'horizon pendant la promenade des deux amants. Ils avaient parcouru tout l'Alhambra. Quels souvenirs offerts à la pensée d'Aben-Hamet ! Ici la sultane recevait par des soupiraux la fumée des parfums qu'on brûlait au-dessous d'elle. Là, dans cet asile écarté, elle se parait de tous les atours de l'Orient. Et c'était Blanca, c'était une femme adorée qui racontait ces détails au beau jeune homme qu'elle idolâtrait.

La lune, en se levant, répandit sa clarté douteuse dans les sanctuaires abandonnés, et dans les parvis déserts de l'Alhambra. Ses blancs rayons dessinaient sur le gazon des parterres, sur les murs des salles, la dentelle d'une architecture aérienne[2], les cintres des cloîtres, l'ombre mobile des eaux jaillissantes, et celle des arbustes balancés par le zéphyr. Le rossignol chantait dans un cyprès qui perçait les dômes

1. Dona Blanca descendait d'une famille qui tirait son origine du Cid de Bivar et de Chimène, fille du comte Gomez de Gormas. La postérité du vainqueur de Valence la Belle tomba par l'ingratitude de la cour de Castille dans une extrême pauvreté ; on crut même pendant plusieurs siècles qu'elle s'était éteinte, tant elle devint obscure. Mais vers le temps de la conquête de Grenade, un dernier rejeton de la race des Bivar, l'aïeul de Blanca, se fit reconnaître, moins encore à ses titres qu'à l'éclat de sa valeur. (Note de Chateaubriand.)

Chateaubriand fait de Blanca la petite-fille du Cid comme il avait fait de Cymodocée la dernière descendante des Homérides et d'Eudore le dernier descendant de Philopœmen. C'est un moyen de donner encore plus d'éclat aux personnages qu'il met en scène.

2. Cf. Victor Hugo, *Orientales*, *Grenade* :

L'Alhambra ! l'Alhambra ! palais que les Génies
Ont doré comme un rêve et rempli d'harmonies,
Forteresse aux créneaux festonnés et croulants,
Où l'on entend la nuit de magiques syllabes,
Quand la lune, à travers les mille arceaux arabes,
Sème les murs de trèfles blancs.

d'une mosquée en ruine, et les échos répétaient ses plaintes. Aben-Hamet écrivit, au clair de la lune, le nom de Blanca sur le marbre de la salle des Deux-Sœurs : il traça ce nom en caractères arabes, afin que le voyageur eût un mystère de plus à deviner dans ce palais des mystères.

« Maure, ces lieux sont cruels, dit Blanca, quittons ces lieux. Le destin de ma vie est fixé pour jamais. Retiens bien ces mots : Musulman, je suis ton amante sans espoir ; chrétien, je suis ton épouse fortunée. »

Aben-Hamet répondit : « Chrétienne, je suis ton esclave désolé ; musulmane, je suis ton époux glorieux. »

Et ces nobles amants sortirent de ce dangereux palais.

L'AMOUR SACRIFIÉ A L'HONNEUR [1]

La tête d'Aben-Hamet se pencha dans son sein : il resta debout au milieu de don Carlos, de Lautrec et de Blanca étonnés. Deux torrents de larmes coulèrent de ses yeux sur le poignard attaché à sa ceinture. « Pardonnez, dit-il ; les hommes, je le sais, ne doivent pas répandre des larmes : désormais les miennes ne couleront plus au dehors, quoiqu'il me reste beaucoup à pleurer ; écoutez-moi.

« Blanca, mon amour pour toi égale l'ardeur des vents brûlants de l'Arabie. J'étais vaincu ; je ne pouvais plus vivre sans toi. Hier, la vue de ce chevalier français en prières [2], tes pa-

1. Aben-Hamet, rappelé à Tunis par la maladie de sa mère, échange avec Blanca les serments d'un amour éternel. Quand il revient, il trouve auprès de la jeune fille son frère don Carlos et un prisonnier français, Lautrec. Don Carlos somme le jeune homme de renoncer à sa sœur ou de se battre avec lui. Aben-Hamet accepte le duel, désarme son adversaire et lui laisse la vie. Cependant sa passion grandit tous les jours ; il se décide enfin à abjurer le mahométisme, lorsqu'il apprend que dona Blanca est de la maison des Bivars, de ces Bivars qui, après la conquête de Grenade, ont envahi les foyers des Abencerages et donné la mort au père de son père.

2. Dans l'église où Aben-Hamet est entré, il a aperçu Lautrec à genoux, le front respectueusement incliné et les deux bras croisés sur la poitrine, comme s'il était fixé dans cette attitude par l'effet d'un enchantement. « Ah ! dit l'Abencerage en lui-même, ce jeune et beau Français, ce guerrier déjà célèbre par son courage, répand ici son cœur devant le souverain du Ciel comme le plus humble et le plus obscur des hommes. Prions donc aussi le Dieu des chevaliers et de la gloire. »

roles dans le cimetière du temple[1], m'avaient fait prendre la résolution de connaître ton Dieu, et de t'offrir ma foi. »

Un mouvement de joie de Blanca, et de surprise de don Carlos, interrompit Aben-Hamet; Lautrec cacha son visage dans ses deux mains. Le Maure devina sa pensée, et, secouant la tête avec un sourire déchirant : « Chevalier, dit-il, ne perds pas toute espérance; et toi, Blanca, pleure à jamais sur le dernier Abencerage! »

Blanca, don Carlos, Lautrec, lèvent tous trois les mains au ciel, et s'écrient : « Le dernier Abencerage! »

Le silence règne; la crainte, l'espoir, la haine, l'amour, l'étonnement, la jalousie, agitent tous les cœurs; Blanca tombe bientôt à genoux. « Dieu de bonté! dit-elle, tu justifies mon choix, je ne pouvais aimer que le descendant des héros. »

« Ma sœur, s'écria don Carlos irrité, songez donc que vous êtes ici devant Lautrec! »

« Don Carlos, dit Aben-Hamet, suspends ta colère; c'est à moi à vous rendre le repos. » Alors s'adressant à Blanca qui s'était assise de nouveau :

« Houri du ciel, Génie de l'amour et de la beauté, Aben-Hamet sera ton esclave jusqu'à son dernier soupir; mais connais toute l'étendue de son malheur. Le vieillard immolé par ton aïeul en défendant ses foyers était le père de mon père; apprends encore un secret que je t'ai caché, ou plutôt que tu m'avais fait oublier. Lorsque je vins la première fois visiter cette triste patrie, j'avais surtout pour dessein de chercher quelque fils des Bivars qui pût me rendre compte du sang que ses pères avaient versé. »

« Eh bien! dit Blanca d'une voix douloureuse, mais soutenue par l'accent d'une grande âme, quelle est ta résolution? »

« La seule qui soit digne de toi, répondit Aben-Hamet : te rendre tes serments, satisfaire par mon éternelle absence et

1. Dans le cimetière de l'église, Blanca a dit à Aben-Hamet : « Tu troubles toute ma famille; mon père est accablé de chagrin, parce que je refuse de choisir un époux. Ne t'aperçois-tu pas que ma santé s'altère? Vois cet asile de la mort. Je m'y reposerai bientôt, si tu ne te hâtes de recevoir ma foi au pied de l'autel des chrétiens. »

par ma mort à ce que nous devons l'un et l'autre à l'inimitié de nos dieux, de nos patries et de nos familles. Si jamais mon image s'effaçait de ton cœur, si le temps, qui détruit tout, emportait de ta mémoire le souvenir d'Abencerage... ce chevalier français... Tu dois ce sacrifice à ton frère. »

Lautrec se lève avec impétuosité, se jette dans les bras du Maure. « Aben-Hamet! s'écrie-t-il, ne crois pas me vaincre en générosité : je suis Français; Bayard m'arma chevalier; j'ai versé mon sang pour mon roi; je serai, comme mon parrain et comme mon prince, sans peur et sans reproche. Si tu restes parmi nous, je supplie don Carlos de t'accorder la main de sa sœur; si tu quittes Grenade, jamais un mot de mon amour ne troublera ton amante. Tu n'emporteras point dans ton exil la funeste idée que Lautrec, insensible à ta vertu, cherche à profiter de ton malheur. »

Et le jeune chevalier pressait le Maure sur son sein avec la chaleur et la vivacité d'un Français.

« Chevaliers, dit don Carlos à son tour, je n'attendais pas moins de vos illustres races. Aben-Hamet, à quelle marque puis-je vous reconnaître pour le dernier Abencerage? »

« A ma conduite, » répondit Aben-Hamet.

« Je l'admire, dit l'Espagnol; mais avant de m'expliquer, montrez-moi quelque signe de votre naissance. »

Aben-Hamet tira de son sein l'anneau héréditaire des Abencerages qu'il portait suspendu à une chaîne d'or.

A ce signe, don Carlos tendit la main au malheureux Aben-Hamet. « Sire chevalier, dit-il, je vous tiens pour prud'homme et véritable fils de rois. Vous m'honorez par vos projets sur ma famille, j'accepte le combat que vous étiez venu secrètement chercher. Si je suis vaincu, tous mes biens, autrefois tous les vôtres, vous seront fidèlement remis. Si vous renoncez au projet de combattre, acceptez à votre tour ce que je vous offre : soyez chrétien et recevez la main de ma sœur, que Lautrec a demandée pour vous. »

La tentation était grande; mais elle n'était pas au-dessus des forces d'Aben-Hamet. Si l'amour dans toute sa puissance parlait au cœur de l'Abencerage, d'une autre part il ne pen-

sait qu'avec épouvante à l'idée d'unir le sang des persécuteurs au sang des persécutés. Il croyait voir l'ombre de son aïeul sortir du tombeau et lui reprocher cette alliance sacrilège. Transpercé de douleur, Aben-Hamet s'écrie : « Ah ! faut-il que je rencontre ici tant d'âmes sublimes [1], tant de caractères généreux, pour mieux sentir ce que je perds ! Que Blanca prononce ; qu'elle dise ce qu'il faut que je fasse pour être plus digne de son amour ! »

Blanca s'écrie : « Retourne au désert ! » et elle s'évanouit.

Aben-Hamet se prosterna, adora Blanca encore plus que le ciel, et sortit sans prononcer une seule parole. Dès la nuit même il partit pour Malaga, et s'embarqua sur un vaisseau qui devait toucher à Oran. Il trouva campée près de cette ville la caravane qui tous les trois ans sort de Maroc, traverse l'Afrique, se rend en Égypte, et rejoint dans l'Yémen la caravane de la Mecque. Aben-Hamet se mit au nombre des pèlerins.

Blanca, dont les jours furent d'abord menacés, revint à la vie. Lautrec, fidèle à la parole qu'il avait donnée à l'Abencerage, s'éloigna, et jamais un mot de son amour ou de sa douleur ne troubla la mélancolie de la fille du duc de Santa-Fé. Chaque année Blanca allait errer sur les montagnes de Malaga, à l'époque où son amant avait coutume de revenir d'Afrique ; elle s'asseyait sur les rochers, regardait la mer, les vaisseaux lointains, et retournait ensuite à Grenade : elle passait le reste de ses jours parmi les ruines de l'Alhambra. Elle ne se plaignait point ; elle ne pleurait point ; elle ne parlait jamais d'Aben-Hamet : un étranger l'aurait crue heureuse. Elle resta seule de sa famille. Son père mourut de chagrin, et don Carlos fut tué dans un duel où Lautrec lui servit de second. On n'a jamais su quelle fut la destinée d'Aben-Hamet.

1. Trop d'âmes sublimes et des âmes par trop sublimes, — c'est la critique qu'on peut faire du *Dernier Abencerage*. Cf. *Avertissement* : « On place souvent dans les tableaux quelque personnage difforme pour faire ressortir la beauté des autres : dans cette nouvelle, j'ai voulu peindre trois hommes d'un caractère également élevé... Le caractère de la femme est aussi dessiné dans les mêmes proportions. Il faut au moins que le monde chimérique, quand on s'y transporte, nous dédommage du monde réel. »

Lorsqu'on sort de Tunis par la porte qui conduit aux ruines de Carthage, on trouve un cimetière : sous un palmier, dans un coin de ce cimetière, on m'a montré un tombeau qu'on appelle *le tombeau du dernier Abencerage*. Il n'a rien de remarquable; la pierre sépulcrale en est tout unie : seulement, d'après une coutume des Maures, on a creusé au milieu de cette pierre un léger enfoncement avec le ciseau. L'eau de la pluie se rassemble au fond de cette coupe funèbre, et sert, dans un climat brûlant, à désaltérer l'oiseau du ciel.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

LES HISTORIENS VENGEURS [1]

Il y a des genres de littérature qui semblent appartenir à certaines époques de la société : ainsi, la poésie convient plus particulièrement à l'enfance des peuples, et l'histoire à leur vieillesse. La simplicité des mœurs pastorales ou la grandeur des mœurs héroïques veulent être chantées sur la lyre d'Homère ; la raison et la corruption des nations civilisées demandent le pinceau de Thucydide. Cependant, la Muse a souvent retracé les crimes des hommes ; mais il y a quelque chose de si beau dans le langage du poète, que les crimes mêmes en paraissent embellis : l'historien seul peut les peindre sans en affaiblir l'horreur. Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur, lorsque tout tremble devant le tyran, et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît, chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère. Tacite est déjà né dans l'empire ; il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus, et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde. Bientôt toutes les fausses vertus seront démasquées par l'auteur des *Annales* ; bientôt il ne fera voir, dans le tyran déifié, que l'histrion, l'incendiaire et le parricide : semblable à ces premiers chrétiens d'Égypte qui, au péril de leurs jours, pénétraient dans

1. Ce morceau est tiré d'un article paru dans le *Mercure* du 4 juillet 1807, sur le *Voyage en Espagne* de M. de Laborde.

les temples de l'idolâtrie, saisissaient au fond d'un sanctuaire ténébreux la divinité que le Crime offrait à l'encens de la Peur, et traînaient à la lumière du soleil, au lieu d'un dieu, quelque monstre horrible [1].

Mais si le rôle de l'historien est beau, il est souvent dangereux. Il ne suffit pas toujours, pour peindre les actions des hommes, de se sentir une âme élevée, une imagination forte, un esprit fin et juste, un cœur compatissant et sincère : il faut encore trouver en soi un caractère intrépide; il faut être préparé à tous les malheurs, et avoir fait d'avance le sacrifice de son repos et de sa vie.

1. L'allusion à Napoléon était assez claire. « Voilà, dit Chateaubriand en note, l'article qui fit supprimer le *Mercure* et attira une persécution violente à l'auteur. » Et dans sa préface des *Mélanges littéraires* : « Bonaparte, écrit-il, menaça de me *faire sabrer sur les marches de son palais;* ce furent ses expressions. »

Cf., dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « La satisfaction que j'éprouve aujourd'hui de ce que je fis alors me garantit que la conscience n'est point une chimère. Plus content que tous ces potentats, que toutes ces nations tombées aux pieds de ce glorieux soldat, je relis avec un orgueil pardonnable cette page qui m'est restée comme mon seul bien et que je ne dois qu'à moi. En 1807, le cœur encore ému du meurtre que je viens de raconter (le meurtre du duc d'Enghien), j'écrivais ces lignes; elles firent supprimer le *Mercure* et exposèrent de nouveau ma liberté. » Et plus loin : « Si Napoléon en avait fini avec les rois, il n'en avait pas fini avec moi. Mon article, tombant au milieu de ses prospérités et de ses merveilles, remua la France... Il faut avoir vécu à cette époque pour se faire une idée de l'effet produit par une voix retentissant seule dans le silence du monde. »

MÉLANGES POLITIQUES

SUR BONAPARTE[1]

Lorsque Dieu envoie sur la terre les exécuteurs des châtiments célestes, tout est aplani devant eux : ils ont des succès extraordinaires avec des talents médiocres. Nés au milieu des discordes civiles, ces exterminateurs tirent leurs principales forces des maux qui les ont enfantés, et de la terreur qu'inspire le souvenir de ces maux : ils obtiennent ainsi la soumission du peuple, au nom des calamités dont ils sont sortis. Il leur est donné de corrompre et d'avilir, d'anéantir l'honneur, de dégrader les âmes, de souiller tout ce qu'ils touchent, de tout vouloir et de tout oser, de régner par le

1. Morceau tiré de la brochure intitulée *De Buonaparte*, que Chateaubriand publia en 1814. Par cette brochure, Chateaubriand, comme le dit Sainte-Beuve (*Lundis*, II), entra dans sa carrière nouvelle l'épée à la main ainsi qu'un vainqueur forcené, et du premier jour il embrasa la Restauration de toute sa haine contre le régime qui tombait. « Louis XVIII déclara, écrit-il lui-même, que ma brochure lui avait plus profité qu'une armée de cent mille hommes. »

Chateaubriand, excessif ici dans sa violence explosive, n'a pas toujours traité Napoléon avec autant de dureté. « Plusieurs fois, dit-il ailleurs (*Préface générale de l'édition de* 1826), Bonaparte me menaça de sa colère et de sa puissance, et cependant il était entraîné par un secret penchant vers moi, comme je ressentais une involontaire admiration de ce qu'il y avait de grand en lui. » Et, dans les *Mémoires* : « Mon admiration pour Bonaparte a toujours été grande et sincère, alors même que j attaquai Napoléon avec le plus de vivacité. »

Cf., dans les *Mémoires d'outre-tombe :* « Je ne cessais de m'occuper de ma brochure ; je la préparais comme un remède lorsque le moment de l'anarchie viendrait à éclater. Ce n'est pas ainsi que nous écrivons aujourd'hui, bien à l'aise, n'ayant à redouter que la guerre du feuilleton. La nuit, je m'enfermais à clef ; je mettais mes paperasses sous mon oreiller, deux pistolets chargés sur ma table, » etc.

mensonge, l'impiété et l'épouvante, de parler tous les langages, de fasciner tous les yeux, de tromper jusqu'à la raison, de se faire passer pour de vastes génies, lorsqu'ils ne sont que des scélérats vulgaires, car l'excellence en tout ne peut être séparée de la vertu : traînant après eux les nations séduites, triomphant par la multitude, déshonorés par cent victoires, la torche à la main, les pieds dans le sang, ils vont au bout de la terre comme des hommes ivres, poussés par Dieu qu'ils méconnaissent.

Lorsque la Providence au contraire veut sauver un Empire et non le punir, lorsqu'elle emploie ses serviteurs et non ses fléaux, qu'elle destine aux hommes dont elle se sert une gloire honorable, et non une abominable renommée, loin de leur rendre la route facile comme à Buonaparte, elle leur oppose des obstacles dignes de leurs vertus. C'est ainsi que l'on peut toujours distinguer le tyran du libérateur, le ravageur des peuples du grand capitaine, l'homme envoyé pour détruire, et l'homme venu pour réparer. Celui-là est maître de tout, et se sert pour réussir de moyens immenses ; celui-ci n'est maître de rien, et n'a entre les mains que les plus faibles ressources : il est aisé de reconnaître aux premiers traits et le caractère et la mission du dévastateur de la France.

Buonaparte est un faux grand homme : la magnanimité, qui fait les héros et les véritables rois, lui manque. De là vient qu'on ne cite pas de lui un seul de ces mots qui annoncent Alexandre et César, Henri IV et Louis XIV. La nature le forma sans entrailles. Sa tête assez vaste est l'empire des ténèbres et de la confusion. Toutes les idées, même celles du bien, peuvent y entrer, mais elles en sortent aussitôt. Le trait distinctif de son caractère est une obstination invincible, une volonté de fer, mais seulement pour l'injustice, l'oppression, les systèmes extravagants ; car il abandonne facilement les projets qui pourraient être favorables à la morale, à l'ordre et à la vertu. L'imagination le domine, et la raison ne le règle point. Ses desseins ne sont point le fruit de quelque chose de profond et de réfléchi, mais l'effet d'un mouvement subit et d'une résolution soudaine. Il a quelque chose de l'histrion et

du comédien[1]; il joue tout, jusqu'aux passions qu'il n'a pas. Toujours sur un théâtre, au Caire, c'est un renégat qui se vante d'avoir détruit la papauté ; à Paris, c'est le restaurateur de la religion chrétienne : tantôt inspiré, tantôt philosophe, ses scènes sont préparées d'avance; un souverain qui a pu prendre des leçons[2], afin de paraître dans une attitude royale, est jugé pour la postérité. Jaloux de paraître original, il n'est presque jamais qu'imitateur ; mais ses imitations sont si grossières, qu'elles rappellent à l'instant l'objet ou l'action qu'il copie; il essaye toujours de dire ce qu'il croit un grand mot, ou de faire ce qu'il présume une grande chose. Affectant l'universalité du génie, il parle de finances et de spectacles, de guerre et de modes, règle le sort des rois et celui d'un commis à la barrière, date du Kremlin un règlement sur les théâtres, et le jour d'une bataille fait arrêter quelques femmes à Paris. Enfant de notre Révolution, il a des ressemblances frappantes avec sa mère : intempérance de langage, goût de la basse littérature, passion d'écrire dans les journaux. Sous le masque de César et d'Alexandre, on aperçoit l'homme de peu, et l'enfant de petite famille. Il méprise souverainement les hommes, parce qu'il les juge d'après lui. Sa maxime est qu'ils ne font rien que par intérêt, que la probité même n'est qu'un calcul. De là le système de *fusion* qui faisait la base de son gouvernement : employant également le méchant et l'honnête homme, mêlant à dessein le vice et la vertu, et prenant toujours soin de vous placer en opposition à vos principes. Son grand plaisir était de déshonorer la vertu, de souiller les réputations : il ne vous touchait que pour vous flétrir. Quand il vous avait fait tomber, vous deveniez *son homme*, selon son expression; vous lui apparteniez par droit de honte ; il vous en aimait un peu moins, et vous en méprisait un peu plus...

Lorsque Buonaparte chassa le Directoire, il lui adressa ce discours :

1. Cf. dans *la Canne de jonc*, d'Alfred de Vigny (*Servitude et grandeur militaire*), la scène entre le pape et l'empereur. *Commediante!... Tragediante!*
2. De Talma.

« Qu'avez-vous fait de cette France que je vous ai laissée si brillante ? Je vous ai laissé la paix, j'ai retrouvé la guerre ; je vous ai laissé des victoires, j'ai retrouvé des revers ; je vous ai laissé les millions de l'Italie, et j'ai trouvé partout des lois spoliatrices et la misère. Qu'avez-vous fait de cent mille Français que je connaissais tous, mes compagnons de gloire ? Ils sont morts. Cet état de choses ne peut durer ; avant trois ans il nous mènerait au despotisme ; mais nous voulons la République, la République assise sur les bases de l'égalité, de la morale, de la liberté civile et de la tolérance politique, » etc.

Aujourd'hui, homme de malheur, nous te prendrons par tes discours, et nous t'interrogerons par tes paroles. Dis, qu'as-tu fait de cette France si brillante ? où sont nos trésors, les millions de l'Italie, de l'Europe entière ? Qu'as-tu fait, non pas de cent mille, mais de cinq millions de Français que nous connaissions tous, nos parents, nos amis, nos frères ? Cet état de choses ne peut durer ; il nous a plongés dans un affreux despotisme. Tu voulais la République, et tu nous a apporté l'esclavage. Nous, nous voulons la monarchie assise sur les bases de l'égalité des droits, de la morale, de la liberté civile, de la tolérance politique et religieuse. Nous l'as-tu donnée, cette monarchie ? qu'as-tu fait pour nous ? que devons-nous à ton règne ? qui est-ce qui a assassiné le duc d'Enghien[1], torturé Pichegru, banni Moreau, chargé de chaînes le Souverain Pontife, enlevé les princes d'Espagne, commencé une guerre impie ? C'est toi. Qui est-ce qui a perdu nos colonies, anéanti notre commerce, ouvert l'Amérique aux Anglais, corrompu nos mœurs, enlevé les enfants aux pères, désolé les familles, ravagé le monde, brûlé plus de mille lieues de pays, inspiré l'horreur du nom français à toute la terre ? C'est toi. Qui est-ce qui a exposé la France à la peste, à l'invasion, au démembrement, à la conquête ? C'est encore toi ! Voilà ce que tu n'as pu demander au Directoire, et ce que nous te demandons aujourd'hui. Combien es-tu plus coupable que ces hommes que tu ne trouvais pas dignes de régner ! Un roi

1. On sait que Chateaubriand, nommé ministre dans le Valais, donna sa démission après l'exécution du duc d'Enghien.

légitime et héréditaire qui aurait accablé son peuple de la moindre partie des maux que tu nous a faits eût mis son trône en péril ; et toi, usurpateur et étranger, tu nous deviendrais sacré en raison des calamités que tu as répandues sur nous ! tu régnerais encore au milieu de nos tombeaux ! Nous rentrons enfin dans nos droits par le malheur ; nous ne voulons plus adorer Moloch; tu ne dévoreras plus nos enfants : nous ne voulons plus de ta conscription, de ta police, de ta censure, de tes fusillades nocturnes, de ta tyrannie. Ce n'est pas seulement nous, c'est le genre humain qui t'accuse. Il nous demande vengeance au nom de la religion, de la morale et de la liberté. Où n'as-tu pas répandu la désolation ? dans quel coin du monde une famille obscure a-t-elle échappé à tes ravages ? L'Espagnol dans ses montagnes, l'Illyrien dans ses vallées, l'Italien sous son beau soleil, l'Allemand, le Russe, le Prussien dans ses villes en cendres, te redemandent leurs fils que tu as égorgés, la tente, la cabane, le château, le temple, où tu as porté la flamme. Tu les as forcés de venir chercher parmi nous ce que tu leur as ravi, et reconnaître dans tes palais leur dépouille ensanglantée. La voix du monde te déclare le plus grand coupable qui ait jamais paru sur la terre ; car ce n'est pas sur des peuples barbares ou sur des nations dégénérées que tu as versé tant de maux; c'est au milieu de la civilisation, dans un siècle de lumières que tu as voulu régner par le glaive d'Attila et les maximes de Néron. Quitte enfin ton sceptre de fer; descends de ce monceau de ruines dont tu avais fait un trône ! Nous te chassons comme tu as chassé le Directoire. Va ! puisses-tu, pour seul châtiment, être témoin de la joie que ta chute cause à la France, et contempler, en versant des larmes de rage, le spectacle de la félicité publique[1] !

1. Cf., dans *les Mémoires d'outre-tombe*, le chapitre intitulé *Parallèle de Washington et de Bonaparte*, dont voici les dernières lignes : « Les rois d'Égypte plaçaient leurs pyramides funèbres, non parmi des campagnes florissantes, mais au milieu des sables stériles ; ces grands tombeaux s'élèvent comme l'éternité dans la solitude : Bonaparte a bâti à leur image le monument de sa renommée. »

Cf., encore, dans le même ouvrage, un autre chapitre intitulé *Jugement sur Bonaparte*.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

SUR SHAKESPEARE

J'ai mesuré autrefois [1] Shakespeare avec la lunette classique; instrument excellent pour apercevoir les ornements de bon ou de mauvais goût, les détails parfaits ou imparfaits, mais microscope inapplicable à l'observation de l'ensemble, le foyer de la lentille ne portant que sur un point et n'embrassant pas la surface entière. Dante, aujourd'hui l'objet d'une de mes plus hautes admirations, s'offrit à mes yeux dans la même perspective raccourcie. Je voulais trouver une épopée selon les *règles* dans une épopée libre qui renferme l'histoire des idées, des connaissances, des croyances, des hommes et des événements de toute une époque; monument semblable à ces cathédrales empreintes du génie des vieux âges, où l'élégance et la variété des détails égalent la grandeur et la majesté de l'ensemble...

Toutefois, si jadis on resta trop en deçà du romantique, maintenant on a passé le but; chose ordinaire à l'esprit français, qui sautille du blanc au noir comme le cavalier au jeu d'échecs. Le pis est que notre enthousiasme actuel pour Shakespeare est moins excité par ses clartés que par ses taches; nous applaudissons en lui ce que nous sifflerions ailleurs.

Pensez-vous que les adeptes soient ravis des traits de passion de Roméo et Juliette? Il s'agit bien de cela! Vous n'avez

[1] Dans un article de 1801. Cf. *Mélanges littér.*, p. 345, édit. Furne.

donc pas entendu Mercutio comparer Roméo à *un hareng saur sans ses œufs?*

Without his roe, like a drieed herring.

Pierre n'a-t-il pas dit aux musiciens : « Je ne vous apporterai pas des *croches*, je ferai de vous un *ré*, je ferai de vous un *fa; notez*-moi bien. »

I will carry no crotchets : I'ill re *you, I'ill* fa *you; do you* note *me*.

Pauvres gens qui ne sentez pas ce qu'il y a de merveilleux dans ce dialogue : la nature elle-même prise sur le fait! Quelle simplicité! quel naturel! quelle franchise! quel contraste comme dans la vie! quel rapprochement de tous les langages, de toutes les scènes, de tous les rangs de la société!

Et toi, Shakespeare, je te suppose revenant au monde et je m'amuse de la colère où te mettraient tes faux adorateurs. Tu t'indignerais du culte rendu à tes trivialités dont tu serais le premier à rougir, bien qu'elles ne fussent pas de toi, mais de ton siècle; tu déclarerais incapables de sentir tes beautés des hommes capables de se passionner pour tes défauts, capables surtout de les imiter de sang-froid, au milieu des mœurs nouvelles.

Voltaire fit connaître Shakespeare à la France. Le jugement qu'il porta d'abord du tragique anglais fut, comme la plupart de ses premiers jugements, plein de mesure, de goût et d'impartialité. Il écrivait à lord Bolingbroke vers 1730 :

« Avec quel plaisir n'ai-je pas vu à Londres votre tragédie de *Jules César* qui, depuis cent cinquante années, fait les délices de votre nation! »

Il dit ailleurs :

« Shakespeare créa le théâtre anglais. Il avait un génie plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime, sans la moindre étincelle de bon goût et sans la moindre connaissance des règles. Je vais vous dire une chose hasardée, mais vraie : c'est que le mérite de cet auteur a perdu le théâtre anglais. Il y a de si belles scènes, des morceaux si grands et si terribles répandus dans ses farces monstrueuses qu'on

appelle *tragédies*, que ces pièces ont toujours été jouées avec un grand succès. »

Telles furent les premières opinions de Voltaire sur Shakespeare; mais lorsqu'on eut voulu faire passer ce génie pour un modèle de perfection, lorsqu'on ne rougit point d'abaisser devant lui les chefs-d'œuvre de la scène grecque et française, alors l'auteur de *Mérope* sentit le danger. Il vit qu'en révélant des beautés, il avait séduit des hommes qui, comme lui, ne sauraient pas séparer l'alliage de l'or. Il voulut revenir sur ses pas; il attaqua l'idole par lui-même encensée; il était trop tard, et en vain il se repentit d'avoir *ouvert la porte à la médiocrité, déifié le sauvage ivre, placé le monstre sur l'autel.*

Irons-nous plus loin dans notre engouement que nos voisins eux-mêmes? En théorie, admirateurs sans réserve de Shakespeare, leur zèle en pratique est beaucoup plus circonspect : pourquoi ne jouent-ils pas tout entier l'œuvre du dieu? par quelle audace ont-ils resserré, rogné, altéré, transposé des scènes d'*Hamlet*, de *Macbeth*, d'*Othello*, du *Marchand de Venise*, de *Richard III*, etc.? pourquoi ces sacrilèges ont-ils été commis par les hommes les plus éclairés des trois royaumes?

Écoutons Johnson, le grand admirateur de Shakespeare, le restaurateur de sa gloire : « Shakespeare avec ses qualités a des défauts, et des défauts capables d'obscurcir et d'engourdir tout autre mérite que le sien... »

Sommes-nous meilleurs juges d'un auteur anglais que le célèbre critique Johnson? Et néanmoins, si nous venions dire maintenant en France des choses aussi crues, ne serions-nous pas lapidés? Le malin aristarque n'aurait-il pas raison, quand il soupçonne certains enthousiastes de caresser leurs propres difformités sur les bosses de Shakespeare?...

Shakespeare joue ensemble, et au même moment, la tragédie dans le palais, la comédie à la porte; il ne peint pas une classe particulière d'individus; il mêle, comme dans le monde réel, le roi et l'esclave, le patricien et le plébéien, le guerrier et le laboureur, l'homme illustre et l'homme ignoré; il ne distingue pas les genres : il ne sépare pas le noble de l'ignoble, le sérieux du bouffon, le triste du gai, le rire des

larmes, la joie de la douleur, le bien du mal. Il met en mouvement la société entière, ainsi qu'il déroule en entier la vie d'un homme. Le poète semble persuadé que notre existence n'est pas renfermée dans un seul jour, qu'il y a unité du berceau à la tombe : quand il tient une jeune tête, s'il ne l'abat pas, il ne vous la rendra que blanchie ; le temps lui a remis ses pouvoirs.

Mais cette universalité de Shakespeare a, par l'autorité de l'exemple et l'abus de l'imitation, servi à corrompre l'art; elle a fondé l'erreur sur laquelle s'est malheureusement établie la nouvelle école dramatique. Si, pour atteindre la hauteur de l'art tragique, il suffit d'entasser des scènes disparates sans suite et sans liaison, de brasser ensemble le burlesque et le pathétique, de placer le porteur d'eau auprès du monarque, la marchande d'herbes auprès de la reine : qui ne peut raisonnablement se flatter d'être le rival des plus grands maîtres ? Quiconque se voudra donner la peine de retracer les accidents d'une de ses journées, ses conversations avec des hommes de rangs divers, les objets variés qui ont passé sous ses yeux, le bal et le convoi, le festin du riche et la détresse du pauvre, quiconque aura écrit d'heure en heure son journal aura fait un drame à la manière du poète anglais[1].

Persuadons-nous qu'écrire est un art; que cet art a des genres; que chaque genre a des règles. Les genres et les règles ne sont point arbitraires; ils sont nés de la nature même : l'art a seulement séparé ce que la nature a confondu ; il a choisi les plus beaux traits sans s'écarter de la ressemblance du modèle. La perfection ne détruit point la vérité : Racine, dans toute l'excellence de son *art*, est plus *naturel* que Shakespeare, comme l'*Apollon*, dans toute sa *divinité*, a plus les formes *humaines* qu'un colosse égyptien.

La liberté qu'on se donne de tout dire et de tout représenter, le fracas de la scène, la multitude des personnages, imposent,

1. Cf., dans les *Mémoires d'outre-tombe :* « Shakespeare est au nombre des cinq ou six écrivains qui ont suffi aux besoins et à l'aliment de la pensée; ces génies-mères semblent avoir enfanté et allaité tous les autres... On renie souvent ces maîtres suprêmes..., mais on se débat en vain contre leur joug... Leurs œuvres sont les mines ou les entrailles de l'esprit humain. »

mais ont au fond peu de valeur : ce sont liberté et jeu d'enfants. Rien de plus facile que de captiver l'attention et d'amuser par un conte; pas de petite fille qui, sur ce point, n'en remontre aux plus habiles. Croyez-vous qu'il n'eût pas été aisé à Racine de réduire en action les choses que son goût lui a fait rejeter en récit? Dans *Phèdre*, la femme de Thésée eût attenté, sous les yeux du parterre, à la pudeur d'Hippolyte ; au lieu du beau récit de Théramène, on aurait eu les chevaux de Franconi et un terrible monstre de carton; dans *Britannicus*, Néron, au moyen de quelque stratagème de coulisse, eût violé Junie sous les yeux des spectateurs; dans *Bajazet*, on eût vu le combat de ce frère du sultan contre les eunuques; ainsi du reste. Racine n'a retranché de ses chefs-d'œuvre que ce que des esprits ordinaires y auraient pu mettre. Le plus méchant drame peut faire pleurer mille fois davantage que la plus sublime tragédie. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie, les larmes qui tombent au son de la lyre d'Orphée; il faut qu'il s'y mêle autant l'admiration que de douleur [1] : les anciens donnaient aux Furies mêmes un beau visage, parce qu'il y a une beauté morale dans le remords.

Cet amour du laid qui nous a saisis, cette horreur de l'idéal, cette passion pour les bancroches, les culs-de-jatte, les borgnes, les moricauds, les édentés; cette tendresse pour les verrues, les rides, les escarres, les formes triviales, sales, communes, sont une dépravation de l'esprit; elle ne nous est pas donnée par cette nature dont on parle tant. Lors même que nous aimons une certaine laideur, c'est que nous y trouvons une certaine beauté. Nous préférons naturellement une belle femme à une femme laide, une rose à un chardon, la baie de Naples à la plaine de Montrouge, le Parthénon à un toit à porc : il en est de même au figuré et au moral. Arrière donc cette école *animalisée* et *matérialisée* qui nous mènerait, dans l'effigie de l'objet, à préférer notre visage moulé avec tous ses défauts par une machine, à notre ressemblance produite par le pinceau de Raphaël.

1. Cf. Préface d'*Atala*, p. 62. C'est la même phrase.

LA VIE DE RANCE

MISÈRE DU COEUR HUMAIN.

Mais peut-être qu'une correspondance particulière entre deux personnes qui se sont aimées offre encore quelque chose de plus triste [1] : car ce ne sont plus les *hommes*, c'est l'*homme* que l'on voit.

D'abord les lettres sont longues, vives, multipliées; le jour n'y suffit pas : on écrit au coucher du soleil ; on trace quelques mots au clair de la lune, chargeant sa lumière chaste, silencieuse, discrète, de couvrir de sa pudeur mille désirs. On s'est quitté à l'aube ; à l'aube on épie la première clarté pour écrire ce que l'on croit avoir oublié de dire. Mille serments couvrent le papier, où se reflètent les roses de l'aurore ; mille baisers sont déposés sur les mots qui semblent naître du premier regard du soleil : pas une idée, une image, une rêverie, un accident, une inquiétude qui n'ait sa lettre.

Voici qu'un matin quelque chose de presque insensible se glisse sur la beauté de cette passion, comme une première ride sur le front d'une femme adorée. Le souffle et le parfum de l'amour expirent dans ces pages de la jeunesse, comme une brise le soir s'endort sur des fleurs : on s'en aperçoit, et l'on ne veut pas se l'avouer. Les lettres s'abrègent, diminuent en nombre, se remplissent de nouvelles, de descriptions, de choses étrangères ; quelques-unes ont retardé, mais on en est moins inquiet; sûr d'aimer et d'être aimé, on est devenu rai-

1. Plus triste que la longue correspondance d'un homme qui, comme Voltaire, voit passer et périr autour de lui un siècle presque entier.

sonnable; on ne gronde plus, on se soumet à l'absence. Les serments vont toujours leur train; ce sont toujours les mêmes mots, mais ils sont morts; l'âme y manque : *je vous aime* n'est plus là qu'une expression d'habitude, un protocole obligé, le *j'ai l'honneur d'être* de toute lettre d'amour. Peu à peu le style se glace, on s'irrite, le jour de poste n'est pas impatiemment attendu; il est redouté; écrire devient une fatigue. On rougit en pensée des folies que l'on a confiées au papier; on voudrait pouvoir retirer ses lettres et les jeter au feu. Qu'est-il survenu? Est-ce un nouvel attachement qui commence ou un vieil attachement qui finit? N'importe : c'est l'amour qui meurt avant l'objet aimé. On est obligé de reconnaître que les sentiments de l'homme sont exposés à l'effet d'un travail caché ; fièvre du temps qui produit la lassitude, dissipe l'illusion, mine nos passions et change nos cœurs, comme elle change nos cheveux et nos années.

POÉSIES[1]

L'AMOUR DE LA CAMPAGNE[2]

Que de ces prés l'émail plaît à mon cœur!
Que de ces bois l'ombrage m'intéresse[3]!
Quand je quittai cette onde enchanteresse,
L'hiver régnait dans toute sa fureur.

1. « J'ai longtemps fait des vers avant de descendre à la prose, dit Chateaubriand dans un Avertissement placé à la tête du premier volume des Œuvres complètes (édition de 1829) ; ce n'était qu'avec regret que M. de Fontanes m'avait vu renoncer aux Muses : moi-même je ne les ai quittées que pour exprimer plus rapidement des vérités que je croyais utiles. » Citons encore ces lignes des *Mémoires d'outre-tombe* : « Ce fut dans une de ces promenades que Lucile, m'entendant parler avec ravissement de la solitude, me dit : Tu devrais peindre tout cela. Ce mot me révéla la Muse ; un souffle divin passa sur moi. Je me mis à bégayer des vers, comme si c'eût été ma langue naturelle ; jour et nuit je chantais mes plaisirs, c'est-à-dire mes bois et mes vallons ; je composai une foule de petites idylles ou tableaux de la nature. J'ai écrit longtemps en vers avant d'écrire en prose : M. de Fontanes prétendait que j'avais reçu les deux instruments. »

Ailleurs, Chateaubriand se plaint que, parce qu'il a surtout écrit en prose, le public ne veuille pas le reconnaître comme poète. « Si les deux talents sont à peu près sur la même ligne, à l'instant on vous en refuse un, par cette impossibilité où sont les hommes d'accorder deux aptitudes à un même esprit. »

Les poésies de Chateaubriand sont faibles. Vrai père du lyrisme romantique, initiateur de toute notre littérature moderne, ses vers ne valent guère mieux que ceux des Esménard, qu'il se plait d'ailleurs à citer çà et là dans ses œuvres comme les plus beaux du monde. Faisons seulement une exception pour la *Romance à Hélène*.

2. C'est ici la première œuvre de Chateaubriand qui ait jamais été imprimée. Elle fut insérée dans l'*Almanach des Muses* de 1790. Cf. *Mémoires d'outre-tombe* : « A force d'intrigues et de soucis, je parvins, par la protection de Delisle de Sales, à la gloire de faire insérer dans l'*Almanach des Muses* une idylle (l'*Amour de la Campagne*) dont l'apparition me pensa faire mourir de crainte et d'espérance. »

3. *Intéresse* dans un sens tombé en désuétude ; équivaut à *touche*.

Et cependant mes yeux demandaient ce rivage ;
Et cependant d'ennuis, de chagrins dévoré,
Au milieu des palais, d'hommes froids entouré,
Je regrettais partout mes amis du village.
Mais le printemps me rend mes champs et mes beaux jours.
Vous m'allez voir encore, ô verdoyantes plaines !
Assis nonchalamment auprès de vos fontaines,
Un Tibulle à la main, me nourrissant d'amours,
Fleuve de ces vallons, là, suivant tes détours,
J'irai seul et content gravir ce mont paisible ;
Souvent tu me verras, inquiet et sensible [1],
Arrêté sur tes bords en regardant ton cours.
J'y veux terminer ma carrière ;
Rentré dans la nuit des tombeaux,
Mon ombre, encor tranquille et solitaire,
Dans les forêts cherchera le repos [2].
Au séjour des grandeurs mon nom mourra sans gloire,
Mais il vivra longtemps sous les toits de roseaux,
Mais d'âge en âge, en gardant leurs troupeaux,
Des bergers attendris feront ma courte histoire :
« Notre ami, diront-ils, naquit sous ce berceau ;
« Il commença sa vie à l'ombre de ces chênes ;
« Il la passa couché près de cette eau,
« Et sous les fleurs sa tombe est dans ces plaines. »

LE PRINTEMPS, L'ÉTÉ ET L'HIVER

Vallée au nord, onduleuse prairie,
Déserts charmants, mon cœur formé pour vous
Toujours vous cherche en sa mélancolie.
A ton aspect, solitude chérie,
Je ne sais quoi de profond et de doux
Vient s'emparer de mon âme attendrie.

1. Un mot qui date la pièce.
2. Chateaubriand ne se doutait guère alors que les forêts où il irait en effet chercher le repos seraient celles du Nouveau Monde.

Si l'on savait le calme qu'un ruisseau
En tous mes sens porte avec son murmure,
Ce calme heureux que j'ai, sur la verdure,
Goûté cent fois seul au pied d'un coteau,
Les froids amants du froid séjour des villes
Rechercheraient ces voluptés faciles.
Si le printemps les champs vient émailler,
Dans un coin frais de ce vallon paisible,
Je lis assis sous le rameux noyer,
Au rude tronc, au feuillage flexible.
Du rossignol le suave soupir
Enchaîne alors mon oreille captive,
Et dans un songe au-dessus du plaisir,
Laisse flotter mon âme fugitive.
Au fond d'un bois quand l'été va durant,
Est-il une onde aimable et sinueuse
Qui dans son cours, lente et voluptueuse,
A chaque fleur s'arrête en soupirant ?
Cent fois au bord de cette onde infidèle
J'irai dormir sous le coudre odorant,
Et disputer de paresse avec elle.

Sous le saule nourri de ta fraîcheur amie,
Fleuve témoin de mes soupirs,
Dans ces prés émaillés, au doux bruit des zéphyrs,
Ton passage offre ici l'image de la vie.
En des vallons déserts, au sortir de ces fleurs,
Tu conduis tes ondes errantes ;
Ainsi nos heures inconstantes
Passent des plaisirs aux douleurs.

Mais si, voluptueux, du moins, dans notre course,
Du printemps nous savons jouir,
Nos jours plus doucement s'éloignent de leur source,
Emportant avec eux un tendre souvenir :
Ainsi tu vas moins triste au rocher solitaire,

Vers ces bois où tu fuis toujours,
Si de ces prés ton heureux cours
Entraîne quelque fleur légère.
De mon esprit ainsi l'enchantement
Naît et s'accroît pendant tout un feuillage.
L'aquilon vient, et l'on voit tristement
L'arbre isolé sur le coteau sauvage
Se balancer au milieu de l'orage.
De blancs oiseaux en troupes partagés
Quittent les bords de l'Océan antique :
Tous en silence, à la file rangés,
Fendent l'azur d'un ciel mélancolique.
J'erre aux forêts où pendent les frimas :
Interrompu par le bruit de la feuille
Que lentement je traîne sous mes pas ;
Dans ses pensers mon esprit se recueille.
Qui le croirait? plaisirs solacieux,
Je vous retrouve en ce grand deuil des cieux :
L'habit de veuve embellit la nature.
Il est un charme à des bois sans parure :
Ces prés riants entourés d'aulnes verts,
Où l'onde molle énerve la pensée,
Où sur les fleurs l'âme rêve bercée
Aux doux accords du feuillage et des airs,
Ces prés riants que l'aquilon moissonne,
Plaisent aux cœurs. Vers la terre courbés,
Nous imitons, ou flétris ou tombés,
L'herbe en hiver et la feuille en automne [1].

1. Une des rares pièces de Chateaubriand qu'on puisse citer sans lui faire trop de tort. Elle a du moins de l'harmonie et de la douceur.

LES ALPES OU L'ITALIE
(1822)

Donc reconnaissez-vous au fond de vos abîmes
Ce voyageur pensif,
Au cœur triste, aux cheveux blanchis comme vos cimes,
Au pas lent et tardif?

Jadis de ce vieux bois où fuit une eau limpide,
Je sondais l'épaisseur,
Hardi comme un aiglon, comme un chevreuil rapide,
Et gai comme un chasseur.

Alpes, vous n'avez point subi mes destinées!
Le temps ne vous peut rien [1];
Vos fronts légèrement ont porté les années
Qui pèsent sur le mien.

Pour la première fois, quand, rempli d'espérance,
Je franchis vos remparts [2],
Ainsi que l'horizon, un avenir immense
S'ouvrait à mes regards.

L'Italie à mes pieds et devant moi le monde,
Quel champ pour mes désirs!
Je volai, j'évoquai cette Rome féconde
En puissants souvenirs [3].

Du Tasse une autre fois je revis la patrie :
Imitant Godefroi,
Chrétien et chevalier, j'allai vers la Syrie
Plein d'ardeur et de foi.

Ils ne sont plus ces jours que point mon cœur n'oublie,
Et ce cœur aujourd'hui,
Sous le brillant soleil de la belle Italie,
Ne sent plus que l'ennui.

1. Ne peut rien sur vous.
2. En 1803, lorsqu'il fut nommé secrétaire d'ambassade auprès du cardinal Fesch.
3. Cf. la *Lettre à Fontanes*, page 169.

Pompeux ambassadeurs que la faveur caresse,
Ministres, valez-vous
Les obscurs compagnons de ma vive jeunesse
Et mes plaisirs si doux?

Vos noms, aux bords riants que l'Adige décore,
Du temps seront vaincus,
Que Catulle et Lesbie enchanteront encore
Les flots du Bénacus [1].

Politiques, guerriers, vous qui prétendez vivre
Dans la postérité,
J'y consens : mais on peut arriver, sans vous suivre,
A l'immortalité.

J'ai vu ces fiers sentiers tracés par la victoire,
Au milieu des frimas,
Ces rochers du Simplon que le bras de la gloire
Fendit pour nos soldats :

Ouvrage d'un géant, monument du Génie,
Serez-vous plus connus
Que la roche où Saint-Preux contait à Meillerie [2]
Les tourments de Vénus?

Je vous peignis aussi, chimère enchanteresse,
Fictions des amours!
Aux tristes vérités le temps qui fuit sans cesse
Livre à présent mes jours.

L'histoire et le roman font deux parts de la vie
Qui sitôt se ternit :
Le roman la commence, et, lorsqu'elle est flétrie,
L'histoire la finit [3].

1. Aujourd'hui le lac de Garde.
2. Dans la *Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau.
3. Cf. page 229.

ROMANCE[1]

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
De France !
O mon pays, sois mes amours
Toujours !

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère ;
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore ?
Et de cette tant vieille tour
Du More,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau ?

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne, et le grand chêne ?

1. Cette romance se trouve dans *le Dernier Abencerage ;* mais elle était déjà connue avant d'y paraître. Chateaubriand en avait composé les paroles pour un air des montagnes d'Auvergne, remarquable par sa douceur et sa simplicité. Ce fut dans un voyage au Mont-Dore (1805) qu'il entendit cet air ; il se l'appropria en le rendant mélancolique de joyeux qu'il était. « Je n'ai eu en tout cela, disait-il à M. de Marcellus, d'autre mérite que de mettre en tête de l'air, une fois noté, *adagio* à la place d'*allegretto ;* en ralentissant la mesure au gré de la mélancolie, l'hilarité du pâtre s'est changée en complainte de l'exilé. Les paroles alors me sont venues d'elles-mêmes. »

Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours [1] !

1. « Il suffit que M. de Chateaubriand ait trouvé dans son cœur et dans sa voix cette note touchante pour qu'il n'ait pas le droit de mal penser des vers, et que les poètes en vers ne puissent douter de lui. Il a fait *Moïse* (ô ennui! noble ennui!) ; il a cité dans ses écrits les vers de Delille et d'Esménard... Mais qu'importe? Il a trouvé cette *Romance à Hélène*, un écho de l'âge d'or, et tout lui est pardonné. » (Sainte-Beuve.)

pp. 25 –
32
39
64
80
86
92
107
125
129
132 (1st §)
148
150
156
179
191
208
227
265
277

TABLE DES MATIÈRES

1537-92. — CORBEIL. Imprimerie E. CRÉTÉ.

